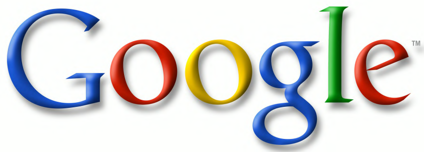
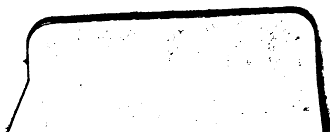





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Ex libris Wilhelmi Comitis à
Leinninghen Dagsbourg.

Sur vos vertus, quand, malgré m
ma bouche se ~~[illegible]~~tient.
j'admire, et j'observe la loï
que le respect m'impose.



Eh bien Mr, qu'en dites vous
de cela?!
Vous en semble-t-il ....

LE NOUVEAU TELEMAQUE, OU VOYAGES ET AVANTURES DU COMTE DE ... ET DE SON FILS.

AVEC

Des Notes Historiques, Géographiques & Critiques.

PAR L'AUTHEUR DES MEMOIRES D'UNE DAME DE QUALITE'

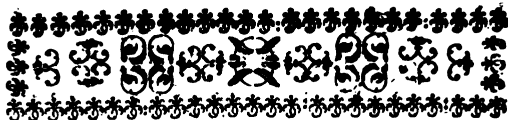
TOME SECOND.



A LA HAYE,

Chez PIERRE VAN CLEEF,

M. D. CC. XLI.



LE NOUVEAU TELEMAQUE,

OU

VOYAGES ET AVANTURES

DU

COMTE DE . . . ET DE SON FILS.

NOS ordres étoient donnés pour partir. Lorſque nous nous mîmes à table, mon Pere demanda à ſon Valet de Chambre ſi tout étoit prêt pour le lendemain matin, & ſi rien ne retarderoit notre depart. Celui-ci repondit, que deux de nos Valets n'avoient point paru à l'Auberge de tout le jour; qu'il les avoit attendu inutilement juſqu'à la nuit pour faire nos Malles, & qu'il commençoit à être inquiét de leur abſence. Nous ne ſçumes nous mêmes ce que nous en devions penſer. Nous

appréhendions qu'il ne leur fut arrivé quelqu'accident fâcheux. Nous dépêchâmes quelques-uns de nos gens, à qui nous ordonnâmes de parcourir les différens Quartiers de la Ville, pour tâcher d'apprendre ce qu'étoient devenus leurs Compagnons.

Leurs recherches ne furent pas inutiles. Ils trouverent dans un Cabaret un de nos fugitifs, qui se tenoit enfermé dans une Chambre, & qui ne pouvoit revenir de la peur dont il étoit saisi. Il leur apprit la cause de sa crainte. Ceux-ci lui firent entendre, qu'il n'y avoit que la Protection de mon Pere qui put le tirer d'embarras, & qu'ainsi ils lui conseilloient de venir promptement reclamer son sécours. Après quelques reflexions il se détermina enfin à suivre leur avis. La frayeur étoit peinte sur son visage, c'étoit dans tout son Corps un tremblement universel. Lorsqu'il entra dans la Sale où nous mangions, la premiere chose qu'il fit fut de se jetter aux pieds de mon Pere. Ah! Monsieur, lui dit il, en embrassant ses genoux, sauvez la vie à un misérable! C'en est fait de moi si vous me refusez le sécours de vos bontez!

tez! Faites moi fuir promptement de ces lieux, ou je vais être conduit ignominieusement au Supplice! Et quel si grand crime as tu donc commis, lui repondit mon Pere? Aurois tu arraché la vie à quelqu'un? Hélas non, Monsieur, reprit Colin; (c'est le nom de ce Valet) mais je n'en suis pas pour cela moins coupable: je vais être puni d'un enlevement; ma jeune Maitresse est à present entre les mains de son Pere; il sçaura que je suis ici; des Archers viendront se saisir de moi, je ne puis en douter: &, ce qui vous surprendra, Monsieur, adjouta-t-il, c'est que ma Maitresse est ce même Bourguignon qui avoit l'honneur de vous servir, & avec qui j'étois malheureusement sorti ce matin. Oh, explique toi, reprit mon Pere, tu me dis là des choses que je ne puis comprendre. Je le crois, Monsieur, repartit Colin; mais, si vous voulez bien avoir la patience d'écouter mon Histoire, vous jugerez qu'il n'est point de sort plus infortuné que le mien, & que j'ai besoin de tout le sécours de votre puissante Protection. Eh bien, je te la promets, lui repondit mon Pere; mais fais moi

un ſincere récit de tes Avantures. Je vais vous obéir, Monſieur, reprit Colin, & il commença ainſi ſon Hiſtoire.

Je ſuis ſans doute l'Enfant à quelqu'un; mais ce quelqu'un, dont je ſuis le Fils, je ne le connois pas, & je ne ſçais ſi je le connoîtrai un jour. Le nom de ma Mere ne m'eſt pas plus connu: tout ce que j'ai appris c'eſt, que je ne faiſois que naître lorſque je fus porté chez une Païſanne par un Inconnu, qui la chargea de me nourrir, & qui lui donna plus d'argent qu'il n'en faloit pour payer les ſoins qu'elle prendroit de moi durant pluſieurs années: c'eſt là auſſi toute la recompenſe qu'elle en a reçû; car, depuis ce tems-là elle n'en n'a eu aucune Nouvelle. La bonne Païſanne cependant, à qui j'avois été confié, s'éprit pour moi de l'amitié la plus tendre, & elle ne mit aucune différence entre moi & ſes propres Enfans. Elle m'appelloit du nom de Fils, & je lui donnois celui de Mere. Ce ne fut que lorſque la Raiſon commença à m'éclairer de ſes lumieres qu'elle me déclara ce que je viens de rapporter. Je parus inconſolable de la

Con-

Confidence qu'elle venoit de me faire. Je n'ai donc point de Parens, lui dis-je? Il n'eſt donc perſonne ſur la Terre à qui j'appartienne? Hélas, que deviendrai-je? Me voilà comme ſi j'étois deſcendu des nuës: Perſonne à qui je touche ni de près ni de loin. Et là deſſus je me mettois à pleurer amerement, & je voyois que ma bonne Nourrice mêloit ſes larmes aux miennes. Ne t'affliges pas, mon cher petit Colin, me diſoit-elle, ſi tu n'es l'Enfant à perſonne, tu ſeras le mien, & compte que, tandis qu'il y aura un morceau de pain à la Maiſon, tu en auras ta part. Et puis, n'y a-t-il pas Dieu qui eſt par deſſus tout? N'eſt-ce pas le Pere commun de tous les Orphelins? Sans compter que te voilà déjà un peu grand, & que bientôt tu pourras nous aider plus que nous ne t'aiderons.

Je commençois en effet à être déjà de quelque petite utilité à ceux qui me tenoient lieu de Parens. Ou ils m'occupoient au Jardin, ou je conduiſois avec mes Freres & mes Sœurs (car je ne donnois point d'autre nom aux Enfans de ma Nourrice) un troupeau de

Moutons. Mais, j'allois bientôt cesser, non seulement de leur être à charge; mais c'étoit à mon occasion qu'ils alloient recevoir bien des sécours.

Le Maitre de mon Pere Nourricier étoit un riche Négociant de Lyon, qui n'avoit qu'une Fille, à peu près de mon âge. Après un Veuvage de douze ans il se maria à une Dame très aimable, avec qui il vint passer la belle saison à la Campagne. Je ne sçais comment je réussis à prévenir cette belle Dame en ma faveur; mais elle ne m'eut pas plûtôt vû, qu'elle voulut que je fusse toujours auprès d'elle, & c'étoit à chaqu'instant quelques Carresses nouvelles que j'en recevois. Mais ce n'étoient là que les préludes des amitiez que j'avois à en attendre. Ma Mere lui raconta mon Histoire, c'est-à-dire, qu'elle lui apprit comment je lui avois été remis. Cette Dame s'informa, non seulement du tems au quel j'avois été apporté, mais elle voulut encor que ma Nourrice lui fit le Portrait du Cavalier de qui elle m'avoit reçû. Il fut aisé de satisfaire à toutes ses questions; mais, ce qui fut pour moi un sujet d'étonnement, & d'attendrissement tout

à

à la fois, c'eſt que ma Mere n'eut pas plûtôt achevé de parler, que je vis le viſage de ma tendre Bienfaitrice baigné de larmes. Etoit-ce la voix de la Nature & du Sang qui ſe faiſoit entendre au fond de mon Cœur, ou ne repandois-je des pleurs que par ce que j'en voyois repandre ? Quoiqu'il en ſoit, fondant moi même en larmes, je me jettai au col de cette généreuſe Dame: &, que de marques touchantes ne reçûs-je pas de ſa tendreſſe. Son viſage demeura long-tems collé ſur le mien; elle me tenoit étroitement ſerré entre ſes bras. Ah! Madame, lui dis-je, quelle bonté eſt la votre! Mérite-je que votre pitié vous intéreſſe en faveur d'un miſérable petit Orphelin, qui n'a perſonne à qui il touche ſur la Terre! Si du moins je ſçavois où je dois aller chercher ceux qui m'ont donné le jour, peut-être ne leur paroîtrois-je pas indigne de leur tendreſſe; mais non, jamais je ne leur ai été cher, puiſqu'ils m'ont cruellement abandonné. Ces dernieres paroles arracherent de nouveaux ſoupirs à celle qui me tenoit entre ſes bras. Quoique je fuſſe encor bien jeune; car je n'avois qu'on-

ze ans, je voyois qu'elle ſouffroit du ſilence qu'elle gardoit; mais, pouvois-je en ſoupçonner la raiſon, puisque, malgré les reflexions que j'ai fait en ſuite, je n'ai pû encor la deviner? La fin d'une ſcéne ſi touchante fut, que cette Dame fit à ma Mere de grandes largeſſes, & lui recommanda d'avoir de moi des ſoins particuliers; mais elle lui fit promettre qu'elle tiendroit ſecrèt ce qui venoit de ſe paſſer.

Durant trois mois, que cette Dame demeura à la Campagne, je ne la quittai point. Elle me preſenta à ſon Mari, appellé Mr. d'Angeville, elle lui dit, que j'étois un petit Orphelin pour qui elle s'intéreſſoit, & qu'elle étoit charmée de l'occaſion qu'elle avoit d'exercer envers moi ſa charité. Elle fit l'éloge de ma figure, me prêta bien des petites qualités que je n'avois pas, dit tant de bien de moi, parut enfin ſi fort prévenuë en ma faveur, que ſon Mari, qui avoit pour elle une tendreſſe extrême, ne me fit guéres moins de Carreſſes que j'en avois reçû de ſon Epouſe. Peu de jours après que je lui eus été préſenté, il me fit quitter mes habits de toile, & m'en

fit donner un d'une étoffe très propre, avec tout l'assortiment, c'est-à-dire, que je me vis métamorphosé tout à coup en petit Bourgeois d'assez bonne mine. Mais Mr. d'Angeville ne borna pas là ses bontés, il voulut que je l'appellasse du nom de Pere, & il en prit pour moi tous les sentimens. Mais, ne convenoit-il pas aussi que son Epouse me donnât le nom de Fils? Aussi ne me le refusa-t-elle pas; mais ce n'étoit point là le comble de ma fortune. Il me revenoit une Sœur, qui étoit à peu près de mon âge, & qui étoit Fille de mon nouveau Pere; car, ma nouvelle Mere n'avoit point d'autre Enfant que moi. Je vis cette aimable Sœur; on lui recommanda de bien aimer son cher Frere. Je ne sçais, si elle fut d'abord disposée à obéir; mais je sentis, que je n'aurois point du tout de violence à me faire pour l'aimer de tout mon Cœur. Nous devinmes dès lors inséparables; car je n'avois plus d'habitude avec mes autres Freres & Sœurs. Ce n'est pas que j'eusse cessé de les aimer, ou que je commençasse à les mépriser; mais on vouloit que je ne quittasse plus la belle Minette, (c'est le nom de ma

nouvelle Sœur) par ce que l'on jugeoit que sa Compagnie, bien plus que toutes les Leçons qu'on auroit pû me donner, serviroit à me faire perdre certain air niais & grossier, qu'une Education villageoise m'avoit donné. L'on s'apperçût en effet bientôt du changement qui s'étoit fait dans mon langage & dans mes façons : il est vrai aussi, que je n'avois pas moins d'ardeur pour profiter que ma chere Sœur en avoit à m'instruire ; mais il lui faloit encor bien du tems pour donner la derniere perfection à son Ouvrage.

La Saison de retourner à la Ville étant arrivé, nous quittâmes la Campagne. Mon changement de fortune n'en n'avoit mis aucun dans les sentimens de mon Cœur. J'avois des adieux à faire à ceux, qui durant bien des années m'avoient tenu lieu de Parens : je ne pus m'arracher d'entre leurs bras sans repandre bien des larmes. J'aurois voulu que mes Freres & mes Sœurs me suivissent à la Ville, & partagassent avec moi ma petite fortune. Les marques que je leur donnai de ma sensibilité & de ma douleur, en me séparant d'eux, me valurent bien

bien des éloges de la part de Mr. & de Mad. d'Angeville, qui prirent dès lors une idée très avantageuse de mon bon Cœur. On n'aime point à repandre ses bienfaits sur des ingrats, & ils se croyoient assûrés, que je ressentirois toujours vivement le prix de ceux qu'ils me destinoient.

Leur premier soin, lorsque nous fumes arrivés à la Ville, fut de me confier aux soins d'un Maitre, qui fut chargé de m'apprendre à lire & à écrire; car, le bon Mr. d'Angeville, qui n'avoit point d'autre Science que celle de son Commerce, ne vouloit pas que je devinsse plus sçavant que lui. Je n'avois aucune ressource du côté de la fortune. La voye la plus courte & la plus sûre pour m'enrichir étoit le Négoce, & c'est aussi à quoi je fus destiné. Au bout de deux années je fus en état de remplir l'Emploi de Garçon d'un Comptoir subalterne. Mon Application, les Dispositions naturelles que j'avois pour mon nouveau Métier, jointes aux soins particuliers que mon Pere prenoit de m'instruire lui même, me firent faire de si rapides progrès dans ma Profession, que je n'avois pas

encor atteint ma dix-ſeptiéme année que les Livres & les plus importantes Affaires me furent confiées. Mais j'en avois de plus intéreſſantes & de plus agréables que celles du Commerce.

J'ai parlé de cette Fille de mon Pere, je veux dire de cette chere Sœur, à qui l'on avôit ſi fort recommandé de bien aimer ſon cher Frere. Elle n'eut point du tout de peine à obéir, & elle pouſſa même l'Obéiſſance plus loin que l'on ne ſouhaitoit. Mais ſon amour, quelque tendre & quelque vif qu'il fut, pouvoit-il égaler le mien? Je me faiſois une étude empreſſée de lui plaire; ma tendreſſe me rendoit ingénieux à prévenir ſes déſirs; étois-je privé du plaiſir de l'entretenir, mes regards, mes ſoupirs, les mouvemens de mon Ame, qui étoient peints ſur mon viſage, tout dans moi lui parloit de la vivacité de mon amour: &, ce qui me rendoit le plus heureux de tous les Hommes, c'eſt que j'étois aſſûré, que mon amour étoit payé d'un égal retour. Mais, quel ſuccès pouvois-je m'en promettre? L'humiliante obſcurité, repanduë ſur ma Naiſſance, me permettoit elle d'eſpérer que je puſſe un jour unir

mon

mon sort à celui de mon Amante? J'étois, il est vrai, tendrement chéri de ses Parens; Madame d'Angeville sur tout avoit pour moi l'affection de la plus tendre de toutes les Meres: je ne sçais même, si la belle Minette lui étoit aussi chere que moi; mais, ce qui étoit pour moi la source de la plus douce Consolation, c'est que cette chere Mere sembloit ne pas desapprouver notre amour. Elle n'avoit pû manquer de s'en appercevoir; souvent elle avoit été témoin des tendres & innocentes Carresses que nous nous faisions, & elle ne nous en avoit fait aucun reproche: elle paroissoit même s'empresser à favoriser nos secrets Entretiens. J'avoüe, qu'une pareille Conduite étoit pour moi un vrai sujet d'étonnement; car, que pouvois-je en conjecturer? Me serois-je imaginé que cette chere Mere, que j'adorois & qui m'idolatroit, fut disposée, pour me rendre heureux, à moins consulter l'obscurité de mon état que sa tendresse? Mille-fois je fus tenté de sonder ses Sentimens, & je n'en fus empêché que par ma jeune Maitresse, qui me fit comprendre, que ce seroit peut-être reculer notre bon-

heur

heur que de vouloir en avancer le moment. La Complaisance, que j'avois pour elle, fit que je suivis aveuglement ses volontés. Je continüai à joüir tranquilement, durant quelques mois, du plaisir que j'avois d'en être tendrement aimé, sans que rien allarmât notre amour mutuël; mais nous touchions de près au moment qui alloit nous causer les plus cruelles allarmes.

Le Pere de la belle Minette avoit sans doute vû avec plaisir, dans les commencemens, la tendre & innocente amitié qui m'unissoit à son aimable Fille; il en avoit remarqué les progrès: &, tandis que cette amitié lui parut ne pas mériter le nom d'amour, il ne s'en n'étoit pas inquiété, & n'y avoit opposé aucun obstacle; mais, lorsqu'il ne put plus douter de la vivacité de notre ardeur mutuëlle, il songea efficacement à en prévenir les suites. Il n'y avoit pour cela qu'un moyen, c'étoit de travailler incessamment à l'établissement de sa Fille, à qui il destinoit des grands Biens, & c'est à quoi il se détermina. Un de ses Amis, appellé Charier, n'avoit qu'un Fils unique, qui devoit être un riche héritier, & qui depuis quelques

ques mois addressoit ses vœux à Minette. Son Pere lui avoit ordonné de recevoir les visites de ce nouvel Amant. Elle avoit la Complaisance de souffrir les soins qu'il lui rendoit; mais il n'en n'étoit pas pour cela plus favorablement écouté. Il parloit tendresse; mais c'étoit là un Langage que ma fidelle Maitresse étoit bien éloignée de vouloir entendre. Charier s'ennuya enfin de faire le Personnage de soupirant, il voulut faire parler l'Authorité en sa faveur. Son Pere, comme je l'ai dit, étoit l'Ami intime du mien, & il avoit pour son Fils une tendresse extrême; joignez à cela, que Minette étoit pour Charier un Parti très avantageux; ainsi il se crut intéressé à presser la Conclusion d'un Mariage qui faisoit l'objet de tous ses désirs, & dont il avoit déjà fait les premières Propositions au Pere de ma Maitresse. Il lui en parla une seconde fois, & son éloquence fut si persuasive qu'il obtint tout ce qu'il désiroit, c'est-à-dire, qu'il fut réglé, que la malheureuse Minette, quelque résistance qu'elle opposât, deviendroit dans moins d'un mois l'Epouse de Charier. Nous ne tardâmes pas à être instruits

ſtruits de la terrible ſentence qui venoit d'être prononcée contre nous, & à quel excès de triſteſſe & de déſeſpoir ne nous livra-t-elle pas. Il me fut aiſé de me menager un entretien ſecrèt avec la triſte Minette : les ſentimens de ſon Cœur m'étoient connus comme les miens ; je ſçavois, qu'il n'y avoit que mon amour qui put égaler le ſien ; j'étois ſûr, qu'il racourciſſoit la diſtance qui étoit entre elle & moi. Mille fois elle m'avoit juré que, ſi elle étoit la Maitreſſe de ſon ſort, ce ne ſeroit jamais qu'en ma faveur qu'elle diſpoſeroit de ſa main. Je n'ignorois pas le fond que je pouvois faire ſur ces flateuſes promeſſes ; mais, pouvois-je eſpérer, qu'elle eut aſſez de fermeté pour réſiſter à la violence que l'on vouloit faire à ſon choix? C'étoit là un point que j'avois à éclaircir. J'allai donc la trouver dans ſa Chambre ; mais, o Dieux ! dans quel état s'offre-t-elle à mes yeux ! Elle avoit la tête appuyée ſur une table ; d'une main elle tenoit un mouchoir, qui étoit baigné de ſes pleurs ; elle paroiſſoit ſi abſorbée dans ſes triſtes reveries, que quelques minutes ſe paſſerent avant qu'elle m'eut apper-

perçû. Je fus moi même si attendri en la voyant, que je n'eus pas la force de proferer une seule parole. Je me jettai à ses genoux, & ne lui exprimai ma douleur que par mes soupirs & par mes pleurs. Elle jettoit sur moi languissamment ses tendres regards; elle tenoit mes mains serrées dans les siennes, &, comme moi, elle sembloit avoir perdu l'usage de la voix. Ce ne fut qu'après quelques momens d'un triste silence qu'elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: cher Amant, c'en est donc fait, tout espoir de félicité nous est donc ôté, en vain le Ciel nous a fait naître l'un pour l'autre, mes Parens eux mêmes n'ont-ils pas travaillé à accroître la Sympathie qui nous unissoit? Ne m'ont-ils pas fait un Commandement de vous aimer? Je m'en suis fait une douce habitude. Esperent-ils, que je puisse à leur dégré disposer de mon Cœur? Et, s'ils ont authorisé le don que je vous en ai fait, se promettent-ils que je puisse vous le reprendre? Ah! chere & aimable Minette, lui repondis-je, non, je ne mérite pas ces preuves que vous me donnez de votre Constance; je dois m'op-

 poser

poser au sacrifice que vous voulez me faire de votre fortune. Mon Cœur souffre du Conseil que je vous donne; mais votre gloire doit m'être plus chere que mon bonheur. Vous n'ignorez pas l'obscurité de ma Naissance; peut-être suis-je le fruit d'une Union illégitime; peut-être rougirois-je si je connoissois ceux qui m'ont donné le jour. Pensez vous, que votre Pere, qui repose ses espérances sur vous seule, souffre que vous unissiez votre sort à celui d'un malheureux qu'il a arraché à la misére? Ainsi, ne vous roidissez pas contre ses volontés, acceptez l'Epoux qu'il vous destine. O Ciel! Le puis-je croire, reprit cette tendre Amante, en fixant sur moi ses regards, c'est vous, qui osez me conseiller de vous être infidelle! Ah! oubliez, vous le pouvez, les sermens qui m'engagent votre foi; mais ne vous attendez pas que je consente à suivre votre exemple; ou j'emporterai avec moi le nom de votre Epouse dans le tombeau, ou, si l'on s'y oppose, l'on ne me contraindra pas à disposer de ma main en faveur d'un autre que de vous; ainsi travaillons de concert à éloigner le malheur qui

us menace; je ne sortirai point du
spect que je lui dois; mais aussi ne
uffrirai-je point qu'il sacrifie le bon-
ur de mes jours à ses vûës intéres-
s, en me forçant d'accepter un
oux, pour qui je ne pourrois avoir
e de l'indifférence ou de la haine.
, pour vous mon cher, adjouta-t-
e, parlez à notre bonne Maman; je
nsens que vous lui fassiez un aveu de
mour qui nous unit; sa tendresse pour
us peut vous repondre qu'elle ne
fusera pas de s'intéresser en votre fa-
ur; elle parlera à mon Pere, &
ut-être réussira-t-elle à ébranler ses
ésolutions, ou du moins en obtien-
a-t-elle, qu'il ne fasse pas violence à
on choix.

Je suivis le Conseil de la chere Minette; je parlai à ma Mere; (car Madame d'Angeville ne vouloit pas que je l'appellasse d'un autre nom, & avec quelle tendresse n'en remplissoit-elle pas les devoirs à mon égard) je m'ouvris à elle avec confiance; je déchargeai mon Cœur dans son sein; je lui dis, en repandant un ruisseau de larmes, que je ne prendrois Conseil que de mon désespoir, si j'étois séparé de l'adora-

ble Minette. Je lui appris, que par les fermens les plus facrés nous nous étions juré une éternelle Constance, & que je ne survivrois pas au mortel chagrin dont j'étois menacé. Hélas! mon cher Fils, me repondit cette tendre Mere, que ne puis-je au prix même de la moitié de mon sang assûrer votre bonheur! Je vous dois toute ma tendresse; vous la méritez: non, ma Fille ne m'est pas aussi chere que vous. O Dieux! adjouta-t-elle, en élevant les yeux au Ciel, que ne puis-je parler! Pourquoi suis-je obligée de tenir renfermé dans mon Cœur un secrèt... Et je m'apperçus que les soupirs & les pleurs lui coupoient la parole. Hélas! pourquoi s'obstinoit-elle à se taire? Je crus que ce secrèt, qu'elle me tenoit câché, concernoit ma Naissance. Je me jettai à ses genoux, je la conjurai avec instance d'éclaircir les doutes affreux qui m'inquiétoient. Ah! Madame, lui dis-je, en me jettant sur une de ses mains que j'arrosai de mes pleurs, arrachez-moi à la cruelle incertitude qui me desespére! Vous m'en avez trop dit, pour que je ne soupçonne pas que ma Naissance n'est pas pour

vous un mystére! Ah! faites moi connoitre ceux qui m'ont donné le jour! J'irai me jetter entre leurs bras; leur tendresse me sauvera du malheur qui me menace; car, peut-être sont ils d'un rang qui fera, que le Pere de mon adorable Maitresse ne s'opposera plus à mon bonheur. Mais ce fut en vain que je demandai à être éclairé sur ma Naissance. Ma tendre Mere ne me repondit que par ses soupirs & par ses carresses: tout ce que je pus en obtenir c'est qu'elle me promit, qu'elle se serviroit de tout le Credit qu'elle avoit sur l'esprit de son Epoux, pour l'engager ou à rompre ou à différer du moins le Mariage qu'il projettoit.

Elle lui parla en effet; mais ce fut inutilement. L'inexorable d'Angeville annonça à sa Fille, qu'il ne lui laissoit que huit jours pour se déterminer à donner la main à Charier, & que, si elle persistoit dans ses refus, elle seroit pour toute sa vie renfermée dans un Couvent. La désolée Minette ne put m'apprendre cette barbare Nouvelle sans repandre un torrent de larmes. Elle ne me cacha pas, qu'elle se porteroit plûtôt aux extrémités les plus dange-

reuſes que de conſentir à l'Hymen odieux qu'on lui propoſoit: elle me fit même des reproches ſur ce que j'étois ſi peu entreprenant. C'étoit là me faire aſſez connoître qu'elle étoit diſpoſée à embraſſer tous les partis que je lui propoſerois. Il n'y en n'avoit qu'un ſeul au quel nous puſſions nous arrêter, c'étoit de nous déterminer à une prompte fuite. Ce ne fut cependant qu'en tremblant, & qu'après bien des détours que j'oſai lui en faire la propoſition. Elle l'écouta non ſeulement ſans aucune marque de ſurpriſe; mais elle me témoigna, que, faiſant ſon bonheur de ſon amour, ce ſeroit avec empreſſement qu'elle ſuivroit par-tout mes pas; qu'il n'y avoit pour elle point d'autre malheur à craindre que celui d'être éloigné de moi.

Nous voilà donc déterminés à affronter enſemble bien des périls; car, comment tenir notre fuite ſecrette? Comment pouvoir nous procurer une ſomme d'argent, capable de nous affranchir de l'indigence, du moins durant quelques années? Mais, eſt-il quelqu'obſtacle inſurmontable à l'amour? Minette fut inſtruite, que ſes

Pa-

Parens devoient aller passer un jour à la Campagne chez un de leurs Amis: il étoit réglé qu'elle seroit de cette partie de plaisir; mais, nous convinmes qu'elle feindroit la veille une petite indisposition, qui la retiendroit à la Maison, & que nous profiterions de l'absence de ses Parens pour nous échapper.

Ils ne furent pas en effet plûtôt partis, que, ma jeune Maitresse ayant donné différentes Commissions à quelques Domestiques, qui étoient demeurés au logis, nous levâmes ensemble la serrure d'un Coffre fort, où nous prîmes dix-mille Ecus en Or. C'étoit là un fond dont nous ne pensions de voir jamais la fin. Lorsque les Domestiques, que Minette avoit éloigné de la Maison, furent de retour, elle leur dit qu'elle alloit voir une de ses Amies, avec qui elle passeroit l'après-diner, & elle me pria de lui donner le bras pour l'accompagner. Nous nous rendîmes ensemble à la Diligence qui partoit pour Chalons, où nous arrivâmes le même jour, & nous prîmes le lendemain celle qui devoit nous conduire à Paris. Notre Voyage fut court & ne fut marqué par

aucun fâcheux évenement. Nous nous promettions, qu'il nous feroit facile de nous tenir câchés dans une Ville qui eſt regardée comme un Monde entier, & que, quelques recherches que l'on fit pour nous y déterrer, elles feroient très inutiles. Le lendemain de notre arrivée nous loüâmes un Appartement commode, que nous fimes meubler proprement, & que nous vinmes occupper le même jour. Il faloit nous compoſer un Domeſtique; il ſe réduiſit à une Servante & à un Valet. J'aurois bien voulu tenir à Minette la parole que je lui avois donné, de m'unir à elle par des liens indiſſolubles; mais nous avions à craindre d'être reconnus, & ce fut cette crainte qui nous fit frauder les Droits de l'Egliſe.

Trois mois s'écoulerent, durant leſquels nous goûtâmes toutes les douceurs que peuvent ſe promettre deux Cœurs, unis par les nœuds du plus tendre amour. Paris nous offroit bien des plaiſirs; mais nous n'avions de goût que pour ceux que nous trouvions à nous donner mille preuves nouvelles de la plus parfaite ardeur. Le Jeu, les Promenades, les Spectacles euſſent été

pour

pour nous des divertiſſemens inſipides: notre tendreſſe étoit pour nous un fond inépuiſable de plaiſirs & de douceurs, que chaqu'inſtant voyoit renaître. Que de malheurs ne nous ſerions nous pas épargnés, ſi nous nous étions toujours tenu à ce délicieux genre de vie; mais je m'apperçus, que Minette, quoique toujours également tendre, perdoit cependant quelque choſe de l'enjouëment de ſon humeur. Je crus qu'il lui faloit, pour la diſtraire, quelqu'amuſement bruyant: je lui propoſai de la conduire trois-fois la ſemaine à la Comédie & à l'Opéra. Elle me repondit, que, quoiqu'elle fut aſſez inſenſible au plaiſir du Spectacle, elle croyoit cependant que pour l'intérêt de notre ſanté nous ne devions pas toujours demeurer renfermés dans notre Appartement, & elle adjouta, que, quoiqu'elle me ſçut bon gré de ma Complaiſance, qui me tenoit continuëllement attaché à ſes côtés, elle ſeroit cependant bien aiſe que, pour me diſſiper, je commençaſſe à me repandre un peu dans le Monde. Je ſuivis ſon Conſeil avec d'autant plus d'ardeur, que je me promettois de former quelque Connoiſſance qui ſerviroit

peut-être à lui rendre ſon premier enjouëment. Nous commençâmes donc à mener une Vie moins retirée. Depuis plus de trois mois nous étions à Paris, & nous n'en n'avions pas encor vû les beautés. Nous donnâmes pluſieurs jours à parcourir les endroits les plus dignes de notre Curioſité. Minette me témoigna, qu'elle ſeroit charmée de voir les Maiſons Royales. Quelle raiſon aurois-je eu de combattre cet innocent déſir ? Notre perte étoit cependant attachée à cette funeſte partie de plaiſir.

Nous prîmes le matin un Carroſſe de remiſe pour aller à Verſailles, d'où nous ne devions revenir que le ſoir. Point de jour plus agréablement écoulé que celui que nous employâmes à voir mille merveilles, que nous ne pouvions nous laſſer d'admirer; mais, quelle devoit être la fin de cette fatale journée? Quel malheur, o Dieux! plus étrange que celui qui nous attend. La nuit commençoit à tomber lorſque nous retournâmes à Paris. La petite Courſe que nous venions de faire avoit ſi fort fatigué l'aimable Minette, qu'elle ſoupiroit après le moment où nous ſerions

ren-

rendus à notre Maiſon, pour ſe mettre au Lit. Nous y arrivons enfin : je paye le Cocher qui nous avoit conduit & nous montons à notre Appartement. J'en trouve la Porte fermée ; je frappe, en appellant mon Valet ; Minette appelle ſa Femme de Chambre, & perſonne ne nous repond. Nous élevons la voix ; mais nous pouſſions des cris inutiles. Je fais monter le Proprietaire de la Maiſon ; je lui demande des Nouvelles de mes Domeſtiques, & il m'apprend, qu'ils étoient diſparus peu d'heures après que nous étions montés en Carroſſe, & qu'ils avoient fait tranſporter quelques Malles, ſelon les ordres qu'ils diſoient avoir reçû de moi. Funeſte Voyage ! m'écriai-je alors : ah ! je ne vois que trop que nous voilà perdus ſans reſſource. Je fais en effet enfoncer la Porte de mon Appartement, & je le trouve entierement demeublé. Je cours précipitamment à mon Cabinet où étoit ma Caſſette ; mais elle ne devoit plus s'offrir à mes yeux, elle m'avoit été enlevée auſſi bien que toutes mes nippes, & celles de mon adorable Maitreſſe. Hélas ! qu'allons nous devenir, s'écria-

t-elle

t-elle, en se jettant entre mes bras. Quel barbare renversement de fortune! Qui nous tendra une main sécourable dans notre misére! Qui voudra compatir à nos malheurs! J'en sentois tout l'excès: &, ce qui me désespéroit, c'est que je ne voyois pas que rien put les reparer. Notre Hôte cependant me dit, que je devois me hâter d'aller trouver Mr. le Lieutenant de Police, que les perquisitions qu'il feroit faire ne seroient peut-être pas inutiles. J'y allai; mais ce fut une demarche dont je ne retirai aucun fruit. Je m'occuppai, en revenant à la Maison, à reflêchir sur le parti que je prendrois: il ne me restoit que quinze misérables Pistoles; y avoit-il là de quoi me rassûrer contre la crainte d'une prochaine indigence? Je retrouvai en arrivant mon infortunée Maitresse fondant en pleurs. Notre compatissante Hôtesse étoit auprès d'elle, & faisoit de vains efforts pour calmer son excessive douleur. Elle nous proposa, qu'en attendant que nous eussions écrit à nos Parens, nous pouvions demeurer chez elle, & qu'elle ne nous laisseroit manquer d'aucun des sécours dont nous aurions besoin.

A ce mot de *Parens* je vis les larmes de la triste Minette couler en plus grande abondance. Je repondis à notre Hôtesse, à qui je ne voulois pas m'ouvrir, que notre dessein n'étoit pas de demeurer à Paris, qu'il me restoit heureusement quelqu'argent, & que nous retournerions le lendemain en Province. Je réglai même mes Comptes avec elle, & il se trouva, qu'elle m'étoit redevable de quelques Pistoles, qu'elle me rendit.

Quoique je fusse très sensible aux offres obligeantes qu'elle venoit de nous faire, & qu'elle réitéra plusieurs fois avec une sincere effusion de Cœur, sa presence cependant me fatiguoit; il fallut, pour m'en délivrer, demeurer quelque tems sans lui répondre. Elle ne nous eut pas plûtôt quitté, que je me jettai au col de la triste Minette, en la priant de moins se livrer à la douleur. Je lui dis que je me reprochois les malheurs où je l'avois précipité, que je ne me plaindrois pas de mon infortune si elle n'avoit pas à la partager avec moi. Mais, tendre & fidelle Amante, adjoutai-je, je ne souffrirai pas que vous demeuriez plus long-tems associée

associée à mes maux ; il faut que vous consentiez que je vous rende à la tendresse de vos Parens, tout leur courroux retombera sur moi, si vous leur dites que j'ai employé la violence pour vous enlever, & que ce n'est que par artifice que vous avez pû vous arracher de mes mains. Mais, connoissois-je l'amour de la chere Minette ? Lorsque je lui donnois un pareil Conseil, elle parut s'en offenser, & elle me repondit, qu'il n'y avoit que la mort seule qui put la séparer de moi ; qu'il faloit nous déterminer à devoir à notre industrie & à notre travail de quoi fournir à nos communs besoins ; qu'il n'y avoit point d'emploi, quelque vil & quelque abject qu'il fut, qu'elle ne fit volontiers pour m'affranchir de la misére.

Quelle tendresse ! Quelle générosité de sentimens ! Telle étoit la chere Minette. Elle me dit, que nous ne devions pas songer à quitter Paris ; qu'il ne me seroit peut-être pas bien difficile d'y trouver quelque occupation lucrative, & qu'en attendant nous demeurerions dans une petite Chambre, où nous ne ferions de depenses que celles qui

qui seroient absolument nécessaires pour trainer une misérable Vie. Nous voilà donc condamnés à nous renfermer dans un vil reduit, où par notre Oeconomie nous devions travailler à nous affranchir, du moins pour quelque tems, des miséres d'une extrême indigence. Je me flatois que je pourrois trouver de l'emploi; j'avois été élevé dans le Commerce; je présentai mes services à divers Négocians; mais ce fut sans aucun succès. Il auroit falu que j'eusse été assûré de quelque Personne de Confiance, qui eut repondu de ma fidélité; mais, outre que je n'étois connu de personne, l'intérêt même de ma sûreté vouloit que je ne me fisse point connoître. Nos petits fonds cependant diminuoient chaque jour, & nous touchions de près au moment où nous allions n'avoir point d'autre ressource que la Charité de quelque Ame généreuse, qui auroit bien voulu s'intéresser à nos maux. Nous étions reduits, Monsieur, dit Colin, en addressant la parole à mon Pere, à cette humiliante extrêmité, lorsque je me déterminai pour me tirer de la misére, à prendre un Habit de Livrée. J'eus l'honneur

de

de vous présenter mes services, & vous me fites la grace de les accepter. Mes gages, joints au petit profit que Minette tiroit du travail de ses mains, pouvoient la sauver de l'indigence. Je pouvois avoir la Consolation de la voir chaque jour; mais, ayant appris que vous vous disposiez à voyager durant quelques années avec Monsieur le Marquis, je me vis obligé de prendre d'autres arrangemens. J'instruisis ma jeune Maitresse de votre dessein: la mort la plus cruelle lui auroit été moins insuportable que mon absence, & la résolution qu'elle forma n'en n'est-elle pas une preuve bien convaincante? De quel étonnement ne fus-je pas saisi, lorsqu'elle me dit, qu'elle n'auroit rien à désirer, si elle pouvoit entrer à votre service. Je ne pus d'abord me persuader qu'elle me parlât sincerement, je crus même devoir combattre un si bizarre dessein; mais ce fut inutilement. Il fut conclu, que Minette déguiseroit son sexe, & que je vous la présenterois sous le nom de Bourguignon. Je ne sçais, Monsieur, si sa Physionnomie vous prevint en sa faveur; mais, sans prendre d'elle aucune information, vous

vous eûtes la bonté de l'attacher au ſervice de Monſieur le Marquis, & elle y ſeroit encor attachée, ſans le fatal accident qui vient de nous arriver.

Nous étions ſorti ce matin, Bourguignon & moi, pour nous promener dans la Ville. Nous attendions nous à faire la fatale rencontre qui nous a perdus? Quel objet, o Dieux! plus frappant que celui qui s'offre à nos yeux! C'eſt Monſieur d'Angeville, c'eſt ce riche Négociant, qui m'avoit recueilli dans ſa Maiſon, c'eſt le Pere de l'aimable Minette que nous appercevons de loin. De combien de crimes n'avoit-il pas à me punir? Ce vol de dix-mille Ecus, l'enlevement de ſa Fille. Quels ſujets pour moi de frayeur? Je n'avois point d'autre parti à prendre, pour m'arracher au ſupplice dont j'étois menacé, que celui d'une prompte fuite; mais ma jeune Maitreſſe ne put me ſuivre, je l'ai vû tomber évanoüie à mes pieds. Son Pere cependant avançoit, & n'étoit plus qu'à quelques pas de nous. La voix de la Nature s'étoit déjà fait entendre au fond de ſon Cœur: le déguiſement de ma Maitreſſe n'em-

pêche pas qu'il ne la reconnoisse. Ah! ma Fille, ma chere Fille, s'écrie-t-il, en se jettant à son col. La crainte d'une mort ignominieuse ne m'a pas permis d'en entendre d'avantage. Je ne pouvois douter, continüa Colin, que d'Angeville ne fut bientôt instruit que j'avois l'honneur, Monsieur, d'être à votre service, & qu'accompagné de quelques Archers il ne vint se saisir de moi dans votre Maison: & c'est là la raison qui m'a déterminé à me tenir câché dans un Cabaret, d'où mes Compagnons n'ont pû me tirer qu'après m'avoir convaincu, qu'il ne me restoit point d'autre ressource que l'honneur de votre Protection, & que je ne devois pas hésiter de venir l'implorer.

Ainsi finit le recit de Colin. Mon Pere lui réitera les promesses qu'il lui avoit faites; mais il ne fut pas nécessaire qu'il employât son Credit en sa faveur. On nous annonça peu de momens après la visite d'Angeville. Mon Pere ordonna qu'on le fit entrer, & commanda en même-tems à Colin de se retirer. Je m'attendois que le Pere de Minette alloit éclatter en menaces con-

contre le Raviſſeur de ſa Fille; mais je fus ſurpris de voir la joye peinte dans ſes yeux. Je viens, Monſieur, dit-il à mon Pere, vous redemander un Fils qui m'eſt cher, & dont je veux aſſûrer le bonheur: hâtez, je vous prie, Monſieur, le plaiſir que j'aurai de l'embraſſer; qu'il vienne eſſuyer les larmes d'une Fille que j'adore, & à qui je vais l'unir. Colin, qui s'étoit retiré dans une Chambre voiſine, ne put entendre ce diſcours, ſans ſe livrer aux tranſports de la joye la plus vive. Tout hors de lui même il vint ſe jetter aux pieds d'Angeville. Ah! Monſieur, s'écria-t-il, quelle générolité eſt la vôtre! Quoi! vous pourriez oublier. . . Ah! mon cher Fils, lui repondit celui-ci, ſans lui laiſſer le tems d'achever, que de larmes ne m'a pas coûté votre fuite, & de quel cruel malheur n'a-t-elle pas été ſuivie! Elle a cauſé la mort à votre Mere, à cette Epouſe, à qui je devois toute ma tendreſſe. Oui, c'eſt elle qui vous avoit donne le jour, & pourquoi ne m'en a-t-elle fait Confidence, que lorſqu'elle touchoit à ſon dernier moment? Que de choſes ſurprenantes que j'ai à vous apprendre;

mais venez rassûrer par votre présence la pauvre Minette, qui ne fait qu'un cris après vous : je lui ai promis que vous seriez demain son Epoux.

Nouveaux transports de la part de Colin, dont l'Ame étoit partagée par mille mouvemens divers, qu'il auroit eu de la peine à pouvoir lui même expliquer. Il se disposoit à suivre son futur Beau-Pere; mais mon Pere arrêta d'Angeville, & le pria de lui apprendre ce qu'il sçavoit de la Naissance de Colin, & voici ce qu'il nous raconta.

Il y avoit, nous dit-il, plus de neuf ans que j'étois Veuf, & je n'avois eu de mon premier Mariage que la seule Minette, lorsque j'épousai Mademoiselle Baudri. Peu de mois après notre union je la conduisis à ma Campagne, ce fut là où elle vit pour la premiere fois le cher Colin, qui depuis onze ans étoit élevé par la Femme de mon Fermier. La vûë de ce jeune Enfant fit sur le Cœur de ma nouvelle Epouse une si forte impression, qu'avant même que de sçavoir que c'étoit la voix du Sang qui parloit, elle lui donna toute sa tendresse : elle eut avec celle, par qui il avoit été nourri, des éclaircissemens,

mens, qui lui apprirent tout ce qu'elle vouloit ſçavoir; mais, ſans m'en faire Confidence, elle ſe contenta d'intéreſſer ma pitié en faveur d'un miſérable petit Orphelin, à qui je voulus bien tenir lieu de Pere. Colin vous aura ſans doute raconté, Monſieur, tout ce qui lui eſt arrivé juſqu'au moment de ſa fuite : elle nous livra, mon Epouſe & moi, à la plus affreuſe douleur. Deux mois s'écoulerent, durant leſquels nous fimes bien des recherches inutiles. Mais ce qu'augmentoit ma triſteſſe, c'eſt que celle de mon Epouſe me donnoit tout à craindre pour ſa Vie. J'avois le mortel chagrin de la voir chaque jour depérir à vûë d'œil, & ce qui me déſeſpéroit, c'eſt qu'elle m'accuſoit d'être ſeul l'Autheur du malheur qui faiſoit couler ſes larmes & les miennes. Je m'étois à la vérité oppoſé aux vœux de Colin; mais, ſçavois-je qu'il fut un parti ſortable pour ma Fille? Je ne le ſçus qu'au moment que la mort alloit m'enlever ma chere Epouſe.

Ne me faites pas un crime, Monſieur, me dit-elle, d'une voix foible & entrecoupée de ſoupirs, ſi je vous ai câché juſqu'à preſent les ſecrets que

j'ai à vous apprendre. Colin est mon Fils, & il est le fruit d'un Mariage légitime. Un Officier de Cavalerie, appellé Danton, s'étoit épris pour moi de l'amour le plus tendre, & je ne fus pas insensible à ses vœux, par ce que je les croyois réglés par les sentimens de l'honneur & de la probité. Il me proposa en effet de m'épouser; mais, n'ayant pû obtenir le Consentement de ses Parens, il sçut si bien se servir du Pouvoir qu'il avoit sur mon esprit, qu'il me fit consentir a un Mariage secrét. Une année s'écoula sans que ma Famille & la sienne en eut aucune Connoissance: ce fut au bout de ce tems-là que j'accouchai d'un Fils. Je ne lui eus pas plûtôt donné le jour, que mon Epoux enleva ce cher Enfant à ma tendresse, pour le porter lui même à une Nourrice, à qui il fit de grandes libéralités. Peu de jours après il fut obligé de se rendre à l'Armée. La foiblesse me retenoit encor au Lit lorsqu'il vint m'annoncer la barbare Nouvelle de son départ. Mes larmes ne purent l'engager à le différer: trop livrée à ma Douleur, je ne songeai pas à m'informer du Village où il avoit

porté mon cher Enfant, & je songeai encor moins à lui demander le nom de la Personne à qui il l'avoit confié. Mon cher Epoux s'arracha d'entre mes bras, en me promettant que son amour lui feroit hâter son retour, & qu'il seroit exact, à me donner souvent de ses Nouvelles; mais j'étois, hélas, condamnée à ne plus le revoir. La premiere Lettre, que je reçûs un mois après son départ, & qui me fut écrite par un de ses Amis, m'apprit qu'il avoit été tué en montant à l'Assaut. A quel transport de douleur ne dus-je pas me livrer? Mais j'étois obligée de devorer mes larmes en secrèt. J'étois dans le sein de ma Famille, qui ne sçavoit rien de mon Mariage, & qui ignoroit aussi que j'étois devenuë Mere, par ce que j'étois allé me delivrer à la Campagne chez une de mes Amies. Mon honneur m'intéressoit donc à câcher mes pleurs à mes Parens: &, que de sujets n'avois-je pas d'en repandre? Qu'étoit devenu ce cher Fils, à qui j'avois donné le jour? La cruelle incertitude, où j'étois sur son sort, renouvelloit à chaqu'instant mon extrême douleur. Dix années s'écoulerent, du-

rant lesquels je menai la Vie du monde la plus retirée: ce fût au bout de ce tems-là, Monsieur, adjouta mon Epouse mourante, que vous m'addressâtes vos vœux. Vous vous rappellez, que peu de mois après notre Mariage vous me conduisites à la Campagne; j'y vis le cher Colin; les sentimens secrets de la Nature m'attendrirent en sa faveur; il avoit tous les traits d'un Epoux, dont l'image n'avoit pû encor s'effacer de mon Cœur. J'appris que cet Enfant, que je ne pouvois voir sans les plus tendres & les plus vives émotions, étoit Orphelin. Je m'informai de celle, qui lui avoit tenu lieu de Mere, dans quel tems & par qui il lui avoit été confié. Ce qu'elle me repondit ne me laissa aucun lieu de douter que ce cher Enfant ne fut mon Fils. Hélas, pourquoi me suis-je obstinée trop longtems à vous câcher sa Naissance? Auriez vous pû refuser de le rendre heureux, en unissant son sort à celui de votre chere Fille? Ah! Monsieur, continüa mon Epouse, en se jettant sur une de mes mains, qu'elle arrosa de ses pleurs, laissez moi emporter dans le tombeau cette derniere marque

de

de votre tendresse! Promettez moi, que vous ne vous opposerez point à cette union, dès que nos chers Enfans vous seront rendus, & vous ne me laisserez rien à regretter. Ah! mon Fils, mon cher Fils! Fils, digne d'un sort moins malheureux! Me pardonneras tu mon barbare silence? Elle éleva en suite les mains au Ciel; ses yeux se couvrirent de nouvelles larmes; la paleur de la mort étoit repanduë sur son visage, & elle perdit peu de momens après l'usage de la voix. Mes soins ne purent la rappeller à la vie; elle expira entre mes bras: &, comment ai-je pû ne pas descendre avec elle dans le tombeau? Durant plusieurs mois la douleur qui m'accabla laissa tout à craindre pour mes jours, & ce qui augmentoit ma tristesse, c'est que les perquisitions, que je faisois faire de tout côté, pour être instruit du sort de mes chers Enfans, n'étoient suivis d'aucun succès; mais le juste Ciel, attendri par mes pleurs, vient enfin de les essuyer. Les affaires de mon Commerce m'avoient appellé dans cette Ville: m'attendois-je au hazard heureux qui m'a fait rencontrer les deux chers objets de ma tendresse? Et

que d'actions de graces n'ai-je pas à rendre au Seigneur? Il est vrai, Monsieur, reprit mon Pere, que ce sont là des arrangemens d'une Providence bien aimable, & qui doivent exciter toute votre reconnoissance. Mais, ne différez pas d'avantage le bonheur de ceux que le Ciel vient de rendre à vos vœux, & souvenez vous que je veux être témoin de leur Mariage.

D'Angeville, après avoir fait bien des remercimens à mon Pere, retourna avec Colin auprès de la chere Minette. Nous eumes le plaisir de la voir le lendemain, & je ne sçais, si j'ai jamais vû une figure plus aimable que la sienne. Un rouge modeste, qui couvroit son Visage, joint à un air de Contentement, qui se lisoit dans ses yeux, lui prêtoit les graces les plus touchantes. Je m'étonnai moi-même, comment durant quinze mois, qu'elle avoit été à mon service sous le nom de Bourguignon, il avoit pû se faire que je n'eusse aucun soupçon de son déguisement. Nous ne quittâmes Génes que lorsqu'elle fut devenuë l'heureuse Epouse du fortuné Colin.

C'est là l'Avanture extraordinaire

que j'avois à raconter, & qui retarda notre départ d'une ſemaine. Nous prîmes la route de Barcelone, où nous ne pumes arriver ſans avoir eu à eſſuyer les plus grandes incommoditez; car, outre la difficulté des Chemins, qui nous empêchoit de faire toute la diligence que nous aurions ſouhaité, nous avions le deſagrément de ne trouver que de très mauvaiſes Hôteleries, où ſouvent l'on n'avoit pas un Lit à nous donner. Il nous eut été facile de nous procurer toutes les Commoditez qui nous étoient néceſſaires; mais mon Pere n'étoit pas fâché que j'appriſſe à me paſſer des douceurs de la Vie. Ce n'eſt, me diſoit-il, qu'en connoiſſant la miſére par ſa propre expérience, que l'on apprend à plaindre le ſort de ceux qui ſouffrent de l'indigence, & que l'on devient ſenſible à leurs maux; car, n'ont-ils pas en qualité d'Hommes autant de droit que nous aux Commoditez du repos & de l'abondance? Et, ſi la fortune nous a traité plus favorablement qu'eux, ou plûtôt ſi la libéralité de Dieu nous a enrichi, ce n'eſt point pour nous qu'il nous a fait riches, c'eſt pour le pauvre: nous lui devons le ſuperflu

perflû de nos Biens, c'eſt là l'ordre de la Providence, elle veut que le pauvre trouve dans notre abondance de quoi ſuppléer à ſon indigence. Mais, ſans conſulter les ſentimens de la Religion, ne ſuffiroit-il pas d'écoûter ceux de l'Humanité & de la Nature, poûr avoir un Cœur tendre & compatiſſant? Quelle dureté en effet plus barbare que de voir des miſérables, expoſés à tous les beſoins de la Pauvreté, ſans s'attendrir en leur faveur, & ſans ſe rappeller qu'ils ſont Hommes comme nous, que comme nous ils ſont faits à l'image de celui qui eſt notre Pere commun?

Ce que mon Pere me diſoit n'avoit rien qui ne s'accordât avec les ſentimens de mon Cœur. Il étoit tendre & compatiſſant, & la vûë ſeule d'un miſérable ſuffiſoit pour intéreſſer ma pitié; auſſi puis-je dire, ſans que je veuille en tirer en vanité, que j'ai toujours regardé la Pratique de la Charité comme un devoir autant eſſentiel de l'Humanité que de la Religion: &, ce qui m'a convaincu de la dureté du Cœur de l'Homme, c'eſt que Dieu ait été, pour ainſi dire, obligé de nous faire un Précepte de l'Aumône, comme ſi la voix de

de la Nature avoit cessé de se faire entendre au fond de nos Ames. Que le Lecteur me pardonne cette courte digression, qui ne peut déplaire qu'à ceux qui ne conservent aucun sentiment d'Humanité.

Le besoin que nous avions de quelques jours de repos, autant que mille objets que Barcelone (1) avoit à nous offrir,

(1) Barcelone est le Siége d'une Université, d'une Cour des Monnoyes & d'un Evêque, dont les Revenus montent à douze mille Ducats. Cette Ville, recommandable par son Ancienneté & par les Siéges qu'elle a soutenu, fut bâtie par Hamilcar Barca, Pere d'Annibal, qui lui donna le nom de Barcino. Elle a eu ses Comtes particuliers jusques à l'an 1162. qu'elle fut unie à l'Arragon. Il seroit difficile de dire quelles ont été les anciennes Fortifications, par ce qu'elle a été sujette aux plus cruelles Revolutions dans le court espace de dix-sept ans. Elle a été assiégée quatre-fois. En 1651 elle fut prise par les Espagnols, après un Siége de quinze mois, & en 1697. elle le fut par les François, après deux mois de tranchée ouverte. Elle ne demeura pas long-tems sous leur puissance; car il fut réglé par un Article de la Paix de Ryswick, qu'elle seroit renduë aux Espagnols. En 1705. l'Armée Alliée l'assiégea par Mer & par Terre au nom de Charles III., & elle fut prise le 20. Octobre, après un Siége de trois semaines. En 1706. Philippe l'assié-

offrir, nous engagea à y séjourner. Cette Ville, Capitale de la Catalogne, est regardée avec raison comme une des plus grandes & des plus belles Villes de l'Espagne. Les ruës en sont belles, larges & longues; mais, ce qu'elles ont de singulier, c'est qu'elles sont propres, avantage qui n'est pas commun aux ruës de la plûpart des Villes de l'Espagne. Elle est située sur la Mer

l'assiégea avec le sécours de la France; mais il fut obligé de lever le Siége. Peut-être n'auroit-il pas été plus heureux une seconde-fois, si Charles III. n'avoit été obligé d'aller en Allemagne pour recueillir l'immense Succession de la Maison d'Autriche, qui lui étoit échuë par la mort de l'Empereur Joseph son Frere ainé, & s'il n'eut été forcé d'y demeurer trop longtems pour monter sur le Thrône de l'Empire. Philippe V., son Concurrent, profita de son absence. L'an 1713. il mit le Siége devant Barcelone. Les Catalans, abandonnés de leur Prince le nouvel Empereur, & trahis par les Ministres de la Reine Anne, sur les sécours de laquelle ils avoient trop legerement compté, ne laisserent pas de se battre en désespérés, & ce ne fut qu'après un Siége de treïze mois qu'ils livrerent Barcelone. La Conquête de cette Capitale valut à Philippe V. celle de toute la Catalogne. Le genie remüant des Catalans l'a déterminé à faire bâtir une Citadelle, qui tient en bride Barcelone.

Mer, ce qui rend ſon Commerce très floriſſant. Sa forme eſt approchante de l'ovale; une muraille & de larges foſſés la partagent en deux parties, qui portent le nom de Ville neuve & de vieille Ville. Son Port, que nous viſitâmes, me parut très large & ſpacieux: il eſt defendu par un grand Mole & revetu d'un Quai de ſept-cent cinquante Pas, au bout du quel eſt un Fanal & un Fort, où il y a Garniſon. Mais ce que j'admirai le plus, ce fut un certain air, marque de douceur, de politeſſe & d'affabilité, qui ſemble faire le Caractere des Habitans de cette Ville, qui contre l'ordinaire des Eſpagnols ont une ardeur extrême pour le travail.

Après avoir donné trois jours à voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux dans cette Ville, nous en partîmes, pour nous rendre à Tarazona, Ville ancienne, ſituée ſur les Frontieres de la Navarre & de la Caſtille. On croit que Saint Prudence, qui vivoit au ſixième Siécle, en a été un des premiers Evêques. Elle n'a rien de remarquable que ſa ſituation. Elle eſt bâtie au milieu d'une Campagne fertile &

rian-

riante, où regne un continuël Printems. Nous vinmes de là à Tortose (2), qui n'est qu'à quatre lieuës de la Mer. Elle est bâtie en partie dans la Plaine, & en partie sur une Hauteur, ce qui lui donne la forme d'un Amphithéatre. Elle est, comme Barcelone, partagée en deux Villes, ceintes de bonnes Murailles, de Bastions de plusieurs Ouvrages à la moderne, & defenduës par un vieux Château très fortifié, & qui est bâti sur la hauteur.

L'idée

(2) Il y a à Tortose une Université, qui appartient aux Dominicains, & un Evêché, dont les Revenus passent quatorze mille Ducats. Cette Ville fut prise par les François l'an 1649. & elle fut reprise sur eux l'année suivante. On y passe l'Ebre sur un grand Pont de Bâteaux, dont la tête est defenduë par quelques Ouvrages de Fortification. Ce Fleuve, abondant en toute sorte de Poissons, mais sur tout en Saumon & en Alose, est près de Tortose d'une largeur & d'une profondeur qui le rendent propre à porter des gros Bâtimens, ce qui rend cette Ville très commerçante: joignez à cela que le terroir d'à l'entour est fertile en Carrieres d'Alun, d'Albâtre, de Jaspes de diverses couleurs, & en Mines de différens Métaux.

L'idée, que l'on nous avoit donné de Saragosse (1), nous engagea à faire un grand détour pour contenter notre Curiosité, & nous ne regrettâmes pas quelques lieuës de Chemin de plus qu'il nous en coûta pour voir cette superbe Capitale de l'Aragon. Nous y arrivâmes par une vaste & grande Plaine, au milieu de laquelle elle est située. On y passe l'Ebre sur deux Ponts, dont l'un est de pierre; mais celui, qui est de bois, n'en n'a point dans l'Europe entiere qui mérite de lui être comparé. Ce Fleuve partage la Ville en deux, & il est bordé d'un Quai superbe, qui forme une magnifique Promenade. Voilà ce qui se présenta à nos yeux en nous

(1) Saragosse est de toutes les Villes d'Espagne celle qui est la plus peuplée. Outre un très grand nombre de Noblesse, qui y fait son séjour ordinaire, il y a une quantité prodigieuse de Banquiers & de Marchands François, qui y font fleurir le Commerce. On compte dans cette Ville dix-sept grandes Eglises & quatorze beaux Monasteres; sans parler d'une foule d'autres moins considérables. Pour que cette Ville n'eut rien à désirer, il faudroit que l'Ebre y fut navigable; mais, quoique très large, il est par tout rempli de rochers, qui rendent la Navigation ou impossible ou très dangereuse.

nous arrivant. Nous parcourûmes le lendemain les Ruës, qui sont grandes larges, droites & bien pavées. Celle, qui me frappa le plus, fut celle qui est appellée la Ruë sainte. Je ne sçais, si le nom de grande & superbe Place ne lui conviendroit pas mieux. C'est dans cette Ruë où l'on voit un grand nombre de somptueux Palais : ils sont prêsque tous bâtis de brique, de même que les Maisons, qui sont toutes hautes de cinq à six étages, & qui sont incomparablement plus belles que celles de Madrid. Nous visitâmes aussi les Eglises & les Edifices publiques, le Palais de l'Archevêque, dont les Revenus excedent cinquante mille Ducats, le Collége de l'Université, le Tribunal de l'Inquisition, qui occupe le Palais des anciens Rois, nommé *Aljapheria*: il nous falut pour cela sortir de la Ville. Nous y revinmes pour voir l'Hôpital général, qui a une Tour isolée, haute de 284. degrès ; mais dont la Montée est si facile qu'on peut y aller à Cheval jusqu'au sommet.

Nous vinmes de Saragosse à Siguenza. Cette Ville, quoique petite, me parut très fortifiée. Elle n'a point d'au-

d'autre ornement que celui d'être le Siége d'un Evêque & d'une Université, qui fut fondée au commencement du seizième Siécle. Elle est située près des Frontieres de la nouvelle Castille au bas du Mont Atienza, dont le pied est mouillé par le Henarés. Cette même Riviere arrose Alcala (2), où nous nous rendîmes au sortir de Siguenza. C'est à Alcala où est la seconde Université de l'Espagne. Elle doit son établissement au célébre Cardinal Ximenes, qui la fonda l'an 1508., & qui lui assigna quatorze mille Ducats de Revenus. Il y a dans cette illustre Université quarante-six Chaises de Professeur. On dit, que c'est dans cette Ville que fut imprimée la premiere Bible Polyglotte : ce fut le grand Ximenes,

(2) La Princesse Jeanne, Epouse de Philippe d'Autriche, ayant accouché d'un Fils à Alcala, qui fut depuis Empereur sous le nom de Ferdinand, le Cardinal Ximenes, qui étoit alors tout-puissant, profita de cette occasion, pour demander à la Reine que cette Ville, où il avoit déjà fondé une célébre Université, fut exempte de tout impôt, ce qui fut accordé : c'est pourquoi l'on y garde le berceau de ce Prince, en memoire de cette gratification.

nes, qui en entreprit la dépense, & elle monta à soixante mille Ducats.

Je me dispenserai de parler de plusieurs autres Villes moins considérables, que nous eumes à traverser dans la route que nous fimes de Génes à Madrid, par ce que je ne me rappelle pas d'y avoir rien vû qui mérite d'intéresser la curiosité du Lecteur. Ce que je puis dire en général de l'Espagne, à en juger par l'étenduë que j'ai déjà parcouru, c'est que, si c'est de tous les Païs du Monde le plus fertile, c'est aussi le moins cultivé & le moins peuplé. Prèsque par-tout on y voit des marques de l'horreur naturelle, que ses Habitans ont pour le travail. Ce ne sont de tout côté que terres en friche, qui ne demandent cependant qu'à ouvrir leur sein, pour donner une moisson abondante. Je crois que c'est cette même Paresse, qui fait le défaut caractéristique de la Nation, qui est cause que l'on voyage avec si peu d'agrément en Espagne. Les Habitans ne sçavent ce que c'est que de s'abbaisser, ou se fatiguer à rendre à des Voyageurs les services que l'Hospitalité exige.

Mais la raison, pourquoi l'Espagne est

est si peu peuplée, ne se présentoit pas à mon esprit : j'en cherchois la cause, & je ne pouvois la trouver; Il y en a cependant plusieurs, qui me furent expliquées par Mr. de Rinville. La premiere vint du grand nombre de Maures & de Sarasins, qui en sont sorti. La seconde de la grande quantité de Colonies, qui ont été envoyées dans les Indes Orientales & Occidentales. La troisième de l'Incontinence, qui y regne avec tant d'empire, que les jeunes Gens commencent dès l'âge de quatorze à quinze ans à entretenir des Courtisanes. La quatrième de la Stérilité des Femmes, qui y font rarement des Enfans lorsqu'elles ont atteint l'âge de trente ans. La cinquième du nombre prodigieux d'Ecclésiastiques & de Maisons Religieuses des deux Sexes, & enfin des rigueurs de l'Inquisition. Et pour ce qui regarde en particulier les Couvents, j'ai appris depuis, qu'ils étoient si multipliés, qu'après une supputation exacte l'on a trouvé, que, si l'on tiroit seulement deux Religieux de chacun, on en composeroit une Armée de vingt-mille Hommes.

C'est là un détail, dans lequel j'aurois

rois ſans doûte pû me diſpenſer d'entrer; mais il a été autrefois inſtructif pour moi, & peut-être le ſera-t-il pour quelques-uns de mes Lecteurs. Je continüe le recit de mes Voyages.

Lorſque nous étions partis de Génes, mon Pere avoit fait prendre les devans à ſon Maitre d'Hôtel, qui étoit chargé de nous faire meubler quelques Appartemens dès qu'il feroit arrivé à Madrid; mais le Comte vouloit que ce fut dans un Quartier éloigné de la Cour. Je ne pouvois deviner quelles étoient en cela ſes vûës; mais je ne tardai pas à en être inſtruit. Son deſſein étoit que j'appriſſe à connoître les Hommes dans les différentes Conditions, où le Ciel les a fait naître. Il ſe promettoit que leur Commerce ſerviroit à me tenir en garde contre cette hauteur inſuportable, cet orgueil ridicule, que n'inſpire que trop ſouvent l'éblouïſſant éclat d'une Naiſſance diſtinguée. Je devois apprendre, que le vrai mérite eſt de toutes les Conditions, qu'il eſt même plus ordinairement le partage de ceux qui ſont nés dans des états obſcurs, que de ceux qui n'ont guéres d'autre élevation que celle que leur donne leur Nobleſſe.

Il

Il faloit aussi que l'expérience me persuadât, que, plus on est au-dessus des autres Hommes, plus on doit s'efforcer à se concilier leur amitié & leur estime, par un plus grand fond d'humanité, d'affabilité & de douceur. Ce sont là les Leçons qui m'étoient nécessaires pour mon Instruction, mais que je ne pouvois puiser à la Cour, qui est le séjour ordinaire de la dissimulation, du déguisement & de l'artifice: aussi l'intention de mon Pere étoit, de ne m'y produire que lorsqu'un Commerce de quelques mois, avec des Personnes d'une Condition inférieure à la mienne, m'auroit appris à les connoître.

Nous ne fumes donc pas plûtôt arrivés à Madrid, que je fus instruit du genre de vie que je devois y mener. La premiere Connoissance que je formai fut avec le Fils du Proprietaire de la Maison que nous occupions. Son Pere, appellé Don Fernand de Fregués, étoit Procureur du Conseil des Indes, & son Fils, appellé Don Inigo, & qui étoit de quelques années de plus âgé que moi, commençoit à faire briller son Eloquence dans le Barreau. J'avoüe, que sa gravité Espagnole me

déconcerta dans les commencemens: j'aurois voulu, qu'il eut agi avec moi avec un certain air de cordialité & de franchiſe, qui fait le lien de la Société; mais il s'obſtinoit à ſe conduire avec une reſerve qui n'étoit point du tout du goût de mon humeur badine & enjoüée. Je ne pouvois même m'empêcher de rire quelquefois de la Politeſſe gênante qu'il mettoit dans ſes façons. Cette Enflure, ce Galimathias de Manieres (ſi je puis m'exprimer ainſi) me revoltoit. J'en dis mon ſentiment à mon Pere; mais je trouvai que ſes idées étoient bien différentes des miennes. Vous précipitez trop votre jugement, mon cher Marquis, me dit-il: attendez, pour le porter ſûrement, que vous ſoyez plus au fait du génie & des manieres d'une Nation que vous ne connoiſſez pas encor, & peut-être vous déferez vous alors de vos préjugés. Je les crois cependant juſtes, repris-je; car, ne m'avouëra-t-on pas, que la gêne & la contrainte ſont ennemies de la Société? Et, comment ſe lier avec des Perſonnes dont le front ne ſe deride jamais? Qui, toujours armés de défiance, ne craignent

rien

rien plus que de s'ouvrir? Mais, Monſieur, me repondit le Comte, ſi' une trop grande reſerve eſt un défaut, une trop grande franchiſe n'en n'eſt-elle pas auſſi un, & même plus dangereux que l'autre? Car celui, qui ne s'ouvre que difficilement, a l'avantage de pouvoir lire dans les replis de votre Cœur, avant que vous ayez pû pénétrer le ſien: &, s'il vous accorde ſa Confiance, ce n'eſt que lorſqu'il vous en a jugé digne, & l'on riſque au contraire à ſe faire trop connoître, ou à ſe faire connoître trop-tôt. Et puis, mon cher Marquis, adjouta le Comte, de quoi vous plaignez vous? De l'humeur peut-être un peu trop ſérieuſe de Don Inigo? Mais croyez vous, que la votre ne lui paroiſſe pas trop badine, trop enjoüée, & peut-être un peu étourdie? Or, je vous le demande, vous étes ici étranger, ceux qui ſont dans leur Païs, doivent-ils ſe faire à votre humeur, ou devez vous vous faire à la leur? Et, ſi vous ne penſez pas devoir vous aſſujettir à cette Complaiſance, du moins ne l'exigez pas des autres.

Quelques juſtes que fuſſent ſes rai-

ſons, je n'en ſentis la ſolidité que lorſqu'une plus longue habitude m'eut lié plus étroitement à Don Inigo. Je m'apperçevois qu'il devenoit plus ouvert avec moi, à méſure qu'il croyoit mieux connoître le fond de mon Caractere. Quoiqu'il exerçât ſon Emploi avec une application qui lui déroboit prèſque tous ſes momens, il s'offrit cependant de la maniere du Monde la plus obligeante à m'accompagner dans tous les endroits de Madrid, qui méritoient d'être vûs avec quelqu'attention. Durant une ſemaine nous donnâmes chaque jour quelques heures à viſiter les Ruës & les Egliſes. La Ville me parut belle: &, quoique ſa ſituation ne ſoit rien moins qu'égale, elle ne laiſſe pas cependant d'avoir un coup d'œil charmant. La plûpart de ſes Ruës ſont larges, droites & bien percées; mais il n'y faut point chercher la Propreté, malgré les ſommes conſidérables, deſtinées pour les nettoyer. J'en fus ſurpris au point que je ne pus m'empêcher d'en demander la raiſon à Don Inigo. Je fus charmé de la ſincérité de l'aveu qu'il me fit. On prête à notre Nation, me repondit-il, bien des

des défauts qu'elle n'a pas à se reprocher; mais il faut convenir, que l'aversion pour le travail en est un, dont elle ne peut se disculper. Le Païsan même, qui y devroit être enduré, craint tout exercice violent: au lieu de labourer la terre il se contente de la grater, & elle fournit abondamment à tous ses besoins.

Les Métiers fatiguans ne sont guéres exercés que par des Artisans étrangers, qui profitent de la Paresse de nos Citoyens pour s'enrichir. Et, pour me prouver cette horreur naturelle que l'Espagnol a du travail, il me raconta, qu'un Seigneur de Castille, étant allé aux Indes, où ses affaires le retinrent plusieurs années, il avoit trouvé ses terres à son retour prèsqu'entierement incultes. Il s'en plaignit à ses Vassaux, ceux-ci écouterent respectueusement ses plaintes; mais leur Paresse alla toujours son train. Leur Seigneur, appellé Don Vega, crut que par l'espoir de quelque grande recompense il réussiroit à leur inspirer quelque ardeur pour le travail: il proposa donc une somme considérable d'argent, qui seroit distribuée à ceux dont les terres seroient trou-

trouvées en meilleur état au bout de l'année. Ce premier moyen n'ayant été suivi d'aucun succès, il eut recours aux menaces & aux châtimens. Il y eut des peines rigoureuses déterminées pour ceux qui ne donneroient pas tous leurs soins à cultiver leur Héritage: nouveau moyen, qui fut employé aussi inutilement que le premier. Don Vega, irrité de l'indolence de ses Vassaux, se disposoit à les punir sevérement; mais ils ne lui en laisserent pas le tems. Ils tinrent Conseil ensemble, & le resultat de leur Délibération fut, qu'ils abandonneroient leurs terres, & qu'ils se retireroient avec leurs Familles dans d'autres Provinces, où l'on n'exigeroit d'eux d'autre travail que celui qui s'accorderoit avec leur Paresse. Quelqu'extraordinaire que fut un pareil dessein, ils ne laisserent pas cependant de l'exécuter avec joye, sans que ni les promesses ni les menaces de Don Vega pussent les retenir. Mais je dois dire, adjouta Don Inigo, en finissant son recit, que, depuis que Philippe V. est monté sur le Thrône, les choses ont un peu changé de face. Quoique ses Sujets ne soient pas chargés d'impôts, ce

qu'il

qu'il en exige cependant les met dans la néceſſité de s'addonner un peu plus au travail.

Les frequens Entretiens que j'eus avec Don Inigo acheverent de m'inſtruire des mœurs de ſa Nation. Ce n'étoit plus avec cet air myſtérieux & reſervé, qui m'avoit révolté dans les commencemens, qu'il me parloit: à méſure que notre union devenoit plus intime, je trouvois de nouveaux charmes dans ſa Converſation; auſſi me faiſois-je un plaiſir d'en joüir ſouvent. Nous allions prèſque chaque jour enſemble à la Promenade; car c'eſt là un des plus grands divertiſſemens de Madrid. L'on en peut juger par la foule prodigieuſe de Perſonnes des toutes ſortes de Conditions, qui ſe rencontrent au *Prado Nuevo* & au *Prado Viejo*, dès que la Chaleur du jour commence à tomber. Je ne finirois point ſi je voulois raconter bien des petites Avantures qui m'y arriverent, & peut-être ne m'en ſerois-je pas tiré heureuſement ſans le ſécours du ſage Inigo. Je ne parle point des Complimens qui m'étoient faits prèſque à chaque pas par pluſieurs Demoiſelles d'une moyenne ver-

vertu. Les ſignes, les geſtes, les agaceries peu modeſtes, qui accompagnoient leurs invitations, faiſoient que je ne daignois pas leur répondre. Mais, ce qui étoit pour moi un ſujet d'étonnement, c'eſt qu'il ſe paſſoit peu de jours que je ne reçûſſe quelques billets, qui étoient autant de Rendez-vous que l'on me donnoit: &., ce qu'il y avoit pour moi de plus ſurprenant, c'eſt qu'il n'y avoit aucun de ces billets où je ne luſſe au bas le nom de Marquiſe ou de Comteſſe. Comme je ne ſçavois pas aſſez la Langue Eſpagnole, pour pouvoir les déchifrer, je les donnois à lire à Don Inigo, qui m'apprit, que ces prétenduës Marquiſes ou Comteſſes étoient des Avanturieres, qui, riches du Commerce qu'elles avoient fait, occupoient des Hôtels proprement meublés, & prenoient aſſez ſouvent le nom des Seigneurs qui les avoient entretenuës: & là-deſſus il me raconta l'Hiſtoire de pluſieurs. Celle, dont le recit m'amuſa le plus, fut celle de la Marquiſe de Veraſo, qui m'avoit fait la grace de me faire tenir pluſieurs billets, écrits du ſtile le plus tendre.

Il n'y a peut-être, me dit Don Inigo, jamais eu de Femme plus ingénieuse à faire des Dupes que celle dont je vais vous apprendre les Avantures. Elle vint de Cadix à Madrid avec un jeune Homme, par qui elle s'étoit laissé enlever, & qui prenoit le titre de Marquis. Il parut d'abord avec un Equipage & un train conforme à la qualité qu'il se prêtoit. Il comptoit sans doute sur les moyens secrêts qu'il avoit de le soutenir. Celle, qui passoit pour être son Epouse, étoit aimable, & il s'imaginoit que ses charmes seroient pour lui une ressource assûrée dans le besoin; mais, ces charmes, il faloit les produire: aussi s'empressa-t-il à faire paroître la nouvelle Marquise dans tous les endroits, où ses jeunes appas pouvoient être exposés à la vûë d'un plus grand nombre d'Adorateurs, tandis que de son côté il formoit des Connoissances avec tous les jeunes Seigneurs qu'il jugeoit les plus propres au succeès de ses desseins. Il les retenoit souvent à manger chez lui: &, loin de se montrer jaloux, il ne manquoit pas de leur fournir bien des occasions de pouvoir s'entretenir avec son Epouse prétenduë,

tenduë, qui ſçavoit eſſayer avec un art merveilleux la force de ſes Charmes, ſur le Cœur de ceux de qui elle pouvoit ſe promettre de plus grands avantages.

Le jeune Comte de . . . riche Héritier, fut la premiere proye qui tomba dans ſes filets. Elle réuſſit à l'enflammer d'un amour ſi violent, qu'il n'auroit pas héſité de lui faire un ſacrifice entier de ſa fortune pour être heureux. Elle ne tarda pas à lui laiſſer entrevoir ſon humeur intéreſſée. Quel motif d'eſpérance, & en même tems quel ſujet de contentement pour le Comte, de pouvoir la ſervir ſelon ſon goût? Il ne mit aucune borne à ſes libéralités: c'étoient chaque jour de nouveaux Preſens qu'il faiſoit à l'adroite Marquiſe, qui de ſon côté imaginoit chaque jour quelque nouveau prétexte pour reculer le bonheur de ſon Amant. Il crut qu'une ſomme de dix-mille Ecus, qu'il lui promit, ſurmonteroit toutes les réſiſtances qu'elle oppoſoit à ſes déſirs. Ses offres furent acceptées: il ne s'agiſſoit plus que de trouver l'occaſion de pouvoir exécuter ſecrétement le petit Traité impur qui venoit de ſe conclurre,

churre, & cette occaſion ne paroiſſoit pas facile à trouver; car, j'ai oublié de dire, que le faux Marquis ſe montroit plus jaloux, à méſure que le Comte devenoit plus paſſionné; mais ces dix-mille Ecus, qui devoient être le prix des faveurs qu'il ſe promettoit, firent que ſon impatience n'eut pas long-tems à languir.

La Veraſo lui apprit par un billet qu'elle lui écrivit, que ſon Mari devoit aller paſſer deux jours à la Campagne chez un de ſes Amis; que ſon départ étoit fixé au lendemain, & qu'ainſi il pouvoit venir chez elle dès que la nuit ſeroit tombée, & qu'elle l'attendoit avec tous les mouvemens du plus tendre empreſſement. Il ne faut pas demander avec quelle ardeur le Comte vola à un Rendez-vous ſi déſiré. Outre une bourſe, pleine d'Or, il donna à ſa Maitreſſe pluſieurs Bijoux, dont le prix excedoit la ſomme qu'il avoit promiſe. L'habile Marquiſe cependant ne ſe hâta pas de lui faire part de ſes faveurs: elle fit ſervir à ſouper, & retint le Comte à table bien plus long-tems qu'il n'auroit déſiré. Le moment enfin, où il s'attendoit à être heureux,

arriva; mais, trompeuſes eſpérances. Il ne faiſoit que ſe mettre au Lit, lorſqu'il entendit le bruit de quelques Chevaux qui entroient dans la Cour. La perfide Veraſo s'écria avec toutes les marques apparentes du plus affreux déſeſpoir qu'elle étoit perduë ſans reſſource; que c'étoit ſans doute ſon Mari qui retournoit de la Campagne, & qu'elle alloit être immolée à ſa vengeance. Elle conſeilla au Marquis de ſe renfermer promptement dans un Cabinet dont elle lui ouvrit la Porte; mais il n'en n'eut pas le tems. Le Marquis s'offrit à ſes yeux dans le même moment qu'il ſe précipitoit du Lit, & à peine eut il un moment pour ſe ſaiſir de ſon Epée. Veraſo, qui empruntoit tous les dehors d'un Homme tranſporté par la fureur, fondit d'abord l'Epée à la main ſur ſon Epouſe; mais le crédule & généreux Comte détourna ſur lui les coups dont elle paroiſſoit menacée, & attaqua vigoureuſement le Marquis. Mais il ne put réſiſter au nombre dont il fut accablé: il ſe vit entouré par les Domeſtiques de ſon Ennemi, qui ſe ſaiſirent de lui & le deſarmerent. Ce fut alors que, pour racheter

cheter la Vie, il fut obligé d'entrer en Compoſition avec le Marquis. Sa grace lui fut accordée, à condition qu'il ne reparoîtroit plus à Madrid: il le promit & tint parole.

Mais la Marquiſe n'eut pas le bonheur de joüir long-tems du fruit de cette premiere Perfidie. Son Epoux, ou du moins celui qui en portoit le nom, diſparut ſubitement, & ne lui laiſſa que ce qu'il ne put emporter. Elle ſe garda bien cependant de publier qu'elle en eut été abandonnée: elle fit repandre le bruit, que c'étoit à ſa perſuaſion qu'il étoit parti pour les Indes, où il étoit appellé par des affaires d'une Conſéquence extrême, & qui ne ſouffroient aucun délai. Elle ne tarda pas cependant à ſe conſoler de ſon abſence. Le Duc de . . ., vieux voluptueux, devint amoureux de la belle Veuve. Le premier Article du Traité, qu'elle conclut avec lui, c'eſt qu'il commenceroit à aquiter toutes les dettes qu'elle avoit contractées; qu'il lui feroit meubler un Hôtel; qu'il lui entretiendroit un Carroſſe & un Domeſtique nombreux, & qu'il lui feroit une Penſion de mille Ecus par mois. C'étoit là mettre un

prix bien haut à ſes faveurs. Aucune cependant de ces Propoſitions qui effrayât le vieux Duc, accoûtumé à tout ſacrifier à ſes plaiſirs. Son Commerce avec la Veraſo dura pluſieurs années; il ſe croyoit le plus heureux de tous les Hommes, & ce qui augmentoit ſon bonheur, c'eſt qu'il avoit la Crédulité de s'imaginer qu'il ne le partageoit avec aucun Rival; mais il n'eut dans la ſuite que trop de preuves de l'infidélité de ſa Maitreſſe, qui repandoit ſur un jeune Cavalier de bonne mine une partie des bienfaits qu'elle recevoit du Vieux Duc. Il lui en fit des plaintes ameres, il le prit même avec elle ſur le ton menaçant; mais, Eſclave de ſa paſſion, il ne pouvoit briſer les Chaines honteuſes dont il étoit accablé. Pour tranquilliſer ſa jalouſie, il ſe contenta de faire obſerver de près les demarches & les actions de la Marquiſe. Une pareille défiance ne fut pas de ſon goût: les libéralités de ſon Amant l'avoient enrichie, elle crut qu'il étoit tems de ſe défaire de lui, & voici le ruſé Stratagéme qu'elle imagina pour ſe délivrer de ſes fatiguantes aſſiduités.

Elle

Elle s'addressa à un vieux Artisan, qu'elle fit habiller proprement, & qui devoit passer pour être son Pere. Il fut conclu, qu'à un certain jour, qu'elle lui marqua, il viendroit descendre chez elle, & qu'il prendroit le tems où elle seroit à table avec le Duc; qu'il paroîtroit transporté de colère; qu'elle se jetteroit à ses genoux, pour l'appaiser; mais qu'il affecteroit de se montrer toujours plus irrité: &, qu'après l'avoir accablé de reproches, il lui donneroit à choisir, ou d'être reconduite à Cadix, ou de se laisser renfermer dans un Couvent à Madrid: &, qu'après avoir repandu bien des larmes, elle se détermineroit enfin pour ce dernier parti.

Cette scéne fut effectivement joüée si adroitement en présence du Duc, que, loin d'entrer en défiance, il s'intéressa avec vivacité en faveur de celle qui le trahissoit; mais le prétendu Pere de la Marquise ne se laissa point flêchir: &, comme il supposoit des Affaires importantes, qui le rappelloient à Cadix, il fut réglé qu'avant son départ il renfermeroit sa Fille dans un Cloitre, ce qui fut exécuté. Le

vieux Duc se promettoit, qu'il lui seroit facile de l'en tirer; mais il auroit falu pour cela que la Veraso eut voulu se prêter à ses desseins: &, loin d'y consentir, elle eut la dureté de ne vouloir recevoir aucune visite de son Amant. Celui-ci en fut si irrité, que la douleur, à laquelle il se livra, avança la fin de ses jours. Moment heureux, que la Marquise attendoit avec impatience, pour sortir de son Couvent. On la vit bientôt aprés reparoître dans le Monde; mais, ses Avantures n'ayant pû demeurer secrettes, & le bruit s'en étant repandu dans toute la Ville, ce n'est plus qu'à ceux, à qui elle est inconnuë, qu'elle dresse des piéges; ainsi examinez, Monsieur le Marquis, adjouta Don Inigo, si vous étes disposée à repondre aux tendres invitations de cette belle Dame.

Ce que je venois d'apprendre ne m'étoit point nécessaire pour m'armer de défiance. Mon Avanture de Dieppe & celle de Lyon étoient pour moi des Leçons de Sagesse, que je n'avois point oublié. Elles se fortifierent par les exemples de Modestie & de Retenuë que le sage Inigo me mettoit chaque jour

jour devant les yeux. Sa Vertu au reste n'étoit pas ennemie des plaisirs innocens. Son goût pour les belles Lettres lui avoit donné une vraie passion pour le Spectacle, & c'étoit là un divertissement que nous prenions souvent. Ce fut à la Comédie, où Don Inigo me fit faire Connoissance avec un jeune Cavalier d'un mérite distingué. Je fus si enchanté des charmes de sa Conversation, & d'un certain air libre & aisé, qui regnoit dans ses façons, que je ne tardai pas à m'unir à lui de la plus étroite amitié. J'en fis à mon Pere & à Mr. de Rinville un Portrait si charmant, qu'ils me témoignerent une envie extrême de connoître celui dont je leur parlois avec tant d'éloge. Ce fut là une satisfaction qu'il me fut aisé de leur procurer. J'invitai Don Torbés (c'est le nom de ce Cavalier) à manger: &, pour rendre mon invitation plus intéressante, je lui promis la Compagnie d'un Sçavant, qui, comme lui, faisoit ses délices de la Poësie. C'étoit de Mr. l'Abbé de Rinville dont je voulois lui parler. Il me repondit obligeamment, qu'il ne croyoit pas qu'il lui falut d'autre Compagnie que la

mienne pour se promettre bien du plaisir; mais qu'il n'acceptoit l'offre que je lui faisois qu'à condition que j'irois passer quelques jours avec lui à sa Campagne, ce que je n'eus pas de peine à lui promettre.

Mon Pere, qui étoit prévenu du mérite de Don Torbés, s'attacha à lui faire les Politesses les plus gracieuses, de même que Mr. de Rinville, qui s'apperçut bientôt que le Portrait, que je lui avois fait de Don Torbés, n'étoit point flateur. Je m'attendois bien que la Conversation ne manqueroit pas d'être sçavante; elle commença à rouler sur les Spectacles. Monsieur de Rinville dit, qu'il ne les envisageoit pas comme des Amusemens innocens. Je ne sçais, Monsieur, si je me trompe, reprit Don Torbés; mais je crois que le Théatre peut être regardé comme une Ecole de Vertu, où l'on reçoit des Leçons plus instructives que celles que donne la Philosophie & l'Histoire; car, je veux que ces beaux Préceptes de Morale, que nous recevons de la Philosophie, persuadent l'esprit, font-ils quelqu'impression sur le Cœur? L'Ame s'en trouve-t-elle émuë? Le Philosophe m'in-

m'inſtruit ; mais me perſuade-t-il? Quelle ſechereſſe, quelle aridité (que l'on me paſſe ce terme) dans les Leçons qu'il me fait? Venons à preſent à ce qui concerne l'Hiſtoire. Il eſt vrai qu'elle me met devant les yeux des exemples que je puis me propoſer pour modelles ; mais ne m'offre-t-elle pas auſſi bien d'autres exemples, dans leſquels je vois le Crime heureux triompher de la Vertu? Mais, que m'apprend l'Ecole du Théatre? A rectifier les Paſſions par les Paſſions mêmes ; elle me corrige de l'orgueil & de la dureté ; je me ſens porté à être modeſte lorſque je vois des Grands, humiliés & accablés par des revers inopinés, & je deviens ſenſible & compatiſſant lorſque je vois que l'infortune n'épargne pas ceux là même que leur rang éleve au deſſus des autres Hommes. Mais, par ce que ma Compaſſion doit avoir des bornes, on ne met devant mes yeux que des Perſonnages vertueux, dont les malheurs méritent d'intéreſſer ma pitié: &, ſi l'on m'offre des Perſonnages vicieux, les disgraces, qui les oppriment, & qui ſont les Châtimens de leurs Crimes, ſervent à m'en inſpi-

rer de l'horreur. Ce ſont là les Leçons que me donne la Tragédie: &, en reçois-je de moins inſtructives de la Comédie, image naturelle de la Vie commune? A-t-elle une autre fin que de corriger les Particuliers de leurs défauts, en leur en faiſant ſentir le ridicule? On ne peut rien de mieux, repartit Monſieur de Rinville, & vous n'avez aſſûrement rien oublié de tout ce qui ſe peut dire pour la défenſe du Théatre; mais ne conviendrez vous pas, que vous l'avez depeint tel qu'il doit être, tel qu'il à été, & non pas tel qu'il eſt; car, pour commencer par la Tragédie, devenuë efféminée par la molleſſe des derniers Siécles, que lui reſte-t-il de ſon ancienne Majeſté? Se propoſe-t-elle ces grands ſujets de terreur & de pitié, dont la repréſentation faiſoit autrefois ſur l'Ame les plus grandes impreſſions par le miniſtére des plus fortes Paſſions? Où ſont ces mouvemens de trouble, d'épouvante, de crainte & de frayeur, ces ſaiſiſſemens, ces ſuſpenſions, ces raviſſemens, ces ſurpriſes, ces admirations, qui tranſportoient le Spectateur hors de lui même? On ſort à preſent du Specta-

cle aussi peu ému que l'on y étoit entré, par ce que les sujets, qui s'y représentent, ne roulent guéres que sur l'amour & la galanterie. Il est vrai, que les Autheurs se sont conformés en cela au goût des Spectateurs, dont il eut été difficile de mériter les suffrages autrement que par des sentimens doux & tendres, qui s'accordassent avec leur Caractere. C'est là sans doute un avilissement honteux pour la Tragédie. Mais, me permettrez vous, Monsieur, de vous dire, que les Poëtes Espagnols sont les premiers Autheurs de sa dégradation? Ce sont eux qui les premiers ont fait paroître sur le Théatre des Héros, touchés d'un autre amour que de celui de la gloire, & qui ont fait perdre aux Grands Hommes de l'Antiquité leur vrai Caractere, pour leur en prêter un qui ne respire que la mollesse. Mais je dois aussi avoüer, que nos Poëtes François, incapables peut-être de soutenir une grande action, par les seuls mouvemens de la terreur & de la pitié, n'ont été que trop exacts à marcher dans la route qui leur avoit été frayée. Peu de leurs Piéces tragiques, où l'amour ne joüe le principal role.

Telle

Telle est la Tragédie moderne: &, s'il m'est permis de dire un mot de la Comédie, destinée à être une Ecole de Vertu, n'est-elle pas devenuë une Ecole de Dissolution? Ruses, Caprices, Subtilités, Artifices, Stratagémes de l'amour, voilà ce qu'elle enseigne: &, s'il lui arrive de se proposer encor quelquefois pour objet le ridicule qui est dans la Nature, ce n'est jamais que par quelqu'intrigue galante qu'elle cherche à plaire & à se soutenir. Je ne sçais, Monsieur, reprit Don Torbés, si ce sont là les Principes des Poëtes François; mais je puis vous assûrer, que les notres en suivent de bien différents: &, si vous voulez vous en convaincre, ayez la Curiosité de venir un jour au Spectacle, & je suis sûr que vous verrez paroître sur le Théatre des Héros que le seul désir de la gloire anime. Et si l'on représente quelque Comédie... Oh, pour la Comédie, repartit Mr. de Rinville, je sçais que, graces en soient renduës à Lopés de Vega, elle se trouve moins défigurée que la Tragédie; mais, pour ne vous rien câcher, je vous avoüe, que je voudrois que ce célébre Autheur, qui, mieux que per-

perſonne autre, ſçavoit ſaiſir le ridicule de toutes choſes, & qui, à une merveilleuſe ſubtilité d'eſprit, joignoit une grande beauté de naturel, & une facilité admirable, ſe fut moins abandonné à la fécondité de ſon Imagination, & qu'il eut moins cherché à raffiner ſur le ridicule; car, vous conviendrez, que des Plaiſanteries, pour être trop fines, ne ſe font pas toujours aſſez ſentir. C'eſt là un défaut, repliqua Don Torbés, que l'on ne reprochera aſſûrement pas à Moliere, que vous regardez comme le Prince des Poëtes comiques; mais l'on m'avouëra, qu'il eſt tombé dans un autre, qui eſt bien moins pardonnable, je parle de ſon affectation à outrer ſes Caracteres, à prêter à un Avare, à un Etourdi, à un Jaloux, des traits d'avarice, d'étourderie & de jalouſie, dont la Nature fournit rarement des exemples; mais, ce qui peut l'excuſer, c'eſt qu'il ne chercheoit ſans doute qu'à plaire au Peuple, qu'il faiſoit rire, en lui repréſentant des Images plus grandes que le naturel, C'étoit bien là la Méthode de Plaute; mais ce n'étoit point celle de Térence, qui, voulant mériter les

ſuſ-

ſuffrages de la Nobleſſe Romaine, ſe renfermoit dans les bornes de la Nature, & ne tiroit que d'elle ſeule les Portraits qu'il faiſoit des Vices, ſans les groſſir ni les augmenter.

Cette ſçavante Converſation, qui fut prolongée juſqu'à la fin du repas, eut été peut-être pour moi un ſujet d'ennui, ſi les Leçons de Mr. de Rinville n'euſſent ſervi auparavant à me polir le goût. Convaincu qu'il étoit, qu'un Homme de qualité doit être un Homme univerſel, il s'étoit attaché à me donner des notions générales, mais claires & diſtinctes, de toutes les Sciences; de ſorte que, ſi je ne les poſſédois pas à fond, je pouvois du moins en dire mon avis, & écouter avec plaiſir ceux qui parloient. J'en goûtai un ſi grand, à entendre Don Torbés, que j'aurois été charmé de n'avoir point d'autre Compagnie que la ſienne & celle de Don Inigo, dont l'eſprit n'étoit pas moins orné; mais le tems approchoit où mon Pere s'étoit propoſé de me produire à la Cour. C'étoient des Connoiſſances nouvelles que j'allois faire, & qui ne me permettroient pas d'entretenir, autant que je

l'au-

l'aurois souhaité, celles que j'avois formé & dont j'étois enchanté. Ce n'étoit pas l'intention de mon Pere que je les négligeasse: il fit des instances si polies à Don Torbés, qu'il en obtint qu'il viendroit souvent manger avec nous; car, pour Don Inigo, il commença, peu de jours après que nous fumes arrivés à Madrid, à n'avoir point d'autre table que la notre.

Mais je passe à la premiere Apparition que nous devions faire à la Cour. Monsieur le Marquis de Vaugrenan, Gentilhomme Franc-Comtois, qui connoissoit mon Pere particulierement, étoit alors notre Ambassadeur en Espagne, & recevoit chaque jour mille marques de Confiance de la part de S. M. C. Ce fut à lui à qui nous fimes notre premiere visite. Il se plaignit obligeamment à mon Pere, de ce que nous lui avions laissé ignorer si longtems notre arrivée à Madrid: il nous retint à diner & nous promit, que nous aurions le lendemain l'honneur de saluër S. M. & de baiser la Main à la Reine. On ne s'entretint durant le repas que des Démêlés qui étoient entre la Cour d'Espagne & celle de Portugal,

&

& des préparatifs qui se faisoient de part & d'autre pour pousser la Guerre vigoureusement.

Don Pedro Cabrail de Belmonte, Ambassadeur de S. M. Port., avoit publié un Manifeste, addressé aux Ministres étrangers, par lequel il se plaignoit des violences inouiës, commises dans son Hôtel. Il rapportoit, que le 20. du mois de Fevrier de l'an 1735. un Homme, conduit par quelques Officiers de Justice & par quelques Soldats, étant entré par la Porte d'Alcala, & étant parvenu à la Promenade publique du Prado, où il y avoit un Peuple nombreux, cet Homme, que l'on conduisoit en Prison, cria au sécours, disant qu'il avoit été pris dans une Eglise, & que l'on lui avoit tiré de sa poche les Papiers qui servoient à sa défense; que le Peuple étoit accouru à ses cris; que les Soldats & les Officiers de Justice avoient abandonné le Criminel, qui avoit été conduit par le Peuple & par deux de ses Laquais dans son Hôtel. Il adjoutoit, que lui, Ambassadeur, ayant été averti de la scéne qui venoit de se passer, il avoit ordonné que quatre de ses Laquais, qui s'étoient trouvés à la

querelle, dont deux n'avoient été que Spectateurs, fussent dépoüillés de leurs Habits de Livrée, & chassés de sa Maison, aussi bien que le Prisonnier qui y étoit venu chercher un azile, & qu'il avoit en même-tems écrit au Gouverneur du Conseil de Castille, pour lui témoigner le déplaisir qu'il avoit de ce qui venoit de se passer, & pour l'informer de quelle maniere il avoit puni ses Domestiques.

Après cette simple Exposition du Fait, il se plaignoit de ce que le 22. du même mois un grand nombre de Soldats, conduits par trois Officiers, s'étant jettés dans son Hôtel la bajonnette au bout du fusil, s'étoient saisis de quelques-uns de ses Domestiques, qui se trouverent sous le Portail & dans le grand Escalier; qu'étant entrés jusques dans les Antichambres, ils avoient pris un de ses Pages; qu'ils s'étoient enfin jetté sur dix-neuf de ses gens, & que, les ayant garroté deux à deux, ils les avoient conduits par les ruës les plus fréquentées de Madrid, & avec la même Livrée, jusques dans la Prison.

Ce Manifeste n'étoit point demeuré

ſans replique. Don Joſeph Patinho y avoit repondu par un autre, addreſſé de même aux Miniſtres étrangers. Il rapportoit, qu'un Perſonne avoit été placée à la Porte de la Ville, pour avertir de l'approche du Criminel, ce qui marquoit un deſſein prémédité de le délivrer; qu'ayant été conduit dans la Maiſon de l'Ambaſſadeur de S. M. Port. on s'étoit hâté de briſer ſes fers, & qu'on l'avoit fait paroître aux fenêtres, pour l'expoſer à la vûë du Peuple raſſemblé, ce qui faiſoit connoître le mépris que l'on faiſoit de l'Authorité de ceux à qui l'on avoit arraché le coupable; que trois jours s'étoient écoulés ſans que Mr. de Belmonte parut ſe diſpoſer à faire aucune ſatisfaction; qu'il ſçavoit, que le Gouverneur, à qui il avoit écrit, étoit ſi dangereuſement malade, qu'il ne pouvoit ni recevoir des Lettres, ni y repondre; que le coupable étoit demeuré plus de trente heures dans ſon Hôtel, & qu'il avoit été en ſuite conduit avec beaucoup de précaution en lieu de ſûreté; qu'il étoit enfin ſi peu vrai qu'il eut chaſſé quelques-uns de ſes Domeſtiques, qu'ils avoient été trouvés tous chez lui.

C'est là à peu près le précis de ces deux Manifestes. Le résultat fut, que le Roi de Portugal donna ordre à l'Ambassadeur d'Espagne de sortir de ses Etats; que S. M. C. donna les mêmes ordres à Mr. de Belmonte, & qu'on envoya de part & d'autre des Troupes sur les Frontieres. La suite de ces Memoires développera quelle fut l'issuë de ces Demêlés.

Je reviens à la promesse que Mr. le Marquis de Vaugrenan nous avoit faite, d'être notre Introducteur auprès de S. M. Il avoit été réglé, que nous aurions l'honneur de la saluër le lendemain. Nous nous rendîmes après le Diner chez notre Ambassadeur, qui nous fit monter dans son Carrosse, pour nous conduire au Palais. Le Roi étoit seul dans sa Chambre lorsque nous y entrâmes à la suite de Mr. de Vaugrenan. S. M. nous fit la politesse de nous saluër gracieusement : elle demanda à mon Pere s'il y avoit long-tems que nous étions sortis de Naples, & ce que l'on y pensoit du nouveau Gouvernement? Mon Pere repondit, que Mr. le Comte de Charni sçavoit par sa moderation & sa prudence y entretenir la

tranquillité & la paix que la ſageſſe & la bonté du Roi y avoit établi, & qu'auſſi ſes nouveaux Sujets ſembloient ſe diſputer à l'envie, à qui donneroit de plus grandes marques de leur fidèlité & de leur attachement; qu'ils ſe félicitoient en particulier de voir renaître chez eux l'abondance, qui leur étoit inconnuë depuis long-tems. Oh, je connois le bon Cœur de mon Fils, reprit le Roi, & je ſuis aſſûré qu'il n'oubliera rien pour rendre ſon Peuple heureux: &, continüant à nous parler avec le même air de bonté, il dit à mon Pere, qu'il étoit ſurpris que nous euſſions quitté l'Italie ſans avoir vû la Cour de Sicile, où nous euſſions été vûs d'un bon œil; que nous aurions pû arranger nos méſures de façon à pouvoir nous trouver à Meſſine, lorſque le Roi y fit ſon Entrée triomphante: &, qu'étant François, nous aurions pris une part particuliere aux réjoüiſſances publiques. Mon Pere repondit, que la diſtance des lieuës ne nous empêchoit pas de reſſentir la joye la plus vive, pour les glorieuſes Proſpérités que le Ciel repandoit ſur l'auguſte Famille de Sa Majeſté.

Au ſortir de cette Audience, qui dura

dura plus d'une demi-heure, nous allâmes à celle de la Reine, de qui nous ne fumes pas moins gracieusement reçûs. Nous eumes aussi l'honneur de saluër les Infants. Ce fut le même jour que Don Loüis, à qui le Pape venoit d'accorder la Dispense d'âge, pour posséder l'Archevêché de Tolede, parut pour la premiere-fois à la Cour en Habit d'Ecclésiastique. Enchantés des politesses que nous venions de recevoir de L. L. M. M. nous remontâmes en Carrosse avec notre Ambassadeur, que nous accompagnâmes à son Hôtel. Nous y soupâmes avec Don Joseph Patinho, Ministre d'Espagne, & avec le Duc de Monteleon (1), Seigneur Napolitain, qui avoit été relégué à Madrid. Ce Duc, de qui nous reçûmes

(1) Il vint en Espagne avec un train, composé de quarante & une Chaises. Outre sa Maison, il mena avec lui une Armée de Domestiques, de Singes & de Perroquets, & des Chiens en si grand nombre, que l'on eut dit qu'il en vouloit peupler l'Espagne. La Princesse de Strongoli fut reléguée en même-tems à Salerne, & la Princesse de Strigliano à Sorenté. La Princesse Torgia, se retira dans un Couvent de Naples. Leur Crime étoit d'avoir parlé trop librement de la Révolution.

mes mille marques de bonté, nous dit obligeamment, qu'il étoit vraïment mortifié de ce que nous avions négligé de le voir du durant notre séjour à Naples; qu'il se seroit fait un plaisir de nous y procurer bien des Amusemens. Il nous fit promettre, que nous nous verrions familierement durant le peu de tems que nous avions encor à demeurer à Madrid. Notre dessein étoit de lui faire le lendemain une Visite; mais il eut la politesse de nous prévenir. Quelqu'enjoüée que fut sa Conversation, il y avoit cependant un air de tristesse repandu sur son visage, qui annonçoit les violences qu'il lui en coutoit, pour ne pas laisser éclatter la douleur que lui causoit sa disgrace. Loin de nous en rien dire, il affecta de nous parler avec éloge de la douceur & de la modération du Gouvernement de Don Carlos, & de la bonté avec laquelle il étoit traité par S. M. C. Nous eumes l'honneur de le voir le lendemain chez lui. Rien de plus gracieux que l'accueil que nous fit la Princesse son Epouse. La politesse & la douceur de ses manieres attiroient ordinairement chez elle une Compagnie
bril-

brillante & nombreuſe. On y faiſoit de fréquentes parties de Jeu. Quoiqu'elles ne fuſſent pas pour moi des Amuſemens, je croyois que la Complaiſance ne me permettoit pas de refuſer celles que l'on me propoſoit; car, j'étois dans cette perſuaſion, que l'honneur d'un jeune Cavalier eſt intéreſſé à tout accorder aux Dames, & qu'il doit ſe porter aveuglement à tout ce qu'elles déſirent, comme s'il n'y avoit pas une maniere de refuſer, qui ôte au refus ce qu'il pourroit avoir d'incivil & de choquant. Mais, neuf encor dans la Science du Monde, je ne ſçavois pas que l'eſſence de la politeſſe conſiſte à ſçavoir ou refuſer ou accorder avec grace. Je me fis donc un honneur d'être de toutes les parties de la Ducheſſe, qui avoit pour le Jeu un extrême panchant. La fortune me fut ſi favorable, que dans moins de huit jours je gagnai plus de mille Ducats. Je continüai à joüer, & dans une ſeule ſéance je gagnai une ſomme encor plus conſidérable. Je dois l'avoüer à ma Confuſion, le vil eſpoir d'un plus grand gain me donna pour le Jeu une nouvelle ardeur. Le bonheur, qui m'avoit

jusqu'àlors accompagné, me faisoit nager dans la joye: je ne la laissai que trop éclatter, elle repandoit sur mon visage un air de serénité & de contentement, dont mon Pere ne pouvoit manquer de s'appercevoir. Mais, quoiqu'il en sçut la Cause, dont il rougissoit sans doute pour moi, il jugea cependant à propos de ne m'en point parler: il vouloit me donner de l'horreur pour une Passion, à laquelle je commençois à me livrer: &, eut-il réussi à m'en corriger, si, pour me faire des reproches, il eut choisi le tems où cette Passion me flatoit le plus? Il voulut attendre que les revers de la fortune pussent donner du poids à ses Leçons. Elle ne tarda pas à me devenir autant contraire qu'elle m'avoit été favorable, & elle me maltraita si cruellement, qu'après m'avoir obligé de recevoir cent Pistoles de Mr. de Rinville, elle me réduisit à m'abaisser jusqu'à emprunter quelqu'argent de mes Domestiques. Je fus surpris de les trouver plus riches que je ne pensois; mais je ne sçavois pas que c'étoit mon Pere lui même qui leur donnoit, aussi bien qu'à Mr. de Rinville, l'argent qu'ils me prêtoient. Il ne faut pas deman-
der

der ſi la triſteſſe étoit peinte ſur mon viſage: mon Pere m'en demanda la Cauſe; mais, comment aurois-je oſé la lui apprendre? Car je ne penſois pas qu'il en fut inſtruit. Mais, ce qui augmentoit mon humiliante Confuſion, c'eſt que je le voyois ſourire malicieuſement: ſa pitié ne lui permit pas de triompher plus long-tems de mon embarras. Mon cher Marquis, me dit-il, je ſuis ſûr que vos dettes vous affligent; mais conſolez vous, bien volontiers je m'engage de les aquitter: je veux même faire quelque-choſe de plus en votre faveur. Je ſçais qu'il y a deux jours que vous ne paroiſſez pas chez Madame la Ducheſſe de Monteleon; ne vous imaginez pas que j'en ignore la Cauſe: &, ſi je me plains, c'eſt que vous ne m'en ayez pas fait Confidence. Mais je veux, qu'aujourd'hui même vous retourniez chez elle, & que vous recommenciez même à joüer; mais à une Condition, qui eſt, que vous ne ferez que la perte ou le gain dont nous conviendrons. Cet accord vous paroit-il raiſonnable, me dit le Comte, en attachant ſur moi ſes regards, pour lire dans les miens la Confuſion dont j'étois

couvert, & qui m'ôtoit la force de lui repondre? Non, mon Fils, adjouta-t-il, je ne vous reprocherai pas de vous être engagé dans des parties que la Politesse & la Complaisance vous obligeoit de lier. Je sçais que le Jeu est un délassement innocent; mais il a des régles, dont un honnête Homme ne doit jamais s'écarter. La premiere est de sçavoir, & dans la perte & dans le gain, se tenir en garde contre toute inégalité d'humeur, qui est la marque la moins équivoque de l'Ame du Monde la plus basse & la plus rampante; car, quel mépris ne doit pas inspirer un Homme qu'un vil gain transporte de joye, & que la perte de quelqu'argent livre au désespoir? Une misérable somme lui paroit donc un Bien, digne de toute son ardeur, puisque, ou la tristesse ou la joye, le transporte également, ou lorsqu'il la gagne, ou lorsqu'il la perd. La seconde régle que tout Homme, qui ne se fait pas du Jeu une occupation, ne doit jamais oublier, c'est qu'il doit joüer de façon à ne jamais intéresser ni sa fortune ni celle de ceux avec qui il joüe, c'est-à-dire, & que dans la perte & dans le

gain

gain il faut qu'il se préscrive des bornes qu'il ne doit jamais passer; car, l'humanité ne veut-elle pas, que nous épargnions aux autres des pertes que nous ne pourrions nous mêmes supporter sans quelqu'excès de douleur? C'est en suivant ces deux régles que l'on ne craint point d'altérer ou sa fortune ou son repos. Peut-être, mon cher Fils, adjouta le Comte, vous en dirois-je d'avantage, si je m'étois apperçû que le Jeu fut pour vous une Passion. Je vous ferois voir le renversement qu'il cause dans l'humeur & dans l'esprit, le déréglement qu'il met dans la Conduite, les divers mouvemens qu'il cause dans l'Ame, les périls où le Joüeur est continuëllement exposé, ou de ruiner sa fortune, s'il paye les sommes immenses qu'il perd quelquefois sur sa parole, ou de se perdre d'honneur s'il ne les paye pas, sans compter les voyes souvent, ou honteuses ou injustes, qu'il est tenté d'employer pour réparer ses pertes. Mais, mon Fils, poursuivit le Comte, consolez vous de celles que vous avez faites, elles vous étoient nécessaires, pour vous instruire des régles que vous devez

vez

vez ſuivre en joüant: voilà cent Piſtoles, adjouta-t-il, en me donnant une Bourſe, en exige-je trop, ſi je demande que vous les menagiez de façon qu'elles puiſſent fournir à votre Jeu durant quatre jours? Comme auſſi, ſi la fortune vous favoriſe, je veux que vous vous borniez à ne gagner qu'une ſomme ſemblable? Ce ſont là les Conventions que j'avois à faire avec vous, examinez ſi elles vous conviennent. Ah, Monſieur, lui repondis-je, votre trop de bonté me cauſe autant de Confuſion que mes fautes. Et il eſt vrai, que cette maniere douce & inſinuante, dont mon Pere s'y prenoit pour me corriger de mes défauts, faiſoit ſur moi plus d'impreſſion que n'en n'auroient fait les reproches humilians, dont il étoit en droit de m'accabler.

Je reparus chez la Ducheſſe de Monteleon, qui eut la politeſſe de me faire des reproches obligeans ſur mon abſence: il m'en coûta la façon de quelques petits menſonges pour m'excuſer. Il ſembloit que je fuſſe attendu pour faire une partie de Jeu: on me la propoſa, je l'acceptai, & elle fut pour moi un divertiſſement, par
ce

ce que ma joye ou ma triſteſſe ne dependoit plus des revers ou des faveurs de la fortune. Ce fut en effet un Jeu ſi médiocre que je joüai pendant quatre jours, que la perte ou le gain ne pouvoit que m'être indifférent. Je me félicitai de ma modération, qui ramena le repos dans mon Ame; car, eſt-ce là un bien qui ſoit connu de celui que la Paſſion du Jeu poſſéde ? Mais c'eſt aſſez parler des fautes, qu'elle me fit faire, & de l'utilité que je tirai de ces mêmes fautes.

Il y avoit près de trois mois que nous étions à Madrid, & nous n'avions encor vû aucune des Maiſons Royales: nous ne voulumes pas partir d'Eſpagne ſans les avoir toutes parcouruës. Mr. le Marquis de Vaugrenan nous fit la grace de nous dire, qu'il ſe ſeroit fait un plaiſir de nous accompagner, ſi les Affaires de ſon Miniſtere ne l'euſſent retenu à la Cour; mais il nous donna un de ſes Pages, & voulut que nous priſſions un de ſes Carroſſes.

Nous commençâmes par le *Buen Retiro*, ſitüé près de la Porte d'Alcala Nous ne vîmes que les Jardins, qui ſont

ſont ſans ornemens, le Mail & la Ménagerie, qui nous arrêta pluſieurs heures, par le plaiſir que nous eumes d'y voir une prodigieuſe quantité de toute ſorte d'Animaux les plus rares. Ce Palais avoit prêſqu'entierement été reduit en cendre la nuit de Noël, pendant que la Cour aſſiſtoit au Service Divin dans la Chapelle. Le feu s'attacha avec tant de violence, que le Pavillon, qui formoit le coin de la façade de la gauche, fut tout en flammes, avant qu'on put apporter le moindre ſécours pour l'éteindre. Un vent de Sud, qui ſouffloit, alors, pouſſa les flammes vers la droite avec tant de rapidité, que tout ce vaſte Bâtiment fut prêſque totalement conſumé par le feu. La Sécrétairerie des Indes, & une partie des papiers, concernant les Affaires étrangeres, auſſi bien qu'une grande quantité de riches Meubles, de Tapiſſeries magnifiques, & un grand nombre de Tableaux de prix & de rares Antiquités, périrent dans les flammes; ainſi nous ne vîmes que les triſtes débris de cette ſuperbe Maiſon Royale.

La ſeconde que nous viſitâmes fut

l'Aran-

l'Aranjuez, qui est situé à sept lieuës de Madrid. Ses avenuës, que Charles Quint à fait planter, & ses vastes Jardins, qui sont de tout côté environnés par le Tage, en font la principale beauté. C'est là je crois tout ce que ce Palais offre de plus curieux.

Il n'en n'est pas de même de *St. Idelfonse*. Cette Maison renferme mille Monumens de la magnificence de Philippe V., par qui elle à été bâtie, & qui a employé des sommes immenses pour lui donner toutes les beautés que l'Art peut imaginer. Elles s'y trouvent réunies avec celles de la Nature; car je ne crois pas, qu'il y ait une situation plus avantageuse & plus riante que celle de cette magnifique Maison; le Roi aussi en préfére le séjour à celui de toutes les autres, & il se plait à lui donner chaque jour de nouveaux embellissemens. La richesse des Ameublemens est au-dessus de toutes les idées que l'on pourroit s'en former, & je ne sçais si Versailles en a qui soient d'un aussi grand prix.

Il nous restoit à terminer nos Courses par *l'Escurial*, bâti par Philippe III., en mémoire de la Bataille qu'il gagna sur

ſur les François auprès de Saint Quintin. Son deſſein fut d'abord de n'y conſtruire qu'une Egliſe & qu'un Couvent; mais il s'y menagea un Logement, qui eſt un Edifice, dont la grandeur & la beauté marque la magnificence & le bon goût de celui qui l'a fait conſtruire. C'eſt à *l'Eſcurial* où ſont enterrés les Rois d'Eſpagne. Nous vîmes le Caveau où l'on dépoſe leurs Corps, où l'Or, les Pierres précieuſes brillent de toute part, & qui peut être regardé comme le morceau d'Architecture le plus achevé.

Nous dumes aux Recommandations du Marquis de Vaugrenan un déluge de Civilités & de Politeſſes, dont nous accabla le Supérieur du Monaſtere de Saint Laurent: c'eſt lui qui nous fit voir les Appartemens du Roi, l'Egliſe & tout ce que *l'Eſcurial* renferme de plus curieux & de plus ſuperbe. Il nous conduiſit dans les deux Bibliotheques, qui n'étoient point des Solitudes, comme elles ne le ſont que trop ſouvent dans les autres Couvents. Nous y trouvâmes un grand nombre de Religieux, occupés à lire ou à écrire avec toutes les marques de la

plus

plus sérieuse application. Le Supérieur nous en montra un, qui portoit environ soixante-cinq ou soixante-dix ans sur son visage, dont il nous fit un grand éloge. Il se nomme le Pere Retez, nous dit-il: l'Espagne n'a pas encor vû un Prédicateur, qui ait poussé plus loin que lui l'Eloquence de la Chaire, & je suis assûré que vous ne pourriez l'entendre sans admiration. A la vivacité de l'Imagination la plus brillante, & à une parfaite Connoissance de l'Ecriture & des Saints Peres, il joint une netteté d'esprit & une facilité à s'expliquer, qui fait que ses Auditeurs ne peuvent se rassassier du plaisir de l'entendre. Mais c'est par son talent pour la Prononciation qu'il se distingue le plus: rien dans son extérieur qui n'annonce un Orateur accompli; il sçait faire dire à ses yeux tout ce qu'il veut, sçait donner l'inflexion à sa voix, l'air à son visage, le tour à son geste & l'agrément à son discours, tel qu'il lui plait; aussi fait il sur le Cœur de ses Auditeurs toutes les Impressions qu'il désire. Et, ce qui seul peut donner une juste idée de son mérite, c'est que depuis près de quarante ans, qu'il

exerce le Miniſtere de la Parole, il eſt encor à préſent ſuivi avec le même concours, & écouté avec la même avidité. Mais ce qui vous ſurprendra, Meſſieurs, adjouta le Pere Supérieur, c'eſt que ce grand Homme ſe fait gloire de devoir ſes ſuccès dans la Chaire à la Lecture de quelques-uns de vos Prédicateurs François. Bourdalouë en particulier eſt ſon modelle: peu content d'en avoir fait une Traduction Eſpagnole, il ne manque pas de lire chaque jour quelques-uns de ſes Sermons. Mais je veux que vous appreniez de lui même ce qu'il en penſe: il poſſéde parfaitement la Langue Françoiſe, & je ſuis aſſûré que ſa Converſation ne vous ennuyera pas.

Nous nous approchâmes en effet de ce Révérend Pere, & nous trouvâmes dans ſon Entretien de nouvelles raiſons de l'eſtimer. Le Pere Supérieur l'invita à nous faire Compagnie à ſouper: il nous donna auſſi celle de quelques autres Religieux, diſtingués par leur Erudition & par leur Mérite; mais ils n'entendoient pas aſſez la Langue Françoiſe pour pouvoir la parler aiſément; ainſi ce fut le Pere Retez

qui

qui fit prèsque seul tous les frais de la Conversation. Mr. de Rinville, qui vouloit sçavoir s'il étoit vrai qu'il fut si fort prévenu en faveur de nos Prédicateurs François, ne tarda pas à faire rouler l'Entretien sur l'Eloquence de la Chaire, qu'il soutint avoir beaucoup perdu de son ancienne Dignité. Je suis de votre avis, Monsieur, reprit le Pere Retez, & la cause de cette Décadence vient du peu d'application que les Prédicateurs donnent à l'Etude. Ils ne font guéres que se copier les uns les autres: soit défaut de goût, soit horreur du travail, ils négligent de puiser dans les véritables sources les Matiéres dont ils devroient remplir leurs discours, & ils ne s'apperçoivent pas que, par une servile Imitation, ils étouffent le peu de génie qu'ils ont reçû de la Nature. Je ne disconviens pas, qu'il y ait des Orateurs Chrêtiens que l'on doit se proposer pour modelles; mais jamais l'on ne doit quitter son naturel, pour en prendre un étranger: &, si l'on veut se servir des desseins & des pensées des autres, ce ne doit être que quand on peut les transformer dans son Esprit, pour se les faire propres, &

 c'est

c'eſt là un avantage que l'on eſt ſûr de pouvoir retirer de la Lecture des Saints Peres, & en particulier des Peres Latins. C'eſt dans leurs Ouvrages que le Prédicateur peut puiſer les plus ſublimes idées de la Sainteté & de l'Excellence de la Religion, & la Connoiſſance des grandes Vérités qu'il doit enſeigner. Mais l'état miſérable, où ſe trouvoit l'Eloquence dans les tems qu'ils ont écrit, fait que l'on n'eſt point tenté de ſe former ſur leur ſtile: &, ſi l'on ſe ſert de leurs penſées, on ſe voit obligé d'employer un autre tour que celui avec lequel elles ſont exprimées. Je voudrois donc qu'un Prédicateur commença à faire une Etude ſérieuſe de l'Ecriture; car ce n'eſt que dans cette ſource, ſi pure & ſi féconde, que l'on apprend à connoître la Majeſté de notre Religion, la Sainteté de ſes Loix, la Pureté de ſa Morale, la Hauteur de ſes Myſtéres, que l'on trouve ces magnifiques Expreſſions, dont le Saint Eſprit eſt l'Autheur, & ces éclatantes Images, cette Elevation, ces Richeſſes & ces Ornemens, dont ſe pare l'Eloquence. A cette Etude doit être jointe celle des Saints Peres, qui ſont

les Interprêtes naturels de l'Evangile, & dont les Ouvrages ſont, en quelque façon, le Patrimoine & l'Héritage qu'ils ont laiſſé aux fidelles comme à leurs véritables Enfans. Mais penſez vous mon Revérend Pere, repartit Mr. de Rinville, que la Science de la Théologie ſoit moins néceſſaire à celui qui exerce le Miniſtere de la Parole ? Il n'en faut pas douter, reprit le Pere Retez ; car, ſans elle, un Prédicateur peut-il parler avec dignité ? Peut-il diſtinguer ce qui eſt de foi d'avec ce qu'il ne l'eſt pas ? Ne ſera-t-il pas embaraſſé ? Ne héſitera-t-il pas, quand il s'agira de donner des reſolutions dans les divers ſujets qu'il aura à traiter ? Combien des Cas de Conſcience qu'il ne pourra décider, pour ne s'être pas fait une Etude reflêchie de la Morale ? Mais je dois adjouter, qu'un Commerce trop fréquent avec les Scholaſtiques lui ſera plus préjudiciable qu'avantageux, s'il n'eſt aſſez habile pour s'en ſervir avec précaution ; car l'air de l'Ecole eſt contraire à l'Eloquence de la Chaire, qui ſe laiſſe deſſécher à ces ſubtilités de raiſonnemens qui peuvent donner des nerfs & de la force au diſcours, mais

qui lui ôtent sa grace & son embonpoint; ainsi il ne faut prendre de la Théologie que ce fond d'Instruction qu'elle fournit, & s'éloigner du stile dur & barbare dont elle traite les Matieres de la Religion. Mais j'avoüe que, si j'avois à tomber dans un défaut, j'aimerois mieux faire un discours, hérissé de raisonnemens scholastiques, que de ne dire que de pompeuses paroles, vuides de sens, & qui n'ont d'autre effet que celui de flater les Oreilles, sans faire aucune impression ni sur l'Esprit ni sur le Cœur: & c'est là, j'en conviens, un défaut que l'on ne peut que trop reprocher à nos Prédicateurs Espagnols. C'est une Enflure, un Galimathias, qui les rend incompréhensibles à eux mêmes, un grand nombre de Phrases mal cousuës, & qui n'ont ni suite ni liaison, & qui ne peuvent faire un tout-assorti. Voilà ce qui fait le fond de leurs discours, où l'on ne remarque nul Ordre, nulle Méthode, nulle Distribution, nul Arrangement. Vous voyez, Messieurs, adjouta ce sçavant Religieux, que je sçais rendre justice aux Orateurs de ma Nation. Non, nous n'avons plus de

Loüis

Loüis de Grenade, qui par son Eloquence jettoit la terreur & l'effroi dans les Esprits, & les entrainoit où il vouloit. Comme aussi je ne crois pas que vous ayez à présent beaucoup de Bourdalouë: vous avez bien encor, je crois, quelque Flechier. Quelque Flechier, reprit avec étonnement Mr. de Rinville? Oh, expliquez vous, de grace, mon Revérend Pere; car j'ai crû jusqu'à présent, que c'étoit là un Prédicateur que l'on pouvoit se proposer pour modelle. Eh non, non, Monsieur, ne m'en parlez pas, repartit le Pere Retez, je ne puis excuser un Prédicateur, qui, touché de la réputation de bel Esprit, perd de vûë l'Edification, qui, plus jaloux de plaire que de toucher, cherche bien moins à dire des Choses utiles & instructives que des Choses agréables: c'est negliger le profit pour courir après le plaisir. Est-ce être bien pénétré de la Grandeur & de la Majesté de nos Mystéres, que de les annoncer d'un air brillant & avec des paroles fleuries, & d'y mêler des ornemens foibles & débiles? Est-ce donc dans un nombre de Périodes bien cadancées que consi-

ſte la ſublimité de l'Eloquence? Doit-on ne s'attacher qu'au choix des paroles, lorſque dans les ſujets les plus frapans l'on a à dire une foule étonnante de Choſes touchantes? Telle eſt l'idée que j'ai de Flechier, que quantité de jeunes Prédicateurs, éblouïs par l'éclat d'un faux brillant, n'ont que trop exactement ſuivi. Il avoit l'eſprit poli, mais la vigueur lui manquoit pour le pathétique, qui, par des figures & des mouvemens qui ſaiſiſſent le Cœur, remüe tous les reſſorts de l'Ame; ainſi il auroit dû ſe renfermer dans les Panégyriques & les Oraiſons funébres, il n'avoit beſoin, pour réuſſir, que de ſçavoir faire des Images, traiter des Paſſions, peindre les Mœurs, & c'étoit là l'art qu'il poſſédoit; mais ſa Science ne s'étendoit pas au de là.

Cette Critique, que le Pere Retez fit de Flechier, fut ſuivie des plus ſublimes éloges qu'il donna à Delingendes, à Caſtillon, à Cheminais; mais en particulier à Bourdalouë, dont il nous parla comme d'un Homme que l'Eloquence elle même ne pourroit aſſez dignement loüer. Mieux inſtruit de la Théologie, nous dit-il, que ceux qui

la

la professent, il dévelope les grands Mystéres de la Religion avec une précision, une netteté, une justesse de raisonnemens, qui porte la clarté dans l'esprit: ses décisions, toujours sûres & infaillibles, ne sont jamais appuyées que sur les Principes incontestables de la Morale la plus pure. Les Saints Peres sembloient n'avoir parlé & écrit que pour lui, tant il sçavoit s'approprier leurs pensées, qui lui fournissoient les plus beaux traits de la plus sublime Eloquence. Mais son talent caractéristique est celui de lire dans le Cœur humain: il en voit tous les replis, il en découvre tous les ressorts, il en connoit tous les mouvemens: de là vient, que tout est vrai, tout est intéressant dans les Portraits qu'il fait des mœurs, & il ne s'attache pas à les peindre en général, il descend dans le détail, pour rendre les Images plus frapantes. Mais je ne sçais, si ce talent est aussi admirable que celui qu'il a de sçavoir si bien lier ses raisonnemens, qu'ils se soutiennent mutuëllement, & que les derniers donnent toujours de la force aux premiers; de sorte que tout son discours est un éclaircissement merveil-

leux des matieres qu'il traite. Voilà, Messieurs, nous dit-il, ce que je pense de Bourdalouë, & je ne vous câcherai pas, que, depuis que l'on a donné ses Ouvrages au Public, je ne me suis pas contenté de les traduire pour ma propre utilité; mais que j'en fais encor chaque jour ma Lecture ordinaire.

Je ne sçais, si l'on me pardonnera d'avoir inserré cette sçavante Conversation dans ces Memoires, & si l'on ne sera pas même surpris que j'aye pû me la rappeller toute entiere; mais je dois avertir mon Lecteur, que je m'étois fait une habitude de mettre, chaque jour sur le Papier, ce qui m'avoit paru le plus digne de remarque dans le cours de la journée. Mon Pere m'avoit fait comprendre, qu'il est honteux à un Homme de Naissance, de ne sçavoir se servir facilement de sa plume, & que, les occasions d'écrire étant multipliées à l'infini, on ne pouvoit s'accoûtumer trop tôt à se former un stile: &, si le mien ne pouvoit avoir l'élégance & la politesse de celui d'un Homme de Lettres, il faloit du moins qu'il ne fut ni rude ni grossier; car,

c'est

c'est par le stile souvent que l'on juge de l'esprit de celui qui écrit; aussi Mr. de Rinville donnoit-il tous ses soins à corriger le mien de ce qu'il avoit de défectueux.

Je reviens au Pere Retez, qui, durant les trois jours que nous demeurames à *l'Escurial*, renonça à ses Livres, pour nous faire fidelle Compagnie; mais son Entretien ne roula pas toujours sur les Sciences. Son âge avancé ne lui avoit rien ôté de l'enjouëment de son humeur: outre qu'il s'exprimoit avec des graces infinies, sa memoire lui fournissoit mille Histoires amusantes; mais aucune dont le récit nous intéressât d'avantage que celui des siennes propres. Le Pere Supérieur nous avoit dit secrétement, que la Jeunesse de ce Revérend Pere avoit été marquée par des Avantures; que nous ne pourrions les entendre sans un vrai plaisir; mais qu'il faloit, que ce fut le Pere Retez lui même qui nous les racontât; qu'il ni avoit pour cela qu'à lui parler de sa Vocation à l'état religieux. Monsieur de Rinville s'en chargea, & notre Curiosité fut satisfaite. Je vois bien, Messieurs, nous dit le Pere Retez, que ce

ce n'eſt pas ſans deſſein que vous me parlez de ma Vocation, & je ſuis prèſque ſûr que le Pere Supérieur vous en a déjà apprit quelque-choſe ; mais, quoiqu'il en ſoit, ſi le récit de mon Hiſtoire peut vous amuſer, je ne me plaindrai pas qu'il m'en coûte l'aveu de bien des petites foibleſſes. J'ai été jeune, & la bouillante vivacité de mon tempérament n'a prêté que trop de force à mes Paſſions. Vous allez apprendre les fautes dont elles m'ont rendu coupable.

Je ſuis né à Plazentia, nous dit-il, en commençant ſon récit. Quoique mon Pere fut peu accommodé des Biens de la fortune, il n'oublia cependant aucune des dépenſes néceſſaires, pour me donner une Education conforme à ma Naiſſance. Dès que j'eus fini le Cours de mes Etudes, il m'envoya à Madrid, chez un Oncle, qui me deſtinoit à être ſon héritier. Je ne parlerai point de la Vie que je menai durant deux années, elle ne fut point différente de celle que menent des jeunes Gens, livrés entierement à leurs plaiſirs. J'aimois la Chaſſe avec paſſion : pouvois-je ſoupçonner qu'elle dut être pour moi l'occa-

l'occaſion d'une foule d'Avantures extraordinaires ? Je m'égarai un jour dans un Bois avec mon Valet, & je ne ſçavois plus quel Chemin tenir pour revenir à la Ville, d'où j'étois éloigné de plus de trois lieuës. Après avoir erré durant plus d'une heure, j'apperçus enfin une jeune Païſanne, âgée de quatorze à quinze ans, que je priai de m'indiquer la route que j'avois à prendre; mais, o Dieux! que devins-je en la voyant, & oublierai-je jamais l'impreſſion que ſes Charmes firent ſur mon Cœur ! Elle fut ſi vive & ſi prompte, qu'elle me déroba tout d'un coup hors de moi même. Je ne me poſſédai plus : ſi je n'avois pas été éclairé des lumieres de la foi, j'aurois cru que c'étoit une Divinité qui s'offroit à mes regards. Le trouble, qui m'agitoit, m'ôtoit la force de lui parler. Malgré la ſimplicité des habits, dont elle étoit revêtuë, je me ſerois volontiers jetté à ſes pieds, ſi je n'avois craint de l'engager par là à précipiter ſa fuite. Mon Valet, qui ne comprenoit rien à mon ſilence, & qui n'avoit pas, comme moi, des momens à perdre en regards, pria cette jeune Perſonne, qu'elle ſe hâtât

tât de nous remettre dans le bon Chemin, ce qu'elle fit de la meilleure grace du Monde. Elle ne fut pas plûtôt disparuë, que j'ordonnai à mon Domestique de la suivre de loin, & de ne revenir sur ses pas, que lorsqu'il l'auroit vû rentrer chez elle.

Je suis bien assûré, adjouta le Pere Retez, que l'on ne devineroit jamais le dessein que je formai dés lors, & que je mourrois d'envie d'exécuter. Je me laissai si fort aveugler par ma Passion, que je resolus de me reduire à la Condition la plus vile & la plus abjecte, pour avoir le plaisir de ne perdre jamais de vûë l'objet d'ont j'étois enchanté. Mon plan étoit de prendre des habits de Païsan, & de me présenter sous ce déguisement au Pere de la belle Inconnuë, pour lui offrir mes services. Mon Valet ne m'eut pas plûtôt rejoint que je retournai avec lui à Madrid. Avant que d'y arriver, je lui fis part de mon extravagant projet. Gusman, lui dis-je, il y aura trente Pistoles pour toi, si tu peus me servir au gré de ma Passion. Il faut demain que tu retournes au Hameau, où demeure la belle Enfant que nous venons

nons de quitter. Son Pere a ſans doute quelque Domeſtique, dont il ſe ſert pour les travaux de la Campagne, ou pour conduire les troupeaux; parle à quelqu'un d'eux, & promets lui dix Piſtoles, que tu lui donneras, s'il veut quitter le ſervice de ſon Maitre, & je m'offrirai pour le remplacer.

Je laiſſe à juger quel dut être l'étonnement de mon Valet, en m'entendant lui tenir un pareil diſcours. Il voulut s'aviſer de le prendre avec moi ſur le ton pédantesque; mais je le priai ſérieuſement de me faire grace de ſa Morale, & de ſe déterminer à m'obéir, qu'autrement je m'addreſſerois à un autre, qui ſeroit moins ſcrupuleux que lui. Ces trente Piſtoles, que je lui promettois, firent leur effet, & il s'engagea à me rendre bon Compte de la Commiſſion dont je le chargerois. Je le fis effectivement partir le lendemain, après lui avoir repeté mes importantes Inſtructions. J'attendis ſon retour avec tous les mouvemens d'une inquiéte impatience. Je le vis enfin revenir avec un air de Contentement, qui m'annonçoit l'heureux ſuccès de ſa Négociation. Je ne me trompois pas: il m'apprit,

prit, qu'il m'avoit ménagé le brillant Emploi de Berger; qu'il ne feroit à la vérité vacant que dans deux jours; mais qu'il avoit voulu me laiffer ce tems-là pour mettre ordre à mes petites affaires, & pour fonger aux chofes néceffaires à mon déguifement.

O Ciel! fe peut-il que les Paffions prennent tant d'empire fur le Cœur de l'Homme? La Nouvelle, que je reçois, m'enyvre de joye & me met hors de moi même: mille-fois dans mes tranfports j'embraffe le fidelle Gusman; je ne m'occuppe plus que de l'idée du raviffant bonheur qui m'attend. La veille du jour que je devois me déguifer, je dis à mon Oncle, que je devois aller le lendemain à la Campagne, paffer quelque tems chez un de mes Amis; car il faloit bien lui ôter les inquiétudes, où l'auroit jetté mon abfence. Je n'oubliai pas auffi, que j'aurois peut-être befoin du fécours de quelqu'argent; auffi fis-je à mon vieux Parent un vol affez confidérable.

J'avois ordonné à mon Valet de m'aller attendre dans ce même Bois, où j'avois vû pour la premiere fois la jeune beauté, dont j'étois charmé, & de

de porter avec lui tout l'attirail nécessaire pour mon grotesque déguisement: &, avec quel plaisir ne me dépoüillai-je pas de mes habits, pour me revétir des misérables haillons qu'il m'avoit préparé. Pour l'engager au secrèt, je lui donnai une recompense encor plus grande que celle que je lui avois promise: &, après lui avoir demandé le nom du Pere de ma belle Maitresse, je volai où l'amour m'appelloit. Il me faloit affecter une grossiereté de langage & de manieres, qui empêchât que l'on ne s'apperçut que je n'étois point né pour l'Emploi que j'allois briguer. J'y réussis si bien, que mes meilleurs Amis auroient eu de la peine à ne pas s'y méprendre; aussi Alonso Brequia (c'est le nom du Pere de ma Maitresse) ne fit-il aucune difficulté d'accepter mes services. La Conduite d'un Troupeau de Moutons me fut confiée le même jour que je me présentai à lui. Le Sceptre des Rois m'auroit-il paru préférable à la houlette, qui me fut mise en main? J'aurois eu besoin du sécours de quelques Leçons pour mon nouveau Métier, & ce fut l'Amour qui me servit de Maitre.

Je craignois cependant que la belle Claire (c'étoit le nom de la Souveraine de mon Cœur) ne se rappellât quelques-uns de mes traits : &, qu'offensée de mon déguisement, elle n'en fit part à son Pere ; mais, ou elle ne s'en apperçut pas, ou, sensible aux Preuves que je lui donnois en cela de mon amour, elle ne trahit pas mon secrèt. Je ne voulus le lui déclarer que lorsque je n'eus plus aucun lieu de douter de sa sensibilité, & qu'après bien des Entretiens secrèts que j'eus avec elle. Belle Claire, lui dis-je, en me jettant à ses genoux, que j'embrassois étroitement, connoissez à present la force de vos Charmes, jugez en par la résolution qu'elle m'a fait exécuter ; mais, que je suis bien payé des foibles sacrifices que je vous ai fait, si mes vœux peuvent ne pas vous déplaire : oui, mon bonheur est d'unir mon sort au votre. Eh non, généreux Bernardin, me repondit-elle, ne croyez pas que je m'aveugle jusqu'à me câcher la distance qu'il y a de votre Condition à la mienne ; cette immense inégalité ne vous permet pas de vous abbaisser. O Dieux ! que me dites vous, lui répliquai-je, en l'interrompant,

vous me parlez d'abbaissement? Et l'amour en reconnoit-il quelqu'un? Est-il rien qu'il n'égale? Et, que sont quelques misérables avantages de la Naissance & de la Fortune, en Comparaison de vos Charmes divins? Si la beauté a droit de regner la votre, ne devroit-elle pas vous placer sur le Thrône? Je ne puis, adjoutai-je, vous offrir une fortune qui égale la grandeur de mon amour, je ne vous cacherai pas même, qu'il faudra pendant un tems cacher notre union à ma Famille; mais consentez que par des liens secrets . . . . Et ce sont donc là vos vûës, reprit-elle, en m'interrompant, & en me regardant du coin de l'œil? Oh, apprenez, de grace, à me mieux connoître: mon Education villageoise ne me fera pas oublier ce que je dois à mon honneur & à mon devoir. Sollicitez le consentement de mes Parens, travaillez à l'obtenir, je ne craindrai pas de leur avoüer, que mon inclination s'accordera avec mon obéissance.

J'eus beau lui représenter, qu'étant interessé à ne pas me faire connoître, je ne pouvois espérer qu'ils consentissent à me rendre heureux. J'étois bien riche

che à la vérité de cent Pistoles; mais ma Naissance n'étoit-elle pas un point que l'on auroit voulu éclaircir? Je me promis cependant, que, si je pouvois réussir à faire plus de progrès dans le Cœur de la belle Claire, & à m'insinuer dans les bonnes graces de ses Parens, j'avancerois les momens de mon bonheur. Je m'occuppai donc tout entier, durant plusieurs mois, de ce double soin: il ne me fut pas inutile; mais je n'en tirai pas tout le fruit que j'en espérois. Je gagnai l'affection du bon Alonso; j'étois tendrement chéri de son aimable Fille; mais elle étoit héritiere: &, quoique ce ne fut pas d'une fortune bien brillante, quelle apparence y avoit-il, que ses Parens, dont elle étoit idolatrée, consentissent à la donner pour Epouse à un Inconnu? J'implorai le sécours de l'Amour, & ce fut lui qui m'inspira le Stratagéme extraordinaire, que je me hâtai d'employer.

Je dis à la jeune Claire, dont la tendresse pour moi croissoit chaque jour, qu'il n'y avoit que la ruse qui put assûrer notre commun bonheur; qu'il faloit qu'elle feignit quelque maladie; qu'au bout de quelques jours elle s'obstinât

ſtinât à ne repondre que par ſignes, de façon qu'on la crut muëtte; que je croyois même qu'il étoit néceſſaire qu'elle prit tous les ſemblans de la Folie la plus extravagante. Je ne lui laiſſai pas le tems de me demander, quel étoit en cela mon deſſein: je lui appris, que j'entreprendrois de la guérir de ſes feintes maladies; mais que j'exigerois auparavant, que l'on me promit qu'elle me ſeroit accordée en Mariage, ſi je pouvois lui rendre l'uſage de la Parole & de la Raiſon. L'amour de la belle Claire la fit conſentir à tout ce que j'exigeai de ſa Complaiſance: elle ſe diſpoſa à joüer ſon role & moi à joüer le mien.

Elle ſe mit peu de jours aprés au Lit; mais ce fut ſans ſe plaindre violamment; car elle vouloit laiſſer faire à la feinte maladie quelques progrès. Ses Parens commencerent à s'allarmer: &, pour augmenter leur frayeur, j'affectois de leur dire ſouvent, que le mal étoit plus dangereux encor qu'ils ne penſoient; je les avertis même, pour commencer à leur donner quelqu'idée de ma Science, que la maladie de leur Fille ſeroit infailliblement ſuivie

de quelque accident très facheux. J'avois à la vérité la Confusion de voir que mes avis étoient contredits par ceux des Médecins; mais je m'en consolois par la certitude où j'étois, que bientôt ils seroient forcés de rendre hommage à mon habileté. Mes Prédictions se vérifierent. La chere Malade, après avoir feint un évanoüissement, qui dura plus de deux heures, perdit, ou parut avoir perdu l'usage de la parole. Ce fut là le commencement de mon triomphe. Je ne me hâtai pas cependant de faire usage de ma Science: je laissai aux Médecins le tems d'employer le sécours de leur art; mais ils n'avoient pas, comme moi, l'art de faire des miracles, & il en faloit un, pour rendre la parole à une jeune Personne muëtte. Ils mirent cependant en œuvre tous les rafinemens de leur Science; mais ce fut, comme l'on peut croire, inutilement. J'avois là une belle occasion de triompher de leur Ignorance; mais j'attendois une Complication de maladies extraordinaires, pour faire éclatter d'avantage l'excellence de mon Art. Je dis en présence des Médecins, que je lisois dans les

yeux

yeux de la Malade, qu'elle étoit menacée d'un égarement prochain de Raison. On se moqua de ma Prédiction, qui eut cependant son effet. L'habile Claire contrefit si bien l'insensée, qu'elle fut abandonnée de la Faculté, & condamnée à être gardée à vûë, ou à être étroitement liée. Je n'essayerai point de depeindre quelle fut alors l'excessive désolation de ses tristes Parens. C'étoit à moi à mettre fin à leur douleur. Je m'addressai donc au Pere de la belle Claire : &, prenant un ton d'assurance, je lui dis, que je repondois sur ma Vie de l'entiere guérison de sa chere Fille. Ah! mon cher Bernardin, s'écria-t-il, en se jettant à mon Col, ne me trompes-tu pas par de flateuses espérances? Quoi, se pourroit-il faire, que tu pusses rendre à mes vœux cette Fille que j'adore? Ah! la moitié de tous mes Biens, je te l'accorde, si tu peut la sauver. Si je le puis, repris-je? Eh, je crois que vous en doutez? Ne croyez vous pas que, si j'ai sçû prédire ses maux, je sçaurai bien aussi les guérir? Mais vous me proposez, adjoutai-je, une recompense, qui n'a rien qui me flate; j'en veux une autre, plus conforme

à mes désirs, en un mot, il faut que vous me promettiez de m'accepter pour Gendre, si vous voulez que je rappelle votre Fille à la Vie.

Ma Proposition fut acceptée avec joye. Le bon Alonso & son Epouse m'accablerent de Carresses, & me promirent, que la belle Claire n'auroit point d'autre Epoux que moi, si je pouvois lui rendre la santé. Je ne demandai pour cela que trois jours : j'aurois bien pû dans le même moment effectuer mes promesses ; mais il faloit bien laisser à mes drogues le tems d'agir. Je dis donc, que je devois commencer à aller cueillir les simples, qui m'étoient nécessaires pour la Composition de mes remédes. J'avois arraché dans le Jardin quelques racines d'un goût agréable, je m'en servis pour faire des Décoctions, que je fis prendre à la Malade. L'effet, qu'elles produisirent, s'accorda avec le tems que j'avois marqué, c'est-à-dire, que le troisiéme jour Claire se trouva guérie radicalement de toutes ses maladies. Pouvois-je soupçonner, que ses Parens hésitassent de tenir la parole qu'ils m'avoient donnée ? Je me hâtai de leur en rappeller le souvenir. Alonso n'avoit

pas changé de sentiment; mais son Epouse vouloit, que je me contentasse d'une somme d'argent qu'elle me présenta. J'eus beau crier à l'injustice, mes plaintes furent inutiles. L'obscurité de ma Naissance, que je ne pouvois faire connoître sans renoncer à tout espoir de félicité, fut un obstacle à mes vœux, & peut-être me sus-je déterminé à reprendre mon premier état, sans un accident imprévû, qui reveilla mes espérances: ce fut la mort inopinée d'Alonso, qui fut enlevé par une attaque d'Apoplexie. Je donnai bien des feintes larmes à sa mort, dont je me consolois secretement, par le fruit que j'en pouvois tirer pour le succès de mes désirs. Je n'en fis part à ma jeune Maitresse que lorsque sa douleur fut un peu calmée.

Je touche de près, lui dis-je, au moment qui doit me rendre heureux, si vous consentez à me prêter votre sécours pour l'exécution d'un dessein que l'amour m'a inspiré. Il s'agit de tromper votre Mere par un artifice innocent, à qui nous devrons notre bonheur. Dites lui, que l'ombre de votre Pere se présente à vous depuis quel-

ques jours, & que vous en étes si fort épouvantée, que vous demandez à coucher avec elle: c'est une grace qu'elle ne pourra vous refuser; ayez seulement soin de me tenir la Porte de la Chambre ouverte: &, pour que vous ne soyez point effrayée du Spectacle qui s'offrira à vos yeux, je vous avertis, que ce sera sous la figure de votre Pere que je me présenterai à vous & à votre Mere: & je lui en montrai en même tems le Portrait, que j'avois fait d'imagination, & que j'avois collé sur un masque; car, j'ai oublié de dire, que durant plusieurs années j'avois fait mes délices de la Peinture; aussi ce Portrait étoit si ressemblant, que Claire ne put le voir sans pousser les hauts cris. Lorsqu'elle fut revenuë de sa frayeur, je lui dis, que les paroles, qu'elle m'entendroit prononcer, détermineroient infailliblement sa Mere à consentir à notre Mariage. Je ne fus point trompé dans mes espérances.

Le bonheur voulut que je trouvasse une Lanterne sourde, dont le verre grossissoit les objets: c'étoit là l'unique piéce qui m'étoit nécessaire, & je m'en servis avec succès. Je m'envélopai des draps

draps de mon Lit, & je me chargeai de quelques Chaines, que je me proposois de trainer avec un bruit épouvantable. Dès que je crus que la Mere & la Fille étoient profondément endormies, je me rendis dans leur Chambre; &, contrefaisant la voix de feu Alonso, je prononçai d'une voix lugubre ces effrayantes paroles. *Je souffre, je souffre*, m'écriai-je, *je suis dévoré par les flammes, & la justice de Dieu ne cessera de me punir, que lorsque ma Fille sera devenuë l'Epouse de Bernardin. Et toi, ma Femme, tu seras châtiée encor plus sévérement, par ce que c'est toi qui m'a forcé d'être parjure. Encor deux jours, & tu descendras dans le tombeau, si tu n'as accompli tes promesses & les miennes.* Et, pour mettre la derniere main à mon Ouvrage, je tirai brusquement les rideaux du Lit, & avec le sécours de ma Lanterne sourde je laissai voir, à celles que je venois d'effrayer, le visage d'Alonso: &, ayant jetté durant quelques momens sur son Epouse des regards menaçans, je me retirai précipitamment, en laissant trainer avec un bruit horrible les Chaines dont j'étois chargé.

Je me fus à peine renfermé dans ma Chambre, qu'une Servante effrayée vint m'avertir, d'aller promptement auprès de sa Maitresse, qui avoit donné ordre que l'on vint m'éveiller à la hâte. Je ne fis pas languir son impatience: je trouvai cette bonne Femme si épouvantée, que je me serois reproché la frayeur que je venois de lui causer, si mon bonheur n'y eut été attaché. Ah! mon cher Bernardin, mon cher Bernardin, s'écria-t-elle d'une voix tremblante, en me voyant entrer dans sa Chambre, & elle n'eut pas la force de rien dire d'avantage. Je lui demandai la cause du trouble dont elle paroissoit agitée? Quelques momens se passerent avant qu'elle put me repondre. Ayant enfin repris ses esprits, elle m'annonça, qu'elle consentoit à mon bonheur. Le Ciel l'ordonne, me dit elle, je ne puis plus resister à sa volonté; sa voix vient de se faire entendre; elle me commande d'unir ton sort à celui de ma Fille; ainsi, cher Bernardin, je t'accepte pour Gendre: & tout de suite elle me fit un fidelle récit de tout ce qui venoit de se passer, & dont j'étois sans doute mieux instruit

qu'el-

qu'elle. J'avoüe, que ce ne fut pas ſans violence que je pus m'empêcher d'éclater de rire; mais c'étoit là une tentation, à laquelle j'étois trop intéreſſé de reſiſter. J'écoutai donc, avec toutes les marques de la plus grande ſurpriſe, tout ce qu'il lui plut de me raconter. Mes yeux, durant ce tems-là, étoient attachés ſur ceux de la belle Claire, qui, comme moi, ſembloit triompher du ſuccès de mon artifice.

Mais il reſtoit une difficulté à lever. J'avois dit, que je n'avois jamais connu ceux qui m'avoient donné le jour; que j'avois été élevé par une bonne Païſanne de la Navarre, qui étoit morte depuis pluſieurs années, & qui m'avoit apprit, qu'elle n'étoit point ma Mere; mais que j'avois été laiſſé chez elle par des Inconnus, qui étoient diſparus, ſans qu'elle eut pû apprendre ce qu'ils étoient devenus. Ma Naiſſance étoit donc un myſtére, que l'on ne pouvoit entreprendre de pénétrer. Mais, étois-je marié? Ne l'étois-je pas? Je diſois que non; mais étoit-on obligé de m'en croire ſur ma parole? Le Curé du Village, où j'étois depuis près d'une

d'une année, fut consulté, & sa décision s'accorda heureusement avec mes voeux, c'est-à-dire, qu'il prononça, que mon Mariage ne seroit reculé qu'autant de tems qu'il en faudroit pour publier nos bans.

Quel sujet pour moi de la joye la plus vive ? Car, la possession de la belle Claire me paroissoit préférable à la plus brillante Couronne : & ce qui augmentoit ma tendresse & mon estime, c'est que sa sagesse l'avoit constamment défenduë contre les piéges que j'avois tendu à son Innocence. Je ne cessois donc de me féliciter de ce que chaque moment m'approchoit de celui, où j'allois devenir le plus heureux de tous les Hommes ; mais Dieu, qui vouloit me conduire à lui par des routes inconnuës, fit évanoüir toutes mes espérances.

Je n'avois plus que quelques jours à attendre, pour devenir l'heureux Epoux de la jeune Claire ; déjà l'on faisoit les préparatifs de notre Mariage, lorsqu'un événement imprévû les rendit inutiles. La guérison merveilleuse de ma Maitresse, qui m'avoit si peu coûté, & qui fut cependant regardée com-

comme un Prodige, m'avoit fait une si grande réputation, que je devins dans peu de tems le Médecin à la mode. J'étois consulté de toute part: j'avois beau dire que ma Science ne s'étendoit qu'à certaines maladies, pour lesquelles j'avois des remédes infaillibles, on s'opiniâtroit à vouloir, qu'il n'y en avoit aucune qui ne fut de mon ressort; ainsi j'étois obligé, malgré moi, de faire chaque jour de nouvelles ordonnances: & ce qui servoit à augmenter ma réputation, c'est que plusieurs étoient suivies des plus heureux effets, quoique je n'ordonnasse que des remédes, que je jugeois moi même être très indifférens. Je ne m'attendois pas qu'un Malade, dont la Vie m'étoit plus chere que la mienne, dut bientôt implorer le sécours de mon Art, & c'est ici un de ces arrangemens de la Providence, qui dispose à son gré de toutes choses, & qui, par des voyes inconnuës, se plait à renverser nos projets, & à confondre nos vûës.

La veille même du jour, destiné à mon Mariage, il arriva, qu'un Gentilhomme, qui alloit à Madrid, fut obligé de s'arrêter dans le Village où j'exer-

çois avec ſuccès mon nouvel Emploi de Médecin. Il avoit fait une chute de Cheval ſi violente, qu'il étoit demeuré ſans Connoiſſance. Ses Laquais le porterent entre leurs bras dans le Hameau, d'où ils n'étoient heureuſement éloigné que de quelques pas. Ils entrerent dans une miſérable Auberge : &, ayant mis leur Maitre au Lit, ils demanderent à l'Hôteſſe, s'il n'y avoit pas dans le Village quelque Médecin ou quelque Chirurgien habile ? Je fus d'abord nommé, & Dieu ſçait quel éloge l'on fit de ma Science. L'Hôteſſe fut priée de me venir chercher, & de m'amener promptement avec elle. Elle me fit des inſtances ſi preſſantes, que je ne pus me défendre de la ſuivre. J'entrai avec elle dans la Chambre où étoit le Gentilhomme malade : je m'approchai de ſon Lit, me propoſant moins de lui donner quelques ſécours que de lui faire l'aveu de mon Ignorance. Mais, qui pourroit ſe repréſenter l'étonnement dont je fus ſaiſi, lorſque je jettai les yeux ſur celui qui s'offroit à mes regards ? Mon déguiſement ne put empêcher qu'il ne me reconnut, & il s'en fia bien plus à la voix de la Na-

ture, qui se faisoit entendre au fond de son Cœur, qu'au rapport de ses yeux. Ah! mon Fils, mon cher Fils, s'écria-t-il, en me tendant les bras pour me recevoir. Mais la honte me retenoit; je n'étois plus à moi même; je demeurois dans une espece de stupide Immobilité; j'étois comme pétrifié; mes yeux se trouverent presque tout à coup baignés de larmes. Mais, toujours arrêté par la Confusion, dont j'étois couvert, je n'osois m'approcher de mon Pere. Je vis, qu'oubliant sa foiblesse, il se disposoit à se précipiter de son Lit. Ce fut alors, qu'allarmé à la vûë des périls où il alloit se livrer, j'allai me jetter à ses pieds; mais ma honte & ma douleur ne s'exprimoit que par mon silence. Ah! mon Fils, me dit-il, en me tendant la main pour me relever, les justes Dieux se sont donc laissés attendrir par mes larmes? Ils vous rendent enfin à mes vœux? Ah! que de pleurs ne m'a pas arraché la cruelle Incertitude où j'étois sur votre sort! Mais je n'avois que des soupirs & des sanglots à donner pour toute réponse. Racontez moi donc, reprit-il, par quel hazard je vous rencontre en

ces lieux, & que signifie ce grossier habillement, qui vous rendroit méconnoissable à mes yeux, si mes entrailles de Pere ne se remüoient en votre faveur, & si leur émotion ne me disoit que vous étes mon cher Fils.

Ces dernieres paroles, prononcées du ton le plus tendre & le plus touchant, reveillerent mes espérances; j'en tirai une augure favorable pour le succès de mes désirs; je me flatai que mon Pere, lorsqu'il seroit instruit de toutes mes Avantures, & que je lui aurois fait un sincere aveu de la violence de mon amour, ne s'opiniâtreroit pas à vouloir le combattre. Mais je voulus attendre qu'il fut dans une tranquille assiette d'esprit, pour écouter le touchant récit que j'avois à lui faire, & je ne sçavois si la violence de la douleur, dont je le croyois accablé, lui permettoit alors de m'entendre avec attention; mais le plaisir, qu'il avoit de me voir rendu à sa tendresse, lui avoit fait oublier les maux dont il se plaignoit. L'Etourdissement, que lui avoit causé sa chute, étoit dissipé: il ordonna à ses Domestiques de le deshabiller. Il ne se trouva heureusement

ſur ſon Corps que quelques meurtriſſures, qui lui cauſoient des douleurs très aigres; mais qu'il fut aiſé de calmer de façon qu'il fut en état de remonter à Cheval le lendemain. Dès que ſes playes eurent été pançées, il fit retirer ſes Laquais: &, continüant à me parler avec le même air de bonté, il me raconta toutes les Inquiétudes que lui avoit cauſée ma fuite, & toutes les Perquiſitions qu'il avoit fait faire pour être inſtruit de mon ſort. Il me dit, qu'il s'étoit d'abord rendu chez mon Oncle, & que, n'écoutant que la douleur qui l'accabloit, il l'avoit accablé de mille reproches, & qu'il avoit voulu le rendre reſponſable de mon Evaſion; qu'il ne s'étoit appaiſé que lorſqu'il l'avoit vû plongé, comme lui, dans la plus affreuſe triſteſſe; qu'ils avoient unis leurs efforts, pour tâcher d'avoir de mes Nouvelles; mais que les Gens, qu'ils diſperſerent de tout côté, n'avoient pû leur en rapporter aucune; que, voyant ſes recherches inutiles, il s'étoit retiré dans ſes Terres, où il n'avoit ceſſé de repandre des larmes ſur mon triſte ſort. Mais, mon cher Fils, adjouta ce tendre

dre Pere, en m'accablant des plus touchantes Carresses, le plaisir que j'ai, de vous voir rendu à ma tendresse, me fait oublier toutes mes douleurs. Il ne me reste plus qu'à entendre le récit de vos Avantures: ne m'en câchez aucune, & sur tout apprenez moi quelle à été la cause de votre fuite. Ah ! Monsieur, lui repondis-je, que je crains bien que votre Indulgence n'ait peine à me pardonner les fautes que j'ai à me reprocher; mais un Dieu, dont vous avez sans doute éprouvé la puissance, & qui exerce sur nos Cœurs un tyrannique empire, m'a fait oublier ce que je devois à mon honneur & à mon devoir: c'est lui qui m'a forcé à me reduire, & qui me retient dans l'état où vous me voyez, & qui est si opposé à ma Naissance. Et là dessus je lui racontai sans aucun déguisement la rencontre que j'avois faite de la belle Claire, le dessein que j'avois formé sur le champ de me déguiser, & comment je l'avois exécuté. Je passai ensuite aux divers Stratagémes, dont je m'étois servi pour assûrer le succès de mes vœux: je lui appris enfin, que je touchois au moment qui alloit assûrer mon bonheur:

&, me jettant tout de ſuite à ſes pieds, je le conjurai avec inſtance de ne pas s'oppoſer à mes déſirs. Vous ne m'avez donné la Vie, lui dis-je, en embraſſant ſes genoux, pour me la faire trainer dans le plus affreux déſeſpoir, & pour m'y voir bientôt ſuccomber, & c'eſt là cependant le cruel malheur dont je ſuis menacé, ſi je ne puis vous fléchir par mes prieres & par mes larmes. Ah! laiſſez s'émouvoir en ma faveur vos entrailles de Pere, & ne me condamnez pas à être le plus malheureux de tous les Hommes! Mais, mon cher Fils, me repondit-il, ſongez vous bien aux Choſes que vous me demandez? Il ne vous faut que quelques momens de réflexion, pour rentrer en vous même, & pour vous faire rougir de l'opprobre, dont vous vous couvririez, ſi vous ſouffriez que votre Paſſion vous aveuglât au point, de vous faire perdre le ſouvenir de ce que vous devez à votre Naiſſance & à votre Gloire. Penſez vous qu'il y eut quelqu'un de vos Parens qui voulut vous reconnoître, ſi vous vous étiez deshonnoré par une Union ſi mal-aſſortie? Ne ſeriez vous pas condamné à vous

bannir honteusement du Commerce du Monde? Car, de quel œil y seriez vous regardé de ceux qui conservent quelque sentiment d'honneur? Esclave d'une sensuelle Passion, vous vous détermineriez donc à couler ici vos jours dans l'obscurité & dans le mépris?

C'étoient là autant de réflexions qui ne m'étoient point échappées; mais la violence de mon amour m'avoit-elle permis d'y faire attention? Je trouvois dans les Charmes de la belle Claire une excuse à toutes mes fautes; je me flatai même, que mon Pere cesseroit de me condamner, si je lui faisois voir cette jeune beauté; je lui en avois déjà fait le Portrait le plus ravissant; mais je voulois qu'il ne s'en fiât qu'au rapport de ses yeux: je le priai donc de souffrir que je lui amenasse celle qui avoit captivé ma tendresse. Il eut la Complaisance d'y consentir, par ce qu'il jugeoit bien, que ce n'étoit que par les voyes de la douceur qu'il pouvoit espérer de me rappeller à mon devoir. J'allai donc chercher ma future Epouse; (car, me serois-je imaginé qu'elle fut condamnée à ne jamais porter ce titre?) je lui appris, aussi bien qu'à sa Me-

Mere, la scéne qui venoit de se passer, & je les assûrai l'une & l'autre de l'accueil gracieux que leur feroit mon Pere.

Il les reçut en effet avec bonté, & ne put s'empêcher de donner bien des loüanges aux Charmes de la jeune Claire. La Douceur, la Modestie, la Candeur, & toutes les Vertus qui font le Caractere d'une belle Ame, étoient peintes sur son visage: son timide Respect, sa Retenuë, avoit repandu sur ses jouës un rouge modeste, qui prêtoit un nouvel éclat à ses graces naïves. Le Cœur le plus insensible auroit-il pû ne pas s'attendrir à sa vûë? Celui de mon Pere parut émû, & peut-être hésita-t-il durant quelques momens s'il ne consentiroit pas à mes vœux. Je profitai de son attendrissement pour redoubler mes instances: il me fit la grace de me repondre, que je pouvois tout espérer de sa bonté; mais qu'il faloit que je me déterminasse à le suivre, & à passer six mois dans ma Famille; qu'il avoit besoin de ce tems-là pour appaiser le Courroux de mon Oncle, dont la succession m'étoit promise: &, pour lui faire agréer mon Mariage avec la belle Claire, qu'il lui en feroit un

Portrait si avantageux, qu'il se promettoit d'obtenir aisément son Consentement. Flaté de ces douces espérances, comptant outre cela sur la parole inviolable de mon Pere, je n'eus point de peine à lui obéir, j'y fus même engagé par les prieres de mon adorable Maitresse, qui me fit mille nouveaux sermens d'une inviolable fidélité, & qui me persuada, que ce n'étoit que par une aveugle soumission à la volonté de mes Parens que je pouvois me rendre digne de leur bonté: &, faisant violence à ses larmes, elle m'exhorta à me consoler des maux de l'absence par la certitude où j'étois, qu'elle ne serviroit qu'à accroître son amour. Quelles preuves, hélas, ne m'en a-t-elle pas donné! Fut-il jamais un Cœur plus tendre, plus fidelle & plus constant que celui de cette chere Amante! Pourquoi un Pressentiment secrèt ne m'avertissoit-il pas que c'étoit d'éternels adieux qu'elle me faisoit!

Vous voyez, Messieurs, adjouta le Pere Retez, en interrompant son récit, que je ne vous déguise aucune de mes foiblesses: &, n'étes vous pas surpris de ce que dans un âge, où le

froid

froid des années ſemble avoir glacé le ſang dans mes veines, je ne puiſſe me rappeller, ſans une tendre émotion, le ſouvenir d'une jeune Perſonne, dont l'image m'a ſuivi dans la Solitude, & qui n'eſt encor que trop profondément gravée dans mon Cœur? Et combien de fois ne trouble-t-elle pas le repos que je ſuis venu chercher dans cette paiſible Retraite. Mais, pardonnez moi cette digreſſion, qui ſert à prouver la difficulté qu'il y a à guérir des bleſſures de l'amour. Je reprends le fil de mes Avantures.

Mon Pere, qui craignoit que je ne lui échappaſſe, oublia le beſoin qu'il avoit de repos, & ne ſongea qu'à précipiter les momens de ſon départ. Il renonça au Voyage de Madrid, où ſes affaires l'appelloient, pour me conduire dans ſes Terres. Les premiers jours s'écoulerent ſans qu'il parut avoir changé de ſentiment: &, quoiqu'il ne manqua jamais de me rappeller dans ſes Entretiens ce que je devois à la gloire de ma Famille, il adjoutoit cependant toujours, que je pouvois faire fond ſur ſes promeſſes; mais qu'il avoit bien des arrangemens à prendre, & bien des menagemens à garder, pour ne pas

ſoulever tous nos Parens contre lui. Il m'apprit, qu'il avoit déjà écrit à mon Oncle, qu'à la vérité la reponſe, qu'il en avoit reçûë, ne m'ètoit pas favorable, mais qu'il eſpéroit, qu'avec le tems il ne lui ſeroit peut-être pas difficile de le faire entrer dans ſes vûës. Ce ſeront ſans doute, me dit-il, quelques mois de plus que vous aurez à attendre; mais votre intérêt demande que vous ſupportiez ce délai ſans impatience.

Quelque déſeſpérant que fut pour moi le retardement que l'on m'annonçoit, je ſçus cependant ne rien faire paroître de la douleur dont il m'accabloit, par ce que j'étois réſolu de m'échapper furtivement de chez mon Pere, & d'enlever ma Maitreſſe, ſi je m'appercevois qu'il voulut m'amuſer par de trompeuſes Promeſſes. Quatre mois ſe paſſerent ſans que cet Oncle impitoyable, dont j'avois à menager les bonnes graces, parut diſpoſé à ſe prêter à mes déſirs: il ne ceſſoit au contraire de repeter dans toutes ſes reponſes, que l'unique moyen, qui me reſtoit de me rendre digne de ſon amitié, étoit de me défaire d'un attachement, dont je rougirois, ſi je ne m'étois pas dépoüillé

de

de tout sentiment d'honneur. Je compris, que ce seroit inutilement que j'espérerois de vaincre l'opiniâtre résistance qu'il opposoit à mes vœux. Mon dessein étoit formé, & je ne songeai plus qu'à l'exécuter; mais malheureusement j'en fis Confidence à un Ami, que je croyois livré à mes intérêts, & le perfide eut la cruauté de me trahir. La veille du jour, qui étoit marqué pour ma fuite, il instruisit mon Pere de ma résolution: l'effet de l'avis, qu'il venoit de donner, fut, que je fus renfermé dans une Chambre, où quelques Domestiques me garderent à vûë durant six mois. Je laisse à penser à quel transport de fureur & de désespoir je me livrai: je m'obstinai d'abord à ne vouloir prendre aucune nourriture. Mon Pere vint me voir, & continüa à me flater par les plus douces Consolations. Je lui rappellai ses promesses; il me repondit, qu'il ne les avoit point oublié; mais que, si je voulois mériter ses bontés, je devois lui laisser le tems de pouvoir concilier mes intérêts avec mon amour; que c'étoit reculer mon bonheur, que de vouloir le précipiter: il me parla enfin d'une ma-

maniere si insinuante, & avec tant de marques de tendresse, que je crus qu'il m'étoit permis de conserver encor quelque espérance. Il ne me quitta qu'après m'avoir ordonné si absolument de manger quelque chose, que je ne le fis que par respect pour ses ordres.

Je jugeai, que, si j'affectois quelque tranquillité, je réussirois peut-être à obtenir mon élargissement. Ce fut là le parti que je pris, mais dont je ne tirai aucun fruit. Ma perte se tramoit durant ce tems-là, & elle n'étoit que trop avancée. J'avois déjà souvent mésuré des yeux la hauteur des fenêtres; mais ce n'étoit point par là que je pouvois m'échapper. Je m'addressai aux Domestiques qui me gardoient; je m'abbaissai jusqu'à leur faire les plus humbles prieres; je ne craignis pas de me jetter à leurs pieds; je les conjurai avec instance de ne point s'opposer à ma fuite: &, par les sermens les plus sacrès, je leur promis de les recompenser si libéralement, qu'ils auroient de quoi se souvenir toute leur Vie de ma reconnoissance. Mais ces barbares furent insensibles à mes prieres & à mes promesses; sans doute ne manquoient ils

ils pas d'avertir mon Pere des tentatives que je faisois pour séduire leur fidélité, & ce fut peut-être là ce qui avança ma ruïne. Quoiqu'il en soit, je n'en fus instruit que lorsque le dernier coup mortel m'eut été porté. Je n'ose croire que ce soit par la barbare main d'un Pere que j'ai été assassiné: il me protesta du moins, que mon Oncle seul étoit l'Autheur des maux dont je fus accablé, & que je vais raconter.

Il y avoit près de six mois que j'étois en Prison; (car, quel autre nom pourrois-je donner à cette Chambre, où j'étois étroitement renfermé?) sans que tous les efforts, que j'avois fait pour m'échapper, eussent pû me réussir. Je m'apperçus au bout de ce tems-là, que mes gardes relâchoient chaque jour un peu de leur vigilance; il me sembloit même qu'ils commençoient à compâtir à mes malheurs. Un pareil changement me surprit, & je voulus en profiter. Il ne m'étoit, hélas, que trop aisé de les flêchir, puisqu'ils avoient ordre de ne plus s'opposer à ma fuite. Ils ne laisserent pas cependant que de me faire valoir beau-

beaucoup le prétendu ſervice qu'ils me rendoient, & je les remerciai comme ſi je leur euſſe été redevable de la Vie. L'un d'eux me dit, qu'il ſe feroit un plaiſir de m'accompagner, & que, ſi je voulois ne partir que durant la nuit, il s'engageoit à m'attendre à la Porte du Château avec deux Chevaux. Je ne rapporterai point les remercimens que je lui fis, ce fut mon Cœur, pénétré des ſentimens de la plus vive reconnoiſſance, qui me les dicta. Je ne comptai cependant ſur ſes promeſſes que lorſqu'il les eut effectuées. Nous étions convenus enſemble de l'heure où nous partirions: il m'avoit dit, qu'il me tiendroit les Portes du Château ouvertes; elles l'étoient en effet lorſque je m'y préſentai, & je trouvai un Cheval prêt, ſur lequel je montai. Je n'avois que dix lieuës de Chemin à faire pour me rendre au Village de l'adorable Claire: je fis tant de diligence, que j'y arrivai avant le jour. Mais, o Dieux! quelles Nouvelles plus cruelles, que celles qui vont m'être annoncées! J'entre chez la Mere de ma belle Maitreſſe; je me jette au Col de cette bonne Femme, & je vois ſon viſage

se baigner de larmes. Hélas! ma pauvre Fille, s'écria-t-elle, trop malheureuse Claire! Et les soupirs lui couperent la parole. Ah! achevez donc, lui dis-je, cette chere Amante, que j'adore, seroit-elle malade, ou seroit-ce la honte, d'avoir violé les sermens qui m'engageoient sa Foi, qui l'empêche de paroître? Pourquoi se dérobe-t-elle à mes yeux? Ne la cherchez plus, hélas, que dans le tombeau, reprit sa dolante Mere. Dans le tombeau! m'écriai-je, en élevant au Ciel des yeux égarés! Quoi! quoi! c'est-là... Mais non, vous cherchez à me tromper. Ah! arrachez moi au désespoir qui commence à s'emparer de mon Ame! Dites moi si je dois vivre ou expirer de douleur! Que voulez vous que je vous apprenne, me repondit cette Mere affligée? Que depuis quinze jours je pleure la mort de ma chere Fille; que votre Oncle est venu ici plusieurs-fois nous menacer, qu'il me perdroit aussi bien qu'elle, si je ne me hâtois de la marier à un Homme de sa Condition. Mais vous sçaviez, combien ma pauvre Enfant vous étoit attaché, & qu'elle auroit plûtôt souffert la mort que de

man-

manquer à la Foi qu'elle vous avoit juré. Votre Parent, voyant que nous ne faisions aucun cas de ses menaces, est venu nous dire, que vous étiez en Prison, & que vous n'en sortiriez que lorsque Claire seroit devenuë la Femme d'un autre que de vous, & qu'il lui donneroit cent Pistoles pour Présent de Nôces. C'est cette cruelle Nouvelle qui a mis ma Fille au tombeau. Mes soins n'ont pû la consoler, elle est morte en prononçant votre nom, & en priant le Ciel de punir votre cruel Parent de sa barbarie. Non, non, m'écriai-je, transporté de fureur & de rage, je ne laisserai point au Ciel le soin de me venger, c'est moi qui tremperai mes mains dans le sang de ce barbare: &, ne prenant Conseil que de mon désespoir, je remonte à Cheval pour voler à Madrid. Et il est vrai, que rien n'auroit pû dérober mon perfide Parent à ma fureur, s'il s'étoit offert à mes regards; mais il se tint câché durant plusieurs jours. Quelques-uns de mes amis furent avertis de mon arrivée, ils vinrent me trouver, & donnerent tous leurs soins à calmer ma douleur; mais plus d'un mois s'écoula, sans qu'elle eut

rien perdu de sa violence. Ma guérison devoit être l'Ouvrage de la Miséricorde de Dieu: il éclaira mon esprit de ses lumieres; l'onction de sa grace se fit sentir au fond de mon Cœur; je commençai à rentrer en moi même; mes sentimens de Pieté & de Religion se reveillerent; j'élevai mes yeux au Ciel; le Monde me devint odieux, & je me proposai de faire un Divorce éternel avec lui. J'avois entendu parler de la Vie édifiante & laborieuse que l'on mene dans cette Sainte Maison; je demandai à y être reçû: la ferveur, avec laquelle je sollicitai cette grace, ne fut pas rallentie par les refus que l'on m'opposa pour éprouver ma Vocation. Ce sont là, Messieurs, nous dit le Pere Retez, en finissant son récit, les Avantures, qui ont occasionné mon entrée dans la Religion; mais qui n'en n'ont pas cependant été les motifs; car, que de Combats n'ai-je pas eu à soutenir contre ma Famille, pour résister aux efforts qu'elle à faite, pour me faire quitter mon état; mais le Seigneur m'a aidé du sécours de sa grace, & c'est son onction qui me fait goûter chaque jour de nouvelles douceurs dans

le joug que je porte depuis plus de quarante ans.

Nous devions bien des remercimens à ce Révérend Pere, pour la Complaisance qu'il avoit eu de nous faire un récit si intéressant, mais qu'il nous pria d'oublier. Ce sont les égaremens de ma Jeunesse, nous dit-il, que je viens de vous raconter; je les pleure chaque jour amerement; heureux si mon repentir peut les faire oublier au Seigneur. Nous joüimes encor durant deux jours de la Conversation de ce saint Religieux, qui, au mérite le plus éminent, joignoit une modestie & une simplicité de Mœurs plus estimables que les rares talens qui le distinguoient. La bonté de son Cœur l'avoit si fort lié à nous dans le peu de tems que nous demeurâmes à *l'Escurial*, qu'il ne put nous voir reprendre la route de Madrid sans s'attendrir.

Nous vinmes descendre chez notre Ambassadeur, qui nous avoit prêté son Equipage. Il nous demanda, si notre Curiosité étoit satisfaite, & si ce, que nous venions de voir, approchoit de la magnificence & du bon goût qui regnoit dans nos Maisons Royales? Mon

Pere

Pere lui repondit, qu'il s'en tiendroit là dessus à sa décision; mais que, sans entrer en aucune Comparaison, il pouvoit l'assûrer, que nous étions très content du Voyage que nous venions de faire, & que nous étions en particulier très charmés de la maniere polie & gracieuse, dont nous avions été reçûs à *l'Escurial*, & dont nous étions redevables à sa recommandation. Et le Pere Retez, nous dit-il, l'avez vous vû? Il est de mes Amis. Ne trouvez vous pas sa Conversation amusante? Du moins le Roi se plait-il à l'entretenir souvent. Nous repondimes, que nous étions enchantés du mérite de ce Religieux, & que, si nous avions pû différer notre départ pour Lisbonne, nous nous serions fait un plaisir de joüir plus long-tems des Charmes de sa Compagnie.

Le Marquis de Vaugrenan, qui s'attendoit que nous ferions un plus long séjour à Madrid, fut étonné de nous entendre parler de départ. Pour engager mon Pere à le différer, il lui dit, que la Cour devoit aller dans peu de jours à *Saint Idelfonse*; qu'il étoit le seul de tous les Ambassadeurs qui y

fut logé, & qu'il nous offroit volontiers la moitié de ſon Appartement; que nous pourrions avoir le plaiſir d'accompagner ſouvent L. L. M. M. à la Chaſſe; que nous ne manquerions pas d'occaſions de nous deſennuyer, & qu'il n'oublieroit rien pour multiplier nos divertiſſemens. Mon Pere repondit par bien des remercimens à des offres ſi obligeantes; mais elles ne purent lui faire changer de réſolution. Il avoit réglé, que nous ne demeurerions plus que deux jours à Madrid : nous les employâmes à faire nos Adieux. Le Marquis de Vaugrenan nous procura une ſeconde-fois l'honneur de préſenter nos reſpects à L. L. M. M., de qui nous reçûmes de nouvelles marques de bonté. Toutes nos méſures étant priſes, nous partîmes le lendemain matin. Nous avions deux Chaiſes: mon Pere étoit ſeul dans la ſienne, & j'étois dans une autre avec Mr. de Rinville: Nos Gens, qui étoient au nombre de ſix, couroient auſſi avec nous. Il ſemble qu'un pareil nombre ne nous laiſſoit aucun péril à craindre. Nous eumes cependant le malheur d'être attaqués, & avec quelle frayeur ne me

rap-

rappelle-je pas, dans le moment même que j'écris ces Memoires, les dangers, où fut exposée une Vie qui m'étoit mille-fois plus chere que la mienne.

Nous n'étions éloignés que de deux lieuës de Plazentia, lorsque nous fumes surpris par la nuit dans une épaisse Forêt. Nous avions depuis quelque tems perdu de vûë la Chaise où étoit mon Pere; mais je n'en n'étois pas inquiét, par ce qu'elle étoit suivie d'une partie de nos gens. Je m'entretenois tranquillement avec Mr. de Rinville, lorsque nous fumes l'un & l'autre effrayés du bruit de quelques coups de Pistolet. Je commandai à notre Postillon de prendre le galop, & je donnai les mêmes ordres aux trois Domestiques qui nous accompagnoient. Nous fumes bientôt rendus au lieu du Combat; mais, o Ciel! quel spectacle plus affreux que celui qui s'offre à mes yeux! Je vois deux de nos gens garrotés, un autre étoit étendu à terre, baigné dans son sang: &, pour comble d'horreur, je vois mon Pere entre les mains de six Meurtriers, qui tenoient appuyée sur son estomac la pointe de

leurs Poignards. Ce n'étoit point pour ma Vie que je tremblois; c'étoit pour celle de mon tendre Pere. Je craignois, que ces scélerats ne lui arrachassent la Vie, avant que j'eusse pû voler à son sécours. Peut-être aurois-je dû essayer de les fléchir par des prieres; mais ma bouillante vivacité m'anima d'une ardeur téméraire qui me réussit. L'Epée à la main je me précipitai de ma Chaise: &, secondé de mes gens, armés comme moi, je fondis avec fureur sur ces Assassins. L'Intrépidité, avec laquelle je les attaquai, leur fit bientôt lâcher leur proye, pour réunir toutes leurs forces contre moi. Ils me porterent plusieurs coups, que je parai heureusément; mais, qu'auroit pû mon courage contre le nombre, si je n'avois eu le sécours de mes gens? Ils combattirent avec tant de bravoure, que nos Ennemis furent dans peu obligés de chercher leur salut dans la fuite; mais ils ne nous échapperent pas tous. Leur Chef, qui étoit vêtu d'un Habit d'Hermite, avoit reçû plusieurs blessures, qui lui ôterent la force de fuir. J'ordonnai qu'on le liât étroitement, & qu'on l'attachât derriere une de

de nos Chaises. Je me jettai en suite au col de mon Pere, en lui demandant en tremblant, s'il n'étoit pas dangereusement blessé? Il me repondit que non, & il me raconta, qu'ayant apperçû un Homme, vêtu en Religieux, étendu à terre, & qui par les cris plaintifs, qu'il poussoit, sembloit rendre le dernier soupir; que, touché de Compassion, il avoit ordonné à son Postillon d'arrêter, & que, s'étant précipité hors de sa Chaise, il étoit volé au sécours de ce misérable, & que dans le même moment il s'étoit vû environné de six Assassins, qui étoient sortis brusquement de quelques broussailles, où ils se tenoient câchés; que ses gens étoient accourus à lui, pour l'arracher d'entre les bras de ces Meurtriers; mais que leurs courageux efforts avoient été inutiles; qu'un d'eux, ayant reçû un coup de feu, étoit tombé de son Cheval, & que les deux autres avoient été saisis & mis hors d'état de se défendre.

Pénétré des sentimens de la plus vive reconnoissance, je rendis mille actions de graces au Seigneur, de ce que j'avois pû conserver la Vie à l'Autheur de mes jours. Nous nous approchâ-

mes de celui de nos gens. qui n'avoit pas craint d'expoſer ſa Vie, pour défendre celle de ſon cher Maitre. Je tins ma main collée ſur ſa bouche, je la paſſai ſur ſa poitrine; mais ſa mort n'étoit que trop certaine. Je fis mettre ſon Corps dans une de nos Chaiſes, & je montai à Cheval. C'eſt ainſi que nous arrivâmes à Plazentia. Avant que de livrer entre les mains de la Juſtice le ſcélerat, dont nous nous étions ſaiſis, nous voulions l'interroger. Cet Habit d'Hermite, dont il étoit revêtu, nous diſoit, qu'il auroit bien des Avantures extraordinaires à nous raconter; mais, ſoupçonnions nous, que ce fut un Homme de qui nous étions particulierement connus? Les tenebres de la nuit m'avoient empêché de diſtinguer les traits de ſon viſage: joignez à cela, qu'il n'avoit encor proferé aucune parole; car le ſon de ſa voix me l'auroit fait infailliblement reconnoître. Dès que nous fumes dans l'Hôtelerie, nous ordonnâmes qu'on le déliât, & qu'on le conduiſit, ou qu'on le portât dans notre Chambre; (car il n'étoit guéres en état de ſe ſoutenir) mais, que l'on s'imagine, ſi l'on peut, l'étonnement

nement dont je fus saisi. C'est mon ancien Gouverneur qui s'offre à mes regards ; malgré son déguisement je reconnois tous les traits de son visage. Je ne me trompe pas, c'est Desplane ; c'est celui qui, durant plusieurs années, avoit été chargé du soin de ma Conduite, qui m'avoit entrainé dans le desordre par la Contagion de ses mauvais exemples, qui m'avoit conseillé de fuir avec la Marivert, tandis que de son côté il se disposoit à faire la même chose avec la jeune Therése, sa prétenduë Parente: en un mot, c'est mon Gouverneur ; c'est Desplane. Il ne faut pas demander si la Confusion étoit peinte dans ses yeux. Scélerat, lui dit mon Pere, ta malheureuse étoile te condamne-t-elle à souiller toute la Terre de tes Crimes? J'y ai mis le comble, reprit-il, d'une voix foible & tremblante: le Ciel va se venger; mais ses Châtimens ne m'effrayent pas; car, peuvent-ils être proportionnés à mes forfaits? Et qui pourroit en entendre le récit sans frémir d'horreur? Peut-être se disposoit-il à nous le faire; mais il étoit si épuisé par l'abondance du sang qu'il avoit repandu, qu'il n'eut pas la

force de continuër. Mon Pere ordonna, qu'on le portât sur un Lit; que l'on fit visiter ses blessures, & qu'on lui donnât tous les sécours qui pourroient le soulager.

Nous nous rendimes le lendemain dans sa Chambre, après que nous eumes fait enterrer celui de nos gens qui avoit été tué. Nous trouvâmes le Chirurgien, qui visitoit les playes de Desplane: nous lui demandâmes ce qu'il en pensoit? Il nous repondit, qu'il ne croyoit pas qu'il eut deux jours de Vie. Nous nous assimes auprès de son Lit. Vous voulez donc, Monsieur, dit-il à mon Pere, que je perde la Vie dans un Supplice honteux? Car je crois que c'est là le motif des soins que vous prenez de moi. Vous vous devez, il est vrai, cette vengeance; mais, ne vous seroit-il pas plus glorieux de vous laisser attendrir en faveur d'un misérable, qui ne demande la Vie que pour avoir le tems de desarmer le Ciel par son repentir? Que je serois heureux, adjouta-t-il, en poussant un profond soupir, si pour toute faveur je pouvois obtenir d'être enfermé dans un endroit, où je n'eusse que mes Péchés à pleurer. Mon

Pere ne lui câcha pas, qu'il étoit plus près de sa derniere heure qu'il ne pensoit, & l'exhorta à profiter du peu de momens qu'il avoit à vivre, pour rentrer en grace avec le Seigneur. Je paroîtrai donc bientôt, reprit-il, en joignant les mains & en élevant les yeux au Ciel, devant le Tribunal de mon Dieu? Sa miséricorde se contentera-t-elle du sacrifice que je lui fais d'une Vie, passée dans les plus honteux desordres? C'est par l'aveu humiliant, que j'en vais faire, que je veux tâcher de desarmer sa Colére. Pourrai-je m'en rappeller le souvenir, sans me sentir pénétré du plus vif repentir! L'Amour, nous dit-il, après avoir essuyé quelques larmes, qui couloient de ses yeux, a été la funeste Passion à qui j'ai sacrifié mon honneur, mon repos, mon éternité, & mon salut. Une Marchande Lingere, chez qui je me servois, lorsque j'étois au service de Monsieur le Marquis, avoit une Fille, âgée de douze à treize ans, que je ne pus voir sans m'enflammer pour elle de la plus vive ardeur. Je ne rapporterai pas les Stratagémes honteux que j'employai pour séduire sa timide Innocence. Je l'en-

l'enlevai à sa Mere, & je l'entretins durant quelque tems dans une Chambre sur le pied d'une jeune Parente, dont la Conduite m'avoit été confiée. Je jugeois bien, que Paris n'étoit pas pour nous un lieu de sûreté ; aussi mon dessein étoit de chercher un azile dans une Terre étrangere ; mais il me faloit quelque sécours d'argent, & ce fut là le motif, me dit Desplane, en m'addressant la parole, qui m'engagea à vous précipiter dans un abîme de malheurs. Loin de vous faire appréhender les suites d'un attachement déréglé, je ne songeai qu'à vous y entretenir. Je vous conseillai d'enlever la Marivert; mais c'étoit pour recueillir le fruit de cet Enlevement. Votre Banquier me compta en effet dix mille Francs sur votre billet: je vous persuadai de prendre les Devants; vous suivites mon Conseil, & je profitai de ce tems-là, pour vendre vos Meubles & pour fuir avec la malheureuse Therése. Nous passâmes ensemble en Hollande: je lui avois promis de l'épouser, dès que nous y serions arrivés. Elle me rappella souvent mes promesses; mais je n'eus pas demeuré un mois à Amster-
dam,

dam, que l'innocente Therése me devint autant indifférente qu'elle m'avoit été chere. A peine lui donnois-je ce qui lui étoit nécessaire pour trainer une misérable Vie, tandis que j'allois acheter de tout côté bien cherement les plaisirs sensuels dont je m'ennyvrois. Mais je poussai encor plus loin la barbarie : je n'eus pas honte de vouloir faire un trafic infame des Charmes de cette pauvre Fille.

J'étois à la fin de mes fonds, lorsque je fis Connoissance avec un riche Juif, qui sacrifioit de très grandes Sommes à ses plaisirs. Je l'invitai à manger chez moi, persuadé qu'il ne pourroit voir la jeune Therése, sans s'éprendre pour elle d'une violente Passion. La Chose réussit en effet au gré de mes désirs. Binjamin Colack (c'est le nom de ce Juif) ne put s'empêcher de me dire, qu'il acheteroit volontiers au prix de tout son Bien le bonheur d'avoir une Epouse aussi aimable que la mienne. Pour fournir à sa Passion des occasions de s'accroitre, je lui permettois de me faire de fréquentes visites; j'eus même la Complaisance interessée de souffrir, qu'il eut quelques

momens d'un Entretien particulier avec ma prétenduë Femme. Elle me rapporta, qu'il lui avoit tenu le langage d'un riche Financier, c'est-à-dire, qu'il lui avoit dit, qu'elle pouvoit mettre le plus haut prix à ses faveurs; qu'il ne croiroit pas pouvoir les trop acheter; mais qu'elle lui avoit repondu de façon à lui ôter toute espérance. Je ne me contentai pas de la blamer; mais je lui déclarai, que je voulois absolument qu'elle acceptât les offres impures de Binjamin; je la menaçai même des plus cruels traitemens, si elle refusoit de m'obéïr. Méritois-je la tendresse de cette chere Enfant? Elle me repondit, en versant des larmes, qu'elle s'appercevoit bien, que mon Cœur étoit changé; mais que rien ne pourroit lui faire oublier la fidélité qu'elle m'avoit jurée. Toute la reponse, que je lui fis, fut, que je la tenois quitte d'une si grande délicatesse de sentimens; que c'étoit de l'argent que je voulois d'elle & non de l'amour; mais toutes mes menaces furent inutiles. Je crus devoir faire un Traité secrêt avec le passionné Binjamin: je lui dis, que je sçavois les propositions qu'il avoit faites

tes à mon Epouse, & que je serois plus raisonnable qu'elle; j'adjoutai, que, m'aimant d'une tendresse extrême, elle ne consentiroit jamais à le rendre heureux, tandis que je demeurerois avec elle; que je lui étois de mon côté infiniment attaché; mais que, mes affaires étant dérangées, je consentirois à m'absenter durant une année, s'il vouloit me dédommager du regret que j'aurois de m'éloigner d'une Epouse si tendre. Notre marché fut bientôt conclu. Le riche Juif consentit à me donner trois cent Guinées, à condition que je m'embarquerois le lendemain pour l'Angleterre.

C'est ainsi que, m'étant dépouillé de tout sentiment d'humanité & d'honneur, je livrai la malheureuse Therése à l'infame Passion d'un misérable Juif. Mais Dieu ne permit pas que l'argent, que m'avoit valu le Traité impur, que je venois de conclurre, demeurât longtems entre mes mains. Je ne fus pas plutôt arrivé à Londres, que, ne consultant que le goût que j'avois pour la Débauche, je m'associai à quelques Libertins, qui sçurent me faire trouver en peu de tems la fin de mon argent, &

je payai bien cherement l'addresse, qu'ils avoient de multiplier mes plaisirs: je m'en vis honteusement abandonné, dès qu'ils se furent apperçûs de l'épuisement de mes finances. Il ne me restoit plus d'autre ressource que mon Industrie, & voici quel fut l'usage honteux que j'en fis. J'avois fait Connoissance avec quelques Déserteurs François, qui, comme moi, languissoient dans la misére. Je leur fis entendre, que dans une nécessité extrême tous les biens étoient communs, & qu'il ne faloit pas souffrir que de vains scrupules nous empêchassent de nous arracher à l'indigence; que, sans courir les hazards du Jeu, nous pouvions en partager les profits: &, pour leur déveloper mon systême, nous sommes six, leur dis-je, il faut que chaque jour nous nous trouvions tous ensemble dans la Maison de la Ville, où l'on joüe plus gros Jeu; nous remarquerons celui qui aura fait le plus grand gain, & nous le prierons poliment, lorsqu'il sera dans quelque Ruë détournée, de le partager avec nous; que, s'il refuse de se mettre à la raison, ce sera sa faute s'il nous met dans la nécessité d'employer la violence

pour

pour le contraindre. Mes nouveaux associés approuverent mon projet, & nous l'exécutâmes avec succés durant plusieurs semaines, sans que nous fussions obligés de repandre une seule goutte de sang. Peut-être aurions nous pû exercer plus long-tems un Métier si dangereux, si nous avions été plus modérés dans nos dépenses: mais nos gains en étoient la mésure, & ces gains étoient considérables. Nous avions, à la vérité, la précaution du pas toujours paroître dans la même Académie de Jeu: nous avions même souvent l'attention de nous déguiser; mais rien de tout cela ne put empêcher que nous ne fussions soupçonnés d'être les Autheurs des vols nocturnes, dont plusieurs Joüeurs s'étoient déjà plaint. Quoiqu'il en soit, nous fumes observés de si près, que nous tombâmes dans les piéges que l'on nous tendoit. Nous attendions dans une Ruë détournée un Officier, à qui nous avions à faire notre Compliment ordinaire. Un de nous s'étoit déjà approché de lui, lorsque nous nous vimes tout à coup environnés d'une troupe d'Archers, à qui nous ne pumes échapper. Nous fumes con-

duits en Prison, où notre procès fut bientôt fait. Nous fumes destinés pour la Jamaïque, où nous fumes envoyés avec un grand nombre de Criminels, qui nous furent associés.

Le Vaisseau, sur lequel nous fumes embarqués, n'étoit que de douze piéces de Canon, & n'avoit que le nombre de Matelots qui étoit absolument nécessaire pour la manœuvre : ce fut là une remarque qui ne m'échappa pas. J'en fis part à mes Compagnons d'infortunes, qui, comme moi, souffroient impatiemment d'avoir été chargés de Chaines, & mis à fond de Cale. Mais nous restoit-il quelque espérance de briser nos fers? Il n'y avoit qu'un hazard extraordinaire qui put nous rendre la liberté, & le premier usage, que nous en voulions faire, étoit de jetter dans la Mer, & les Officiers & tout l'Equipage. Ce hazard arriva plûtôt que nous n'aurions osé l'espérer. Il n'y avoit pas huit jours que nous avions perdu de vûë les Côtes d'Angleterre, que nous fumes accueillis d'une si violente tempête, que, les Matelots ayant déclaré qu'ils ne pouvoient suffire pour manœuvrer, les Officiers, qui n'avoient eu jus-

jusqu'alors pour nous que des manieres cruelles, ordonnerent que nous fussions tous indifféremment déchainés, & que ceux d'entre nous, qui entendoient la Marine, montassent sur le Tillac & sur les bords. Nous n'attendimes pas la fin de la tempête pour faire le coup que nous méditions: dans moins d'une heure tous les Matelots avec les Officiers furent jettés dans la Mer, & nous réünimes en suite nos efforts & notre addresse, pour mettre le Vaisseau en état de résister à la fureur des flots. La Mer, qui auroit dû nous engloutir, s'appaisa. Nous tinmes Conseil: mon avis étoit, que nous tâchassions d'aborder à quelque Port de France ou d'Espagne; mais mon Conseil fut universellement rejetté. La plûpart de mes Compagnons étoient Anglois, & avoient une Connoissance parfaite de la Navigation. L'un d'eux, qui joignoit à un Courage intrépide une grande facilité à s'énoncer, nous dit, que ce n'étoit que sur Mer que l'on pouvoit se frayer un Chemin aux richesses; que moins d'une année suffiroit pour nous charger d'un immense butin; qu'il ne faloit pour le nouveau Métier, que

nous allions exercer, qu'un peu de résolution & de bravoure; que nous avions un Vaiſſeau, fourni de tout ce qui étoit néceſſaire pour faire une longue Courſe, & qu'ainſi nous ne devions pas négliger l'occaſion que nous avions de nous enrichir; que nous n'avions pour cela qu'à cottoyer les bords de la Mer, & que, ſans verſer du ſang, nous irions pendant la nuit à la petite Guerre, qui nous vaudroit plus que la priſe de pluſieurs Vaiſſeaux. La Harangue de l'éloquent Gerker (c'eſt le nom de celui qui venoit de parler) fut ſi perſuaſive, que non ſeulement il fut applaudi, mais qu'il fut encor élû Capitaine d'une voix unanime. Mais il nous dit, qu'il prétendoit, qu'il y eut une égalité parfaite dans le partage du butin, & qu'il ne ſe ſerviroit de l'Authorité, qui lui étoit confiée, que pour s'expoſer le premier au péril. Nous deliberâmes en ſuite ſur les Courſes que nous ferions: il fut réglé, que nous commencerions par les Côtes de France; que nous viſiterions en ſuite celles d'Italie, & aprés celles d'Eſpagne. Dans l'eſpace de moins de trois mois, que nous fimes le Métier de Cor-

Corſaires, de combien de violences, & de quel affreux brigandage ne nous rendimes nous pas coupables! Nous ſortions pendant la nuit de notre Vaiſſeau, &, nous diſtribuant par bande, nous nous introduiſions, ou par ruſe ou par force, dans les Maiſons les plus apparentes qui étoient ſur les Côtes, & nous n'en ſortions que lorſque nous étions chargés de butin, & qu'après avoir mis tout à feu & à ſang, lorſque l'on nous oppoſoit quelque réſiſtance. La brutalité de nos déſirs ne manquoit pas auſſi d'occaſion de ſe ſatisfaire. Les jeunes Perſonnes, qui nous plaiſoient, étoient trainées avec violence dans notre Vaiſſeau; & là elles devenoient les infortunées Victimes de nos infames Paſſions.

Nous échappâmes durant quelque tems à la Juſtice des Hommes; mais, pouvions nous nous ſouſtraire à la Vengeance du Ciel? Notre Navire étoit plein du fruit de nos brigandages: nous nous diſpoſions à en faire le partage, mais il fut celui de la Mer. Un vent impétueux, qui s'éleva tout à coup, accompagné de foudres & d'éclairs, nous préſagea une tempête prochaine.

Nous étions bien familiarisés avec le Crime ; mais nous ne l'étions pas avec l'idée de la Mort, & elle se présentoit de près à nos yeux. L'intrépide Gerker lui même ne pouvoit déguiser sa frayeur. Nous promîmes, que, si nous échappions du péril, nous renoncerions à nos desordres; mais nos vœux, que la Crainte nous arrachoit, furent rejettés, notre Vaisseau, après avoir lutté inutilement contre les vagues & les flots, vint se briser contre un Rocher. Pourquoi fus-je sauvé du Naufrage ? Dieu n'opéra-t-il un miracle en ma faveur, ne me conserva-t-il la Vie que pour me laisser le tems de multiplier mes Crimes ?

Deux François, avec qui j'étois le plus étroitement lié, se jetterent, lorsque la Mer étoit le plus courroucée, dans la Chaloupe: je suivis leur exemple. Nous n'attendimes pas que d'autres y entrassent; nous nous hâtâmes de couper la Corde, qui la tenoit attachée au Navire, & nous nous laissâmes conduire au gré des vents irrités. Leur fureur dura deux jours & deux nuits, pendant lesquels l'image de la Mort fut sans cesse présente à nos yeux.

La Mer cessa enfin de faire entendre ses horribles mugissemens ; le Ciel devint serein ; nous commençâmes à porter bien loin nos regards ; mais la Terre sembloit se dérober à nos yeux. Nous n'avions cependant aucune Provision ; ne devions nous pas nous attendre à périr bientôt de misére ? Mais par une faveur céleste, dont nos Crimes nous rendoient indignes, un Vaisseau Espagnol nous ayant apperçû vint à notre sécours, & nous reçut sur son bord. Nous vinmes au bout de trois jours débarquer à Cadix. Tant de prodiges, dont nous étions redevables à une Protection particuliere du Ciel, auroient dû, en excitant notre reconnoissance, nous inspirer des désirs sinceres de Conversion ; mais, est-il aisé de rentrer dans le sentier de la Vertu, lorsque l'on à marché long-tems dans la voye du Crime & du Libertinage ? La force de l'habitude, la violence des Passions, ne rendent-elles pas ce passage comme impossible ? J'entendois bien, il est vrai, au fond de mon Cœur la voix des remords : Je ne me cachois pas, que la justice de Dieu étoit prête à éclatter sur moi, si je ne

me hâtois de me réconcilier avec lui par un entier changement de Conduite; mais la seule pensée d'une Vie moins déréglée m'effrayoit; ainsi, loin de songer à renoncer au desordre, & à combattre mes Passions, je n'étois affligé que de ce que la fortune venoit de m'ôter les moyens de les satisfaire.

Nous étions, mes deux Compagnons & moi, sans aucune ressource. Leurs Crimes les tenoient, comme moi, exilés de leur Patrie. Nous aurions pû, ou prendre le parti des Armes, ou nous attacher au service de quelques Maîtres; mais nous étions malheureusement accoutumés aux douceurs d'une Vie molle & licentieuse; ainsi il ne fut question que de sçavoir comment nous pourrions continuer à mener le même genre de Vie. Les périls, aux quels nous venions d'échapper, nous avoient dégoûter de la Mer; nous résolumes donc de ne plus nous y exposer. Le Capitaine du Vaisseau, qui nous avoit reçu sur son bord, nous fit quelques petites Libéralités, qui nous suffisoient pour nous rendre à Madrid; car c'étoit là que nous lui avions dit que nous

avions dessein de nous retirer. Nous en primes en effet le Chemin ; mais, avant que d'y arriver, nous fimes notre Apprentissage du nouveau Métier que nous voulions exercer, c'est-à-dire, que nous attaquâmes quelques Cavaliers, qui ne racheterent leur Vie qu'en consentant à nous faire part de leur superflu. Ces premiers coups, qui nous valurent quelques cent Pistoles, nous donnerent un si grand goût pour notre Profession, que nous résolumes de n'en point exercer d'autres ; mais nous crumes qu'il étoit nécessaire d'augmenter notre Troupe.

Nous ne fumes pas plûtôt arrivés à Madrid, que nous fimes Connoissance avec quelques François, qui ne soutenoient les titres de Comtes, de Marquis & de Barons, qu'ils se donnoient, que par leur industrie. Lorsque je fus au fait de leurs allures, je les rassemblai un jour au nombre de neuf. Les ayant invité à un magnifique repas, que je voulois leur donner, j'attendis que la Chaleur du vin eut échauffé leur esprit, pour leur faire part du dessein que j'avois à leur proposer. Comme je les voyois surpris de la somptuosité,

tuosité, avec laquelle je les régalois, j'en pris occasion de leur dire, que rien ne nous étoit plus facile que de nous procurer des fonds, qui nous assûrassent pour bien des années les Commodités & les Douceurs d'une Vie délicieuse. Je leur dévelopai en suite mon projet, dont je leur fis sentir les avantages; mais, Messieurs, adjoutai-je, point d'effusion de sang; c'est là le premier article dont il faut que nous convenions. C'est à la ruse, & non à la violence, qu'il faut que nous devions notre fortune. Nous choisirons une Forêt pour le lieu de notre retraite, où nous nous tiendrons câchés durant le jour, &, lorsque la nuit commencera à tomber, nous nous approcherons du grand Chemin. Celui de Plazentia à Madrid est très fréquenté; il y passe à chaqu'instant de riches Marchands; ce sera là le premier Théatre, de nos exploits nocturnes. Mon discours fut écouté avec applaudissement, & je fus déclaré Chef de la nouvelle Troupe. Nous nous rendimes dès le lendemain dans le lieu, dont nous étions convenus; mais ce qui surprit mes nouveaux Confreres, fut de me voir

m'of-

m'offrir à leurs yeux ſous l'habit d'Hermite. Ils me demanderent la Cauſe de ce déguiſement? Je leurs repondis, que, le froc étant reſpecté en Eſpagne, je me propoſois de m'en ſervir pour faire les plus heureux Coups, ſans que pour cela ni eux ni moi fuſſions obligés d'employer la violence. J'en fis en effet uſage le même jour, & cette premiere épreuve me réuſſit.

J'avois fait placer mes Camarades à l'entrée du Bois, & je les avois averti, que, dès qu'ils entendroient le ſignal, dont je convins avec eux, il faloit qu'ils accouruſſent à ma voix; mais leur ſécours me fut inutile dans ma premiere Expédition. Je m'étois aſſis au pied d'un arbre, à côté du grand Chemin, où je me propoſois d'attendre que quelque riche proye ſe préſentât. Une demi-heure ne ſe paſſa pas que j'entendis le bruit d'un Cheval; je pris alors un Livre en main: &, faiſant ſemblant de le lire avec attention, je me recueillis en moi même, pour ſonger ſérieuſement au Compliment que je ferois au Cavalier qui avançoit de mon côté. Dès que je fus à portée de m'en

faire

faire entendre, je lui dis, sans me lever de place, & en feignant une lassitude extrême, que j'étois si fatigué qu'il m'étoit impossible de gagner mon Hermitage, qui n'étoit cependant éloigné que d'une lieuë de l'endroit où j'étois, & qu'ainsi je le priois au nom de Dieu de me prendre en croupe derriere lui. Je prononçai ces paroles d'une voix si touchante, que le compatissant Cavalier en fut attendri. La grace, que je lui avois demandé, me fut accordée. Je me trainai auprès de lui, avec toutes les marques d'un Homme épuisé. Il eut la bonté de m'aider à monter à Cheval; mais mon dessein n'étoit pas de l'incommoder long-tems. Dès que je fus en croupe derriere lui, je tirai une Corde de ma poche, & sans qu'il s'en apperçut, & sans même qu'il put le sentir, je la passai adroitement autour de son bras: &, ayant fait un nœud coulant, je la passai en suite autour de son autre bras: &, m'étant précipité du Cheval, je tirai si rudement ce misérable Cavalier avec la Corde, qui le tenoit étroitement lié, & qui le mettoit hors d'état de se défendre, que je l'entrainai après moi.

Lors-

Lorsqu'il fut à terre, je lui dis, en lui mettant le Pistolet sur la gorge, que j'étois bien mortifié d'avoir à lui faire un Compliment qui lui deplairoit sans doute; mais que l'extrême nécessité, où j'étois, me rendoit excusable; qu'en un mot j'avois besoin d'argent. Il me repondit en tremblant, que toutes ses richesses étoient dans sa Valise. C'en est assez, lui dis-je, j'en sçaurai faire usage: &, sans perdre de tems, je montai sur son Cheval, en le menaçant de le tuer, s'il opposoit la moindre résistance.

Je me gardai bien de prendre le Chemin de la Forêt; je ne m'y rendis qu'après avoir fait de longs détours. Mon premier soin, dès que j'eus rejoint mes Confreres, fut d'examiner à quoi montoit la Capture que je venois de faire. J'ouvris à la hâte la Valise du malheureux Marchand, & j'y trouvai mille Ducats avec quantité de nippes. Mes Camarades n'étoient point demeurés oisifs durant mon absence; ils attaquerent un Cavalier, qui accompagnoit une jeune Demoiselle, âgée de seize à dix-sept ans. Je la trouvai parmi eux, fondant en pleurs, lorsque je

re-

revins de mon Expédition. Ils me dirent, que, le Cavalier s'étant obstiné à vouloir les suivre, après qu'ils l'eurent dépoüillé, ils n'avoient pû se débarrasser de lui, qu'en lui ôtant la Vie; mais qu'ils avoient eu soin de trainer son Corps, & de le cacher dans le plus épais de la Forêt. Je leur fis quelque reproche, de ce qu'ils avoient oublié, que nous avions promis de ne point repandre de sang; mais ils me repondirent, qu'un coup de Pistolet, ou un coup de Poignard, déroboit moins de tems que de longs Complimens qu'ils feroient obligés de faire à des passans, qui souvent n'entendroient pas raison lorsqu'il s'agiroit de se dessaisir de leur bourse; ainsi il fut déterminé, que je leur permettrois d'employer la violence, comme étant la voye la plus courte & la plus infaillible. Je ne rapporterai point, de combien de meurtres & de brigandages nous nous sommes rendus coupables dans l'espace de moins de deux mois. Les jeunes Personnes, dont la figure nous plaisoit, & qui avoient le malheur de tomber entre nos mains, étoient destinées à être les Victimes de nos brutales Passions: &, lors-

lorsque nous les avions assouvies sur ces innocentes Victimes, nous les immolions à notre barbare fureur, dès qu'elles commençoient à nous devenir à charge. Que dirai-je enfin? Point de Crimes dont nous ne nous soyons souillé. Telle étoit la Vie que je menois, & que je continuërois sans doute, si le Ciel ne venoit de me faire éprouver, que rien ne peut soustraire le coupable à ses justes vengeances. Vous voyez, Messieurs, adjouta ce scélerat, en finissant son affreux récit, que je ne vous ai point déguisé le nombre & l'énormité de mes barbares forfaits; mais, j'ose en prendre Dieu à témoin, la mort la plus honteuse & la plus cruelle seroit l'objet de tous mes vœux, si je pensois que la pénitence d'un jour put m'obtenir le pardon de mes Crimes.

Mr. de Rinville lui repondit, que c'étoit moins par la durée que par la sincérité d'un vif repentir, que le Seigneur se laissoit desarmer, & il l'exhorta à ne s'occupper que de l'idée de ses infinies miséricordes, & à en reclamer le sécours avec confiance. Mon Pere, naturellement tendre & compatissant, auroit bien voulu épargner à

ce malheureux les Châtimens qu'il méritoit ; mais nos gens n'eurent pas la discrétion de se taire. Le bruit de notre derniere Avanture s'étoit repandu dans l'Auberge où nous étions. Notre Hôte se crut obligé d'en donner avis aux Officiers de la Justice. Accompagnés de quelques Archers, ils vinrent pour se saisir de Desplane ; mais leur vûë l'effraya si fort, qu'elle avança la fin de ses jours. Le Chirurgien déclara, qu'il étoit inutile de le transporter dans les Prisons, par ce qu'il étoit assûré qu'il ne lui restoit pas deux heures de Vie. Il profita de ce peu de momens, pour se reconcilier avec le Seigneur, ayant auparavant repondu aux différentes Interrogations que l'on lui fit, par ce que c'étoit sur ses reponses que l'on vouloit régler les mésures que l'on prendroit pour se saisir de ses Complices ; mais, leur Chef ayant été pris, ils se douterent bien, que l'on ne manqueroit pas de détacher la Maréchaussée aprés eux ; ainsi ils abandonnerent le lieu de leur retraite, pour aller exercer dans quelqu'autre Contrée leur brigandage : du moins est il vrai, que les Archers, qui étoient

allé

allé pour les surprendre, firent une Course inutile. Ils s'imaginerent que celui, dont le Lieutenant Criminel avoit entendu les Dépositions, l'avoit trompé; mais il n'en n'avoit plus de nouvelles à faire, Desplane étoit mort, avant même qu'ils se missent en Chemin. Mr. de Rinville, par les exhortations les plus touchantes, tâcha de le conserver jusqu'au dernier moment dans les sentimens de repentir, dont il paroissoit pénétré. Telle fut la fin de celui, qui, chargé du soin de ma Conduite, m'avoit par ses criminels exemples entrainé dans le desordre.

Le lendemain du jour de sa mort nous partimes de Plazentia (1), que nous n'eumes pas la Curiosité de parcourir. La dangereuse Avanture, qui nous étoit arrivé, nous détermina à ré-

(1) Cette Ville est très belle & d'une vaste étenduë. On y compte dix-sept grandes Places. Elle est défenduë par un Château très bien fortifié. Elle est bâtie au milieu des montagnes, & sur une hauteur, au bord d'une Riviere, nommée Xerté. C'est près de cette Ville que l'on voit le célébre Monastére de Saint Just, de l'Ordre des Hiéronymites, où l'Empereur Charles V. se retira, pour y finir ses jours, & où il mourut l'an 1558.

régler nos journées de façon que nous ne fussions pas obligés de marcher, lorsque la nuit seroit tombée.

Coria fut la seconde Ville où nous séjournâmes depuis notre départ de Madrid. Elle est bâtie sur les bords de la Riviere d'Alagon, dans une Plaine très fertile. Elle a le titre de Marquisat, & appartient aux Ducs d'Albe. On voit près de cette Ville une Riviere sans Pont & un grand Pont sans Riviere. Un tremblement de Terre, qui a fait changer de Lit à la Riviere, est cause de cette rareté.

Nous nous trouvâmes au sortir de Coria sur les Frontieres du Portugal (2). Elles

(2) Après la Décadence de l'Empire Romain les Sueves & les Allains, Peuples, sortis des extrémités de l'Allemagne, pénétrerent jusques au fond de l'Espagne dans le cinquième Siécle. Ils y eurent bientôt fondé une Monarchie, qui, s'étant en suite confonduë avec celle des Gots Espagnols, fut renversée par les Maures, sous l'infortuné Roi Roderic l'an 712. Quatre cent ans après les Chrêtiens reprenant courage sécouërent le joug des Maures, & fonderent une nouvelle Monarchie, qui à duré un peu plus de quatre Siécles, sçavoir, depuis l'an 1139. jusques à l'an 1578. que le Roi Sébastien, faisant la Guerre en Afrique, y fut tué, sans laisser aucune Postérité. Après sa mort Philippe II.

Elles étoient, comme celles de l'Espagne, remplies de Troupes, qui n'avoient encor fait de part & d'autre aucune hostilité; elles étoient même sans Général, ce qui nous fit juger que le différent, qui brouilloit les deux Cours, pourroit à la fin se vuider par la médiation de quelques Puissances. On faisoit cependant de part & d'autre de grands préparatifs de Guerre, & nous en fumes témoins peu de jours après notre arrivée à Lisbonne.

Ce qui me frappa le plus en y entrant, fut cette quantité prodigieuse de Vaif-

II. Roi d'Espagne, s'empara de tout le Portugal, l'an 1580., & réunit ainsi les deux Royaumes sous son Authorité. Le Portugal demeura dans cet état environ soixante ans, & l'an 1640., par une Conspiration générale de tous les Portugais, ce Royaume revint entre les mains de ses anciens Maitres. Jean IV. Duc de Bragance, dont les Ancêtres étoient les Héritiers légitimes du Roi Sébastien, fut couronné Roi, & sa Postérité s'est maintenuë jusqu'à ce jour contre tous les efforts des Rois d'Espagne, & le Roi Jean est le quatrième Roi de cette Maison, ayant succedé au Roi Don Pedre, son Pere, qui étoit Fils de Jean, & Successeur d'Alonse son Frere, Fils ainé de Jean. Ce Prince a épousé l'an 1708. l'Archiduchesse Marie Anne, Sœur de l'Empereur Charles VI.

Vaiſſeaux, dont le Tage eſt continuël-lement couvert: c'étoit une Forêt de Mats, qui s'offroient à mes yeux. Mais, ce qui commença à me faire prendre une idée plus avantageuſe des Portugais, que celle que j'emportois des Eſpagnols, c'eſt que l'ardeur, avec laquelle je les voyois occupés autour de leurs Navires, me fit juger, que l'amour du travail leur étoit autant naturel qu'il l'eſt peu à leurs Voiſins. Je ne me trompois pas. Peu de Peuples en effet plus endurcis à la fatigue & au travail que les Portugais: &, s'ils habitent un des plus beaux Païs de la Terre, il n'en n'eſt point auſſi de mieux cultivé & de plus fertile. Mais je dois adjouter, que, le Portugal étant incomparablement plus peuplé que l'Eſpagne, l'abondance lui eſt auſſi plus néceſſaire. Il y a dans ce Royaume des Provinces, où l'air eſt ſi doux & ſi temperé, où l'on vit ſi long-tems, & où les Femmes ſont ſi fécondes, que l'on y voit un grand nombre de Familles, où l'on compte juſqu'à vingt cinq Enfans, & beaucoup de Vieillards, qui, dans un âge très avancé, conſervent une vigueur & une fraicheur de teint

qui

qui dément le nombre de leurs années. Mais je ne ne m'apperçois pas que je ne rapporte ici que ce qui ſe peut lire dans mille Rélations.

Mes Exercices furent les mêmes à Lisbonne (1), qu'ils avoient été à Madrid, c'eſt-à-dire, que je donnois la matinée à l'Etude, & l'après diner à parcourir (du moins durant les premiers jours) les Ruës de la Ville, & à voir ce qu'il y avoit de plus remarquable. La ſituation avantageuſe de cette Capitale, ſur les bords d'un grand Fleuve, & dans le voiſinage de l'Océan, fait que le Commerce y eſt très floriſſant, & qu'on y voit continuëllement aborder une multitude infinie d'Etrangers de toute ſorte de Nations. Cette Ville, qui a plus de deux lieuës de longueur, eſt bâtie ſur ſept Collines. La plus élevée, appellée le Mont Saint George, renferme

(1) On compte à Lisbonne trente mille Maiſons, quarante Egliſes Paroiſſiales, vingt Monaſtéres d'Hommes, dix-huit de Filles, vingt-ſix Portes du côté du Tage, & dix-ſept du côté de la Terre, & un grand nombre de ſuperbes Palais. L'Archevêché de cette Ville fut fondé l'an 1390. L'Archevêque prend à preſent le titre de Patriarche. Ses revenus montent à quarante mille Ducats.

me une Citadelle, entourée de murailles, qui la séparent de la Ville, & qui en font comme une Ville particuliere, où l'on voit des Eglises, un certain nombre de belles Maisons, & beaucoup d'Ouvrages de Fortifications très réguliers. Cette Citadelle commande toute la Ville, & pourroit la foudroyer en cas de soulevement. Ce fut par là que nous commençâmes nos Courses. Nous parcourumes en suite les Ruës qui forment une grande & superbe Ville, & très regulierement bâtie. Celle, dont la vûë me frappa d'avantage, fut celle qui est sur les bords du Tage, & qui est bordée d'une muraille à hauteur d'appui, d'où l'on voit les Vaisseaux qui sont à l'Ancre. Après avoir visité l'Eglise Cathédrale, celle des Dominicains, l'Inquisition, la Doüanne, & l'Arsenal, qui sont des Bâtimens vastes & superbes, nous vimes le Palais du Roi, qui, quoique d'une ancienne structure, a cependant une étenduë & un air de magnificence, qui le rendent digne d'être habité par un grand Prince.

Notre Curiosité étant satisfaite, nous rendimes une visite au Marquis

de

de Corgas, avec qui mon Pere avoit eu occasion de former Connoissance dans un Voyage, que ce Seigneur fit en France. Il nous fit des reproches, de ce que depuis huit jours, que nous étions à Lisbonne, nous avions négligé de le voir, ou de ce que nous ne lui avions pas fait sçavoir notre arrivée. Nous sçavions, qu'il étoit très bien-venu à la Cour, ainsi ce fut à lui à qui nous nous addressâmes, pour qu'il nous procura l'honneur de présenter nos respects à L. L. M. M.

Nous ne tardâmes pas à nous ressentir de sa faveur. Nous fumes peu de jours après conduit à l'Audience du Roi. L'accueil gracieux, que nous fit S. M., ne nous permit pas de douter, que le Marquis avoit eu la bonté de lui parler de nous avantageusement. Nous eumes aussi l'honneur de saluër la Reine & toute la Famille Royale. La Nouvelle, que l'on venoit de recevoir du départ de la Flotte Angloise, avoit repandu dans la Cour un air de joye si marqué, qu'elle étoit peinte même sur le visage de L. L. M. M., & je ne sçais si la plus signalée Victoire

leur eut donné un air plus satisfait. Il faut aussi convenir, que, l'arrivée de cette puissante Flotte ôtant au Roi tout sujet de frayeur, il lui étoit naturel de s'en réjoüir. Il ne suffisoit pas, que les Places Frontieres fussent en état de défense, que tous les Magasins fussent remplis de Provisions, de Munitions & d'Armes, qui avoient été envoyées d'Angleterre & de Hollande, & qu'il y eut enfin une Armée de quarante mille Hommes prêts à combattre, il faloit encor par une Escadre formidable prévenir le dessein que les Espagnols avoient d'en envoyer une sur le Tage: c'étoit du moins là l'intention que le Ministere Anglois leur prêtoit.

Cette Flotte, promise par Sa Maj. Brit., étoit donc attenduë avec impatience. Nous fumes témoins de son entrée dans le Tage: elle étoit composée de vingt-cinq Vaisseaux de Guerre, de trois Chaloupes, de deux Brûlots & de deux Barques d'avis, qui étoient montés de 1756. piéces de Canon, & de 12445. Hommes d'Equipages, à qui on avoit distribué à chacun un Sa-

bre & un Piſtolet. Cette Eſcadre (1) avoit des vivres pour trois mois, & l'on diſoit qu'il y en avoit une ſeconde de douze à quinze Vaiſſeaux, commandée par l'Amiral Stevart, prête à aller joindre celle-ci au premier ordre. Dès que la Flotte fut entrée dans la Riviere, le Canon de tous les Châteaux ſe fit entendre, & auſſi-tôt que l'on eut jetté l'Ancre, l'Amiral Norris étant deſcendu à terre, ſe rendit au Palais, où il eut l'honneur de saluër L. L. M. M. Toute la Nobleſſe étoit accouruë ſur les bords du Tage. Le Roi lui même, la Reine, & toute la Famille Royale, furent du nombre des Spectateurs. Il me ſeroit difficile de faire une déſcription exacte des réjoüiſſances extraordinaires, qui ſe firent à cette occaſion du-

(1) Peu d'heures après que la Flotte fut arrivée, le Roi ordonna, qu'on envoyât à bord cent Bœufs, quatre-cent Moutons, un pareille nombre d'Oyes & de Cocqs d'Indes, mille autres Volailles, quatre-vingt Pipes de Vin, cinquante boëtes de Confitures, cent mille Oranges & Citrons, & mille paniers d'Herbages. Et les ordres furent donnés, pour que l'on envoyât régulierement toutes les ſemaines pareils rafraichiſſemens, tant que la Flotte reſteroit ſur le Tage.

durant deux jours & deux nuits consécutives.

Le 22. du mois l'Amiral Norris, accompagné des Amiraux Balchen & Haddock, & de tous les Commandeurs de ses Vaisseaux, eut Audience publique du Roi & de la Reine, qui leur firent l'honneur de les traiter ce même jour-là. S. M. ne dédaigna pas de rendre le lendemain une visite à cet Amiral, à bord du *Britannia*, où S. M. fut salüée du Canon de toute la Flotte.

Son arrivée dans le Tage n'avoit pû manquer d'irriter la Cour d'Espagne: &, quoique Sa Maj. Brit. eut engagé sa Parole Royale, que son intention n'étoit pas de fomenter la moindre mesintelligence, & qu'elle ne s'étoit point proposé d'autre but dans l'envoi de cette Escadre, que de protéger le Commerce, & d'assûrer l'arrivée de la Flotte du Bresil, dont le retour intéressoit particulierement la Nation Angloise, malgré cette déclaration du Roi d'Angleterre, Mr. Patinho ne laissa pas de remettre, de la part de Sa Maj. Cath., à Mr. Keene une reponse, dans laquelle on tâchoit de démontrer, que l'envoi de la Flotte Angloise

dans

dans le Port de Lisbonne étoit préjudiciable au Commerce de toute l'Europe, par ce que l'on équippoit à Cadix la Flotte pour la nouvelle Espagne, dont la Cargaison consistoit dans les Marchandises que fournissent toutes les Nations, qui se confioient dans l'Alliance, qui subsiste entre l'Espagne & l'Angleterre; mais que, les Commerçans venans à être instruits de l'arrivée de la nouvelle Flotte sur les Côtes de Portugal, tous les esprits se mettront en mouvement, & chacun tâchera de retirer son Bien, lequel étant mêlé avec les sommes empruntées, & converties en Marchandises, on ne pourra pas aussi-tôt le ravoir, d'où s'ensuivront infailliblement des plaintes des principaux Négocians, non seulement en Espagne, mais aussi en France, en Angleterre & en Italie; que, pour appaiser cette émotion générale, il ne suffira pas que le Roi assûre les Marchands de la Parole sacrée de Sa Maj. Brit. & de la sienne propre, puisque, plus on se servira de grandes & éclatantes assûrances, plus grande sera la fermentation, que causera dans les esprits l'effet incertain qu'on peut attendre du

moyen,

moyen, dont l'on se sert, & qu'ils seront toujours persuadès, que l'Escadre de S. M. Brit. est destinée pour empêcher la sortie de la Flotte de Cadix, ou pour la surprendre en Chemin; qu'il ne suffira pas de leur offrir une escorte de Vaisseaux de Guerre, en nombre égal ou supérieur, puisqu'ils ne croiront aucune sûreté aussi réelle que celle de voir le danger éloigné. Cette Lettre finissoit en marquant, que la crainte de quelques hostilités, sur les Côtes de Portugal ou sur les Frontieres, ne pouvoit être un obstacle au renvoi de la Flotte Angloise, puis que, outre que les résolutions, que Sa Maj. Cath. prendra, demeureront encor longtems en suspens, la seule médiation amiable de la France pouvoit remettre la Concorde & l'Union entre les deux Cours. Mais Sa Maj. Port. étoit autant éloignée de vouloir recevoir la médiation de la France, que Sa Maj. Cath. l'étoit de vouloir accepter celle de l'Angleterre. Le Roi d'Espagne eut beau engager sa Parole, que la Flotte, qui venoit du Bresil, ne seroit point inquiétée dans son retour, l'Escadre Angloise n'abandonna pas pour cela
le

le Tage, & ce qui prouve évidemment qu'elle avoit un autre but que d'aſſûrer le retour de la Flotte du Bresil, c'eſt que cette Flotte arriva, ſans que l'Eſcadre de l'Amiral Norris ſe diſposât à regagner les Côtes d'Angleterre.

Pour donner plus d'ordre à ces Memoires, je crois devoir rapporter tout de ſuite l'accommodement, qui ne ſe fit que long-tems après entre les deux Cours, & qui fût l'ouvrage de la médiation des Miniſtres de France, de la Grande Bretagne & des Etats Généraux. Les Préliminaires de cet accommodement conſiſtoient dans les Articles ſuivans.

I. Que le Roi de Portugal deſavouëra la Conduite, que Mr. de Belmonte, ci-devant ſon Miniſtre à Madrid y a tenuë; & que Sa Maj. Port. fera remettre en liberté les Domeſtiques du Marquis de Capicelatro, qui étoit Ambaſſadeur d'Eſpagne à Lisbonne.

II. Que le Roi Catholique, content de ces deux démarches, fera auſſi relacher les Domeſtiques de Mr. de Belmonte, & que, vû la ſupériorité de

l'Eſpagne ſur le Portugal, Sa Maj. Cath. rappellera ſes Troupes des Frontieres de ce Royaume.

III. Que le Roi de Portugal rappellera auſſi les ſiennes immédiatement après qu'il aura reçû avis du rappel des Eſpagnols.

IV. Que, ces Préliminaires étant exécutés de part & d'autre, l'Eſcadre Britannique retournera en Angleterre, & que l'on nommera des Commiſſaires, pour s'aſſembler dans une Ville Frontiere, afin d'accommoder les différens qui reſteront à régler entre L. L. M. M. Cath. & Port.

Mais il y avoit d'autres ſujets de brouilleries. Il s'étoit commis de part & d'autre bien des hoſtilités. Dans l'Amérique le Gouverneur de *Buenos-Ayros* avoit attaqué la Colonie du Saint Sacrement, appartenant aux Portugais, par ce que contre la teneur des Traités elle favoriſoit la Contrebande, & que les Anglois ſe ſervoient de cette Colonie comme d'un Entrepôt pour leur Commerce clandeſtin.

C'étoient là des Démêlés qui ne pouvoient être terminés que par de nouvelles Négociations. Les Miniſtres Mé-

Médiateurs tinrent une Conférence à Paris, chez le Cardinal de Fleuri, à la quelle Mr. d'Acunha fut present. On convint enfin d'un accommodement: les deux premiers Articles reçurent leur exécution par l'élargissement des Prisonniers, & par la nomination respective des Ambassadeurs. Et pour ce qui concernoit le dernier Article, les Puissances Médiatrices dresserent la Minute des ordres, qui devoient être envoyés par L. L. M. M. Cath. & Port. aux Gouverneurs de *Buenos-Ayros* & de la Colonie du Saint Sacrement, pour faire cesser les hostilités.

La France eut la principale part dans cet accommodement. Les Etats Généraux des Provinces Unies y contribuërent avec beaucoup de Sagesse & de Constance; & l'Angleterre, qui avoit pris d'abord si hautement le parti du Portugal, fut contente, dès qu'elle vit que les Côtes & les Frontieres de ce Royaume n'étoient point infestés par l'Espagne, & que cette derniere Couronne se prêtoit de bonne grace aux arrangemens des Médiateurs.

Mais voilà des Matieres politiques, qui m'ont fait abandonner le fil de mes Avan-

tures; je les reprends. Je n'eus pas demeuré quinze jours à Lisbonne, que je me trouvai lié avec plusieurs jeunes Seigneurs d'un Caractere très aimable, & c'est une justice que je dois rendre à la Nation Portugaise. La Noblesse se distingue par son Affabilité, sa Politesse, & par les Manieres les plus prévenantes & les plus gracieuses envers les Etrangers. Ce fut au Marquis de Corgas à qui j'eus obligation des Connoissances que je fis. Il nous conduisit dans une Assemblée, qui se tenoit chez la Comtesse de . . . Nous y trouvâmes une Compagnie brillante de Dames & de Seigneurs, de qui nous fumes reçûs avec quelque distinction. La Comtesse nous fit la grace de nous dire, qu'elle seroit charmée que nous pussions nous amuser chez elle, durant le séjour que nous ferions à Lisbonne; que sa Maison nous étoit ouverte, & qu'elle se feroit toujours un plaisir & un honneur de nous y voir: elle nous fit même la politesse dès ce même jour-là de nous retenir à souper. Elle nous donna la Compagnie de quelques Dames de ses Amies, & de plusieurs Seigneurs. Le repas fut somptueux, & fut animé

de

de la joye la plus vive. Le Marquis de Corgas me demanda, ce que je pensois du Portugal, si les Dames m'y paroissoient aussi belles & aussi aimables qu'en France? C'étoit là me fournir une occasion de faire l'éloge de celles, avec qui j'avois l'honneur de me trouver. Je ne sçais ce que je repondis; mais je me souviens, que ma reponse me valut des remercimens bien obligeans de la part de ces Dames: & je dois adjouter, que je laissai parler mon Cœur dans le Compliment que je leur fis; car il est vrai qu'elles étoient toutes d'un mérite distingué, & qu'à la figure la plus capable de plaire elles joignoient des manieres, où il y entroit tant de graces & tant de charmes, que j'en étois enchanté. Mais celle, dont la vûë fit plus d'impression sur mon Ame, fut la Fille de la Comtesse de. . . . Peut-être me serois-je proposé de faire la Conquête de son Cœur, si je n'avois démêlé, durant le repas, par quelques regards, qu'elle jettoit à la dérobée sur le Comte de Frequez, que ce jeune Seigneur avoit triomphé de son Indifférence. Je ne tardai pas à en être entierement convaincu. L'on

ſe partagea après le Souper en différentes bandes, pour joüer & pour s'entretenir. Le Comte de Frequez, dont le Caractere étoit très liant, & qui étoit à peu près de mon âge, me fit la Politeſſe de m'aborder & de lier Converſation avec moi. Je ne ſçais s'il ne s'étoit pas apperçû, que durant le repas mes yeux avoient été ſouvent attachés ſur Dona Clara, (c'étoit le nom de ſa jeune Maitreſſe) & il vouloit ſans doute ſçavoir ce que j'en penſois; ainſi, après nous être entretenus pendant quelques momens de Choſes indifférentes, il me demanda, ſi les Complimens, que j'avois faits aux Dames, avec qui nous venions de ſouper, s'addreſſoient indifféremment à toutes, ou s'il n'y en n'avoit pas quelqu'une qui y eut plus de part que les autres? Vous étes mauvais, Monſieur le Comte, lui repondis-je; car ce que vous me dites me prouve, que vous avez ſans doute fait quelques remarques, qui vous font ſoupçonner quelque choſe de mes ſentimens. Mais ſçavez vous, que j'en ai fait auſſi de mon côté, qui ne me laiſſent pas ignorer les votres? Eh, comment donc cela, je

vous prie, reprit-il? Eh, mon Dieu, Monſieur, lui repliquai-je, croyez qu'il ne faut pas beaucoup de ſcience, pour entendre le langage des yeux: j'ai lû dans les votres beaucoup de tendreſſe, comme vous avez pû lire dans les miens beaucoup d'admiration, & c'eſt, je crois, le même objet qui nous inſpiroit ces différens ſentimens. Je ne vous en demande pas d'avantage, me repondit-il; mais m'aſſûrerez vous, que dans vos ſentimens il n'y entre pas quelque Commencement d'amour? Car je ne vous cache pas, que j'aurois bien plus de plaiſir à être votre Ami qu'à devenir votre Rival. Et là deſſus il m'avoüa, que Dona Clara poſſédoit toute ſa tendreſſe, & qu'il avoit lieu de ſe flater d'en être aimé; mais que la Comteſſe de. . . ne paroiſſoit guéres diſpoſée à ſouffrir, que ſa Fille conſultât ſon inclination; que le Marquis de Lagna avoit trouvé l'art de s'inſinuer dans les bonnes graces de cette Dame, & que, quoiqu'il fut odieux à ſa Fille, qu'il fatiguoit par ſes aſſiduités, elle ſeroit cependant peut-être forcée de recevoir ſa foi, & de lui engager la ſienne.

Cette Confidence, que me fit le Comte, fut accompagnée de mille marques d'Amitié, dont il m'accabla. Il me dit, qu'il espéroit que je lui ferois le plaisir de vivre familierement avec lui, & qu'il ne dépendroit pas de lui que je ne fusse très content du séjour que j'avois à faire à Lisbonne. Il me proposa de me présenter le lendemain à l'Infant Don Emanuel (1), qu'il me dit l'honnorer de son Amitié: il m'apprit, que le goût, que ce Prince avoit pour le plaisir, rendoit sa Cour très galante; que j'aurois par là occasion de

(1) La Princesse des Asturies reçut une Lettre du Roi de Portugal son Pere, qui lui marquoit, que le Prince Don Emanuel s'étoit absenté du Royaume, sans qu'on en sçut la raison, ni quelle route, il avoit pris, n'ayant que quatre ou cinq Personnes avec lui; mais qu'une Dame, que ce Prince ne voyoit pas indifféremment, étoit disparuë quelque tems auparavant; qu'ainsi Sa Maj. Port. prioit S M. C., si le Prince passoit dans ses Etats, de l'engager à retourner à Lisbonne, & si l'on trouvoit la Dame, de la faire mettre dans un Couvent. Mais tout ce qu'on en a pû sçavoir, c'est que ce Prince étoit passé à Valladolid, d'où il s'étoit rendu à Bayonne, sans qu'on ait entendu parler de la Dame,

de lier Connoissance avec la plûpart des jeunes Seigneurs, qui la composoient. J'acceptai avec reconnoissance l'offre du Comte. Il voulut sçavoir l'endroit où je demeurois, & me promit de me venir prendre le lendemain dans son Carrosse, pour me conduire chez le Prince. Je trouvai sa Cour telle qu'elle m'avoit été dépeinte, c'est-à-dire, composée de toute la jeune Noblesse Portugaise, qui, à l'exemple du Prince, sembloit ne respirer que la joye, la galanterie & le plaisir; aussi, durant un quart d'heure que j'eus l'honneur de m'entretenir avec lui, il ne me parla que de la Cour de France, à qui il ne donnoit la préférence par dessus toutes les autres, que par ce que certain air de géne & de contrainte, qui ne regne que trop dans les autres Cours, & qui en rend le séjour insupportable, étoit banni de celle de France. Vos Dames, me dit ce Prince, sont aimables, & semblent ne s'occupper que du désir de plaire, & ce qui fait qu'elles y réüssissent, c'est que la douceur de leurs manières repond à celles de leur Caractere. Elles ne croyent pas, que leur honneur soit intéressé à

se parer des dehors d'une Vertu sauvage & farouche: il entre, au contraire, dans leurs façons un air d'Aisance & de Politesse, qui rend leur Commerce le plus charmant du Monde, & le plus propre à former des Cavaliers galans & accomplis. Voyez si je sçais rendre justice aux Dames de votre Nation. Ce que j'en viens de dire cependant, adjouta-t-il, n'est que sur le rapport que l'on m'en a fait; mais je suis fort tenté de sçavoir par moi même, s'il est sincere. Le Prince me parla en suite de la Duchesse de . . ., de la Maréchale de . . ., & de quelques autres Dames de la Cour, dont-il sçavoit bien mieux que moi les galantes Avantures. Il me demanda, si ce qu'on lui en avoit raconté, & qu'il me repeta, étoit véritable? Quoique les Histoires de ces Dames ne fussent pas un mystére, je repondis cependant que, n'ayant encor fait aucune apparition à la Cour, j'ignorois entierement ce qui s'y passoit. Voilà un trait de discrétion, reprit ce Prince, que je n'oublierai pas; mais j'espere, adjouta-t-il, que vous serez une autre-fois un peu plus sincere avec moi; car je veux que vous

me

me fassiez le plaisir de me voir souvent.
Je repondis par une profonde Revérence à cette glorieuse Invitation, & je me fis depuis un devoir d'honneur de faire exactement ma Cour à cet aimable Prince.

Don Frequez me fit remarquer parmi les jeunes Seigneurs, dont il étoit entouré, le Marquis de Lagna. Fut-ce un mouvement d'une Antipathie naturelle, ou la vûë de ce jeune Seigneur avoit-elle véritablement quelque chose de rude & de rebutant, ou, peut-être m'intéressant, sans m'en apperçevoir, plus que je ne pensois pour l'aimable Dona Clara, je commençois à partager avec elle sa haine pour le Marquis? Quoiqu'il en soit, je me rappelle que les sentimens, qui s'éleverent en mon Cœur dans cette premiere entrevûë, ne lui furent pas favorables. Je crus remarquer dans sa Physionnomie un certain, je ne sçais quoi, que je ne pouvois définir; mais qui me revoltoit. Je ne pus m'empêcher d'en faire l'aveu à Don Frequez. Il me repondit, que la Physionnomie de son Rival n'étoit pas trompeuse, & que j'en serois bientôt

convaincu, si j'avois occasion de faire quelque Connoissance avec lui.

Cette occasion ne pouvoit manquer de se présenter. La Comtesse de . . . m'avoit fait trop de politesses, pour que je ne fusse pas empressé à lui rendre de fréquentes visites, & Don Lagna ne manquoit à aucune des Assemblées qui se tenoient chez cette Dame. Je ne fus plus regardé comme Etranger dès la seconde-fois que je parus chez elle. Dona Clara en particulier, qui étoit peut-être instruite de la Confidence que m'avoit fait Don Frequez, me laissa juger par l'accueil gracieux qu'elle me fit, qu'elle me revoyoit avec plaisir; mais, comme je ne cherche pas à me flatter, je crois que je dus à l'envie, qu'elle avoit de mortifier Don Lagna, qui poussoit la Jalousie à l'excès, les marques de bonté, dont elle m'honnora. J'avoüe, que je me fis un plaisir malin de seconder ses vûës. Je lui dis, que je devois à Don Frequez, dont je ne manquai pas de parler avec éloge, l'honneur que j'avois eu de présenter mes respects au Prince, & la reception obligeante qu'il m'a-

m'avoit faite. Et vous penſez donc, Monſieur, me repondit Don Lagna, que ce ſoit là une obligation, dont vous ne pouviez être redevable qu'au Comte; car je ſuis aſſûré, qu'il n'aura pas oublié de vous vanter ſon Crédit auprès du Prince, du moins eſt il aſſez bon pour s'imaginer, qu'il eſt de tous les Courtiſans celui qui en eſt le plus aimé; mais il ſeroit aiſé de le détromper de cette erreur, qui lui plait. Je ne ſçais, Monſieur, lui repondis-je, autant pour augmenter ſon dépit jaloux que pour obliger Dona Clara, ſi le Comte a la faveur du Prince; mais je crois, que tous ceux qui le connoiſſent ne deſavouëront pas qu'il n'en ſoit très digne.

Un ſourire malin de Dona Clara me fit comprendre que je la ſervois ſelon ſon goût; auſſi continüai-je à donner de grandes loüanges au Comte. Une pareille Converſation n'étoit pas aſſez amuſante pour Don Lagna, pour qu'il n'en déſirât pas la fin avec ardeur. Il crut, qu'au moyen d'une partie de Jeu il s'épargneroit la peine qu'il avoit, d'entendre l'éloge que je faiſois de ſon Rival; mais cette premiere mortifica-

tion fut ſuivie d'une ſeconde, encor plus déſeſpérante pour lui. Il voulut engager ſa Maitreſſe; mais elle lui répondit, que le plaiſir, qu'elle auroit de m'entretenir, & de m'entendre parler de la France, l'amuſeroit d'avantage. Ce fut là mettre le comble à la déſolation du Marquis. Sa Jalouſie fit qu'il commença à me regarder dès lors comme un nouveau Rival: & que ne fis-je pas, pour l'entretenir dans cette erreur! Peu de jours ſe paſſoient que je n'euſſe quelqu'entretien particulier avec Dona Clara. Ce n'étoit pas cependant de mon amour que je lui parlois; car je m'étois lié d'une amitié étoite à Don Frequez, & je me ſerois crû coupable d'une Perfidie monſtrueuſe, ſi j'avois eſſayé de lui enlever le Cœur de ſa jeune Maitreſſe. J'en étois ſi éloigné, qu'oubliant mes propres intérêts, je ne m'occuppois que de ceux de mon Ami, qui n'avoit pas, comme moi, la liberté de s'entretenir avec Dona Clara. La Comteſſe ſa Mere, qui lui deſtinoit Don Lagna pour Epoux, l'avoit condamnée à ne parler à Don Frequez que lorſque le devoir d'une bienſéance indiſpenſable l'exige-

roit. Ces deux Amans tâchoient de se dédommager de cette dure Contrainte, par le plaisir qu'ils avoient de s'écrire souvent. Je devins en peu de tems le Confident de tous leurs secrèts, & ils se reposoient si fort l'un & l'autre sur ma discrétion, qu'ils ne craignoient pas de me confier leurs Lettres. Je ne sçais, si Don Lagna n'en n'eut pas quelque soupçon, ou peut-être s'imagina-t-il que je partageois avec Don Frequez la tendresse de Dona Clara. Quoiqu'il en soit de ces Conjectures, qui peut-être étoient fausses, je remarquai, que le Marquis commençoit à me voir d'un très mauvais œil: ou il affectoit de ne point me parler, lorsque nous nous trouvions ensemble chez la Comtesse, ou, s'il me parloit, ses discours étoient toujours mêlés de quelques railleries, que j'aurois bien dû à la vérité lui pardonner, par ce qu'outre qu'elles n'avoient rien de grossier & d'offensant, elles n'étoient pas de plus assaisonnées d'un certain sel, qui put me piquer; mais je ne pouvois lui pardonner l'intention qu'il avoit de m'offenser. Je n'en serois pas cependant venu à quelque coup d'éclat, si Don Frequez,

dont

dont les rapports pouvoient m'être ſuſpects, ne m'eut averti, que Don Lagna tenoit des diſcours, qui n'étoient pas bien avantageux à ma gloire. Ma bouillante vivacité ne me permit pas d'en demander l'explication : je n'écoutai que la voix de la Vengeance, & ne ſongeai qu'à en hâter le moment.

Don Frequez, qui n'avoit pas peut-être crû que je vouluſſe pouſſer ſi loin le reſſentiment, me dit, que le mépris étoit l'unique voye que je devois employer pour me venger; mais, mon cher Marquis, adjouta-t-il, voulez vous que je vous indique un moyen infaillible de mortifier Don Lagna de la maniere la plus humiliante? Quelqu'importuns que ſoient les ſoins qu'il rend à Dona Clara, il ne ſe laſſe cependant pas de lui donner ſouvent quelque Sérénade nouvelle. Délivrons la, ſi vous le voulez bien, d'un bruit qui la fatigue; elle vous en fera ſes remercimens, & vous apprendrez par là à Don Lagna, que vous étes un Rival plus redoutable qu'il ne le publie. Mais, quoi donc, repris-je? Me contenterai-je de diſperſer une miſérable Troupe

de

de Joüeurs d'Instrumens? Ce n'est pas là assûrement un trait de valeur qui puisse me faire honneur, & je crois qu'il me seroit plus glorieux, de mésurer mon Epée avec . . . Eh, mon Dieu! mon cher Marquis, me repondit Don Frequez, sans me laisser le tems d'achever, croyez que le parti, que je vous propose, est le meilleur; vous en verrez les suites: ou vous serez témoin de la lâcheté de votre Ennemi, ou, s'il ose paroître, vous aurez l'avantage que vous désirez, qui est d'éprouver vos forces contre lui.

Cette derniere raison fixa mes Irrésolutions. Je me déterminai à me rendre vers les onze heures du soir sous les fenêtres de Dona Clara. Je ne voulus me faire suivre que de deux de mes Domestiques; car je ne croyois pas qu'un plus grand nombre fut nécessaire pour l'exécution de mon dessein. Je n'eus pas à attendre long-tems mon Ennemi, je le vis paroître à la tête de cinq ou six Joüeurs de Guitarres & d'autres Instrumens. Je commandai à mes gens de les éloigner: &, s'ils refusoient d'obéïr, de fondre sur eux l'Epée à la main. Mes ordres furent

exé-

exécutés: cette misérable Troupe fut bientôt dispersée. Mais, tandis que mes Domestiques la mettoient en fuite, Don Lagna s'avança vers moi brusquement, & m'attaqua vivement. Le Combat ne dura pas long-tems. Le premier coup, que mon Ennemi me porta, me perça la Cuisse de part en part; mais ce fut la l'unique blessure que je reçus. Don Lagna ne put résister à la fureur, avec laquelle je le poussai. Plusieurs coups, qu'il ne put parer, le firent tomber, baigné dans son sang. L'intérêt de ma sûreté vouloit que je m'éloignasse promptement; mais l'ardeur, qui m'avoit soutenu dans l'ardeur du Combat, m'abandonna dès que ma vengeance fut satisfaite. J'étois si épuisé de sang, qu'il falut que mes Domestiques, qui m'avoient rejoint, me portassent entre leurs bras jusques chez moi. Que l'on juge, quel dut être la désolation de mon Pere, lorsqu'il me vit dans cet état. Je lui dis, pour le rassûrer, que ma blessure n'étoit pas dangereuse; mais je ne crus pas lui devoir cacher, que je croyois avoir tué mon Ennemi, dont je lui dis le nom. Il n'y avoit pas un seul moment

ment à perdre. Don Lagna étoit d'une Famille diſtinguée ; il faloit ſe hâter de me dérober aux rigoureuſes pourſuites, qui alloient être faites contre moi.

Le Marquis de Corgas étoit l'Ami de mon Pere ; ce fut chez lui qu'il ſe détermina de me conduire, après que l'on ſe fut contenté de bander ma playe. Le Marquis ſe fit un plaiſir de me donner chez lui un azile, & promit d'employer tout ſon Crédit & celui de ſes Amis, pour aſſoupir la malheureuſe affaire qui venoit de m'arriver. Mais, pour qu'il ne prit pas des méſures inutiles, il faloit qu'il fut parfaitement inſtruit de quelle maniere les choſes s'étoient paſſées. Je ne pus refuſer de lui en faire un fidelle récit, & il ne m'étoit pas aſſûrement avantageux. Si Don Frequez fut blamé, je ne le fus pas moins, pour avoir eu la ſimplicité d'adjouter foi à ſes rapports, que ſa Jalouſie contre Don Lagna auroit dû me rendre ſuſpects. Mais le mal étoit fait, & il s'agiſſoit d'y apporter un prompt reméde.

Une bande d'Archers étoit déjà accouruë à notre Hôtelerie, pour ſe ſaiſir
de

de moi. Ils firent bien des perquisitions, interrogerent notre Hôte, pour sçavoir de lui l'endroit où j'étois ; mais il ne pouvoit leur apprendre ce qu'il ignoroit lui même. Don Corgas, avant que de faire quelque démarche en ma faveur, voulut sçavoir si les blessures du malheureux Don Lagna étoient dangereuses. Il alla le voir lui même, sous le prétexte de faire un Compliment de Condoléance à sa Famille, à qui il étoit étroitement lié. On lui dit, que les Chirurgiens avoient repondu de la Vie du blessé, mais que ce ne seroit qu'avec peine qu'il pourroit recouvrer ses forces, à raison de l'abondance de sang qu'il avoit repandu. Cette heureuse Nouvelle transporta de joye le généreux Marquis, & il se hâta de venir nous l'apprendre. Mais, quoique Don Lagna soit hors de danger, adjouta-t-il, cela n'empêche pas que ses Parens ne soient animés d'une furieuse Colére, & je ne sçais s'il sera facile de les appaiser, ou de rendre leurs poursuites inutiles. Je ne vois qu'un seul moyen qui puisse nous réüssir, c'est de s'addresser à la Comtesse de . . . Un fidelle récit de

tout ce qui s'eſt paſſé fera que toute ſa haine ſe tournera contre le perfide Don Frequez: &, ſi nous pouvons l'engager à faire une viſite aux Parens de Don Lagna, je ne doute pas qu'elle ne vienne à bout de leur faire entendre raiſon, & de les calmer. Lorſqu'ils ſeront appaiſés, adjouta Don Corgas, en addreſſant la parole à mon Pere, je vous conſeille Monſieur, de leur faire une viſite.

Le Marquis eut la bonté de parler le même jour à la Comteſſe de . . .; il ne put lui apprendre la Cauſe de mon démêlé avec Don Lagna ſans me diſculper, & ſans faire un portrait odieux du lâche Don Frequez. C'étoit lui en effet, qui, dans le deſſein de ſe défaire de ſon Rival, ſans s'expoſer lui même à aucun péril, m'avoit par de faux rapports animé contre lui, & qui, abuſant de ma Crédulité, m'avoit précipité dans le malheur qu'il vouloit éviter. La Comteſſe, qui m'avoit crû plus coupable que je ne l'étois, ne put entendre le récit du Marquis, ſans déteſter les noirs artifices de Don Frequez. Elle promit de s'intéreſſer en ma faveur, & elle le fit avec ſuccès. Elle inſtrui-

ſit les Parens de Don Lagna de tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Le Traitre! le Perfide! s'écria le bleſſé, après avoir écouté le récit de la Comteſſe. La lâcheté peut-elle être pouſſée plus loin! Oſer m'accuſer, d'avoir tenu des diſcours offenſans ſur le Compte d'un Homme que j'eſtime, dont le mérite même m'a allarmé au point que j'ai craint qu'il ne fit trop d'impreſſion ſur le Cœur de Dona Clara! Ah! il étoit juſte, que cet Etranger, qui ſe croyoit outragé, courut à la vengeance: non ſeulement je lui pardonne celle qu'il a tiré de moi; mais je veux ne rien oublier pour mériter ſon amitié. Mais ſa haine ne fit que changer d'objet: il jura, que, dès qu'il auroit recouvré ſes forces, le perfide Don Frequez ſeroit immolé à ſa juſte fureur.

Telles étoient les diſpoſitions de Don Lagna, contre lequel j'avoüe que je m'étois prévenu trop légérement. Mon Pere alla le lendemain avec Don Corgas chez la Comteſſe, pour ſçavoir quel auroit été le ſuccès de ſa viſite. Elle leur raconta tout ce que je viens de rapporter, & elle leur apprit de plus, que les Parens du bleſſé ne con-

ſervoient aucun reſſentiment contre moi. Mon Pere ſe hâta de les aller voir, pour leur témoigner combien il étoit ſenſible à la bonté qu'ils avoient de m'excuſer : il vit auſſi Don Lagna, qui eut la générosité de parler de moi avec éloge, & de demander des Nouvelles de ma ſanté. Mon Pere, après lui avoir témoigné la douleur que j'avois de m'être malheureuſement laiſſé ſéduire par un Traitre, lui dit, que, dès que ma foibleſſe me permettroit de quitter le Lit, j'aurois l'honneur de venir l'aſſûrer moi même du regret, dont j'étois pénétré pour tout ce qui s'étoit paſſé.

Ce fut effectivement la premiere viſite que je fis dès que je fus en état de ſortir. Les ſentimens généreux de Don Lagna m'avoient fait revenir des ſentimens deſavantageux que l'on m'avoit donnés de lui; l'amitié & l'eſtime avoient pris dans mon Cœur la place de cette Antipathie, ou, pour mieux dire, de cette haine injuſte, dont j'avois été animé contre lui ; ainſi ce fut avec toutes les marques de la plus vive douleur, & du plus ſincere repentir, que je lui fis mes excuſes. Mais il ne me laiſſa pas le tems de faire toutes

celles que je lui devois; il m'interrompit plusieurs fois, pour me faire mille protestations d'une amitié sincere. Il ne sçavoit qu'une partie des trahisons de Don Frequez: je ne lui en laissai ignorer aucune. On peut juger, si le récit, que je lui fis, a calmé les sentimens de Colére, dont il étoit animé, & dont il ne me fit pas un mystére. Il me dit, que, si je demeurois encor quelque tems à Lisbonne, je serois instruit des projets de vengeance qu'il méditoit. Je ne sçais, Monsieur, lui repondis-je, si je vous laisserai le tems de les exécuter; car vous ne pouvez pas douter, que mon ressentiment ne doive être aussi vif que le votre: &, à moins qu'une honteuse fuite ne dérobe notre Ennemi commun à ma fureur, j'ose bien vous repondre, que vous n'aurez pas le plaisir de tremper vos mains dans le sang de ce Traitre.

C'étoit en effet mon dessein, de lui arracher la Vie, & peut-être dès le même jour, que je fus en état de sortir, auroit-il succombé sous mes coups, si je n'avois appris qu'il s'étoit retiré dans une de ses Terres. Je n'étois pas d'humeur d'attendre qu'il revint à la Ville;

Ville; j'étois résolu, ne consultant point les périls, où je me livrerois, d'aller le chercher, de l'obliger à mettre l'Epée à la main, ou de lui passer la mienne à travers du Corps, si la lâcheté lui faisoit refuser le Combat. Impatient de satisfaire ma vengeance, j'ordonnai à mon Valet de Chambre de s'informer de la route que je devois prendre, pour me rendre chez mon Ennemi; mais il ne crut pas devoir exécuter mes ordres sans en avoir averti mon Pere, qui, connoissant la vivacité de mon tempérament, & ne doutant pas que je ne fisse un mauvais parti au perfide Don Frequez, s'il tomboit entre mes mains, avoit résolu de me faire quitter incessamment le Portugal: il avoit même déjà commandé à ses gens de s'informer, s'il n'y avoit pas quelque Vaisseau, qui fut prêt à faire voile pour l'Angleterre. Il s'en étoit heureusement trouvé un, qui devoit profiter du premier vent favorable pour partir. Mais c'étoient là des dispositions, dont mon Pere m'avoit fait un secrèt, & je n'en fus instruit que lorsque mon Valet de Chambre lui eut fait part de mon dessein. Sans me fai-

re connoître qu'il le sçut, il me dit, qu'il espéroit que nous pourrions nous embarquer le lendemain, & qu'ainsi nous n'avions que le tems nécessaire pour faire nos adieux, & tout de suite il ordonna, que l'on mit les Chevaux au Carrosse.

Je ne pus m'empêcher de me plaindre, de ce qu'un départ si précipité m'ôtoit le tems de pouvoir assez connoître la Cour de Portugal. Mon Pere me repondit, que des raisons importantes, que je ne pourrois manquer d'approuver lorsque je les sçaurois, l'avoient déterminé à ne pas faire un plus long séjour à Lisbonne. Il m'étoit aisé d'en soupçonner une partie, & j'allois bientôt apprendre que je ne m'étois pas trompé. Nous allâmes chez le généreux Marquis de Corgas, à qui nous avions bien des actions de graces à rendre. Il parut surpris, lorsque nous lui apprimes, que nous étions à la veille de nous séparer de lui: il eut la Politesse de faire à mon Pere les plus pressantes instances, pour l'engager à différer son départ de quelques semaines; mais il ne put l'obtenir. Nous quittâmes cet aimable Seigneur, en lui réitérant

térant nos remercimens. Nous allâmes de là voir Don Lagna & son illustre Famille. Quoiqu'il fut encor très foible, il ordonna qu'on l'habillât, pour nous recevoir. Les marques d'amitié, que j'en reçus, augmenterent la douleur & la confusion que j'avois, de m'être laissé prévenir contre un Homme si digne de mon estime. Nous terminâmes enfin nos visites par celle que nous rendimes à la Comtesse de... J'aurois été charmée de faire mes adieux à Dona Clara: je ne lui aurois pas câché, que je partois autant pénétré d'estime pour Don Lagna, que rempli de mépris pour le lâche Don Frequez; mais, aveuglée par la Passion qu'elle conservoit pour cet indigne Amant, elle ne quittoit pas le Lit depuis que le bruit de ses trahisons s'étoit repandu dans la Ville. La Comtesse nous dit, qu'elle n'attendoit que le retablissement de la santé de Don Lagna, pour lui offrir la main de sa Fille, & que, si elle refusoit de le recevoir pour Epoux, elle ne lui laisseroit point d'autre parti à prendre que celui du Couvent. Si je ne loüai pas ouvertement la fermeté de la Comtesse, je ne pus du moins m'em-
 pêcher

pêcher de m'étendre fur les loüanges de celui dont elle venoit de nous parler.

Nos adieux étant faits, nous revinmes à notre Auberge. Mon Pere, qui, inftruit par mon Valet du projet que je méditois, craignoit que je ne lui échappaffe, m'ordonna de lui faire Compagnie jufqu'au Souper. Je me doutai bien que c'étoient des Leçons que j'allois recevoir; car il avoit pour méthode, de ne me reprendre de mes fautes, qu'après m'avoir laiffé le tems de me les reprocher à moi même. Je vous ai promis, mon Fils, me dit-il, de vous dire les raifons qui me font hâter mon départ; je vous avoüe donc, que votre trop grande vivacité en eft l'unique Caufe. Ma vivacité, Monfieur, repris-je avec étonnement? Oui, mon cher Marquis, me repondit le Comte, c'eft elle feule qui m'a fait ordonner, avant même que vous fuffiez entierement rétabli, que l'on cherchât un Vaiffeau, qui fut prêt à partir: &, ne conviendrez vous pas, que ce départ précipité ne s'accorde pas avec vos deffeins? Mais, fans vous parler des dangers où ils vous auroient expofé,

je vous le demande, pensez vous que votre honneur soit intéressé à vous venger d'un Fourbe? C'est un mal que vous vous soyez laissé séduire par ses artifices; mais est-ce une tâche pour votre gloire? Est-ce celui qui est trompé, ou celui qui trompe, qui est décrié dans le Monde? L'unique vengeance, que l'on doive tirer de ces sortes de gens-là, c'est de les mépriser autant qu'ils sont méprisables: &, si l'on a à rougir, c'est d'avoir noüé quelque Commerce avec eux, & ce n'est qu'en rompant avec eux que l'on peut reparer le tort, que l'on avoit fait à sa réputation, en les fréquentant. Mais, croyez vous, Monsieur, repris-je, que l'on doive laisser leurs Perfidies sans Châtiment? Et n'en sont-ils pas assez punis, repartit le Comte, par la perte de leur honneur, lorsqu'elles viennent à éclatter? Quel misérable, dont le sort ne soit préférable à celui de Don Frequez? Sa Lâcheté, & ses Trahisons sont connuës: peut-il à présent espérer d'être souffert dans la Compagnie des honnêtes gens? Que d'humilians reproches n'est-on pas en droit de lui faire, & combien ne s'en fait-il

pas à lui même, s'il lui reste encor quelque sentiment d'honneur?

Mon Pere entra en suite dans le détail de toutes les fautes dont je m'étois rendu coupable. Je vous ai déjà avertis, me dit-il, que vous deviez vous défier de cette trop grande facilité, que vous aviez, à donner légérement votre Confiance. Est-ce avoir de la prudence que de se livrer à un Homme que l'on ne connoit pas, & à qui on ne parle que pour une premiere-fois? Quelles ont été les suites de cette premiere faute? Vous épousez les sentimens d'un Perfide, qui vous trompe; vous vous prévenez sans raison contre un Homme, dont vous ne jugez que sur les idées que vous en donne son Rival; vous ne lui aviez pas encor parlé que vous aviez formé le dessein de le mortifier, & vous vous étes fait un malin plaisir de l'exécuter. N'auriez vous pas dû être touché de sa modération? Vous avouëz, qu'il s'est contenté de vous repondre par quelques railleries; mais, avoient-elles rien qui put vous offenser? Et, lorsque la raillerie est innocente, n'est-ce pas être brutal, que de s'en choquer? Et, tout bien con-

considéré, ne pensez vous pas, qu'il y a plus de mal à se fâcher mal à propos, qu'à ne se fâcher pas lorsqu'on vous en donne sujet? Un peu d'usage du Monde, ne doit-il pas apprendre à sçavoir distinguer les Choses, qui obligent d'avoir du ressentiment, de celles qui n'y obligent pas? Et, s'accommode-t-on dans le Commerce du Monde d'un esprit, qui ne sçait pas entendre la raillerie? Aveuglé par votre Prévention, vous avez prêté à Don Lagna une intention de vous offenser, qu'il étoit bien éloigné d'avoir. Ah, c'est là une Justice, repris-je que je ne sçaurois lui refuser. J'ai tort, j'en conviens; mais la faute, que je ne puis me pardonner, c'est d'avoir pû adjouter foi, sans hésiter, aux rapports qu'un Traitre ne me faisoit, que pour me faire servir à son injuste vengeance. Il est vrai, reprit le Comte, que c'est avoir poussé un peu loin la Crédulité; car, outre que ces rapports devoient vous paroître très suspects, pouviez vous les entendre sans perdre le peu d'estime que vous conserviez pour celui, qui avoit la bassesse de les faire? Qu'un Ami nous avertisse de nos défauts, qu'il se fasse un devoir de pren-

dre

dre notre défenſe, lorſque l'on parle de nous peu avantageuſement ; mais, que doit on penſer de lui, lorſque, par des rapports indiſcrets, il cherche à nous embarquer dans des affaires fâcheuſes, mais ſi ces rapports ſe trouvent faux? Or, n'aviez vous pas lieu de ſoupçonner, que ceux, que l'on vous faiſoit, étoit de cette nature? La Sageſſe ne demandoit-elle pas, que vous priſſiez le ſoin de vous inſtruire de la vérité, avant que d'en venir aux remédes extrêmes? Et, dans la ſuppoſition que vous euſſiez été réellement offenſé, n'auriez vous pas dû m'en avertir, pour chercher enſemble les tempéramens que la Religion & l'honneur peuvent permettre en pareil cas ? L'Enormité d'un Combat ſingulier n'avoit-elle pas de quoi vous effrayer? Et pouviez vous douter, que ce ne fut une ſuite infaillible de la démarche inconſidérée, qui vous étoit conſeillé par un Traitre? Vous a-t-il ſeulement offert de partager avec vous le danger? Sa lâcheté, à ſouffrir que vous vous y expoſaſſiez ſeul, ne devoit-elle pas vous faire ſoupçonner, qu'il vous deſtinoit à être l'Inſtrument de ſa vengeance ? Ah ! que

ne

ne m'eſt-il permis, m'écriai-je, de l'immoler lui même à la mienne, & de purger la Terre d'un Monſtre ſi odieux! Mais, mon Fils, me repartit mon Pere, eſt-ce l'Honneur ou la Religion qui vous inſpire ces ſentimens? Je vous ai déjà fait voir, qu'un honnête Homme pouvoit ſe laiſſer tromper, ſans que ſa réputation ou ſa gloire en ſouffrit, & c'eſt là le cas où vous vous trouvez. Mais je veux que vous ayez été offenſé, ne devez vous pas vous ſouvenir, que, ſi la Religion ne nous fait pas un Crime de nos premiers mouvemens, qui ſont ordinairement involontaires, elles nous en fait un de ceux qui les ſuivent? Outre que la voye de la violence n'eſt permiſe même ſelon le Monde, que lorſque l'on n'en n'a point d'autre pour reparer ſon honneur.

Une Morale ſi ſenſée mit quelque changement dans mes idées. Je jugeai, que Don Frequez étoit bien moins digne de ma colére que de mon mépris; je ne ſçais même, ſi je ne me ſerois pas fait un deshonneur d'éprouver mon courage contre lui; ainſi le moment prochain de notre départ n'avoit plus rien qui m'inquiétât. Nous

nous

nous rendimes le lendemain, dès la pointe du jour, à bord du Vaisseau qui devoit nous passer en Angleterre. Un vent favorable s'étant levé, on se hâta de tendre les Voiles, & peu de momens après nous nous éloignâmes des Côtes.

Les Commencemens de notre Navigation ne furent marqués par aucun accident fâcheux. Nous espérions que la fin repondroit à de si heureux Commencemens; mais un danger, que nous ne pouvions prévoir, changea notre sécurité en frayeur. Nous étions dans notre Chambre, qui étoit celle de Poupe, que le Capitaine nous avoit cedée. Je faisois une Lecture commune avec Mr. de Rinville, lorsque les cris des Matelots mirent l'allarme dans le Vaisseau. Nous courumes, mon Pere & moi, sur le Tillac, pour apprendre la Cause de ces cris inopinés. Elle n'étoit, hélas, que trop juste. Le Capitaine nous fit remarquer de loin un Vaisseau Corsaire, qui avançoit vers nous à force de Voiles & de Rames, & que nous ne pouvions éviter. Mais, comment soutenir le Combat qu'il alloit nous livrer? Notre Vaisseau n'étoit que

que de dix ou douze miſérables Piéces de Canon, nous n'avions que ſoixante Hommes d'Equipages, & quelques Paſſagers, dont la Phyſionnomie n'annonçoit pas un grand fonds de Réſolution & de Courage: & ce qui ſembloit rendre notre perte inévitable, c'eſt qu'il n'y avoit prêſque point d'Armes dans le Vaiſſeau. Le Capitaine paroiſſoit héſiter s'il ne ſe rendroit pas; mais mon Pere, & un Inconnu, aſſez mal mis, & qui étoit juſqu'alors demeuré confondu parmi les Paſſagers, lui repréſenterent vivement, que ce ſeroit lâcheté que de refuſer le Combat; que notre ſort ſeroit plus glorieux, ſi nous perdions la Vie les Armes à la main, que ſi nous tombions entre les mains d'un troupe de Barbares, dont nous aurions à eſſuyer des traitemens plus cruels que la mort même. Mon Pere, & le courageux Inconnu, dont j'ai parlé, firent eux mêmes la viſite de toutes les Armes qui pouvoient ſervir à notre défenſe: &, les ayant fait diſtribuer à ceux qui paroiſſoient devoir s'en ſervir avec le plus de Réſolution & de Courage, nous nous diſpoſâmes à vendre cherement notre Vie ou no-

Li-

Liberté. Ma tendresse pour mon Pere me montra la place où je devois combattre: je me rangeai à ses côtés, résolu de partager, & même de détourner sur moi seul les dangers, où son Courage, & plus encor son Amour pour moi alloit le livrer.

Notre Vaisseau, qui étoit d'une pésanteur extrême, fut bientôt joint par celui du Corsaire. Nous fimes sur lui une décharge de notre peu d'Artillerie; mais elle ne produisit aucun effet. Il eut été facile à ceux qui nous attaquoient de couler notre Navire à fond; mais, le regardant comme une proye assûrée, ils vouloient se le conserver. Le peu de Combattans, que nous avions à leur opposer, sembloient leur repondre d'une Victoire aisée: ils se flatoient même qu'ils ne seroient pas obligés d'en venir aux mains. Ils nous sommerent insolemment, que nous quittions promptement les Armes; mais nous ne nous laissâmes pas effrayer par leurs menaces: nous eumes même le Courage de jetter les premiers nos Grapins, pour en venir plûtôt à l'abordage. Mon Pere s'étoit mis à la tête de vingt Matelots, armés chacun d'un Sabre & d'un

d'un Pistolet, & le Chevalier Kenis (c'est le nom du courageux Inconnu) étoit à la tête d'un pareil nombre, armé de la même façon. Mais que pouvoit une si petite Troupe contre six-vingt Barbares, nourris dans le Sang & dans le Carnage? Ce n'étoit que par des prodiges de valeur que nous pouvions faire balancer la Victoire. Nous attendimes que nos Ennemis fussent tous rangés sur leurs bords, pour faire une décharge de nos Pistolets: elle eut tout le succès que nous pouvions désirer; dix de ces Barbares tomberent roides morts, & quelques-uns furent dangereusement blessés. Cette premiere perte ne servit qu'à accroître leur fureur. Ils fondirent sur nous le Cimeterre à la main; mais ce premier Choc ne leur fut pas avantageux. Nos Matelots, animés par les exemples de mon Pere & de l'intrépide Chevalier, se défendirent avec tant de bravoure, qu'ils firent perdre la Vie à plusieurs de ces Corsaires. Leur Chef, qui écumoit de rage, de voir la vigoureuse résistance que nous lui opposions, fit ranger à ses côtés ceux de ses Matelots, qu'il croyoit

les plus courageux, & les exhorta à réunir leurs efforts contre le brave Kenis, qui portoit partout la terreur & l'effroi. L'intrépide valeur, avec laquelle il combattoit, ne lui ôtoit rien de son Sang froid. Aucun des mouvemens des Barbares qui lui échapât, & son Courage le faisoit voler dans tous les endroits, où le danger étoit le plus pressant. Ce fut sans effroi qu'il vit le Chef des Barbares se disposer à mésurer ses forces avec lui. La Victoire ne demeura pas long-tems incertaine: le fier Corsaire, quoique soutenu par les plus braves de ses Soldats, succomba sous les Coups redoublés, dont l'accabla le Chevalier. Sa mort fit perdre Courage à nos Ennemis; plus de trente avoient été tués, & un pareil nombre avoit été mis hors d'état de combattre. Nous les sommâmes à notre tour de se rendre. Quoiqu'ils nous fussent supérieurs en nombre, ils ne balancerent pas cependant de mettre bas les Armes. Le généreux Kenis s'intéressa, pour qu'on leur laissa leur Vaisseau & une partie du butin, dont-il étoit chargé. L'autre partie fut distri-

diftribuée entre nos Matelots & les Paffagers, qui avoient eu part à la Victoire.

Tel fut le fuccès inefpéré de ce dangereux Combat, qui fembloit nous annoncer une perte inévitable. Quelle que fut l'Intrépidité, avec laquelle nous nous défendimes, mon Pere & moi nous ne pouvions cependant refufer d'avoüer, que c'étoit au Chevalier que nous devions la Vie. Nous voulumes lui en faire nos remercimes, mais fa modeftie égaloit fa bravoure. Il nous repondit, qu'il n'avoit fait que fuivre les exemples que nous lui avions donnés, & que nous lui faifions trop d'honneur, de regarder, comme un effet de fon Courage, ce qu'il avoüoit n'être que l'effet de l'horreur ou de l'indifférence qu'il avoit pour la Vie; que la fienne avoit été traverfée par tant de difgraces, qu'elle lui étoit devenuë infuportable. Un pareil difcours ne pouvoit manquer de piquer notre Curiofité. Nous priâmes le Chevalier de nous faire la grace d'accepter notre table: nous lui témoignâmes même, que nous ferions charmés, qu'il voulut confentir qu'on lui dreffât un Lit dans notre

 Cham-

Chambre; mais tout ce que nous en pumes obtenir, c'eſt qu'il nous promit qu'il nous feroit ſouvent Compagnie. Il ne put réſiſter aux preſſantes inſtances que nous lui fimes de ſouper avec nous. Il parla peu durant le repas, & conſerva juſqu'à la fin un air de triſteſſe qui nous attendrit, quoique nous miſſions tout en œuvre, pour le diſtraire de la noire mélancolie, dans laquelle il paroiſſoit plongé: il lui échappoit même, malgré lui, de profonds ſoupirs. Monſieur de Rinville ſe ſervit des motifs de la Religion les plus touchans pour le conſoler: il lui parla de la ſoumiſſion que nous devons aux ordres de la Providence, qui ne nous afflige quelquefois, que pour nous faire ſentir d'avantage le prix des faveurs ineſpérées qu'elle nous prépare. Ah, Monſieur, reprit, en ſoupirant, le triſte Chevalier, je ne ſuis que trop aſſûré, que le Ciel m'a condamné à voir chaque moment de ma Vie marqué par quelque nouvelle Infortune. Sa Colére contre moi a précedé ma Naiſſance, & elle n'a pas encor ceſſé de m'accabler de ſes coups. Par quel Crime cependant me ſuis-je rendu digne de ſes Châtimens, & en
eſt-

eſt-il de plus affreux que ceux que j'ai eu à eſſuyer ! Je n'oſerois pas vous prier, Monſieur, lui répartit mon Pere, que vous nous en fiſſiez le récit; mais, ſi c'eſt une Conſolation pour les malheureux, de décharger leur Cœur dans le ſein de ceux qu'ils ſçavent s'intéreſſer à leurs maux, j'oſe vous repondre, Monſieur, qu'il n'eſt perſonne qui prenne plus de part que nous à votre affliction, quoique nous en ignorions la Cauſe. Mais, pourrez vous l'apprendre, reprit-il, ſans frémir, d'horreur? Ne me regarderez vous pas, Meſſieurs, comme l'opprobre de la Nature, ſi je vous dis, que je ſuis le fruit honteux du plus monſtrueux de tous les Inceſtes, & le Meurtrier de mon Pere ? Un pareil Commencement de récit n'a-t-il pas de quoi vous effrayer? Mais, ſi je ſuis le plus malheureux de tous les Hommes, ſuis-je le plus coupable? Le détail de mes Avantures vous fera juger, Meſſieurs, ſi je dois inſpirer de la compaſſion ou de l'horreur. Le Chevalier baiſſa en ſuite les yeux: &, ayant donné quelques minutes à ſe recueillir, il commença ainſi ſon récit.

Je vous ai dit, Meſſieurs, quelle

étoit ma Naissance. Je dois le jour à ma Sœur, c'est-à-dire, à la Fille de mon Pere; mais le Crime n'eut point de part à cet Inceste. Mon Pere n'avoit pas encor atteint sa vingtiéme année, que sa valeur lui fit obtenir un Emploi de Capitaine de Vaisseau. Il étoit né à Hasting, petite Ville de la Province de Sussex. Les fatigues d'une Course de trois ans l'avoient épuisé: il étoit venu à Plymouth, où il avoit plusieurs de ses Amis, pour y prendre quelques mois de repos. Il n'y a pas loin de Plymouth une Ville, nommée Stanehouse, qui n'est prèsqu'entierement peuplée que de pauvres réfugiés François. Mon Pere eut occasion d'y voir une jeune Demoiselle, appellée Derbert, qui vivoit avec une vieille Tante, si peu accommodée des Biens de la fortune, qu'elles devoient, l'une & l'autre, une partie de leur subsistance au travail de leurs mains. Mon Pere, appellé le Baron Kenis, ne put voir la jeune Derbert sans s'éprendre pour elle de la plus violente Passion. Il ne tarda pas à être instruit du misérable état de celle qui avoit captivé sa tendresse. Pour se menager le moyen de l'en-

l'entretenir de son amour, il prit le prétexte de quelques ouvrages, qu'il avoit à lui donner à faire. Peut-être se flatoit-il, que rien ne lui seroit plus aisé que de triompher de l'Innocence de cette jeune beauté; mais l'Indigence n'est pas toujours l'écueil de la Vertu. Mon Pere voulut faire de riches Présens à sa nouvelle Maitresse; mais elle s'obstina à n'en recevoir aucun. Il s'épuisa en sentimens de tendresse; mais toute la reponse qu'il put obtenir de la jeune Derbert, c'est, qu'elle étoit soumise à l'Authorité de sa Tante, & qu'elle ne feroit jamais rien de contraire à ses volontés: &, pour lui ôter toute espérance, elle lui dit, que, quoiqu'elle fut très sensible à l'honneur que lui procuroit les visites qu'il lui rendoit, elle le prioit cependant instamment d'en interrompre le Cours, par ce que le soin de sa réputation lui étoit aussi cher que celui de sa sagesse. Mon Pere, qui jusqu'àlors n'avoit parlé qu'amour, crut qu'il ne pourroit assûrer son bonheur qu'en parlant d'Hymen. Il en fit la proposition, non seulement à sa Maitresse, mais encor à celle qui lui tenoit lieu de Mere.

Tout ce qu'il demanda, c'eſt que ſa Famille, qui tenoit à Haſting un rang conſidérable, ne fut pas inſtruite de ce Mariage. La jeûne Derbert & ſa Tante demanderent quelques jours de délai, pour faire leurs réflexions: elles conſulterent leurs Amies. Que pouvoit-on leur repondre, ſi non, qu'il y auroit eu de la folie à laiſſer échapper un parti ſi avantageux? Mon Pere devint donc l'Epoux de Mademoiſelle Derbert. Les Cérémonies du Mariage ſe firent ſecrétement, & il fut même réglé, que ma Grand'-Mere ne prendroit le nom de Kenis, que lorſque la Famille de mon Pere auroit approuvé ſon Mariage. Mais il ne put demeurer que trois mois avec ſa nouvelle Epouſe: il eut ordre de la Cour de partir inceſſamment pour la Jamaïque. Quelle ſéparation plus barbare! Il adoroit celle à qui il venoit de s'unir; mille-fois il fut tenté de ſacrifier les intérêts de ſa fortune à ceux de ſa tendreſſe: & ce qui augmentoit la douleur, que devoit lui cauſer une ſi cruelle abſence, c'eſt qu'il ſçavoit, que ſa chere Epouſe commençoit déjà à porter dans ſon ſein un tendre gage de leur mutuël amour. Mon Pere *lui*

laiſſa

laiſſa, en la quittant, une ſomme conſidérable d'argent, & lui promit de hâter ſon retour. Mais c'étoient d'éternels adieux qu'il faiſoit à ſa chere Moitié.

Après un mois de Navigation il fut pris par un Corſaire, fut chargé de Chaines, conduit en Eſclavage, où il demeura près de dix-ſept ans, ſans qu'il put donner de ſes Nouvelles, ni à ſes Parens ni à ſes Amis. Quel ſujet de la plus affreuſe déſolation pour ſa malheureuſe Epouſe! Six mois ſe paſſerent ſans qu'elle put être inſtruite du ſort de mon Pere. Un ſi long ſilence lui fit croire, qu'il avoit été ſubmergé dans les flots: &, pour ſurcroit d'Infortune, cette chere Tante, par qui elle avoit été élevée, & qui avoit pour elle tous les ſentimens de la plus tendre de toutes les Meres, lui fut enlevée par une mort inopinée. Elle avançoit cependant en groſſeſſe. Une Amie, qui étoit la Confidente de tous ſes ſecrèts, lui fit la grace de la retirer chez elle. La douleur trop vive, à laquelle elle ſe livroit, tant de coups redoublés, dont le ſort barbare l'avoit accablé, ne lui permettoient pas d'eſpérer un heureux

Accouchement. La chere Enfant, qu'elle mit au Monde, & qui n'avoit été nourrie que de ses larmes, lui couta la Vie. Telle fut la triste destinée de l'infortunée Derbert.

Sa généreuse Amie ramassa sur cette pauvre Enfant toute sa tendresse, & l'éleva avec autant de soin, que si elle lui eut été unie par les liens du sang. Lorsque la Raison eut commencé à éclairer son esprit de ses lumieres, elle se plaisoit à lui faire le touchant récit des tristes Avantures de sa malheureuse Mere. L'innocente Gertrude (c'étoit le nom de cette jeune Enfant) ne pouvoit retenir les larmes. Je n'ai donc plus personne, disoit elle, en se jettant au Col de celle qui lui parloit, à qui je tienne sur la Terre? Je suis donc étrangere à tout le Monde? Hélas! ma bonne Maman, adjoutoit-elle, en faisant les plus touchantes Carresses à celle qui lui tenoit lieu de Mere, que deviendrai-je, si vous m'abandonnez! Non, mon aimable Gertrude, lui repondoit celle-ci, vous serez toujours ma chere Fille. Ah! que je mourrois contente, si je vous voyois un jour renduë à la tendresse de votre Pere! Car,

Car, peut-être vit-il encor. Hélas! ne mourroit-il pas de douleur, s'il sçavoit, que ses Parens ont eu la dureté de ne pas vouloir vous reconnoître? Peut-être serez vous surpris, Messieurs, adjouta le Chevalier, en interrompant son récit, que j'aye pû être instruit de toutes les Choses que je vous raconte; mais elles m'ont été si fidellement repetées par celle, qui étoit destinée à me donner le jour, & que je n'ose appeller du nom de Mere, que le souvenir n'a pû s'en effacer de ma Memoire.

Elle m'apprit, que la Flocard (c'est le nom de la Femme, par qui elle fut élevée) avoit écrit aux Parens du Baron, qu'elle leur avoit appris son Mariage avec la Derbert, & qu'une aimable Enfant, qu'elle élevoit chez elle, en avoit été le légitime fruit; que plusieurs Personnes de probité & d'honneur, qui demeuroient à Plymouth & à Stanehouse, pouvoient en rendre témoignage. Elle m'apprit de plus, que la Flocard ne s'étoit pas contenté de cette premiere tentative; qu'elle avoit engagé plusieurs Dames de qualité à écrire

écrire les mêmes choses; mais que toutes ces Lettres avoient étés inutiles.

Il étoit arrêté dans les Décrets de la Providence, que le sort de la jeune Gertrude ne seroit pas moins infortuné que celui de sa malheureuse Mere. Elle n'avoit pas encor atteint sa treizième année, que la Flocard, qui n'avoit aucune ressource du côté de la fortune, & qui ne vivoit méme que du travail de ses mains, se voyant atteinte d'une maladie qui lui annonçoit une mort prochaine, & dont elle mourut effectivement, fut obligée d'envoyer Gertrude à Londres chez une Parente, qui voulut bien s'en charger.

Les Charmes cependant de cette pauvre Orpheline se développoient, à mésure qu'elle grandissoit, & sa sagesse égaloit sa beauté. La charitable Dame, qui l'avoit retiré chez elle, lui fut bientôt autant attachée, que si elle avoit été sa propre Fille, & elle n'oublia rien pour achever de polir son Education. Elle ne cessoit de lui repeter, que la Modestie & la Vertu sont préférables à tous les avantages de la Naissance & de la Fortune; que l'Innocence & la

Sa-

Sagesse sont les plus précieux de tous les trésors ; qu'il faloit qu'une jeune Personne, à qui la Conservation de son honneur étoit cher, fit ses délices de la retraite, & qu'elle ne se produisit dans le Monde, que lorsqu'une nécessité de devoir ou de bienséance l'exigeoit. Ce fut là aussi le genre de Vie que mena la belle Gertrude, durant plus de quatre ans qu'elle demeura chez la vertueuse Calmel. (c'est le nom de sa nouvelle Bienfaitrice) Elle ne sortoit jamais qu'en sa Compagnie, & ce n'étoit que pour aller à l'Eglise ou quelquefois à la Promenade. Une Vie si retirée n'empêcha pas, que Gertrude ne fit du bruit par sa beauté. Bien des jeunes Seigneurs Anglois tendirent des piéges à son Innocence; mais sa Sagesse, soutenuë par les Conseils & les Exemples de sa zélée Bienfaitrice, lui fit éviter les écueils où sa Vertu pouvoit échoüer. Mais elle ne put échapper à la maligne influence de sa malheureuse étoile.

Elle avoit environ dix-huit ans, lorsqu'un fatal hazard la fit connoître à un Officier, qui ne put la voir sans en devenir éperdûment amoureux. Il n'oublia

blia rien pour se menager quelqu'entretien particulier avec elle; mais, n'ayant pû réüssir, il prit le parti d'écrire à celle qui étoit chargée de l'Education de Gertrude. Il lui marqua, qu'il étoit autant charmé de la Beauté que de la Vertu de la jeune Demoiselle, dont elle prenoit soin; que les sentimens, qu'il avoit pour elle, étoient réglés par l'honneur & la probité, & qu'il ne se croiroit heureux, que s'il pouvoit unir son sort à celui de cette aimable Personne; que ce n'étoit que dans cette vûë qu'il demandoit, qu'il lui fut permis de lui rendre ses soins. Il finissoit sa Lettre en marquant, qu'il alloit attendre avec une impatience extrême la reponse dont elle seroit suivie, par ce qu'elle devoit décider de son bonheur.

La Calmel voulut sçavoir le sentiment de Gertrude avant que de repondre à cette Lettre. Celle-ci lui dit, qu'elle n'avoit jamais parlé au Cavalier qui venoit d'écrire; qu'elle ne sçavoit même si elle le connoissoit, à moins que ce ne fut un Officier, âgé d'environ quarante ans, qui avoit sans cesse les yeux attachés sur elle, lorsqu'elle étoit à l'Eglise ou à la Promenade;
qu'au

qu'au reste elle n'avoit pour lui ni aversion ni penchant. Eh bien, je suis d'avis, lui repondit la Calmel, de lui écrire, qu'il peut vous faire une visite: &, si je puis m'assûrer que ce soit pour vous un parti avantageux, il ne faudra pas hésiter de l'accepter.

D'Ankent, (c'est le nom de ce Cavalier) reçut avec les transports de la joye la plus vive la reponse que lui fit la Calmel, & vint le même jour voir l'adorable Gertrude. S'il avoit été enchanté des Charmes de sa figure, il le fut encor d'avantage de ceux de sa Conversation & de son Esprit. La violence de son amour fit qu'il ne s'informa, ni de son Bien, ni de sa Naissance: &, comme elle étoit le fruit d'un Mariage, qui, étant demeuré secrèt, pouvoit bien être regardé comme illégitime, la Calmel non seulement n'en parla pas; mais elle crut que, pour l'intérêt de Gertrude, elle étoit obligée de la reconnoître pour sa Parente. D'Ankent n'en voulut pas sçavoir d'avantage: il repondit, que les richesses n'étoient point l'objet de ses désirs; que les bienfaits du Roi, qui venoit de lui accorder un Emploi considérable, le met-

mettoient en état d'offrir à sa jeune Maitresse une fortune assez brillante, & qu'il seroit charmé de la partager avec elle. Ses Offres furent acceptées, le Contract de Mariage fut dressé peu de jours après, & le passionné d'Ankent devint l'Epoux de la belle Gertrude.

Nouveaux Epoux, ils goûterent durant deux mois toutes les douceurs de la plus tendre & de la plus parfaite de toutes les Unions. Hélas! s'imaginoient-ils, que cette Union dut être pour eux le sujet du plus affreux désespoir, & qu'elle dut le couvrir de honte & d'ignominie? Pourquoi le Ciel permit-il, qu'ils fussent détrompés d'une erreur innocente, qui faisoit leur bonheur? Je ne sçais, comment d'Ankent apprit, que la Calmel n'étoit point la Parente de son Epouse, qu'elle avoit été élevée à Stanehouse, & qu'il n'y avoit que cinq ou six ans qu'elle étoit à Londres. Ces Connoissances jetterent dans son esprit des doutes qu'il voulut éclaircir. Il prit en particulier son Epouse, pour s'informer auprès d'elle de la vérité de ce qu'il venoit d'apprendre. Après qu'elle lui eut avoüé, qu'elle n'étoit point alliée à la

Cal-

Calmel, il la conjura avec instance de ne lui rien cacher de tout ce qu'elle sçavoit de sa Naissance. Quel récit, o Dieux! plus assommant que celui qu'il va entendre! Gertrude lui raconta tout ce que la Flocard lui avoit repeté millefois. Que devint l'infortuné d'Ankent, lorsqu'il entendit prononcer le nom de la Derbert & celui du Baron de Kenis? Ce fut dans tout son Corps un frémissement universel; ses yeux égarés ne distinguent plus les objets; devenu furieux, il tire son Epée & se dispose à se la plonger dans le sein. L'infortunée Gertrude, qui ignoroit la Cause d'un si affreux Changement, se jette entre les bras de son Epoux & lui arrache les Armes des Mains. Cher & tendre Epoux, lui dit elle, en l'accablant des plus touchantes Carresses, me laisserez vous ignorer la Cause du transport qui vous agite? Ce que je viens de vous apprendre de ma Naissance, m'auroit-il renduë odieuse à vos yeux? Je suis malheureuse; mais suis-je coupable, par ce que je n'ai personne à qui je tienne sur la Terre? Mais peut-être me trompe-je; peut-être que mon Pere respire encor. Ah! si le

Ciel permettoit qu'il fut rendu à mes vœux! Ah! Fille trop malheureuse, lui repondit-il, en jettant sur elle des regards où étoient peints le trouble, la confusion, la fureur & le désespoir, c'est dans son Courroux que le Ciel a exaucé tes vœux! Tu lui as demandé qu'il te rendit ton Pere; vois le devant tes yeux! C'est à moi à qui tu dois la Vie! Monstres de la Nature! Que nous reste-t-il à désirer, si non que la Terre s'entr'ouvre pour nous engloutir! Si mon Pere avoit été saisi d'horreur, en entendant le récit, que venoit de lui faire celle qu'il ne pouvoit méconnoître pour sa Fille, y a-t-il des termes qui puissent exprimer les mouvemens, qui s'éleverent dans le Cœur de l'infortunée Gertrude, lorsqu'elle apprit qu'elle devoit la Naissance à celui de qui elle avoit reçû le titre d'Epouse? Les Carresses, qu'elle lui faisoit, cessent de lui paroître innocentes; elle oublie que c'est son Pere, pour ne se souvenir qu'à ce nom, si plein de Charmes, & qui exigeoit d'elle toute sa tendresse, il joignoit celui d'Epoux, nom, qui devoit la pénétrer de confusion & d'horreur. Tremblante pour la Vie d'un Epoux qu'elle

qu'elle adoroit, elle lui avoit arraché les Armes d'entre les mains, & elle veut dans ſon déſeſpoir tourner ces mêmes Armes contre elle même, & ce ne fut que par les efforts les plus violens, que le déſeſpéré d'Ankent put lui ôter l'Epée, dont elle alloit ſe plonger. Mais la fureur, qui l'agitoit, ne parut pas pour cela rallentie. Mon Pere, qui en craignoit les ſuites, fit venir la Calmel, qui occuppoit un Appartement reculé de l'endroit où cette triſte ſcéne ſe paſſoit: &, s'étant enfermé avec elle, après avoir renvoyé celui de ſes Domeſtiques, qui étoit allé l'avertir, vous avez voulu, Madame, lui dit-il, en jettant ſur elle des regards courroucés, aſſûrer mon bonheur, & vous m'avez rendu le plus malheureux de tous les Hommes, & vous avez aſſocié à mon malheur l'infortunée Gertrude. Pourquoi me diſiez vous, qu'elle étoit votre Parente? C'eſt ſous ce nom qu'elle m'a engagé ſa foi, & je ſuis ſon Pere, elle eſt ma Fille, j'ai été ſon Epoux: en eſt-ce aſſez, pour vous faire comprendre l'exces de ſon malheur & du mien? Mais empêchez la d'attenter à ſes jours, je vous confie le

ſoin de ſa Vie, je ne la reverrai que lorſque les mouvemens de ſa fureur & les miens ſeront calmés. Je ne vous recommande pas le ſecrèt, adjouta-t-il, vous en ſentez la Conſéquence: &, ſa douleur lui ôtant la force d'en dire d'avantage & de ſupporter la vûë de la triſte Gertrude, il ſe retira dans ſon Appartement.

Les motifs de Conſolation, que la Calmel employa, pour remettre quelque Calme dans l'eſprit de Gertrude, (mais pourquoi crains-je de l'appeller du nom de Mere, puiſqu'elle étoit deſtinée à me donner le jour?) ne furent pas inutiles; du moins parut elle renoncer au deſſein, qu'elle avoit eu, de s'arracher la Vie. Mais elle déclara, qu'elle étoit réſoluë de s'enſévelir dans une Retraite, qui la déroberoit aux yeux du Monde. Mon Pere, devenu de ſon côté un peu plus tranquille, ſe propoſoit de s'éloigner pour toujours de l'Angleterre, où il vouloit laiſſer ſa malheureuſe Fille, à qui il aſſigneroit des fonds ſuffiſans pour une honnête ſubſiſtance. Dès qu'il ſçut, qu'elle étoit un peu revenuë à elle même, il vint la trouver, & lui raconta les Choſes ſuivantes.

Il lui dit, que, peu de mois après ſon Mariage, ayant eu ordre d'aller à la Jamaïque, il avoit été obligé d'abandonner ſa nouvelle Epouſe; qu'il ne l'avoit quitté que dans l'eſpérance de revenir dans peu auprès d'elle; mais qu'il avoit eu le malheur d'être pris par des Corſaires; qu'il avoit été conduit à Tunis; que celui, qui l'avoit acheté, l'avoit envoyé avec d'autres Eſclaves dans des Mines, où il avoit travaillé durant dix-ſept ans, ſans que durant tout ce tems-là il eut pû trouver l'occaſion, ou obtenir la permiſſion d'informer ſes Parens ou ſes Amis de ſon malheureux ſort; mais que, ſon premier Patron étant mort, il avoit été vendu à un ſecond, avec qui il étoit convenu du prix de ſa rançon; qu'il n'avoit pas eu beſoin pour cela d'écrire à ſa Famille; qu'un Négociant Anglois, qui étoit alors à Tunis, lui avoit avancé la ſomme d'argent qu'il lui avoit demandé; qu'il étoit revenu à Londres, flaté du doux eſpoir de revoir bientôt ſa chere Epouſe; mais qu'en arrivant il étoit tombé dangereuſement malade; que, ne pouvant ſe rendre à Stanehouſe, il avoit écrit à un de ſes Amis, pour

le prier, de lui donner des Nouvelles de ſa chere Derbert; que celui-ci lui avoit repondu, qu'elle étoit morte, en mettant au Monde une Fille; que depuis cinq ou ſix ans l'on ne ſçavoit ce que cette Enfant étoit devenuë; que la Femme, qui avoit été chargée de ſon Education, & qui étoit une pauvre Veuve, avoit, peu de tems avant ſa mort, envoyé l'Enfant qu'elle élevoit à une de ſes Parentes; mais qu'on ignoroit, & ſon nom, & l'endroit où elle demeuroit. Mon Pere adjouta, qu'accablé de ces cruelles Nouvelles, qui lui ôtoient toute eſpérance de voir ſa chere Fille renduë à ſa tendreſſe, il s'étoit ſi fort livré à la douleur, que, durant deux mois, il avoit donné tout à craindre pour ſes jours; que, les Médecins lui ayant conſeillé de changer d'air, il étoit venu à Haſting, le lieu de ſa Naiſſance; qu'il y avoit appris la mort de ſon Frere ainé, & que ſa Famille l'avoit obligé d'en prendre le nom, qui étoit celui d'Ankent qu'il portoit, & que c'étoit ce fatal Changement de nom qui avoit occaſionné ſes malheurs. Mon Pere finit ſon récit, en diſant, que, lorſque ſes forces furent rétablies,

il étoit revenu à Londres, pour solliciter de l'Emploi, & qu'il n'y avoit que quelques jours que le Roi lui en avoit accordé un très considérable, lorsque le hazard avoit offert à ses yeux l'infortunée Gertrude.

J'ai omis, adjouta le Chevalier, bien des Circonstances, dont le souvenir s'est échappé de ma Memoire; mais, ce que je viens de rapporter, ne suffit-il pas, pour mettre, & mon Pere, & celle qui devoit me donner le jour, à couvert de tout reproche? Je reprends le fil de leurs tristes Avantures & des miennes. Quelque vive que fut la tendresse de mon Pere pour la malheureuse Gertrude, il crut cependant que le Ciel le condamnoit à ne la jamais voir. Il lui fit part du dessein qu'il avoit, de partir incessamment pour la nouvelle Angleterre, où l'appelloit le nouvel Emploi qui lui avoit été donné, & ma Mere lui déclara de son côté la résolution où elle étoit, de choisir un lieu de retraite qui la cachât aux yeux du Monde. Quelque cruelle que dut être une pareille séparation, il sembloit cependant, que l'honneur leur en fit une nécessité; ainsi ils ne songerent qu'à en hâter le

moment. Mon Pere sçavoit, que celle, à qui il avoit donné le titre d'Epouse, étoit destinée à devenir Mere. Quel comble d'horreur pour l'un & pour l'autre! Il exigea d'elle, que l'Enfant, à qui elle donneroit le jour, ne fut jamais instruit de l'Ignominie qui seroit repanduë sur sa Naissance. Elle le lui promit. Quel long tissu de cruels malheurs ne m'auroit-elle pas épargné, si elle lui avoit tenu parole? Me serois-je exilé de ma Patrie? Aurois-je été le Meurtrier de mon Pere? Aurois-je vû une Epouse, que j'adorois, bruler à petit feu, & condamnée à servir de nourriture à une troupe de Sauvages? O Dieu! est-ce par mes Crimes que je me suis attiré tous ces traits de votre implacable vengeance? Vous sçavez, que j'ai toujours respecté les ordres de votre Providence; ma résignation à vos volontés a été l'ouvrage de votre grace; mais, auriez vous pû me punir plus sevérement, si j'avois été le plus coupable de tous les Hommes?

L'infortuné Chevalier ne put prononcer ces paroles sans repandre bien des larmes; il donna quelques minutes

à

à les essuyer, après quoi il continüa ainsi son triste récit. Mon Pere ne cacha pas à sa malheureuse Fille le dessein où il étoit, de ne jamais revenir en Angleterre, & il lui témoigna, qu'il étoit charmé que ses vûës se tournassent du côté de la retraite ; mais il lui conseilla d'en choisir une, où elle n'eut à désirer aucune des douceurs & des commodités de la Vie. Il lui parla de la Province de Devonshire, & lui dit, qu'elle pourroit y demeurer inconnuë dans une Maison de Campagne qu'il lui acheteroit, & qu'il lui assûreroit un fonds, dont les revenus monteroient à trois-cent Livres Sterling par année; mais je souhaite, adjouta-t-il, que la Calmel s'engage à ne vous jamais quitter: vous ne craindrez pas de décharger votre Cœur dans son sein, puisque, outre que sa tendresse vous est connuë, elle n'ignore aucun de nos malheurs.

Mon Pere parla en effet le même jour à la Calmel, qui accepta avec joye le parti qu'il lui proposoit. Il ne s'agissoit plus que d'acheter la Maison, qui devoit servir de retraite à ma Mere. Cette emplette fut bientôt faite: &,

mon Pere l'ayant fait meubler proprement, il y conduisit lui même ma. Mere, à qui il donna une Femme de Chambre & un Valet. Outre la Pension, qu'il lui avoit assûrée, il lui laissa encor une somme considérable d'argent. Si la douleur, qui accompagna les tristes adieux, qu'il lui fit, ne peut s'imaginer, comment pourrois-je la décrire? C'est une Fille tendrement chérie; mais une Fille malheureuse, qui porte dans son sein le gage d'un amour incestueux, qui lui rappellera à chaque instant l'ignominie, dont elle sera couverte: c'est une Fille enfin, condamnée à trainer ses jours dans une humiliante obscurité. Quel sujet de douleur pour le plus tendre de tous les Peres, de se voir obligé de faire d'éternels adieux à cette Fille infortunée! Par les prieres les plus touchantes il tâcha d'engager la Calmel à conserver pour elle jusqu'au tombeau les sentimens d'une véritable Mere. Il se hâta en suite de se rendre à Londres, d'où il partit peu de jours après pour la nouvelle Angleterre.

Biens des mois se passerent avant que

les larmes de ma Mere fussent essuyées ; elle tomba même dans une Maladie de langueur, qui donna tout à craindre pour sa Vie, & encor plus pour celle de l'Enfant qu'elle portoit. Mais j'étois destiné, avant que de naître, à être la Victime des vengeances du Ciel: j'avois à trainer une Vie, dont chaque moment devoit être marqué par quelque nouvelle Infortune. Tels étoient les ordres immüables de la Providence: rien pouvoit-il me soustraire aux malheurs, qui devoient m'accabler?

Ma Mere me mit au Monde. Pouvoit-elle se réjoüir de la Vie qu'elle venoit de me donner? Son sort & le mien n'eut-il pas été plus heureux, si j'étois mort dans son sein? Ma vûë ne devoit-elle pas être pour elle un sujet continuël de douleur & de confusion? J'avois tous les traits de mon Pere, & l'Autheur de mes jours étoit le Pere, & avoit été l'Epoux de ma malheureuse Mere. Cette désespérante pensée pouvoit-elle sortir de son esprit? Et pourquoi ne me l'a-t-elle pas toujours laissé ignorer? Dès que mon Esprit commença à être éclairé des lumieres de la Raison, je fus surpris de voir que les

les Carresses, que me faisoit ma tendre Mere, étoient prèsque toujours arrosées de ses larmes; je m'attendrissois en la voyant pleurer, & je mêlois mes larmes aux siennes, sans sçavoir la raison que j'avois d'en repandre. Mais ce qui étoit pour moi un sujet d'un plus grand étonnement, c'est que je m'appercevois, que, toutes les fois que je parlois de mon Pere, les pleurs de ma Mere couloient en plus grande abondance. Je lui demandois, si celui, à qui je devois la Vie, respiroit encor, ou si tout espoir de le voir m'étoit ôté? Et ce n'étoit que par des soupirs & des sanglots que ma triste Mere me repondoit. Je faisois les mêmes questions à la Calmel, qui étoit pour moi une seconde Mere, & je n'en obtenois point d'autre reponse. Je me plaignois amerement de leur silence: pouvois-je, hélas, soupçonner, que le bonheur de mes jours y fut attaché?

Dès que j'eus atteint ma neuviéme année, ma Mere, qui n'avoit rien de plus chèr que le soin de mon Education, crut qu'il étoit tems de m'envoyer au Collége. Henri (c'est le nom du Valet qui nous servoit) fut

chargé de me conduire à Oxfort. La Calmel m'accompagna & me mit chez un Maitre de Pension, à qui elle me recommanda comme si j'eusse été son propre Fils. Elle lui demanda en particulier, qu'il ne me conduisit que par les sentimens de l'honneur, & par les voyes de la douceur, & elle m'exhorta à me rendre digne, par ma docilité, des bontés de mon nouveau Maitre. Je n'eus pas beaucoup de peine à gagner ses bonnes graces; j'étois d'un Naturel doux & carressant: &, quoique je fusse dans un âge èncor bien tendre, je ne tardai pas cependant à prendre pour l'Etude un véritable goût. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de m'étendre sur la Vie que je menai au Collége; j'y passai huit années sans qu'il m'y soit rien arrivé qui mérite d'être rapporté, si non que, peu de tems avant d'en sortir, j'appris la mort de ma bonne Maman la chere Calmel. Cette Nouvelle m'accabla d'autant plus, que je sçavois combien cette mort avoit dû couter de larmes à ma tendre Mere. Elle perdoit en effet l'unique Personne qui s'intéressât à ses maux, & qui partageât sa douleur. Mais le moment

approchoit, où le Ciel se préparoit à recompenser son héroïque patience.

J'avois donné huit années à l'Etude des Langues & des belles Lettres, & j'étois prêt à commencer mon Cours de Philosophie, lorsque Henri m'apporta une Lettre de ma Mere, qui me rappelloit incessamment auprès d'elle. Un air de tristesse, repandu sur le visage de Henri, me fit soupçonner, que l'affaire, pour laquelle j'étois rappellé, n'auroit rien de fort consolant pour moi. J'eus beau le prier de ne me rien cacher de ce qu'il sçavoit, toute la reponse que je pus en obtenir fut, qu'il faloit me hâter, & que j'apprendrois en arrivant de quelle Conséquence il avoit été que je ne perdisse aucun moment. Il n'étoit, hélas, que trop vrai, que ma diligence ne pouvoit être trop grande. Livré aux plus cruelles incertitudes, je pris la Poste, pour voler où mon inquiéte tendresse m'appelloit. Le premier objet, qui s'offrit à mes regards, fut la Femme de Chambre de ma Mere, que je trouvai fondant en pleurs. Je lui demandai la Cause de ses larmes? Ah! Monsieur, me repondit elle, d'une voix entrecoupée de sou-

ſoupirs, préparez vous vous même à en repandre des torrens ! Ma bonne Maitreſſe ! votre chere Mere ! hélas ! . . . & elle ne put en dire d'avantage, la douleur lui coupa la parole. Saiſi de crainte & de frayeur, je cours précipitamment à la Chambre de ma Mere; mais, dans quel triſte état s'offre-t-elle à mes yeux ! La paleur de la mort étoit repanduë ſur ſon viſage, ſes yeux éteints ſembloient avoir peine à s'ouvrir à la lumiere, une ſueur froide couvroit tout ſon Corps. O Dieux! m'écriai-je, dans mon premier tranſport ! Ou rendez moi cette Mere que j'adore, ou ne me blamez pas, ſi le déſeſpoir m'arrache la Vie! Le viſage baigné de pleurs je me jettai au Col de cette tendre Mere ; je tenai ma bouche collée ſur la ſienne ; je tâchai de rechauffer ſes mains glacées par le froid de la mort. Mes vives & touchantes Carreſſes parurent la rappeller à la Vie. Ah! mon Fils, mon cher Fils, me dit-elle, en jettant ſur moi un regard mourant ! Le Ciel permet donc que vous venez fermer les yeux à votre malheureuſe Mere ! Eh, non, non, lui dis-je, en continüant à ſerrer ſes

mains

mains dans les miennes, non, vous ne mourrez pas, les justes Dieux vous conserveront à ma tendresse, ou ils me verront descendre avec vous dans le tombeau. Ah! pourquoi, reprit-elle, d'une voix foible & qui avoit peine à se faire entendre, le Ciel n'a-t-il pas permis que j'y descendisse avant que de vous donner la Vie! Ou pourquoi n'avez vous pas été étouffé dans mon sein! Nous ne serions pas l'un pour l'autre des objets d'horreur! Quoique je fusse bien éloigné de pouvoir démêler le sens de ces paroles, elles me glacerent cependant le sang dans les veines; ce fut dans tous mes membres un frémissement universel, par un mouvement involontaire, dont je ne pouvois deviner la Cause, je reculai quelques pas; mes mains se détacherent d'elles mêmes de celles de ma Mere; j'attachai sur elle mes regards, & je m'apperçus qu'elle détournoit les siens de dessus moi; j'interrogeois mon Cœur; je l'entendois parler, & je sentois, que la vivacité de ma tendresse étoit rallentie par des mouvemens inconnus que je n'aurois pû définir. Quelques minutes se passerent avant que je fusse rendu à

moi

moi-même; mais, ingénieux à me flater, je me persuadai enfin, que les paroles, que je venois d'entendre, & qui m'avoient saisi d'horreur, étoient peut-être l'effet une aliénation de Raison. Je conjurai ma Mere avec instance, de m'arracher aux cruelles incertitudes où m'avoient jetté ces dernieres paroles; mais une foiblesse, dans laquelle elle étoit tombée, l'avoit renduë sourde à ma voix. Elle fut sécouruë avec tant de succès, qu'après avoir fait une Crise violente, elle reprit, non seulement l'usage de la parole; mais le changement, qui s'étoit fait sur son visage, me fit juger, qu'elle se trouvoit extrêmement soulagée. Je lui demandai, si la violence de ses douleurs n'étoit pas un peu calmée? Elle me repondit qu'oui, en adjoutant, qu'elle se croyoit disposée à pouvoir prendre quelques heures de repos. Elle s'endormit en effet d'un sommeil tranquille. Ma tendresse me retint durant ce tems-là attaché au Chevet de son Lit: j'eus la Consolation de voir, que son sommeil ne fut interrompu qu'au bout de six heures. Vous voyez, ma chere Mere, lui dis-je, dès qu'elle fut éveil-

lée, que le Ciel ne veut pas vous enlever à mes vœux: le repos, que vous venez de prendre, me fait espérer, que vos forces vous seront bientôt renduës. Elle me repondit par un doux regard, & en serrant tendrement une de mes mains dans les siennes. Je commandai qu'on lui presentât un bouillon: &, ce qui surprit les Femmes qui la servoient, c'est qu'elle parut le prendre, non seulement sans dégoût, mais même avec quelqu'espéce de plaisir. Elle me conseilla de m'aller mettre au Lit; mais je lui repondis, qu'outre que je n'étois point fatigué, je serois trop inquiét si je la quittois un seul moment, & qu'ainsi je la priois de souffrir que je passasse la nuit auprès d'elle: &, voulant épargner à ses Femmes une fatigue inutile, je leur dis de s'aller coucher, en adjoutant, que je les appellerois si leur sécours devenoit nécessaire.

Ces paroles, qui étoient échappées à ma Mere, & qui m'avoient si fort effrayé, n'étoient point sorties de mon esprit: &, comme j'en voulois avoir l'explication, je crus que ma Mere ne me la donneroit, que lorsqu'elle ne seroit pas retenuë par la présence de ses Dome-

ſtiques. Dès qu'ils ſe furent éloignés je lui demandai, s'il lui reſtoit quelque ſouvenir de ce qu'elle avoit prononcée? Ah! ſi votre repos vous eſt cher, me repondit-elle, en ſoupirant, laiſſez moi mourir avec le ſecrèt que j'ai promis à l'Autheur de vos jours & des miens. Ah! Madame, lui dis-je, en me jettant à ſon Col, achevez, je vous prie; ou vous en avez trop dit, ou vous n'en avez pas dit aſſez. Parlez, de grace! & ſongez, que la mort ſeroit pour moi moins cruelle, que le ſilence que vous vous obſtineriez à garder. Dois-je me glorifier, ou dois-je rougir du ſang qui coule dans mes veines? Y auroit-il quelque Ignominie repanduë ſur ma Naiſſance? Serois-je le Fils d'un Pere, qui ſe ſeroit deshonnoré par quelque Crime honteux? Vit-il encor? Et, s'il vit, eſt-ce l'indifférence ou la haine, qui le tient éloigné de ces lieux? Mais, pourquoi n'auroit-il pas pour moi des entrailles de Pere? Qu'ai-je fait, qui ait pû me rendre indigne de ſa tendreſſe? Mais, ma chere Mere, adjoutai-je, en collant ma bouche ſur ſes mains, d'où vient que vous ne pouvez m'entendre prononcer le nom de Pere, ſans que

votre viſage ſe baigne d'un torrent de larmes ? Lui ſeriez vous devenuë odieuſe ? Auroit-il ceſſé d'avoir pour vous la tendreſſe d'un Epoux ? Ah ! je n'en doute plus, puiſque vous ne me repondez que par vos ſoupirs & par vos pleurs. C'en eſt trop ! s'écria-t-elle, en élevant ſes yeux au Ciel ! Je n'y puis plus tenir ! Tu te plains, Fils malheureux, de ce que j'ai gardé trop longtems le ſilence, & toute ta Vie ſera employée à te plaindre de ce que tu m'as forcé à le rompre. Commence d'avance à frémir d'horreur : tu veux que je parle, je vais te ſatisfaire ; mais je prie auparavant les Dieux, que tu ne me ſurvive pas, mais que ta honte ſoit enſévelie avec la mienne dans le même tombeau. Apprends, que nous ſommes, l'un & l'autre, auſſi bien que celui qui nous à donné le jour, les opprobres de la Nature, que la Terre a honte de nous porter. Deux mots vont ſuffire, pour t'inſpirer autant d'horreur de moi que tu en vas avoir de toi-même. Vois dans moi, & ta Mere & ta Sœur. Oui, celui, à qui tu dois la Vie, a été mon Pere avant que d'être mon Epoux. Te voilà à préſent inſtruit de ta Naiſſance &

de la mienne. Nous n'avons tous deux qu'un même Pere; mais, j'ose prendre le Ciel à témoin de mon Innocence, j'ai été malheureuse sans être criminelle. Et pour l'intérêt de son honneur elle me fit un fidelle récit de sa Naissance, de la mort de sa Mere, de la maniere dont elle avoit été élevée par la Flocard & la Calmel: elle ne me cacha enfin aucune de ses Avantures, & de celles de son Pere & du mien.

Je n'essayerai point d'exprimer de quels mouvemens je fus agité en l'entendant parler. Chaque Circonstance de son récit étoit pour moi un nouveau sujet d'étonnement, de honte, de douleur, de pitié, de confusion, de fureur, & de désespoir: j'accusois le Ciel d'Injustice. S'il n'est rien de tout ce qui arrive, me disois-je en moi-même, qui ne soit un effet des arrangemens de la Providence, où est donc son Equité? Où est sa Sainteté, puisque, loin de nous éloigner de la voye du Crime, elle y entraine l'Innocent, en le faisant marcher par des routes inconnuës & inévitables, qui le conduisent & le précipitent dans le fond de l'Abîme? Des pensées encor plus impies

occupoient mon esprit; je tenois les yeux attachés contre Terre, ayant la tête tristement appuyée sur une de mes mains; mon Cœur auroit voulu se soulager par les soupirs & par les pleurs; mais la violence de la douleur leur avoit fermé le passage; j'avois perdu l'usage de la voix; ma bouche s'ouvroit, & il n'en sortoit aucune parole. La malheureuse Gertrude cependant (car croyois-je devoir encor lui donner le nom de Mere?) plus tremblante pour mes jours que pour les siens, *ranima* le peu de forces qui lui restoient, pour appeller du sécours. Les Domestiques accoururent, & me trouverent immobile dans un Fauteuil. Pourquoi leurs barbares soins me rappellerent-ils à la Vie? Je ne repris l'usage des sens que pour me livrer à de nouveaux transports de douleur & de rage. Mes yeux, qui peu de momens auparavant s'attachoient avec tant de plaisir sur celle de qui j'avois reçû le jour, sembloient craindre de rencontrer ses regards. Le dirai-je? Quoique la voix de la Nature parla encor dans mon Cœur en sa faveur, une secrette horreur me tenoit éloigné d'elle; mais elle m'étoit moins

moins odieuſe que je ne me l'étois devenu à moi-même. Jugeant, que la Vie devoit lui être autant inſupportable qu'à moi-même, je commençai à ne plus craindre pour les périls qui menaçoient ſes jours. L'avouërai-je ? Eſt-ce Dureté ? Eſt-ce Barbarie ? Elle expira, ſans que je donnaſſe aucune larme à ſa mort: &, ſi je ne la ſuivis pas au tombeau, c'eſt que durant plus d'un mois je fus ſi exactement gardé à vûë, qu'il me fut impoſſible d'attenter à mes jours.

Ma fureur s'étant un peu rallentie, je commençai à réflechir ſur le parti que je prendrois. Je ſçavois, que mon Pere étoit dans la nouvelle Angleterre; mais, loin de ſonger à l'y aller chercher, j'aurois voulu qu'il y eut eu plus d'un Monde, pour me tenir éloigné de lui d'avantage. Mon deſſein fut d'abord de m'enfermer dans quelqu'antre obſcur; mais je conſidérai, que je pourrois peut-être y trainer une longue Vie, & elle étoit devenuë pour moi un poids ſi odieux, que, ſi le Ciel me défendoit de me l'arracher, je voulois profiter de la liberté qu'il m'accordoit de l'expoſer aux plus grands périls. Ce

fut dans cette vûë, qu'après avoir fait présent, à Henri & à la Femme de Chambre de ma Mere, de la Maison qui m'appartenoit, je vins à Londres, pour m'embarquer sur le Vaisseau qui auroit la Course la plus longue & la plus dangereuse à faire. J'en trouvai un, prêt à mettre en Mer, pour porter du sécours à une Colonie, où les Sauvages commettoient chaque jour de nouvelles Cruautés. Je me présentai au Capitaine du Navire, qui me reçut en qualité de Soldat. Notre Navigation fut telle que je la désirois, c'est-à-dire, que durant près de deux mois l'Image de la Mort fut prèsque toujours présente à nos yeux; mais je puis assûrer, que je la voyois sans effroi, & c'est peut-être, par ce que je la méprisois, que la Barbare m'épargna. Notre Vaisseau, après avoir été durant six jours & six nuits le joüet des vents & des flots, vint se briser contre un Rocher. Dois-je remercier les Dieux, de ce que j'échappai au Naufrage, puisqu'ils ne me conserverent la Vie que pour me précipiter dans des maux plus affreux que la mort la plus cruelle. La Mer étoit couverte des débris de notre

Navire: je me saisis d'une planche, sur laquelle j'appuyai ma tête, & qui, durant plus de quatre heures, m'empêcha de boire l'onde amere. Je ne sçavois de quel côté j'étois porté, & je n'en étois pas inquiét, par ce que je voyois sans crainte le péril où j'étois exposé. Je fus malheureusement apperçû par un Vaisseau Corsaire, qui détacha sa Chaloupe, pour voler à mon sécours. Que de cruels malheurs, qui m'auroient été épargnés, si l'on m'avoit laissé périr dans les flots!

Le Capitaine du Vaisseau, sur lequel je fus reçû, se prévint en ma faveur, par ce qu'il remarqua, que je ne paroissois point du tout effrayé du péril d'où je venois d'échapper. Il me fit entrer dans sa Chambre, & commanda que l'on me donna des habits & tous les soulagemens qu'il croyoit m'être nécessaires. Mais, que ces charitables offices me furent cherement vendus! Il commença à m'en coûter la perte de ma liberté. Je croyois, que mon Cœur fut insensible aux traits de l'amour, & un moment suffit pour m'en faire sentir toute la puissance. Mes yeux s'attacherent sur une jeune Per-

ſonne, qui étoit dans la Chambre du Capitaine, & ſa vûë me dérobe à moi-même; je ne ſçais, ſi je dois la regarder comme une Créature mortelle, ou comme une Divinité. Jamais auſſi la Nature communiqua-t-elle ſes Préſens avec tant de profuſion. L'éclat de ſon teint, la régularité de ſes traits, la vivacité ébloüiſſante de ſes yeux, mille graces naïves, repanduës ſur ſon viſage & dans toute ſa Perſonne, déroboient tous mes regards. Mais ce qui acheva de ravir toute mon admiration, c'eſt que les Charmes de cette adorable beauté étoient accompagnés d'un air de douceur & de modeſtie, qui ſembloient repondre, que ce n'étoit point une Ame ordinaire, qui habitoit un ſi beau Corps. Quel Changement plus extraordinaire & plus prompt que celui qui ſe fait dans mon Cœur! Je le croyois fermé à l'amour, & il en eſt enflammé; je penſois, que rien ne pouvoit me faire chérir la Vie, & je ſens des liens ſecrèts qui m'y attachent. Mais, quelle eſpérance y avoit-il, que je puſſe me faire aimer de celle qui venoit de captiver ma tendreſſe? Pouvois-je même me promettre, qu'il me ſeroit permis
de

de l'entretenir de mon amour ? Je fus plus heureux que je n'aurois osé le croire. Eléonore (c'est le nom de cette jeune Personne) ne parloit que François, & c'étoit là une langue que j'avois apprise à Oxford. Le Capitaine du Vaisseau, nommé Mamen, qui aimoit Eléonore éperdûment, se fit un plaisir de lui donner ma Compagnie. Je fus chargé de lui apprendre l'Anglois; mais la Chose, que Mamen me recommanda avec le plus d'ardeur, ce fut, que je n'entretinsse la belle Eléonore que de l'amour dont-il bruloit pour elle; que je l'assûrasse de sa part, qu'il ne vouloit devoir son bonheur qu'à la tendresse qu'il lui inspireroit. Je promis au Patron d'appuyer, autant que je le pourrois, les intérêts de son amour; mais, que j'étois bien éloigné de vouloir lui tenir parole. J'avois à travailler pour moi-même; je commençai à faire parler mes regards, mes soupirs, mes complaisances & mes soins, & je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir, qu'ils n'étoient pas inutiles pour le succès de mes vœux. La belle Eléonore ne m'avoit point encor fait l'aveu de sa sensibilité; mais je la lisois

dans

dans ses yeux, ou du moins je me flatois, qu'elle y étoit écrite, & je fus peu de tems après convaincu, que je ne m'étois pas trompé.

Il y avoit plus de deux mois que je joüissois des Charmes de sa Compagnie, lorsque nous fumes attaqués par un Vaisseau Anglois, monté de trente-six piéces de Canon. Quoique le notre ne fut que de dix-huit, & que notre Equipage ne fut pas à beaucoup près aussi nombreux que celui du Vaisseau qui nous attaquoit, nous ne cherchâmes pas cependant à éviter le Combat. On en vint à l'abordage. Mon amour me prêta du courage & des forces; l'intrépide ardeur, avec laquelle je combattois, ne me laissoit voir aucun danger; un grand nombre de nos Soldats & de nos Matelots, Mamen lui-même, avoient été tués; j'avois moi-même reçû plusieurs blessures: &, loin de songer à mettre bas les Armes, j'eus la témérité de tourner toutes mes forces contre le Capitaine du Vaisseau ennemi. Je fondis sur lui avec tant de fureur, qu'il ne put parer le premier coup que je lui portai; mais, dans le même tems que je le blessai, je reçus un

un coup de Sabre, qui faillit à me faire tomber les Armes des mains. Je chancelai; mais, m'étant raffermi, j'attaquai mon Adversaire avec une nouvelle vigueur. Plusieurs coups redoublés, que je lui portai, l'eurent bientôt mis hors d'état de se défendre: il tomba baigné dans son sang. Mais sa défaite, pouvoit-elle m'assûrer la Victoire? Mon Courage ne put m'empêcher de succomber sous le nombre. Couvert de blessures, je fus porté sur le Vaisseau ennemi; mais, la chere Eléonore, m'y suivra-t-elle? C'étoit là l'unique réflexion qui m'occuppoit. Mon Cœur recommença à s'ouvrir à la joye, lorsque je la vis passer sur le bord du Vaisseau Anglois. Pour le notre, il fut coulé à fond, après que l'on en eut tiré le butin, dont il étoit chargé.

Je triomphois, de ce que le sort ne me séparoit pas du divin objet de ma tendresse; mais, tandis que je me livrois à la joye, sçavois-je, que j'avois des torrens de larmes à repandre? J'avois d'abord été mis à fond de Cale, j'y étois depuis plus de deux heures, lorsque j'en fus tiré, pour être conduit

au-

auprès du Capitaine, contre qui j'avois combattu, & qui touchoit de près à son dernier moment. Sa générosité lui faisoit estimer la valeur même dans ses Ennemis: il avoit conçû quelque idée de la mienne: &, quoiqu'elle lui eut été mortelle, il vouloit m'en recompenser. Je m'approchai de son Lit, incertain de ce qu'il avoit à me dire. Il commença à me demander mon Nom, ma Naissance & mon Païs? Je lui repondis, que je me nommois le Chevalier Kenis, que j'avois été élevée dans la Province de Devonshire, que ma Mere étoit morte depuis quelques mois, & que je n'avois jamais eu la Consolation de voir mon Pere. Je fus surpris du prompt Changement qui se fit sur le visage de celui à qui je parlois: durant quelques momens, qu'il garda le silence, ses yeux demeurerent attachés sur moi; il les baissa en suite, en ordonnant à ceux qui étoient dans sa Chambre de me laisser seul avec lui. Ils ne furent pas plûtôt sortis, qu'il me fit repeter les mêmes choses que j'avois dites. Mais, votre Mere, me demanda-t-il, comment s'appelloit-elle? Il eut à peine entendu prononcer

cer le nom de Gertrude, qu'il s'écria: o Dieux! votre injuste courroux est donc appaisé! J'étois donc condamné à périr par les mains de mon Fils! Fruit monstrueux d'une union incestueuse! Il faloit, que ce Fils malheureux se vengeât par ma mort de l'Ignominie que j'avois repanduë sur sa Naissance! Sort barbare! c'est toi qui as armé son bras contre moi! Fils infortuné! ton affreuse destinée est à present remplie! Le Ciel t'avoit condamné à être le Meurtrier de ton Pere! Tes mains sont teintes du même sang qui coule dans tes veines! Je t'ai donné la Vie, tu me donnes la mort; mais je te la pardonne!

Je ne puis refuser d'en faire l'aveu, tout sentiment de Pieté & de Religion s'éteignirent tout d'un coup dans mon Cœur; je ne pouvois accuser que le Ciel des malheurs où il me précipitoit; aussi mon courroux contre lui s'exhala par l'impieté des Imprécations & des Blasphémes les plus horribles. Lorsque ma fureur fut un peu rallentie, je me jettai aux genoux de mon Pere, & j'arrosai ses mains de mes larmes. Il ne put retenir les siennes, lorsque je lui

fis

fis le récit de la mort de ma malheureuse Mere. Il me demanda, si je n'avois pas fait Confidence à quelqu'un de ma Naissance? Lui ayant repondu que non, il me dit, qu'il faloit que je continüasse à tenir caché ce qu'elle avoit de honteux; mais, depuis dix-huit ans, adjouta-t-il, que je suis dans la nouvelle Angleterre, où j'ai le Commandement d'un Fort, j'ai amassé quelques richesses, & je puis me flater d'être chéri de la Colonie. Je sens que ma derniere heure n'est pas éloignée; je veux avant ma mort vous reconnoître pour mon Fils; je vous assûrerai par là la possession de mes Biens. Ah! Pere trop généreux, m'écriai-je! Mérite-je ces dernieres marques d'une tendresse extrême! Oubliez vous, que vous ne voyez dans moi qu'un Parricide, digne de la rigueur des plus affreux tourmens! Non, non, je ne souffrirai pas. . . . Ah! mon Fils, me repondit-il d'une voix foible, sans me laisser le tems d'achever, ne vous opposez pas à mes volontés, & songez qu'il me reste peu de momens pour les exécuter: je dirai que vous étes le fruit d'un Mariage secrèt, que j'ai contracté à Lon-

Londres, c'en sera assez pour que l'on ne puisse pas vous disputer ma succession.

Croira-t-on, que, dans le tems où je ne devois être occuppé que de ma douleur, je ne perdisse pas cependant de vûë les intérêts de mon amour? L'Image de la belle Eléonore ne pouvoit sortir de mon esprit; j'en parlai à mon Pere, & lui en fis en peu de mots le portrait le plus ravissant, & je ne craignis pas de lui avoüer, que l'amour seul, qu'elle m'avoit inspiré, me tenoit attaché à la Vie. Eh bien, mon cher Fils, me repondit-il, je mourrai content, si avant ma mort je puis assûrer votre bonheur; mais ma derniere heure approche, je ne le sens que trop; hâtez vous d'avertir les Officiers du Vaisseau de se rendre auprès de moi; j'en suis aimé, & je suis assûré, qu'ils auront pour vous l'attachement qu'ils ont eu pour moi. J'exécutai les ordres de mon Pere; il me reconnut pour son Fils en présence de tous ceux qui accoururent dans sa Chambre, & accompagna cette reconnoissance des marques les plus touchantes de la plus vive tendresse: &, pour ne m'en laisser à dési-

rer aucune preuve, il voulut voir sa jeune Eléonore, lui parla de la maniere la plus obligéante, & parut charmé d'apprendre, par les reponses qu'elle lui fit, qu'elle n'étoit pas insensible à mes vœux. Il n'en auroit plus eu à former, s'il eut pû être témoin du bonheur qui m'attendoit; mais la cruelle Mort s'étoit servi de ma barbare main, pour frapper son coup. J'eus le désespoir de voir ce Pere infortuné expirer entre mes mains. Quelles mains, o Dieux! Des mains, teintes du sang de celui de qui j'avois reçû la Vie.

Souffrez, Messieurs, adjouta le Chevalier, en repandant quelques larmes, que je ne m'étende pas d'avantage sur un si déplorable Evenement, & que je ne puis me rappeller sans de nouveaux frémissemens d'horreur, & sans sentir les traces de mes anciennes douleurs se renouveller. Ayant donné quelques momens à essuyer ses pleurs, il continüa ainsi sa Narration.

Ne semblois-je pas avoir lieu de croire, que le Courroux du Ciel étoit enfin appaisé? Mais j'avois bien d'autres traits de sa barbarie à essuyer. Vous allez en juger, Messieurs, si vous

avez la patience d'entendre la ſuite de mes Avantures. Je ne parlerai point de la douleur que la mort de mon Pere cauſa dans tout le Vaiſſeau, ni des marques d'attachement que je reçus de ſes Amis. Dès que nous fumes arrivés dans la nouvelle Angleterre, non ſeulement ils me mirent en poſſeſſion des Biens, dont j'étois l'unique héritier; mais ils s'intéreſſerent pour moi auprès du Gouverneur de l'Iſle, pour m'obtenir un Emploi. Je fus fait Lieutenant du Fort, où mon Pere avoit commandé. Il y avoit plus de dix-ſept ans qu'il n'en étoit ſorti, lorſqu'il eut ordre de la Cour de monter ſur un Vaiſſeau, pour donner la Chaſſe à quelques Corſaires & à quelques Armateurs, qui exerceoient leur brigandage juſques ſur les Côtes. Pourquoi celui, qui me reçut ſur ſon bord, ne me laiſſoit-il pas périr dans les flots? Aurois-je eu le malheur de tremper mes mains dans le ſang d'un Pere? Et, ſi je briſai les fers de la belle Eléonore, hélas, que ſon ſort eut été bien moins affreux, ſi elle fut demeuré ſous la puiſſance du Corſaire, dont elle étoit devenuë la proye. Mais je ne dois

pas précipiter le récit de la plus cruelle de toutes les Avantures.

La Violence de mon amour ne me permit pas d'attendre la fin de mon deuil, pour devenir l'Epoux de la belle Eléonore. C'eſt par l'excès de la tendreſſe, dont j'étois épris, que l'on doit juger de l'excès du bonheur, dont je goûtai les charmantes douceurs, juſqu'au moment que cette adorable Epouſe me fut enlevée par le plus barbare de tous les évenemens. Son attachement pour moi lui fit oublier des Parens, dont elle étoit tendrement chérie. Tout ce qu'elle exigea, ce fut que je leur écriviſſe, pour les inſtruire de ſa deſtinée. Elle étoit née à Antibes, d'une Famille qui y tenoit un rang diſtingué: elle étoit allé paſſer la belle Saiſon avec ſes Parens dans une Maiſon de Campagne, qui n'étoit pas fort éloignée des bords de la Mer, & ce fut là, où elle fut arrachée d'entre les bras de ſa Mere par le Corſaire Mamen, qui ſe promettoit d'en faire ſon Epouſe, lorſqu'il ſeroit de retour à Alger. Sa barbarie n'avoit pû tenir contre les Charmes de cette jeune Perſonne; non ſeulement il avoit reſpecté ſon Innocence;

cence; mais durant plus d'une année, qu'elle demeura dans son Vaisseau, il n'avoit eu pour elle que des manieres, telles que l'amour le plus tendre peut les inspirer. Quel Cœur aussi assez féroce auroit pû ne pas s'humaniser en sa faveur ? J'ai dit, que le premier coup d'œil, que je lui jettai, me fit hésiter, si je ne devois pas l'adorer comme une Divinité: &, n'en avoit-elle pas tous les traits? Mais je dois adjouter, que la ravissante beauté de ses Charmes n'étoit qu'une foible image de celle de son Ame. Ses aimables qualités ne tarderent pas à lui mériter l'amitié & l'estime de toute la Colonie. Personne qui n'enviât mon sort: &, en étoit-il en effet un plus heureux ? Mais mon bonheur étoit trop parfait, pour que je pusse me promettre d'en joüir long-tems: il ne devoit durer que deux années, & les larmes, que je suis condamné à repandre, dureront autant que ma Vie. Vous en allez apprendre la Cause, Messieurs, continüa le Chevalier, après avoir poussé quelques soupirs. Vous jugerez, si l'évenement tragique, que je suis au moment de vous raconter, me permet

 d'espé-

d'espérer, que mon Cœur puisse être jamais ouvert à la joye. Mon Epouse aimoit le plaisir de la Chasse: j'avois dressé quelques-uns de mes Esclaves à tirer, & ils avoient si bien profité de mes Leçons, qu'ils étoient devenus aussi habiles que moi. Nous n'avions pas besoin, pour trouver bien du Gibier, de nous éloigner beaucoup du Fort, de façon que nos fréquentes parties de Chasse étoient pour Eléonore & pour moi d'agréables parties de Promenade. Je ne sçais par quel hazard il arriva, que nous nous écartâmes un jour plus que de coutume de la *Colonie*, & pour surcroit d'Infortune nous nous engageâmes dans des Broussailles, où nous fumes surpris par la nuit. Je donnois le bras à mon Epouse, qui étoit tremblante au moindre bruit de feuille qu'elle entendoit. Etoit-elle avertie, par un pressentiment secrèt, du malheur affreux dont elle étoit menacée? Nous étions accompagnés de quatre de nos Esclaves, qui avoient chacun un fusil. Je fus étonné de les voir s'arrêter tout à coup: je leur en demandai la raison; mais ils ne me repondirent que par des signes de frayeur. J'avançai cependant,

dant, en tâchant de raſſûrer la craintive Eléonore, & en commandant à mes gens de tenir leurs Armes prêtes; mais un d'eux me repondit, que nous étions perdus ſans reſſource; que nous avions été apperçûs par une troupe de Sauvages, & que nous ne pourrions les éviter que par une prompte fuite. Mais, mon adorable Epouſe, auroit-elle eu la force de nous ſuivre? Quel parti prendre cependant? Je l'aurois bien chargé ſur mes épaules; mais, aurois-je pû m'échapper aſſez promptement? Je crus donc, que l'unique reſſource, qui nous reſtoit, étoit de nous tenir cachés dans les Brouſſailles, & je commandai en même tems à mes Eſclaves de prendre divers Chemins, pour donner plus d'occupations aux Sauvages, qui, ſuivant toute apparence, ne manqueroient pas de les pourſuivre; mais, vaines précautions, qui ne purent reculer notre perte. Les Sauvages avoient obſervés tous nos mouvemens; ils étoient au nombre de plus de ſoixante: &, s'étant diſtribués par bande, tandis que les uns couroient après mes Eſclaves, d'autres s'avancerent vers ma malheureuſe Epouſe &

vers moi. Un moment de réflexion me fit comprendre, que je n'avois rien à espérer de la résistance; ainsi, mettant mes Armes bas, je tâchai de ses fléchir par des signes de soumission; mais ces barbares, après s'être regardés les uns les autres en riant, ou plûtôt, en grinçant les dens d'une maniere épouvantable, se saisirent de moi & me lierent: l'infortunée Eléonore subit le même sort. Pendant ce tems-là ceux, qui avoient poursuivi mes Esclaves revinrent, désespérés de ce qu'ils *leur* étoient échappés. Je conjecturai, *que* l'on seroit bientôt instruit dans le Fort du malheur qui nous étoit arrivé, & que l'on ne tarderoit pas à voler à notre sécours. Ce foible rayon d'espérance, que je fis passer dans l'Ame de mon Epouse, diminua un peu notre frayeur. J'attendois cependant en tremblant, quel parti prendroient les Sauvages. Après avoir consulté ensemble quelques momens, ils pousserent des cris, qui me glacerent d'horreur. Ce fut là le signal du départ. Nous fumes conduits, où plûtôt, nous fumés traînés sur une montagne, où nous n'arrivâmes qu'après deux heures de chemin.

Je ne ſçais, ſi le deſſein de ces barbares étoit d'aller plus loin; mais, l'infortunée Eléonore étant tombée ſans connoiſſance & ſans ſentimens, ils ſe ramaſſerent au tour d'elle, pour délibérer apparemment ſur le ſort de cette innocente Victime. Je leur fis ſigne de la délier; mais ils ne me repondirent que par des éclats de rire, ou plûtôt, par des affreux hurlemens. Mais, y a-t-il des termes, qui puiſſent exprimer les mouvemens qui s'éleverent dans mon Cœur, lorſque je les vis s'éloigner de nous & faire les préparatifs d'un bucher? Je me trainai auprès de mon Epouſe mourante; je m'étendis à côté d'elle, en preſſant mes levres contre les ſiennes; je tâchois de lui faire reprendre quelque ſentiment; elle me donna quelque ſigne de Vie. Chere Eléonore, lui dis-je, eſpérons que le Ciel opérera quelque miracle en notre faveur: pourroit-il nous abandonner ſans dureté? Ah! cher Epoux, me repondit-elle, pourquoi m'avez vous rappellé à la Vie? Eſt-ce pour me faire ſentir des déchiremens plus cruëls que les douleurs de la mort? Ce n'eſt point pour mes jours que je crains,

mais pour les votres, qui me sont mille fois plus chers que les miens. Ah! que ces barbares assouvissent sur moi toute leur fureur, mais que vous n'en soyez pas la Victime, & je mourrai contente! Ce furent là les dernieres paroles, que prononça cette adorable Epouse, dont la tendresse égaloit celle de mille Cœurs réünis.

Un Pieu avoit été dressé près du bucher, où les Sauvages avoient mis le feu. Je m'attendois à y être attaché. Que l'on ne me demande pas ce que je devins, lorsque je vis, *que je n'étois pas la premiere Victime qu'ils* destinoient à leur inhumanité. Eléonore, l'adorable Eléonore, est arrachée d'auprès de moi, & j'ai le désespoir de voir, que cet horrible appareil, du plus redoutable tous les tourmens, la regardoit la premiere. Quoique je fusse retenu par plusieurs de ces barbares, mon désespoir me prêta des forces; je m'échappai d'entre leurs mains, & m'allai jetter contre le Pieu, où ma chere Epouse alloit être attaché. Mais, que pouvoit ma foible résistance? Je me mets à genoux devant cette troupe de Bêtes féroces; par les signes les plus

attendrissans je tâche de leur faire comprendre, que toute la grace, que je leur demande, est, d'être mis à la place de celle qu'ils veulent sacrifier à leur barbarie. Mais, si la vûë de tout ce que la Nature avoit formé de plus parfait ne pouvoit leur rien faire perdre de leur férocité, comment pouvois-je espérer, qu'ils devinssent sensibles à mes soupirs, à mes pleurs, à mes gémissemens, à mes cris, & à toutes les marques que je leur donnois de ma douleur, de ma rage & de mon désespoir? Loin d'être touchés de la posture humiliante, où je m'étois mis, ils m'enleverent avec une barbare violence, & continuërent à exercer leur fureur sur ma divine Epouse. Elle fut inhumainement attaché à ce Pieu, dont on m'avoit éloigné. Les cris perçans de cette tendre Victime se firent bientôt entendre à mes oreilles. Cher Epoux, tendre & cher Epoux, crioit-elle! N'oubliez pas, que l'horreur de la mort, que la violence des plus affreux tourmens ne peut rien me faire perdre de la tendre vivacité de mon amour! Ce furent là les paroles qui vinrent jusqu'à moi. Encor une seconde-fois je m'ar-
rache

rache d'entre les bras des Barbares qui me retiennent; de tout côté on m'empêche de voler à mon Epouſe; mais je vois, qu'un paſſage m'eſt ouvert, pour me jetter dans les flammes; je m'y précipite, & j'en ſuis arraché prèſque dans le même inſtant. L'Inhumanité elle même, pouvoit-elle me deſtiner un ſupplice plus cruel? Oui, & c'étoit celui d'être condamné à voir cette troupe de Sauvages couper en morceaux le Corps de mon Epouſe, & s'en faire un Feſtin.

Etes vous à préſent ſurpris, *Meſſieurs*, que j'aye la Vie en horreur? N'étes vous pas plûtôt étonnés, que j'aye pû ſurvivre à une ſcéne ſi barbare? Vous me demanderez ſans doute, pourquoi je n'ai pas été la premiere Victime de l'Inhumanité de ces Sauvages? Mais ils en vouloient ſi peu à ma Vie, que, dès que leur férocité eut été aſſouvie ſur mon Epouſe, ils prirent promptement la fuite, & me laiſſerent ſur cette même montagne où j'avois été conduit. Il n'y avoit pas deux heures qu'ils m'avoient quitté, que le Commandant du Fort, où j'étois Lieutenant, parut à la tête de cent Hommes ar-

armés. Après avoir employé une partie de la nuit à poursuivre les Sauvages, je fus trouvé au pied d'un arbre, ne conservant, ni connoissance, ni sentimens. On me composa un Brancard de quelques branches, & je fus dans cet état transporté dans ma Maison. Les sécours, ou officieux, ou barbares, (car, sçais-je de quel nom je dois les appeller ?) que l'on me prêta, purent bien me faire reprendre l'usage des Sens ; mais j'avois perdu celui de la Raison : je devins même furieux au point, que mille-fois je me serois arraché la Vie, si des Amis trop officieux n'eussent pris soin de la conservation de mes jours. Durant plus de deux mois je fus gardé à vûë dans une Chambre, où je fus renfermé : &, que de tentatives ne fis-je pas, que de ruses, que d'artifices n'imaginai-je pas, pour m'échapper des bras, ou pour surprendre la vigilance de ceux qui me gardoient. L'Image de l'adorable Eléonore, sans cesse présente à mon esprit, sembloit me reprocher, de ce que je ne m'étois pas encor percé le sein de désespoir. Combien de fois ne me plaignis-je pas, de ce qu'on m'avoit

mis hors d'état de pouvoir assouvir sur moi-même la fureur qui me transportoit. La liberté ne me fut renduë que lorsque j'eus promis à mes Amis, que je consentois à conserver la Vie. Mais je leur déclarai en même-tems, que mon dessein étoit de m'éloigner pour toujours des funestes lieux, qui me rappelleroient à chaqu'instant la barbare Avanture, que je viens de raconter.

Vous serez sans doute surpris, Messieurs, adjouta le Chevalier, que des Sauvages ayent pû pousser si loin *l'Inhumanité*; eux sur tout, qui *n'étoient* point Antropophages; mais ce fut là un effet de leur cruelle vengeance. Quelques Anglois armés, s'étant approché de leur habitation, se saisirent de trois ou quatre Sauvagesses: &, après avoir assouvi sur elles leurs infames désirs, les égorgerent inhumainement. Leurs Maris resolurent de ne pas laisser une pareille barbarie impunie, & l'infortunée Eléonore fut l'innocente Victime de leur féroce vengeance. Voilà, Messieurs, le triste récit que j'avois à vous faire, jugez à present, si je puis espérer, que le tems serve à calmer ma douleur, & si la Vie peut

cesser de m'être odieuse. Je ne retourne dans ma Patrie, que pour m'ensévelir dans quelque Caverne profonde, où j'attendrai avec impatience, que la Parque cruëlle tranche le fil de mes malheureux jours.

Le Chevalier ne put achever sa Narration, sans repandre de nouvelles larmes. Si nous ne pumes le consoler, du moins réüssimes nous à l'engager de souffrir, que nous lui fissions Compagnie, & par là nous empêchâmes, qu'il ne se livrât trop à sa douleur. La rencontre de ce Vaisseau Corsaire, qui nous attaqua, fut l'unique accident fâcheux qui nous arriva durant notre Navigation. Nous arrivâmes peu de jours après à Londres, d'où nous devions nous rendre en Hollande, & de là passer dans les principales Cours de l'Allemagne. Ce sont là les Voyages, dont-il me reste à faire le récit dans le troisiéme Volume de ces Memoires.

Fin du Tome II.

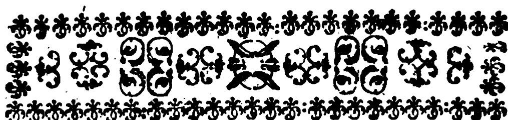
LE
NOUVEAU
TELEMAQUE,
OU
VOYAGES ET AVANTURES
DU
COMTE DE... ET DE SON FILS.
AVEC
Des Notes Hiſtoriques, Géographiques & Critiques.

PAR L'AUTHEUR
DES
MEMOIRES D'UNE DAME DE QUALITE'

TOME TROISIEME.



A LA HAYE,
Chez PIERRE VAN CLEEF,
M. DCC. XLI



LE NOUVEAU TELEMAQUE, OU VOYAGES ET AVANTURES DU COMTE DE.... ET DE SON FILS.

LES différentes Déscriptions, que j'avois luës, m'avoient donné des bords de la Tamise la plus haute idée; mais, qu'elle étoit bien inférieure à celle que j'allois devoir au rapport de mes yeux. De quelque côté, en effet, que je portasse mes regards, je découvrois une prodigieuse varieté d'objets, tous capables de fixer mon attention. C'est une multitude innombrable de Bateaux, de Barques & de Vaisseaux, qui montent ou descendent, suivant le cours de la Marée, & dont la Riviere est

continuëllement couverte. Si je portois la vûë au de là de ses bords, j'étois enchanté de voir repandu dans les Plaines & sur le penchant des Collines un nombre infini de superbes Edifices, de Maisons magnifiques, de Jardins, ornés de tout ce que l'Art & la Nature peuvent former de plus beau: joignez à cela une multitude étonnante de Villages, de Bourgs & de Villes, bien peuplés & bien bâtis, & qui sont sémés de toute part. La vûë de tant d'objets différens m'avoit dérobé *hors de moi-même*, & j'arrivai au pied de la Tour de Londres (1), sans prèsque m'être

(1) Quelques Historiens ont crû, que Londres étoit l'Ouvrage des Romains, qui suivirent Brutus; mais prèsque tous conviennent, qu'elle à été fondée par les Bretons. L'Empereur Constantin fit construire ses Murailles, & Guillaume le Conquérant fit bâtir le Château, qu'on nomme vulgairement la Tour. On y garde les Pierreries & les Ornemens les plus précieux de la Courronne, les Régîtres des Tribunaux de Westminster, & les Prisonniers d'Etat. Mais rien n'en marque tant l'importance que la Coutume, qu'ont les Rois d'Angleterre, d'en prendre possession à leur avenement à la Courronne, afin de s'assûrer de la Ville dans ce premier acte de Souveraineté.

m'être apperçû de la longueur du Chemin, que j'avois fait pour y parvenir. Nous nous fimes transporter, nous & nos Equipages, dans le quartier le plus agréable & le plus voisin de la Cour. Les Ruës, que j'eus à traverser, me firent regretter les bords enchantés de la Tamise. Quoique larges & assez bien percées, elles sont si sales & si mal-pavées, qu'il ne seroit pas possible d'y marcher, sans un passage, qui est menagé des deux côtés pour les gens de pied. Les Maisons ne me donnerent pas de Londres une meilleure idée que ses Ruës. Outre qu'il y en a peu de bien élevées, elles sont prêsque toutes bâties de briques, & sans aucun ornement d'Architecture; joignez à cela, qu'elles sont affreusement noircies, par une continuëlle & épaisse fumée de Charbon de Terre; mais c'est là le fleau de Londres.

Nous primes quelques jours de repos avant que d'en visiter les Curiosités: nous ne voulumes même les parcourir, que lorsque nous aurions fait une visite à Monsieur de Chavigni, notre Ambassadeur. Nous eumes à nous loüer infiniment des politesses, dont il

nous accabla. Il nous dit, qu'un Messager d'Etat, qui venoit d'arriver de Hanovre, avoit apporté la Nouvelle du prochain retour du Roi, & que l'Amiral Walton avoit reçû ordre d'accompagner, avec six Vaisseaux de Guerre, les Jachts, qui étoient prêts pour aller attendre Sa Majesté sur la Meuse. Il nous falut attendre son retour, pour avoir l'honneur de lui présenter nos respects. Ce fut le 6. du mois de Novembre que Sa Majesté arriva à Londres: elle n'y fit que passer, *pour aller* à Kensington, & fut saluée d'une décharge générale du Canon de la Tour & du Parc. La Cour revint peu de jours après à St. James. Le Prince de Modene étoit arrivé ici le 28. du mois d'Octobre. On disoit, que le motif de son Voyage étoit, d'engager Sa Majesté à s'intéresser auprès des Puissances alliées, pour que le Duc son Pere fut rétabli dans la jouïssance de ses Domaines, qui avoient été séquestrés.

On lui avoit fait meubler magnifiquement, dans la Ruë St. James, une belle Maison pour le recevoir. Le Comte de Grantham, Grand-Chambellan de la Maison de la Reine, alla le soir,

ſoir, de la part de Sa Majeſté, complimenter ce Prince ſur ſon heureuſe arrivée, & le 25. ce Prince envoya un de ſes Gentilshommes, donner avis de ſa venuë à la Reine, de même qu'à la Famille Royale, & ſçavoir quand il pourroit en avoir Audience. Sa Majeſté la fixa au jour ſuivant, à une heure après midi. Le Prince, s'étant rendu le 30. à Kenſington, fut introduit à l'Audience, & s'entretint avec la Reine jusqu'à deux heures, qu'elle alla à la Chapelle Royale. Le Prince de Modene fut en ſuite conduit chez le Prince de Galles, chez le Duc de Cumberland, & chez les Princeſſes, auxquels il fit viſite dans leurs Appartemens. A cinq heures du ſoir ce Prince retourna diner chez lui, & à ſept heures il vint faire une viſite à la Comteſſe de Montijo, Epouſe de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Dès que le Roi fut de retour de Hanovre, le Prince de Modene fut introduit auprès de Sa Majeſté par le Duc de Richemont, & en a eu depuis pluſieurs Audiences très gracieuſes. Dans la derniere leurs Majeſtez lui firent préſent de leurs Portraits, enrichis de Diamans.

Ce fut le même jour, que la Cour revint de Kensington à St. James, que notre Ambassadeur nous fit la grace de nous présenter à Sa Majesté. Elle nous fit l'honneur de s'entretenir un quart d'heure avec nous, & nous donna mille marques de bonté. Nous fumes le lendemain admis à l'Audience de la Reine, & à celles des Princesses, de qui nous ne reçumes pas moins de Civilitez.

On commençoit à parler alors à la Cour du prochain Mariage de Son *Altesse* Royale le Prince de Galles, avec la Princesse Auguste (1) de Saxe Gotha: &, quoique le Roi ne dut le déclarer que lorsqu'il en feroit part au Parlement, on travailloit cependant aux préparatifs de ce Mariage, en réparant les Appartemens, que leurs Altesses Royales occuperont.

Je ne me piquerai pas d'une grande exacti-

(1) Elle est Fille de Frederic, Duc de Saxe Gotha, & de Magdelaine Auguste d'Anhalt Zerbst, & la seconde Sœur du Duc regnant. Le Duc Frederic eut seize Enfans, dont *il* reste encor sept Filles & deux Fils. La Princesse Auguste est née le 29 November 1719.

exactitude dans la Déscription que je vais faire des Curiosités de Londres: je ne m'attacherai même à parler que de celles qui m'ont paruës les plus dignes de mon attention. Je commence par la fameuse Eglise de Saint Paul, qui n'a dans toute l'Europe que l'Eglise de Saint Pierre de Rome, à qui elle cede en magnificence & en grandeur. Elle fut commencée après le grand Incendie de Londres, sous le Regne de Charles II., & elle n'a été achevée que sous le Regne de la Reine Anne. Cette Eglise est précedée d'une Place assez petite, qui est entourrée d'une grille de fer. Sur la droite de cette grille est placée la Statuë de la Reine Anne, qui est répresentée de bout, en grandeur naturelle, revêtuë de ses Ornemens Royaux, le Sceptre dans une main & le Globe dans l'autre. Pour pouvoir juger de la grandeur de Londres, je montai sur le Dome de cette Eglise, d'où l'on découvre prêsque toute l'étenduë de la Ville. Sa longueur me paroit excéder celle de Paris; mais, outre qu'elle est très étroite & fort resserrée dans bien des endroits, je dois adjouter, que, les Maisons étant peu éle-

vées, l'on doit conclurre, que Londres n'est ni aussi grand ni aussi peuplé que Paris.

La seconde Eglise, que je visitai, fut celle de Westminster. C'est là que sont sacrés & inhumés les Rois d'Angleterre. On y voit les tombeaux de plusieurs; mais aucun ne me parut digne d'une particuliere attention. C'est dans cette Eglise, où l'on montre le Fauteuil de Saint Edouard, sur lequel on fait asseoir les Rois le jour de leur Sacre. On me fit voir une *Armoire*, dans laquelle on conserve une Statuë en Cire du Général Monek, qui rétablit Charles II. sur le Trône de ses Peres, après la mort de Cromwel. Je vis aussi une autre Statuë en Cire, qui représente Charles II. en grandeur naturelle, revêtu de ses Habits de Chevalier de la Jarretiere, & celle de la Duchesse de Richemont, dans ses Habits de Duchesse.

Je vis, en parcourant les principaux quartiers de la Ville, différentes Places; mais qui ne valent assûrément pas celles de Paris. Elles sont prêsque toutes ornées de Jardins, entourrées de grilles de fer, ce qui les rend assez sem-

blables à des Cimetieres. La rareté du Pavé est cause de cette difformité; joignez à cela, que les Maisons des Seigneurs, qui servent d'ornemens à ces Places, n'ont rien qui égale la magnificence & la beauté des Hôtels de Paris. Le Palais de St. James, où le Roi fait son séjour ordinaire, n'a rien qui reponde à la Majesté du Prince qui l'habite, & l'on peut dire, que le Roi d'Angleterre est un des Princes de l'Europe des plus mal logés. Ce Palais n'est séparé de Whitehal (1) que par le Parc, qui est à Londres ce que les Thuilleries sont à Paris. Cette magnifique Promenade n'a d'ornemens que ceux que lui donne la Nature. Charles II., qui vouloit l'embellir fit venir le

(1) C'étoit autrefois un Palais magnifique, où les Rois d'Angleterre faisoient leur séjour. Il fut reduit en cendre sous le regne de Guillaume III. Il n'est resté de tout ce Palais qu'un grand Pavillon, d'une très belle Architecture. Il servoit autrefois de Sale de Festin; mais c'est aujourd'hui une Chapelle. Ce fut à Whitehal que l'infortuné Charles I. eut la tête tranchée. On voit encor la fenêtre, par où sortit ce Prince, pour passer sur l'Echaffaut, qui étoit dressé vis à vis.

le célébre le Peautre, qui a donné le dessein du Parc de Versailles; mais, aprés avoir bien considéré celui de St. James, il conseilla au Roi de le laisser tel qu'il étoit, l'assûrant, qu'il ne pouvoit rien faire de mieux. Toute sa beauté consiste en plusieurs Allées d'arbres, qui sont partagées par un long & large Canal.

Je vis dans l'Octogone, que le Prince de Galles à fait bâtir dans son Jardin du Parc, deux Bustes, que ce Prince a fait faire par un habile Maître. L'un est celui du célébre Roi Alfred, & l'autre celui du fameux Prince de Galles Edouard, surnommé le noir (2).

Entre les belles Maisons, qui communiquent au Parc, les Hôtels de Marl-boroug

(2) Ce nom lui fut donné, par ce qu'il portoit toujours des Armes noires. Son Pere, Edouard III. l'envoya en Guyenne en 1356., pour faire la Guerre à Jean, Roi de France. Il se jetta dans le Languedoc avec un Camp volant, & s'empara de Carcassone & de Narbonne. Il partit en suite de Bourdeaux avec douze mille Hommes, traversa le Perigord & le Limousin jusqu'à Bourges, où, ayant appris que le Roi Jean avançoit avec soixante mille Hommes, il tâcha de regagner la Guyenne avec

borough & de Buchingham sont les plus considérables. Le premier est très richement meublé, & renferme des Tableaux d'un très grand prix, & d'une rare beauté. Il est occuppé par la Veuve du fameux Duc de Marlborough. Cette Dame vient de faire achever une Statuë pédestre de la feuë Reine Anne, pour l'ériger dans la Cour de l'Hôpital, qu'elle a fondé pour l'entretien de soixante Officiers, qui avoient servi sous les ordres du feu Duc son Epoux: &, comme la plûpart de ces Officiers, ou sont morts, ou ont de l'Emploi au service du Roi, la Duchesse a promis de recevoir dans cet Hôpital, qu'elle a fait considérablement augmenter, plusieurs pauvres Familles. Je visitai cet Hôpital, qui me parut digne

avec sa petite Armée; mais le Roi l'atteignit à Maupertuis, où il fut obligé de se retrancher dans les Vignes. Il y fut attaqué, mais il se défendit avec tant de valeur, qu'il mit en fuite l'Armée du Roi, après lui avoir tué six mille Hommes; fit le Roi Prisonnier, son 4me. Fils Philippe, le Duc de Bourbon, le Duc d'Athene, le Maréchal de Neble, & cinquante autres Grands Seigneurs avec huit-cent Gentilshommes, qu'il conduisit à Bourdeaux, & de là en Angleterre.

digne de la magnificence de celle qui l'a fait conſtruire.

J'omets bien d'autres Curioſités, que l'on me fit remarquer dans les différens quartiers que je parcourus. Celle qui me frappa le plus, fut une Colonne, haute de quatre-cent pieds, & qui me parut ſurpaſſer de beaucoup la célébre Colonne de Trajan. Elle eſt d'Ordre Dorique & canelée; on a menagé en dedans un Eſcalier, qui conduit à une Plate-Forme, d'où l'on découvre toute l'étenduë de Londres, & une prodigieuſe varieté d'objets, qui forment le point de vûë le plus agréable & le plus diverſiffié. Ce ſuperbe Monument mériteroit un autre Emplacement: il eſt élevé dans un coin aſſez reſſerré, qui eſt précisément l'endroit où commença l'effroyable Incendie, arrivé peu de tems après le retabliſſement de Charles II., & qui réduiſit prêſque toute la Ville en cendre.

C'eſt près de ce Monument qu'eſt la Bourſe, ou le Change. Sa principale façade eſt magnifique. L'intérieur forme une grande Cour, entourrée de Portiques. L'on voit au deſſus des Arcades les Statuës des Rois & des Rei-

Reines d'Angleterre, posées dans des Niches. Au milieu de la Cour est celle de Charles II., sous le regne du quel cet Edifice a été construit; mais elle ne vaut pas celle de Charles I. Cromwel, qui n'avoit pas respecté le sang de son Roi, ne jugea pas à propos d'en conserver la Statuë: il la fit abbattre & la fit mettre en vente. Un Fondeur, zèlé Royaliste, l'acheta, sous prétexte de la vouloir fondre; mais, aussi-tôt qu'il l'eut fait transporter chez lui, il la fit enterrer. Elle resta en cet état jusqu'à ce que Charles II. fut retabli sur le Trône. Il en fit alors présent à ce Prince, qui la fit élever sur un Piedestal de Marbre blanc, & la fit placer au milieu du Marché au Foin, près de Whitehal.

Mais, je craindrois de devenir ennuyeux, si j'entrois dans un plus long détail de ce que Londres m'offrit de curieux; je vais parler des plaisirs que l'on y goûte. Les Promenades, les Bals, les Spectacles, les Combats, sont les principaux Divertissemens des Anglois. Mais je ne sçais, si un Seigneur François pourroit s'accoutumer, à se voir confondu parmi la plus vile

Po-

Populace: & c'est en cela particulierement que consiste la Liberté Anglicane.

Le Peuple affecte en toute occasion de se montrer indépendant des Grands, & les Grands, loin de reprimer cette Insolence, qui est souvent poussée à l'excès, semblent prendre plaisir à se confondre avec les Petits. Rien de plus ordinaire, que de voir, dans un Cabaret ou un Caffé, assis à une même Table des Milords & des Artisans, qui s'entretiennent familierement des Nouvelles publiques, & des Affaires du Gouvernement. Il en est de même dans les Promenades, dans les Bals, & dans les Spectacles. Un vil Crocheteur s'y trouvera à côté d'un Grand Seigneur, & lui parlera comme à son égal: dans les Ruës mêmes, rancontre-t-il un Mylord, il lui disputera hardiment le haut du Pavé: &, s'il le cede, ce n'est qu'après en être venu aux mains avec son Adversaire, & après en avoir été terrassé à Coups de Poing.

Si c'est là un Privilége de la Liberté Anglicane, je ne sçais guéres comment le concilier avec les Idées que nous avons de cette Subordination des Pe-

Petits à l'égard des Grands, & qui paroît être autant l'Ouvrage de la Nature que celui de la Providence. Le Gouvernement des Hollandois n'est sans doute pas moins libre que celui des Anglois, & d'où vient que l'on ne voit pas en Hollande le Peuple s'émanciper à de pareils excès d'Insolence? Mais chaque Nation à ses Coutumes, ses Maximes, & ses Regles de Conduite particuliere, & si ceux, qui les blament, en rechercheoient l'origine, peut-être se verroient ils forcés de les approuver. Je reviens aux Divertissemens des Anglois.

J'avois entendu parler avec éloge de leur Théatre. J'aurois voulu être en état de décider, s'il étoit, ou inférieur, ou préferable, à celui de Paris; mais, quoique j'eusse la précaution de me faire expliquer en François la Piéce, qui devoit être répresenté, cela cependant ne pouvoit suffire pour m'en faire juger parfaitement. Je conjecturai seulement par les gestes & les mouvemens des Acteurs, qui me parurent excellens, que la Piéce devoit être remplie de grands sentimens, propres à inspirer de la compassion & de la terreur,

&

& à émouvoir l'Ame par le ministére des plus fortes Passions : & je crois, que les Anglois, qui, par leur tempérament, aiment le sang dans leurs Jeux, & qui, par une Antipathie qui leur est naturelle, ne peuvent souffrir la domination & la dépendance, sont plus capables que nos Poëtes François de se soutenir dans un grand sujet de Théatre. Je pourrois adjouter, qu'ils servent le Peuple selon son goût, lorsqu'ils lui font voir des Rois humiliés & des grandes fortunes renversées : &, si l'on a à leur reprocher, qu'ils ignorent, ou qu'ils semblent négliger, ce qui s'appelle simplicité de sujet, & unité de tems & de lieu, la multitude d'heureuses idées & de sentimens sublimes, que leur fournit leur façon libre de penser, fait que l'on leur pardonne aisément de n'être pas toujours exacts Observateurs des régles de l'Art. Mais, à juger sans partialité, je pense, qu'ils sont autant inférieurs aux François pour la Comédie, qu'ils leurs sont supérieurs pour la Tragédie. Ils ne possédent pas, comme nos Autheurs, l'Art de saisir & de faire sentir le ridicule des Caracteres qu'ils répresentent sur le Théa-

Théatre: outre qu'ils ignorent ce tour agréable, cet enjouëment, qui sçait soutenir la délicatesse d'un sujet, sans tomber dans la froideur, ni dans la bouffonnerie, cette raillerie fine, qui est la fleur du bel Esprit, & qui est le principal Talent que demande la Comédie.

Je fus plus content de l'Opéra, tant par rapport aux Acteurs, qui étoient les meilleures voix de l'Europe, que par rapport à l'Orchestre, qui ne pouvoit être ni meilleur ni plus nombreux. La Sale, qui contient les Loges, est prèsque ronde; tout le Monde est assis, même au Parterre, où il y a des bancs, qui forment un Amphithéatre, mais peu élevé, & prèsqu'en Cercle, de façon, que tout le Monde se voit en face. Quoique les Assemblées, qui se trouvent à ces sortes de Spectacles, soient très nombreuses, elles le sont cependant moins que celles que l'on voit les jours de Bal au grand Théatre de Hay-Market. On y compte ordinairement jusqu'à trois-mille Personnes. Chacun paye une Guinée; mais il est vrai, qu'on sert avec profusion toutes sortes de Vins, de Fruits, de Confi-

tures & de Rafraichissemens. Il y a plusieurs Sales magnifiques & superbement ornées, où l'on danse & où l'on joüe. La Fête commence par un Concert, composé de tout ce qu'il y a de plus habiles Musiciens à Londres : en suite viennent les Menuëts & les Contre-Danses, par où finit le Bal, qui dure jusqu'au lendemain matin. On ne va ordinairement que masqué dans ces Assemblées. J'y allai quelquefois avec Mylord Pemborn, avec qui j'avois formé Connoissance peu de jours après que je fus arrivé à Londres. *Si je* n'avois eu sa Compagnie, je ne *sçais*, si je ne me serois pas embarqué dans une Intrigue amoureuse, qui auroit pû couter cher à mon repos, & peut-être à mon honneur.

J'avois dansé avec une jeune Dame, qui, s'étant démasqué, me laissa voir un visage, qui n'étoit fait que pour charmer, & pour frapper d'admiration ceux qui le regardoient. Je ne pus cacher celle, dont je fus saisi ; mais je ne m'en tins pas à ces premiers sentimens. L'Amour ne tarda pas à se mêler de la partie. Je liai Conversation avec cette Dame, & je ne fus pas

moins

moins charmé de sa douceur, de la politesse de son esprit, & de ses manieres, que je l'étois de sa beauté. Je ne pus la quitter sans lui demander, qu'il me fut permis de lui aller présenter mes respects chez elle. Je lui proposai même de souffrir, que j'eusse l'honneur de l'accompagner. (L'on verra bientôt, si ces termes d'honneur & de respect étoient bien placés). Elle me repondit, qu'elle étoit venuë au Bal avec quelques-unes de ses Amies, avec qui elle alloit remonter en Carrosse; mais qu'elle se feroit un plaisir de recevoir mes visites: &, pour me convaincre qu'elle me parloit sincerement, elle me fit la grace de me donner son addresse. Cette précaution, qui ne m'annonçoit pas une Dame d'une grande distinction, mit quelque changement dans mes idées. Mylord Pemborn, qui m'avoit laissé le tems de faire ma Cour à cette jeune Inconnuë, me rejoignit, dès qu'elle eut quitté le Bal. Eh bien, mon cher Marquis, me dit-il, en m'abordant avec un sourire malin, les affaires comment vont-elles? Vous avez poussé des soupirs, j'en suis sûr. Y a-t-on été sensible?

Oh, c'eſt là un bonheur, repris-je, qui ne peut être la recompenſe que de beaucoup d'aſſiduités & de ſoins, & c'eſt beaucoup que j'aye pû obtenir, que l'on m'ait promis, que les miens ne ſeront pas dédaignés. Eh bien, je veux, me repondit le Mylord, vous donner des eſpérances encor plus flateuſes: je connois la jeune beauté avec qui vous venez de vous entretenir, j'oſe vous repondre, qu'elle oppoſera peu de réſiſtance à vos déſirs; mais il faut auſſi que je vous prévienne, que ſes faveurs me paroîtroient dangereuſes de bien des façons. Oh, expliquez moi donc, comment, je vous prie, répartis-je; car je ne pourrois me perſuader, que. . . . Eh, mon Dieu, écoutez moi ſeulement un moment, me repliqua le Mylord, en m'interrompant, je vais vous raconter en peu de mots l'Hiſtoire de l'Avanturiere, dont je vous vois épris; ce ſera à vous de décider en ſuite du parti que vous aurez à prendre. Ce titre d'Avanturiere, que j'ai donné à votre belle Infante, adjouta-t-il, vous ſurprend peut-être un peu; mais vous aller juger, ſi elle le mérite.

Il n'y a que trois ans qu'elle eſt à Londres, & elle a déjà eu trois Amans, dont elle a, ou cauſé ou occaſionné la mort. Miſs Farnix, (c'eſt le nom de de cette Fille) eſt née à Topsham, où elle à été élevée juſqu'à l'âge de quinze ans. Son Pere, qui étoit Officier de Vaiſſeau, ayant été tué, elle vint à Londres avec ſa Mere, qui n'avoit d'autre reſſource que celle, qu'elle pouvoit eſpérer de l'uſage, que la jeune Farnix feroit de ſes Charmes. Le premier eſſai qu'elle en fit, fut ſur le Chevalier Burthen. Il s'éprit pour elle d'une ſi violente Paſſion, qu'il réſolut, quelque prix qu'il lui en dut coûter, de la ſatisfaire. Quoiqu'il fut très mal partagé du côté de la fortune, il ne laiſſa pas cependant de promettre à ſa jeune Maitreſſe un ſort, qu'il ne pouvoit lui faire ſans s'incommoder conſidérablement. Il s'engagea à lui faire meubler une Maiſon proprement, & à lui entretenir un Equipage. Ses offres furent acceptées; mais il n'en fut pas pour cela heureux. L'intéreſſée Farnix mit ſes faveurs à un prix, que le Chevalier ne pouvoit donner. Il eut beau ſe déſeſpérer de cette dureté: il ſe

plaignit, il soupira, & ses plaintes & ses soupirs ne furent point écoutés. Tout ce qu'il put obtenir de sa Maitresse, c'est qu'elle voulut bien consentir à l'épouser; mais, bien entendu, qu'il ne s'agiroit pas d'un Mariage clandestin. Quelqu'audacieuse que fut une pareille proposition, (car le Chevalier étoit d'une Famille distinguée) il n'en parut pas cependant allarmé: &, ne prenant Conseil que de son amour, il promit de solliciter le Consentement de Mylord Cardok, son Oncle, de qui il dépendoit, & dont-il se promettoit d'être héritier. Il lui fit un Portrait si charmant de sa Maitresse, que le vieux Mylord, qui étoit peut-être de toute l'Angleterre le Seigneur le plus voluptueux, ne put résister à la tentation qu'il eut de voir la jeune Farnix, & peut-être sur le simple Portrait, qu'on venoit de lui faire, se proposa-t-il de devenir le Rival de son Neveu. Quoiqu'il en soit, il ne put voir celle, qui avoit captivé la tendresse du Chevalier, sans convenir & sans éprouver, que l'indifférence du Cœur le plus insensible ne pouvoit tenir à la vûë de tant de Charmes. Mais, plus la belle Farnix

lui

lui parut aimable, moins il se sentit disposé à se prêter aux désirs du passionné Chevalier: il ne songea même qu'à lui enlever sa Conquète, c'est-à-dire, que ce vieux voluptueux se détermina à se donner pour Maitresse celle, que son Neveu lui demandoit pour Epouse; ainsi, lorsque celui-ci lui fit de nouvelles instances, pour obtenir son aveu, il lui repondit, que l'intérêt de sa fortune demandoit, qu'il fit un autre choix; qu'il ne pouvoit nier, que la jeune Farnix ne méritât d'être tendrement aimée; mais que ce seroit faire une folie que de songer à l'épouser; que sa Pauvreté, & plus encor l'obscurité de sa Naissance, ne permettoient pas, que l'on eut pour elle d'autres sentimens que ceux qu'un amour d'Amusement inspire. Je laisse à penser, quelle dut être la désolation du malheureux Chevalier. Il connoissoit trop l'inflexible Caractere de son vieux Parent, pour oser se promettre de pouvoir le fléchir par ses prieres: & ce qui augmentoit son désespoir, c'est que sa Maitresse ne paroissoit pas disposée a rien relacher de ses prétentions. Elle consentoit bien à le ren-
 dre

dre heureux; mais ce n'étoit qu'à condition, qu'elle lui seroit unie par des liens solemnels & indissolubles. Il le sera cependant, sans avoir été obligé de lui engager sa foi; mais que son bonheur lui sera vendu cherement.

Je vous ai dit, que le vieux Lord étoit entierement livré à ses plaisirs, & qu'il faisoit son bonheur des attraits de la volupté. Il n'avoit pû voir la Maitresse du Chevalier, sans en devenir éperdûment amoureux. Les Revenus immenses, dont-il joüissoit, le mettoient en état de faire des propositions si avantageuses, qu'elles ne pouvoient manquer d'être favorablement écoutées. La jeune Farnix, qui ne se conduisoit que par les vûës de sa Mere, dont l'humeur étoit très intéressée, fut charmée des offres que lui fit l'Oncle du Chevalier. Il lui promit non seulement de lui fournir abondamment toutes les douceurs & les commodités d'une Vie molle & délicieuse; mais il s'engagea à lui assûrer un fonds, dont les Revenus seroient plus que suffisans pour lui procurer une subsistance honnête pour toute sa Vie. Elle ne crut pas devoir laisser échapper une occasion

ſi favorable, & qui la mettoit pour toujours à couvert des miſéres de l'Indigence; mais, ſi elle étoit ſenſible à la voix de l'intérêt, elle n'étoit pas ſourde à celle de l'amour. Le plaiſir des Sens avoit pour elle un attrait particulier, & ce goût, qu'elle avoit pour la volupté, auroit-il trouvé ſon Compte dans le marché qu'elle alloit conclurre avec le vieux Lord? Pour concilier les intérêts de ſa fortune avec ſa Paſſion pour le plaiſir, elle deſtina l'Oncle à payer les faveurs qu'elle vouloit prodiguer au Neveu. Elle inſtruiſit le Chevalier de ſes intentions. Il ne faut pas demander, avec quel tranſport de joye il les apprit. Mais il s'agiſſoit d'empêcher, que le vieux Lord n'eut quelque ſoupçon de ce ſecond Traité; car il n'auroit pas ſans doute été d'humeur d'en ſouffrir l'exécution; auſſi, pour ne laiſſer aucun ſujet de défiance à ſon humeur jalouſe, il fut réglé, que le Chevalier affecteroit de marquer autant d'indifférence, qu'il avoit témoigné d'amour pour la belle Farnix; que ce ne ſeroit même plus que ſecrétement, qu'il auroit le plaiſir de la voir. Ce tendre Commerce dura pluſieurs mois,

ſans que rien en troublât les douceurs. Mylord Cardok ſe croyoit le plus heureux de tous les Hommes, & étoit bien éloigné de penſer, qu'il partageât ſon bonheur avec ſon jeune Parent. Chaque jour étoit marqué par de nouveaux & riches Préſens, qu'il faiſoit à ſon aimable Maitreſſe, qui de ſon côté s'empreſſoit à ſe montrer toujours plus complaiſante. C'étoient à la vérité des violences qu'il lui en coutoit; mais les ſecrettes & amoureuſes viſites du paſſionné Chevalier la dédommageoient de la contrainte, où l'aſſujettiſſoit l'amour dégoutant & importun du vieux Lord. L'Idée, qu'il avoit de la fidélité de ſa Maitreſſe, le rendoit heureux; pourquoi fut-il détrompé d'une erreur qui faiſoit ſon bonheur? Mais des rapports indiſcrets le plongerent dans le plus cruël de tous les malheurs. Un de ſes Domeſtiques l'avertit, qu'il avoit vû un Cavalier entrer furtivement dans l'Appartement de la Farnix; qu'il en avoit lui-même ouvert la Porte, & qu'il l'avoit en ſuite fermé ſur lui; qu'il n'avoit pû diſtinguer les traits du viſage de ce Cavalier; mais que l'on pouvoit juger par l'air familier, dont il étoit entré,

tré, qu'il étoit vû de bon œil par la jeune Personne qu'il alloit voir.

Il n'en faloit pas tant pour exciter la jalousie du vieux Lord. Il donna ordre à celui, qui lui avoit fait ce funeste rapport, de se tenir aux aguets, pour sçavoir, si le même Inconnu reparoîtroit une seconde-fois. Celui-ci ne s'acquitta que trop exactement de la Commission, dont il venoit d'être chargé: il conjectura, que le Cavalier, dont il vouloit épier les démarches, se montreroit à peu près à la même heure qu'il avoit paru là premiere-fois. Il l'attendit, en se tenant caché dans un endroit, où il ne pouvoit être apperçû. Son Impatience n'eut pas long-tems à languir. Le malheureux Inconnu se rend, où son fatal amour l'appelloit: il ne fut pas plûtôt entré, que le Valet de Mylord Cardok se hâta de venir faire part à son Maître de cette nouvelle découverte. Il ne put entendre ce second rapport sans frémir de rage. Ne consultant que sa jalouse fureur, il s'arme de deux Pistolets de poche, & court chez son infidelle Maitresse, dans le dessein de la surprendre avec son Amant, & de les immoler tous deux à

ſa vengeance. Pour en aſſûrer le ſuccès, il ſe rendit à pied chez la Farnix, ne s'étant fait ſuivre que d'un ſeul Domeſtique. Il défendit à celui, qui ſe préſenta à la Porte, d'avertir ſa Maitreſſe de ſon arrivée. S'attendoit-elle à la cruëlle ſcéne, qui alloit ſe paſſer? Le Cavalier, dont elle recevoit les viſites nocturnes, l'accabloit des plus vives Carreſſes, dans le même moment que le vieux Lord entroit dans la Chambre où elle étoit. Le Spectacle déſeſpérant, qui s'offre à ſes yeux, ne lui permet pas de ſe donner le tems de connoître ſon Rival: il l'eut à peine apperçû, qu'il lui lachât un coup de Piſtolet dans la téte: &, tirant en ſuite ſon Epée, il alloit la plonger dans le ſein de la malheureuſe Farnix, lorſqu'il fut retenu par les cris qu'elle pouſſa. Ah! cruël, lui dit-elle, que venez vous de faire! C'eſt votre Neveu! C'eſt le cher Chevalier, à qui vous venez d'ôter la Vie. Ces paroles dérobent l'infortuné Lord hors de lui même; les Armes lui tombent des mains, il recule quelques pas. Le Chevalier, s'écrie-t-il! Le Chevalier! Quoi! ſe pourroit-il faire que j'euſſe été ſon Meurtrier! L'hor-

L'horreur, dont il eſt ſaiſi, fait qu'il craint de s'approcher de celui qu'il venoit de ſacrifier à ſa vengeance. Après avoir demeuré quelques momens en ſuſpens, il avance enfin d'un pas tremblant vers le Cadavre du malheureux Chevalier. Je n'eſſayerai point d'exprimer ce que devint le déſolé Lord à la vûë d'un ſi triſte objet. C'eſt ſon Neveu: il ne peut le méconnoître, & ce Neveu, qu'il chériſſoit tendrement, il le trouve ſans ſentiment & ſans vie, & c'eſt lui qui vient de la lui arracher. Cette déſeſpérante penſée lui remet les Armes en main; il veut ſe jetter ſur la Farnix; mais par la fuite elle ſe dérobe à ſa fureur.

Tournant ſa rage contre lui-même, il ſe ſeroit arraché la Vie, s'il n'en avoit été empêché par quelques Domeſtiques, qui retinrent ſon bras, lorſqu'il ſe diſpoſoit à ſe paſſer ſon Epée au travers du Corps. Pluſieurs heures ſe paſſerent, avant que ſon déſeſpoir lui permit de faire attention, que l'intérêt de ſa ſûreté demandoit, qu'il prit des méſures, pour que la cruëlle ſcéne, qui venoit de ſe paſſer, demeurât ſecrette. Il faloit empêcher, que la mort du

du malheureux Chevalier ne vint à s'ébruiter: il n'y avoit pour cela d'autre parti à prendre que celui de l'inhumer ſecrétement, & ce fut là le parti que l'on prit. L'infortuné Lord ſuivit de près ſon Neveu au tombeau. Il ne fut pas plûtôt rentré dans ſon Hôtel, que l'on fut obligé de le mettre au Lit: une fiévre violente, qui le ſaiſit, & qui fut une ſuite de l'exceſſive douleur, à laquelle il ſe livra, l'emporta au bout de quelques jours.

Telle fut la fin funeſte des deux premiers Amans de la Farnix. Un troiſiéme, qui peu de tems après parut ſur les rangs, n'eut pas un ſort moins malheureux. Ce fut le Comte de Resbis. Il n'y avoit que deux ans qu'il avoit épouſé une des plus belles Dames de l'Angleterre, lorſqu'il s'éprit pour la Farnix de la plus violente Paſſion. Il n'eut pas à ſoupirer long-tems; il lui ſuffiſoit, pour être heureux, de conclurre avec ſa Maitreſſe un marché, à peu près ſemblable à celui qu'elle avoit fait avec le vieux Lord; mais, bien entendu, qu'elle promit au Comte, que ſeul il auroit toutes ſes faveurs: &, pour ôter à ſon nouvel Amant tout ſu-

jet de soupçon, elle s'engagea à souffrir, qu'il mit auprès d'elle des Femmes, qui fussent chargées d'éclairer toutes ses actions. L'œil d'une Surveillante ne pouvoit lui être incommode, par ce qu'elle prévoyoit, qu'elle n'auroit point de violence à se faire, pour donner toute sa tendresse au Comte, qui étoit de la figure la plus aimable du Monde; aussi se piqua-t-elle de lui être fidellement attachée, & ce fut cette même fidélité, qu'elle poussa trop loin, qui occasionna la perte de son Amant.

Voilà, sans doute, qui vous surprendra, me dit Mylord Pemborn; mais faites moi la grace de m'entendre, & je vais vous développer ce mystére. Je vous ai dit, que le Comte avoit une jeune Epouse très aimable, & dont il étoit éperdûment aimée. Elle ne fut pas long-tems sans s'apperçevoir, que son volage Epoux portoit ailleurs un amour, qu'il ne devoit qu'à elle seule, & qu'elle méritoit véritablement tout entier. Elle fit épier ses allures, & elle apprit, que la Farnix étoit la Rivale chérie, qui lui étoit préferée. Ne prenant Conseil que de sa jalousie, elle court chez la Maitresse de

son

ſon Epoux. Elle ne ſe contenta pas, de l'accabler de reproches ; mais elle lui dit, qu'elle auroit aſſez de Crédit pour la faire énfermer, ſi dans moins de huit jours elle ne ſortoit de Londres. La Farnix ne ſe laiſſa point intimider par ces menaces, par ce qu'elle étoit aſſûrée, que le Comte ſçauroit bien en empêcher l'effet, & elle ne ſe trompa pas dans ſes eſpérances. Elle n'eut pas effectivement plûtôt inſtruit ſon Amant de l'entretien qu'elle avoit eu avec la Comteſſe, que celui-ci, écumant de Colére, vint trouver ſon Epouſe. Après lui avoir témoigné, combien il étoit irrité des Nouvelles qu'il venoit d'apprendre, il lui déclara, que l'unique moyen, qu'elle avoit de l'appaiſer, étoit, de ne le point gêner dans ſes Inclinations, & que, s'il lui arrivoit de ſe porter à quelque coup d'éclat, il ſçauroit lui faire payer cherement les fautes, que lui auroit fait commettre ſa jalouſie.

L'infortunée Comteſſe, qui avoit pour ſon Epoux un fonds de tendreſſe extrême, employa inutilement le ſécours des plus touchantes Carreſſes. Ses ſoupirs, ſes larmes, rien ne put rap-

rappeller le Comte à ſon Devoir. Sa Paſſion même pour ſa Maitreſſe s'accrût au point, qu'il commença à n'avoir de Commerce avec ſon Epouſe que celui qu'une néceſſité indiſpenſable exigeoit. Déſeſpérée d'un ſi injuſte réfroidiſſement, elle ne dédaigna pas de s'abaiſſer aux prieres les plus humbles auprès de ſa Rivale. Dans une viſite, qu'elle lui fit, elle lui promit les recompenſes les plus conſidérables, ſi elle vouloit ne plus ſe prêter aux déſirs du Comte; mais une pareille propoſition ne fut pas du goût de la Farnix. La Comteſſe lui en fit une autre, dont elle ne s'accommoda pas mieux. Quelle grace cependant plus juſte & plus facile à accorder, que celle qu'on lui demandoit. Vous pouvez me rendre heureuſe, lui dit la Comteſſe, & je vous recompenſerai libéralement du bonheur que vous pouvez me procurer: ſouffrez ſeulement, que je tienne durant une nuit la place que vous occuppez, & pour que vous n'ayez pas à craindre, que la Paſſion du Comte ſe rallentiſſe, je vous promets, qu'il ne ſçaura rien de la ſupercherie, que nous lui aurons faite; car je

prendrai tant de ſoin de contrefaire votre voix, que je ne doute pas, que mon Epoux ne s'y méprenne: &, lorſqu'il ſera plongé dans un ſommeil profond, vous reviendrez occupper la place que vous m'aurez cédé. Eh, non, Madame, lui repondit la Farnix, je ne conſentirai point, que par cet artifice vous vous expoſiez à vous brouiller irréconciliablement avec Monſieur le Comte: tout ce que je puis vous promettre, c'eſt que je n'oublierai rien pour le rendre à vos vœux, & *j'oſe* vous repondre, que ce ſera avec plaiſir que je me verrai délivré de ſes aſſiduités. Vous ne me ferez pas cependant croire, lui repartit la Comteſſe, qu'elles vous importunent; car je ne crois pas, que rien vous oblige à les ſouffrir; mais, ſi vous me refuſez la grace que je vous demande, adjouta-t-elle, promettez moi du moins, que le Comte ne ſera pas inſtruit, que je vous en ai prié inutilement: & ce fut là cependant la premiere choſe que la Farnix lui apprit, dès qu'il la vint voir. Une pareille preuve de tendreſſe n'auroit elle pas dû amollir le Cœur du Comte? Mais, enſorcelé par ſa Paſſion, il éto

venu sourd à la voix du Devoir. La tendre & malheureuse Comtesse imagina, pour le rappeller à elle, d'autres artifices, qui ne lui réüssirent pas mieux.

Il y avoit à Londres une jeune Personne, appellée Cécile, dont la beauté n'étoit pas inférieure à celle de la Farnix; mais, aux Charmes les plus touchans, elle joignoit un air de douceur & de modestie, qui leur prêtoit un nouvel éclat. La Comtesse la demanda à ses Parens, pour lui faire Compagnie, & leur promit qu'elle prendroit soin de sa fortune. Des offres si gracieuses furent reçûës avec reconnoissance. La Comtesse emmena chez elle l'aimable Cécile, dans l'espérance que la vûë de ses appas feroit quelque impression sur le Cœur du Comte. Elle commença à la faire habiller proprement, & lui donna une Femme de Chambre, qui fut chargée de relever les Charmes de cette jeune beauté de tout le sécours de l'Art; mais, soins inutiles. L'aimable Cécile ne put captiver la tendresse du Comte. Epris d'un autre objet, qui le possédoit tout entier, il vit l'adorable Cécile, sans

que sa vûë, capable de triompher de l'Indifférence du Cœur le plus insensible, fit aucune impression sur le sien.

La désolée Comtesse ne se rebuta point. Cet artifice ne lui ayant pas réüssi, elle en employa un autre, qui n'eut pas un meilleur succès. Elle crut que, pour retrouver la route du Cœur de son Epoux, il faloit qu'elle travailloit à exciter sa jalousie. Sa Vertu l'avoit jusqu'alors rendu sourde aux soupirs de plusieurs Seigneurs, qui lui avoient addressé leurs vœux, & qui, pour ébranler sa Sagesse, n'avoient pas manqué de lui insinuer, que, le Comte s'étant par ses infidélités rendu indigne de sa tendresse, elle ne devoit pas se faire un scrupule de s'en venger. Mais la vertueuse Comtesse ne croyoit pas, qu'il lui fut permis de s'authoriser de l'exemple de son Epoux. Pour lui épargner même jusqu'au moindre soupçon, elle menoit une Vie très retirée, & ne recevoit de visites que celles, que la bienséance ne lui permettoit pas de refuser. L'espérance de regagner le Cœur du Comte lui fit mettre quelque Changement dans sa Conduite : elle souffrit que Mylord Rendon, qui étoit un

un des Hommes des mieux faits de la Cour, lui rendit des ſoins. Elle commença à faire avec lui de fréquentes parties de Promenade & de Jeu: &, loin de chercher à en dérober la Connoiſſance à ſon Epoux, elle eut ſoin, de faire en ſorte qu'il fut inſtruit de tous les mouvemens, que le Lord ſe donnoit, pour gagner ſes bonnes graces. Mais le Comte n'en prit non ſeulement aucun ombrage; mais il pouſſa l'indifférence juſqu'à féliciter la Comteſſe de ſon nouveau Choix, & lui témoigna, qu'il étoit charmé, qu'elle ſe fut fait un Amuſement, qui fut de ſon goût. Ce n'étoit point là ce qu'elle ſe promettoit. Ces marques outrageantes d'inſenſibilité de la part du Comte ſembloient lui ôter toute eſpérance de le rappeller à ſon Devoir: &, trop paſſionnée, & trop tendre, elle auroit donné mille Vies, pour regagner ſon Cœur.

Tant de moyens, qu'elle avoit employé pour triompher de l'opiniatre indifférence de ſon Epoux, ayant été inutiles, elle eut recours à un dernier remède, qui produiſit un effet bien différent de celui qu'elle en eſpéroit.

On lui avoit vanté l'habileté d'une Femme, qui composoit des Philtres, dont le succès étoit, disoit on, infaillible. S'étant addressé secrétement à celle, dont on lui avoit loüé la science, elle l'engagea par de grandes recompenses, à se servir de tous les secrèts de son Art dans la Composition du breuvage, qu'elle lui demandoit, & qu'elle vouloit faire prendre à son Epoux. L'Avanturiere, à qui elle s'addressa, l'assûra, qu'elle seroit servie selon ses désirs, & que la Farnix deviendroit autant odieuse au Comte, qu'elle lui avoit été chere, & qu'il n'auroit pas plûtôt pris le breuvage, qu'elle alloit lui préparer, qu'enflammé d'une amoureuse ardeur il rendroit à son Epouse toute sa tendresse, & lui en feroit sentir toute la vivacité.

Que de momens d'impatience ne couta pas à la passionnée Comtesse l'attente d'un si heureux Changement; mais, que de larmes ne va-t-elle pas répandre. Pour assûrer le succès de ses vœux, elle avoit mis dans ses intérêts le Valet de Chambre de son Epoux: celui-ci s'étoit chargé, de faire prendre à son Maitre le Philtre fatal, qui lui

étoit

étoit destiné; mais, quel en fut l'effet? Il n'y avoit pas encor une demi-heure que le Comte l'avoit pris, que sa Raison se troubla. Devenu furieux, il menace d'immoler à sa rage tous ceux qui s'offrent à ses yeux. L'infortunée Comtesse se présente devant lui: &, la méconnoissant dans le transport qui l'agite, il se jette sur elle avec fureur, & lui auroit arraché la Vie, si on ne l'eut retiré d'entre ses bras. Ces mouvemens de rage furent peu de momens après suivis d'une si grande foiblesse, que, le Comte ne pouvant se soutenir, on fut obligé de le mettre sur un Lit. Les Médecins furent appellés; mais les remédes, qu'ils ordonnerent, ne purent faire rejetter au Comte le mortel poison, qui lui avoit été donné, & qui étoit si subtil, qu'il expira peu d'heures après qu'il l'eut pris. L'on ne pouvoit pas s'attendre, que l'infortunée Comtesse put survivre à un cher Epoux, qu'elle adoroit, & dont elle n'avoit à se reprocher la mort, que par ce qu'elle l'avoit trop tendrement aimé.

Voilà, Monsieur, me dit Mylord Pemborn, en finissant son récit, ce

que j'avois à vous apprendre de la Farnix. Je vous ai averti, que ses faveurs me paroissoient dangereuses, & je crois que ce, que je viens de vous rapporter, suffit pour vous le prouver. Oui, assûrément, repondis-je, & je vous avoüe, que le récit, que vous venez de me faire, est pour moi une Leçon, dont je profiterai. Non, ce ne sera point moi, qui consolerai la Farnix de la mort de ses Amans.

L'écueil que je venois d'éviter, & où j'aurois sans doute échoüé, ne fut pas l'unique obligation que j'eus à Mylord Pemborn. Je lui dus les liaisons, que je formai avec plusieurs jeunes Seigneurs d'un mérite distingué. Il me fit la grace de me conduire dans les plus brillantes Assemblées, & ce fut là où j'eus occasion de me défaire des Préjugés, qui me faisoient penser peu avantageusement sur le Compte des Anglois. Je les regardois comme un Peuple dur & fier, & quelquefois même féroce, qui ne sçavoit ce qui s'appelle délicatesse & tendresse de sentimens: je croyois, que toutes leurs vûës n'étoient réglées que par l'intérêt, & qu'ils n'avoient d'autre ambition que

celle, d'entendre mieux que les autres Nations la Navigation & le Commerce. J'adjouterai, que ce, que l'Histoire m'avoit apprit de leurs Revoltes, de leurs Séditions, de leurs Guerres intestines, & de la fin déplorable de quelques-uns de leurs Rois, m'avoit prévenu contre eux de façon, que je ne les croyois capables d'aucun sentiment d'humanité. Mais c'est dans l'Angleterre même, qu'il faut prendre le droit de pouvoir juger des Anglois. J'avoüe bien, que le Peuple de la plus basse Condition a quelque chose de rude & de sauvage; mais, doit-on juger de toute une Nation, par ce qu'elle a de plus vil & de plus méprisable? La Générosité, la Droiture, la Probité, ce sont là les Vertus caractéristiques d'un Seigneur Anglois, & ces Vertus sont constantes & solides, par ce qu'elles sont fondées en Principes. Vous ne devez pas vous attendre, qu'il vous accable d'un déluge de Complimens inutiles; peut-être même que ses manieres vous paroîtront moins prévenantes que celles d'un François; mais, s'il vous assûre de son amitié, vous pouvez compter sur son empressement à vous en donner

les plus généreuses marques: & rien n'est plus faux que ce qui est rapporté par quelques Voyageurs, qui disent, que l'Anglois, que vous aurez obligé, oublie aisément les bienfaits qu'il aura reçû de vous; qu'il pousse même l'ingratitude jusqu'à feindre de ne pas vous reconnoître, lorsque vous avez occasion de le revoir dans son Païs. Un Caractere se odieux n'est nullement celui d'une Nation, que l'on sçait avoir pour partage une constante générosité de sentimens. C'est aussi faire injustice aux Anglois, que d'en juger par quelques traits de Cruauté, qui se lisent dans leurs Annales. Sont-ce des traits, que l'on puisse reprocher à toute la Nation? Accusera-t-on les François d'Inhumanité, de Cruauté & de Barbarie, par ce que quelques-uns de leurs Rois ont été ou déposés, ou empoisonnés, ou assassinés, & par ce qu'on les a vû dans des Guerres intestines armés les uns contre les autres, & s'entregorger de sang froid? Est-il quelque Nation, si on en parcourt l'Histoire, qui ne fournisse de pareils Exemples? Mais, pourquoi ne lui en fait-on pas un Crime? Par ce qu'elle ne doit pas être

être responsable des noirs attentats de quelques Scélerats hardis & entreprenans.

Que l'on me passe cette digression, & même que l'on me sçache gré, si elle n'est pas plus longue; car, que de Choses n'aurois-je pas encor à dire, si je voulois laisser parler mon Cœur, plein des sentimens de la plus vive reconnoissance, pour mille marques de bonté & de politesse, dont j'ai été comblé par un nombre d'Amis sinçeres, que je m'étois fait en Angleterre, & dont la Civilité à mon égard se soutint jusqu'à la fin. Ils sembloient n'avoir rien plus à Cœur que de me procurer chaque jour quelque plaisir nouveau, & je ne crois pas, qu'il y ait dans toute l'Europe une Ville, où les divertissemens soient plus variés & plus amusans qu'à Londres.

Il y en a même qui lui sont particuliers; tels sont les Combats qu'on y voit de toute espéce. Ce fut avec une vraye satisfaction que j'en fus Spectateur. Le premier, que je vis, fut celui de quelques Taureaux contre des Bêtes féroces; mais il m'amusa moins que la vûë de deux Coqs, qui se battirent

avec tant de fureur & d'acharnement, qu'un des deux demeura sur la place. C'est la Coutume, lorsque l'on veut les exposer aux Combats, de leur attacher aux pieds de petits éperons, dont ces Animaux se servent avec tant d'addresse, qu'il est rare, qu'il n'en coute à l'un ou à l'autre, ou la Vie ou la Vûë. Leur petite Colére, qui ne se dément point jusqu'à la fin du Combat, semble s'animer par les Cris des Spectateurs, qui ne demeurent pas indifférens; car ils ne manquent pas de faire, dès les Commencemens, des Paris très considérables en faveur des Combattans.

J'ai dit, que les Anglois aiment le sang dans leurs Jeux. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à remarquer l'avidité, avec laquelle ils accourent aux Combats des Gladiateurs. Il y en a de plusieurs façons: &, quoiqu'ils soient tous très dangereux, on ne laisse pas cependant que de s'en amuser. On se rend en foule dans une Sale très spacieuse, remplie de plusieurs rangs de bancs, qui forment un Amphithéatre: c'est au milieu de cette Sale que paroissent les Combattans. On lit dans leur Con-

tenance

tenance le mépris qu'ils font de la mort & des blessures. Ils commençent à se donner la main & à se saluër civilement en signe d'amitié. Le Combat des Sabres & celui des Bâtons me paroissent tous deux égalemenc terribles, par ce que les Assaillans ne combattent qu'à Téte nuë & à Corps découvert, & il ne faut pas croire qu'ils se menagent: ils s'attaquent avec tant de fureur, que le Théatre ne tarde pas être ensanglanté, & ils ne se contentent pas de se faire de légéres blessures; ils se servent d'une poudre, dont l'effet est très prompt pour étancher leur sang: &, aprés avoir donné quelques momens à reprendre leurs forces, ils recommencent le Combat avec une nouvelle ardeur. Il est vrai, que l'espoir d'un gain, souvent très considérable, anime leur Courage; car, tel est l'usage des Anglois, ils recompensent libéralement ceux qui contribuent à leurs plaisirs; aussi voit-on à la fin du Combat le Vainqueur assez occuppé à ramasser les Guinées, qui lui sont jettées de toute part.

Il y a encor d'autres Combats, mais moins formidables que les deux premiers,

miers, dont je viens de parler. L'un eſt celui des Lutteurs, qui, après s'être méſuré quelque tems des yeux, &, après s'être tâté du Jarret, s'accrochent enfin, ſe ſerrent & ſe ſécouent, juſqu'à ce que l'un des deux ſoit renverſé. Le Vainqueur tend alors la main au vaincu, pour lui aider à ſe relever; mais ſouvent, pour reparer la honte de ſa défaite, il attaque une ſeconde fois ſon Adverſaire, & ne ceſſe de lutter contre lui, que lorſque ſes forces ſont entierement épuiſées.

Le dernier Combat eſt celui des Poings. Les deux aſſaillans paroiſſent nuds juſqu'à la Ceinture. Après s'être ſalüés ils s'avancent l'un près de l'autre, &, ſans s'épargner, d'un bras fort & nerveux, ils ſe portent des coups ſi violens, que le Théatre eſt bientôt teint de leur ſang. Mais ils n'en combattent pas pour cela avec moins de fureur, & il arrive ſouvent, que l'opiniatre acharnement, avec lequel ils ſe battent, coutent la Vie à l'un ou à l'autre.

Ce ſont là les différens Combats, qui ſont le plus du goût des Anglois. Je ne diſconviens pas, qu'on n'y apprenne

prenne à mépriser la mort ; mais, peut-on, sans cruauté & sans barbarie, se faire un Amusement & un Jeu de l'effusion du sang humain? N'y a-t-il point d'autre Ecole, où l'on puisse se former à l'Intrépidité? Les Peuples, chez qui ces exercices féroces ne sont point établis, en sont-ils pour cela moins courageux & plus avares de leur sang, lorsque le salut, ou la gloire de leur Patrie, demande, qu'ils exposent leur Vie? Pour ne rien omettre de ce qui sert à amuser les Anglois, je devrois parler de la Course des Chevaux, qui se fait plusieurs jours de suite dans un lieu, appellé New-Market. Ces Chevaux sont montés par des Palefreniers, qui courent sans selle, mais avec une telle rapidité, que l'œil a peine à les suivre. Ces sortes de Courses ne se font jamais sans un grand nombre de gagures de plusieurs mille Livres Sterling: & il faut voir, avec quelle libéralité le Palefrenier Vainqueur est recompensé.

Mais je crois, que c'est assez parler des divertissemens de Londres. J'y étois depuis plus de deux mois, & je n'avois pas encor eu la Curiosité de voir

voir les Maiſons Royales, qui ſont à la Campagne. Nous donnâmes quelques jours à en faire la viſite. Nous commençâmes par Kenſington. C'eſt un Château, que le Roi Guillaume acheta d'un Seigneur Anglois. L'Appartement, qu'y occupe Sa Majeſté, eſt ſpacieux; mais il ne faut pas y chercher la magnificence: tout ce que j'y remarquai de plus frappant, furent quelques Tableaux, qui ſont à la vérité d'une grande beauté. Nous vinmes de Kenſington à Hamptoncourt, où je ne vis rien qui me parut digne d'une ſinguliere attention. Mais il n'en fut pas de même de Windſor, (1) dont le ſéjour eſt autant agréable que ſa ſituation eſt charmante. Cette ſuperbe Maiſon eſt bâtie ſur une hauteur, dont le bas eſt arroſé par la Tamiſe. C'étoit là, où la Reine Eliſabeth faiſoit ſa Reſidence ordinaire. Jaques I. la négligea; mais le feu Roi à pris ſoin de la

(1) C'eſt dans la Chapelle de ce Château, qu'Edouard III. inſtitua l'an 1344. l'Ordre de la Jarretiere, ſous le nom de St. George, qui eſt le Patron de l'Angleterre. Ce qui donna lieu à cette inſtitution, fut la Jarretiere, que la

la rétablir & de l'embellir, & l'a renduë très réguliere.

Lorsque nous revinmes à Londres, Monsieur de Chavigni nous apprit, qu'il venoit de communiquer à Sa Majesté les Préliminaires, conclus, signés & ratifiés à Vienne, entre l'Empereur & le Roi de France. Ils contenoient sept Articles, dont le principal étoit, que l'Empereur obtiendroit le Consentement

la Comtesse de Salisbury laissa tomber, en dansant au Bal, & que le Roi s'empressa de ramasser. Cette action ayant paru aux Seigneurs de la Cour un peu trop soumise, le Roi, qui s'en apperçut, dit, qu'il ne tarderoit pas d'en faire une marque d'honneur, pour laquelle ils témoigneroient encor de plus grands empressemens. Cet Ordre est composé d'un Chef souverain & de vingt-cinq Chevaliers, outre les Officiers particuliers, qui sont, le Prélat de l'Ordre, dont la Charge est affectée à l'Evêque de Winchester, le Chancelier, le Greffier, qui est toujours le Doyen de Windsor, & le premier Roi d'Armes, qui fait la fonction de Maître de Cérémonies. Le Chapître se tient dans la Chapelle de ce Château, & la marque de cet Ordre est une Jarretiere bleuë, couverte d'Or, de Perles & de Pierreries, liées avec une Boucle d'Or, sur laquelle est cette Devise: *Honni soit qui mal y pense*, que les Chevaliers sont obligés de porter à la Jambe gauche.

tement de l'Empire par rapport à la Cession de la Lorraine, & aux Articles de la Paix; mais ces Préliminaires ne paroissoient guéres du goût de la Cour d'Espagne; aussi son Ministre à Londres se donnoit les plus grands mouvemens, non seulement, pour détourner Sa Majesté Britannique, de se prêter à l'invitation de l'Empereur & de la France; mais aussi, pour engager Sa Majesté, à appuyer les Prétentions du Roi d'Espagne, qui protestoit hautement contre tous les Préliminaires, mais en particulier contre les Articles second & cinquiéme, qui ôtent au Roi de Sicile les Duchez de Toscane, de Parme & de Plaisance, qui sont son Patrimoine, & pour la Conservation des quels Sa Majesté Catholique demandoit la Garantie de Sa Majesté Britannique, en Conséquence des Traitez de la Quadruple-Alliance & de Seville.

Le Ministre d'Espagne déclamoit également, & contre la forme & contre le fond de la Convention de Vienne, concluë à l'insçû de Sa Majesté Catholique, dans laquelle on disposoit des Biens de la Famille Royale d'Espagne,

gne, comme d'un Bien propre, en les donnant en échange pour d'autres, qu'on acquiert, & on ſtipuloit pour l'Infant d'Eſpagne la Courronne des deux Siciles, ſur laquelle il avoit le même droit de Conquête que ſon Prédeceſſeur avant lui. Ce Miniſtre ſe récrioit contre la violence, qu'on ſembloit vouloir faire à Sa Majeſté Catholique, en lui propoſant des Préliminaires déja ſignés & ratifiés, qu'elle n'a pas la liberté de reformer.

Toute la reponſe, que ce Miniſtre obtint, fut, que, ſi Sa Majeſté Britannique étoit Garante des Duchez de Parme, Plaiſance & Toſcane à l'Infant Dom Carlos, elle étoit de même Garante des Royaumes de Naples & de Sicile, en ſorte que l'Empereur, qui avoit été attaqué par l'Eſpagne, & dépouillé de ces deux Royaumes, avoit le même droit de demander la preſtation de cette Garantie, ce qui mettoit Sa Majeſté Britannique dans un juſte équilibre entre les deux Partis, & dans une ſituation neutre, qui l'obligeoit à ne faire aucune demarche, ni d'un côté ni de l'autre, que celle d'interpoſer ſes bons offices, pour mettre la dernie-

re main à l'Ouvrage ſalutaire de la Paix.

Ce fut en conſéquence de cette Réſolution, que Sa Majeſté Britannique envoya ordre à ſon Miniſtre à Madrid, à tout mettre en œuvre, pour déterminer le Roi d'Eſpagne à ſe rendre aux inſtances du Roi de France, & en même tems il ordonna à Monſieur Walpole, Miniſtre à la Haye, d'engager les Etats Généraux, à agir de concert avec Elle dans cette affaire, & de concourir enſemble à la Garantie du Traité qui ſera conclu.

Le Miniſtre d'Eſpagne ne manqua pas de faire, durant pluſieurs jours, bien d'autres inſtances auprès de Sa Maj. Brit.; mais elles furent ſans effet. Les Nouvelles, que nous venions d'apprendre, nous engagerent à hâter notre départ de Londres. Ces Préliminaires de Paix, qui avoient été conclus & ratifiés entre l'Empereur & le Roi de France, nous aſſûroient la liberté de pouvoir parcourir avec agrément les principales Cours de l'Allemagne, & c'eut été là un avantage, au quel nous euſſions été obligés de renoncer, ſi la Guerre eut été toujours allumée entre la France

ce & l'Empereur; ainsi, ces Nouvelles de Paix déterminerent mon Pere à prolonger nos Voyages d'une année.

Mais, avant que de quitter l'Angleterre, je voulus voir Tumbridge, dont j'avois entendu parler comme d'un lieu enchanté. J'aurois bien souhaité, que c'eut été la Saison d'y prendre les Eaux, par ce que j'aurois eu par là occasion de voir en racourci, tout ce que l'Angleterre renferme de plus rare & de plus curieux. Quoique je dusse être privé de cette satisfaction, je fus cependant empressé de voir cet endroit si renommé, & qui, durant quelques mois de l'année, est le séjour des ris & des plaisirs. Nous nous rendimes donc à Tumbridge, qui n'est éloigné que d'une journée de Londres. Les abords n'en sont rien moins qu'agréables; mais ils servent à rendre plus charmans les objets, qui doivent s'offrir à vos yeux. Cette multitude infinie de Maisons, séparées les unes des autres, & repanduës, ou sur le panchant des Collines, ou dans la Plaine, où est le Puits des Eaux minérales, qui se présente à vos regards, forment un Païsage d'autant plus riant, qu'elles

n'ont nulle Symmetrie. Quelques-unes en effet ſont grandes, & quelques-unes très petites. On en voit de magnifiques, & embellies de tout ce que l'Art a pû leur prêter d'ornemens, & d'autres, qui ne doivent leur beauté qu'à leur ſituation avantageuſe. Quelques-unes ont des Jardins, accompagnés d'un petit Bois, & ce ſont celles-là, qui ſe loüent le plus cherement, lorſque la Saiſon de prendre les Eaux eſt arrivé. On donne juſqu'à deux Guinées par ſemaine pour une Chambre, & encor n'eſt-on pas toujours ſûr de pouvoir en trouver, à cauſe de la prodigieuſe quantité de Perſonnes, de toutes ſortes de Condition, qui accourent en foule dans ce lieu de délices. Ce n'eſt pas au reſte le beſoin de prendre les Eaux qui les y attire; peu qui y viennent pour cette raiſon: l'amour du plaiſir eſt prèſque le ſeul motif qui y conduit.

Toutes les Promenades de Tumbridge conſiſtent en une longue Ruë très bien pavée. Une Voute, ſoutenuë par des Pilliers, fait qu'on peut s'y promener en tout tems. On ne voit des deux côtés que des Maiſons de Caffé, de

Jeu,

Jeu, & de Plaiſir, qui à toutes les heures du jour & de la nuit ſont remplies d'une foule de Monde, qui ne diminüe point. Au milieu de la Ruë eſt un Orcheſtre, où des Violons & des Hautbois ne ceſſent de joüer depuis le matin juſqu'au ſoir. Je m'informai du genre de Vie, que menoient ceux qui prenoient les Eaux. On me repondit, que ſur les ſept heures du matin ils ſe rendoient en deshabillé près du Puits, & qu'après avoir bû quelques Verres d'Eau ils ſe promenoient une heure ou deux; qu'ils entroient en ſuite dans les Maiſons de Caffé, pour y dejeûner; qu'au dejeûner ſuccedoit le Jeu ou la Promenade; qu'à midi l'on alloit à l'Egliſe, d'où l'on ſe retiroit chez ſoi; qu'après avoir diné & s'être habillé proprement (car ce n'eſt que le ſoir que les Dames & les Cavaliers paroiſſent avec leurs plus beaux ajuſtemens) l'on revenoit à la Promenade; qu'on ne la quittoit que pour entrer, comme le matin, dans des Maiſons de Caffé, pour y prendre du Thé, & qu'en ſuite venoient le Jeu & les Spectacles, qui ſont variés de façon, que le choix en eſt quelque-fois embarraſſant. Mon Hôte,

que j'avois interrogé ; adjouta, que trois-fois la ſemaine il y avoit un Bal public, qui étoit ordinairement prolongé juſqu'au jour.

Telle eſt la diſtribution de tems, qu'obſervent ceux qui ſe rendent à Tumbridge. Chaque moment de la journée eſt conſacré, comme l'on voit, à quelque nouveau plaiſir ; auſſi, que de galantes Avantures, dont ce lieu de délices eſt chaque jour témoin. Les plus belles Perſonnes y accourent de toute part, pour étaler leurs appas, & les éprouver ſur des Cœurs qu'elles trouvent prêts à ſe laiſſer enflammer. Ce fut là une tentation, à laquelle je ne fus pas expoſé; car, autant que Tumbridge eſt peuplé dans la Saiſon des Eaux, autant eſt-il déſert, lorſqu'elle eſt paſſée.

Nous étions prêts à remonter en Carroſſe, pour retourner à Londres, lorſque le Valet de Chambre de mon Pere, qui étoit chargé de payer notre dépenſe, vint nous prier, de différer notre départ de quelques heures. Eh, pourquoi donc, lui dit mon Pere ? Ah, Monſieur, lui repondit La Font, (c'eſt le nom de ce Valet) que vous m'au-

riez bien fait plaiſir, ſi vous m'aviez diſpenſé de vous accompagner. Je viens de compter avec l'Hôteſſe : j'ai voulu la payer, & de quinze Guinées, que vous m'aviez donné, jointes à trente, qui étoient le fruit de mes petites épargnes, je n'en ai pas retrouvé une ſeule; elles ſont parties avec une Tabatiere & une Montre, que l'on m'a auſſi volé; mais, ou j'y perdrai la Vie, ou le Filou, qui m'a joüé un ſi beau tour, ne profitera pas long-tems de mon argent. Souffrez ſeulement, Monſieur, que je le pourſuive. Mais le connois tu, lui dit mon Pere? Les ſoupçons de La Font nous parurent des Certitudes. Il nous dit, qu'il avoit ſoupé la veille avec un jeune Homme, âgé dix-ſept à dix-huit ans, & aſſez bien mis, qui avoit eu la générofité de le faire boire de façon, que ſa Raiſon en avoit un peu ſouffert; qu'il avoit même eu peine à ſe trainer dans ſa Chambre; qu'il y avoit été ſuivi par ſon Compagnon de table, & qu'en conſéquence de la Connoiſſance, qu'ils avoient fait, il lui avoit offert la moitié de ſon Lit; mais que ce jeune Etranger n'avoit pas voulu l'accepter; qu'il s'étoit cepen-
 dant

dant couché dans la même Chambre; qu'il s'étoit levé un peu avant le jour, & qu'il étoit parti, ſans lui dire adieu, malgré la parole qu'il lui avoit donnée, qu'ils dejeûneroient le lendemain enſemble.

Ce récit nous fit juger, que le jeune Inconnu n'avoit ſi bien régalé notre Domeſtique, que pour avoir occaſion de le voler. Mais comment le rattraper? La Font demanda à mon Pere, qu'il lui fut permis de ſe faire accompagner de quelques-uns de nos gens, & promit, qu'il ſeroit de retour avant le diner. Mon Pere y conſentit. Trois de nos Domeſtiques monterent à Cheval: ils firent de ſi exactes perquiſitions, & coururent avec tant de viteſſe, que dans moins de quatre heures ils nous ramenerent le pauvre miſérable, qui n'avoit pû leur échapper. *Sa* Phyſionnomie me plut au point, *que* je ne pus le voir ſans m'intéreſſer en ſa faveur. Et en effet, un air ſi fin & ſi délicat étoit repandu ſur ſon viſage, il y avoit dans ſes yeux une vivacité ſi touchante, que je ne pus croire, qu'il fut coupable du vol, dont-on l'accuſoit. Il étoit vrai cependant, qu'il en

étoit l'Autheur, puifqu'il avoit déjà été forcé de rendre tout ce qu'il avoit pris. Mon Pere, pour l'intimider, l'ayant menacé de le livrer entre les mains de la Juftice, tout tremblant, & fondant en pleurs, il fe jetta à fes genoux, en lui difant d'une voix entrecoupée de foupirs: ah, Monfieur, je vous en conjure, ne me perdez pas; peut-être fuis-je moins coupable que vous ne penfez. Eh, comment donc, reprit mon Pere? Enyvrer un de mes gens, pour avoir la facilité de lui enlever tout ce qu'il poffédoit.., Mais, Monfieur, repondit l'Inconnu, fi c'eft un motif de Charité, qui m'ait engagé à faire ce vol? Ah, fort bien, un motif de Charité, repartit l'Abbé de Rinville, le détour ne laiffe pas que d'être bien imaginé. Ah, apprenons un peu, comment la Charité peut être le motif d'une Friponerie. Vous allez en convenir, Meffieurs, reprit le jeune Voleur, fi vous voulez bien me faire la grace de m'entendre; mais ordonnez, je vous prie, que vos gens fe retirent, par ce que je craindrois, s'ils étoient inftruits de mes Avantures, de ne pouvoir compter fur leur difcrétion.

Une pareille Précaution nous annonçoit, que c'étoit une Hiſtoire bien ſinguliere, dont nous allions entendre le récit. Mon Pere, ayant commandé à nos Valets de nous laiſſer ſeuls, dit à celui, qui s'étoit jetté à ſes pieds, de ſe relever: &, comme il étoit ſi foible, que ſes genoux ſembloient ſe dérober ſous lui, nous lui commandâmes de s'aſſeoir. Après avoir donné quelques momens à rappeller ſes eſprits, il commença ainſi ſa Narration.

Avant que de vous faire le récit de mes Avantures, je dois vous dire, Meſſieurs, que je ne ſuis point ce que je parois être. Le Métier, que j'exerce depuis trois mois, m'a mis dans la néceſſité de déguiſer mon Sexe. Je ſuis Fille: &, en fut-il jamais une plus malheureuſe que moi. J'eus à peine atteint ma huitiéme année, que mon Pere, qui étoit un riche Marchand de Roüen, fut obligé de s'exiler de ſa Patrie: des Banqueroutes conſidérables, qu'on lui fit, ruinerent ſon Commerce; ſes Créanciers le menaçoient de le faire empriſonner. Pour échapper à leurs Pourſuites, il ſe retira en Angleterre, où nous le ſuivimes, ma Mere

&

& moi. Mes Parens employerent le peu d'argent, qu'ils avoient emporté de France, à lever une Boutique. Quatre ou cinq ans s'écoulerent, durant lesquels la fortune leur fut assez favorable; mais elle cessa bientôt après de leur rire. Différentes pertes, qu'ils eurent coup sur coup à essuyer, mirent un si grand dérangement dans leurs affaires, qu'ils désespérerent de pouvoir les rétablir. Ces cruëls revers de la fortune livrerent ma pauvre Mere à une si vive douleur, qu'elle tomba dans une langueur, qui fut peu de mois après suivie de sa mort. J'avois près de quatorze ans, lorsque cette chere Mere, que j'adorois, me fut enlevée: &, pourquoi ne suis-je pas descenduë avec elle dans le tombeau? Mais le Ciel m'avoit condamnée à m'accabler de malheurs encor plus affreux.

Depuis que nous étions à Londres, je m'étois prèsque toujours tenuë renfermée dans notre Maison; mais les affaires du Menage, dont je fus chargée, dès que ma Mere fut morte, m'obligerent d'en sortir souvent. J'allois faire quelque-fois des emplettes chez un

Mar-

Marchand, avec qui mon Pere négocioit. Cridge (c'eſt le nom de ce Commerçant) avoit un Fils, âgé de quelques années de plus que moi. Il me vit: je ne ſçais, comment je réüſſis à lui plaire; mais il ne tarda pas à me déclarer, qu'il m'aimoit. C'étoit là un langage que ma trop grande jeuneſſe m'empêchoit d'entendre. Je fus bien plus ſenſible à quelques petits Préſens, qu'il me fit, qu'aux tendres ſentimens qu'il m'exprimoit. Une jeune Perſonne aime la parure. c'eſt là le foible de notre Sexe, & Cridge me ſervoit ſelon mon goût: il avoit même l'addreſſe de me faire ſes libéralités ſi ſecrétement, que mon Pere n'en eut jamais aucun ſoupçon. L'on juge aiſément, que mon Amant avoit ſes vûës dans les Dons qu'il me faiſoit; mais bien des mois s'écoulerent, avant qu'il m'en fit rien connoître. Le perfide vouloit *ſans* doute laiſſer à ma timide Vertu le tems de s'humaniſer un peu. Lorſqu'il me crut au point qu'il ſouhaitoit, il fut aſſez éffronté pour oſer me faire des propoſitions, dont ma modeſtie fut allarmée. Je ne pus m'empêcher de lui en témoigner mon indignation: je

lui

lui dis même d'un ton courroucé, qu'il devoit s'attendre à ne me voir jamais, s'il lui arrivoit une seconde-fois de me tenir des discours aussi injurieux à mon honneur. S'il avoit eu quelque sentiment de probité, se seroit-il offensé de la vivacité, avec laquelle je lui repondis? N'étoit-ce pas me montrer digne de son estime, que de lui témoigner, que rien ne m'étoit plus cher que mon Innocence, & que la misére ne me feroit jamais oublier ce que je devois à mon Devoir. Mais, ne prenant Conseil que de sa Passion, il me quitta brusquement, en me disant, que mes scrupules ne s'accordoient pas avec la pauvreté de mon état: il adjouta, que peut-être bientôt son sécours me seroit nécessaire; mais qu'il me conseilloit de ne pas oublier à quel prix il me l'accorderoit. Il ne m'étoit pas possible de comprendre le sens de ces paroles: tout ce que j'imaginai, c'est que je n'avois plus à espérer de Présens. Mais, me serois-je déterminée à en recevoir, si j'avois pû soupçonner à quelle intention ils m'étoient faits?

Plusieurs semaines se passerent, sans que j'eusse aucune Nouvelle de Cridge.

Pou-

Pouvois-je penser, que ce Traitre donnât ce tems-là à machiner ma ruine & celle de mon malheureux Pere? J'ai dit, que ses affaires étoient en très mauvais état: il devoit en particulier deux-cent Guinées au Pere de Cridge, & le tems de les payer étoit écoulé. Mon Pere s'addressa à plusieurs de ses Amis, pour emprunter cette somme; mais toutes les prieres, qu'il leur fit, furent inutiles. Peut-être auroit-il pû obtenir de Cridge quelque délai, si son Fils ne lui eut fait entendre, que mon Pere feroit infailliblement Banqueroute, si on ne le prévenoit; qu'il étoit nécessaire de le faire renfermer en Prison; que là il songeroit efficacement aux moyens, qu'il pourroit imaginer, pour trouver la somme dont il étoit redevable. Cridge le Pere, qui ne sçavoit rien de la Passion de son Fils, suivit avec d'autant plus d'empressement le Conseil qu'il lui donnoit, qu'il s'accordoit avec la dureté de son Cœur. J'eus le mortel chagrin de voir mon Pere conduit ignominieusement dans un Cachot. Je voulus le suivre; mais une vieille Femme, qui nous servoit, me retint. Je ne pus méconnoître la main, d'où partoit le coup

coup qui venoit de m'accabler. La juste fureur, qui m'animoit, m'auroit fait tremper mes mains dans le sang du cruël Cridge, si je n'avois craint d'envélopper dans mon malheur un Pere, pour qui je sacrifierois mille Vies: & que ne m'a pas fait faire le désir de lui rendre la liberté! Je m'abaissai jusques à écrire une Lettre tendre & soumise au Traitre, qui faisoit couler mes pleurs.

„ Si le souvenir, lui marquois-je, „ d'une Personne, qui vous a été „ chere, n'est pas entierement effacé „ de votre esprit, hâtez, je vous prie, „ de venir essuyer ses pleurs: que je „ sçache par quel Crime je me suis „ renduë indigne de votre tendresse. „ Hélas, si j'ai mérité votre haine, „ pourquoi n'en faisiez vous pas tom„ber les coups sur moi seule? Mais „ peut-être ai-je conçû de vous d'in„justes soupçons: ne refusez pas de „ venir vous justifier dans mon esprit, „ & soyez assûré, qu'il vous sera aisé „ de me convaincre de votre Innocen„ce.

C'est là à peu près le contenu de la Lettre, que j'écrivis au perfide Cridge.

Il ne me fit point de reponse; mais il me fit dire par celle, qui la lui remit, qu'il auroit bientôt le plaisir de me voir. Il me fit en effet le même jour une visite. Que ne m'en couta-t-il pas, pour ne point laisser éclatter le Courroux, dont j'étois animée contre ce Traitre... Ah, Monsieur, lui dis-je, en repandant un torrent de larmes, ce n'est point l'amour, dont vous m'avez honnoré, que je veux faire parler en ma faveur, c'est votre pitié seule que je veux intéresser. Rendez moi un Pere, que j'adore; intercédez pour lui auprès de votre Pere; tâchez de le flêchir par vos prieres. Je n'ai pas attendu, Mademoiselle, me repondit ce Fourbe, que vous m'en ayez fait la demande; je me suis fait un plaisir de prévenir vos désirs; mais je suis obligé de vous avoüer, que mes prieres & mes instances n'ont pas eu le succès que j'en espérois. Malgré le respect, que je lui dois, j'ai été le premier à blamer sa dureté; je lui ai représenté, qu'il convenoit d'avoir plus d'indulgence; mais toute la reponse, que j'en ai pû obtenir, c'est qu'il vouloit absolument être payé, & que ce ne seroit qu'à cette Condition que votre

Pere

Pere pouvoit espérer son élargissement. O Ciel! m'écriai-je, la barbarie peut-elle être poussée plus loin! C'est donc à dire, que mon Pere est condamné à trainer ses malheureux jours dans le fond d'un obscur Cachot! Ah! qu'il me soit permis de tenir sa place! C'est là toute la grace que je demande! Peut-être que mon Pere, devenu libre, pourra trouver le moyen d'acquitter les dettes, qui le retiennent en Prison. C'est là, Mademoiselle, un échange, me repondit Cridge, au quel mon Pere ne consentira pas. Le Ciel, qui vous a formée pour faire porter des Chaines, ne vous a pas faite pour en porter; mais, si la liberté de votre Pere, adjouta-t-il, vous est chere, pourquoi refusez vous de la lui rendre? N'avez vous pas à vous accuser vous même d'indifférence ou de dureté à son égard? N'avez vous que d'inutiles larmes à lui donner? Songez, que son sort est entre vos mains: aujourd'hui même, si vous voulez. . . . Eh, de grace, Monsieur, lui repondis-je, sans lui laisser le tems d'achever, par ce que je ne comprenois que trop ce qu'il vouloit me dire, n'abusez pas du triste état

où je suis; ma Vie, je la donnerois volontiers, pour arracher mon Pere à la misére; mais, ma tendresse, exige-t-elle que je lui fasse un sacrifice de mon honneur & de mon innocence? Vous avez raison, Mademoiselle, me repartit le Scélerat, à qui je parlois, ce sont là de trop beau sentimens, pour que je puisse les blamer; mais vous ne faites pas peut-être réflexion, qu'il y a des Conjonctures, où c'est une folie que de se piquer d'une trop austére Sagesse. Je ne vous presserai pas d'avantage, adjouta-t-il; mais promettez moi, que vous donnerez quelques momens à réflêchir sur le parti que je vous propose. J'aurai, si vous voulez bien me le permettre, l'honneur de vous voir demain, vous m'instruirez de vos résolutions.

Je repondis à Cridge, que je ne *lui* défendois pas de me voir, par ce que j'espérois, que dans les visites, qu'il me rendroit, je pourrois le flêchir par mes prieres & par mes larmes. Il me força, en me quittant, de recevoir quelques Guinées. J'avoüe, qu'il n'eut pas bien de la peine à m'obliger d'accepter ce foible sécours, par ce que mon

mon Indigence & celle de mon Pere étoit extrême. J'allai le même jour le voir dans la Prison. Après lui avoir donné prèsque tout l'argent, que je venois de recevoir, je lui dis, que j'avois parlé au Fils de Cridge, & que je l'avois prié d'intercéder pour nous auprès de son Pere. Mais je ne lui parlai point des Propositions qu'il m'avoit faites, par ce que c'eut été lui mettre le Poignard dans le sein, que de lui apprendre les périls qui menaçoient mon Innocence. Je connoissois mon Pere, & je sçavois, que mon honneur lui étoit plus cher, & que ma Vie, & que la sienne. Moins occupé de ses malheurs que de mes Intérêts, il m'exhorta, à ne point oublier les Leçons de Sagesse, que lui & ma Mere m'avoient données. Mettons, ma chere Fille, me disoit ce Pere vertueux, toute notre Confiance dans notre Dieu; c'est un Pere tendre & miséricordieux, qui n'abandonne pas ceux qui reclament son sécours; il veut par la voye de la tribulation éprouver ma foible Vertu: loin de murmurer des malheurs qui m'accablent, je baise avec respect la main adorable, qui me frappe.

Pouvois-je entendre un discours si touchant, sans repandre des torrens de larmes? J'ai dit, que la pauvreté de mon Pere étoit extrême: on ne lui donnoit que le peu de nourriture qui lui étoit nécessaire, pour soutenir une misérable Vie. Je le voyois couché sur un peu de paille: les habits, dont il étoit couvert, ne pouvoient le défendre du froid; il en étoit transi, & sa Pieté, sa Religion, sa Soumission aux ordres de la Providence, sembloient le rendre insensible aux maux qu'il souffroit. Comment, hélas! ai-je pû oublier les exemples de Vertu, qu'il me mettoit devant les yeux!

Le peu d'argent, que je lui donnai, suffit pour lui fournir, durant quelques semaines, les petits soulagemens qui lui étoient nécessaires. Je priai le Geolier d'en prendre soin: j'aurois voulu pouvoir appuyer mes prieres par quelque libéralité; mais je n'avois que des larmes à repandre. Je revins chez moi, accablée de tristesse. La Femme, qui me servoit, & qui n'avoit pas voulu me quitter, quoique je ne fusse pas en état de recompenser les services qu'elle me rendoit, employa tous les motifs

de

de Consolation qu'elle put imaginer, pour calmer ma douleur. La Vie m'étoit si peu chere, que je m'obstinois à ne pas vouloir manger. Jeanneton (c'est le nom de cette Servante) me représenta, que je devois me conserver pour un Pere, à qui je ne pouvois refuser toute ma tendresse; qu'il n'y avoit que moi seule qui put travailler à son élargissement, & que par mes sollicitations il ne me seroit pas impossible de l'obtenir. Ces remontrances, qu'elle accompagna de mille Carresses, m'engagerent à prendre un peu de nourriture. Je me couchai en suite, n'espérant guéres de pouvoir goûter les douceurs du repos. Je donnai en effet la nuit toute entiere à songer aux moyens, que j'employerois pour rendre la liberté à mon Pere; mais aucun ne se présentoit à mon esprit, dont je pusse me promettre quelque succès. Toutes mes vûës se tournerent du côté de Cridgé: je me flatai, qu'il se laisseroit attendrir par mes pleurs. J'étois prévenuë de la visite qu'il devoit me rendre le lendemain. L'avouërai-je? Je l'attendis avec impatience, par ce que

 j'espé-

j'espérois, qu'il ne seroit pas insensible à mes prieres.

Il ne manqua pas de venir me voir, ainsi qu'il me l'avoit promis. Je croyois qu'il commenceroit à me demander, si les réflexions, que j'avois faites, lui étoient favorables? Ma reponse étoit prête, & c'étoit la même que je lui avois déjà faite plusieurs-fois; mais je ne fus pas obligée de la repeter, par ce qu'il me tint un langage bien différent de celui au quel je m'attendois. Ma chere Géneviéve, me dit-il, en m'abordant, vous avez remporté la Victoire; j'ai été enchanté de vos Charmes; mais je le suis encor plus de votre Sagesse & de votre Vertu. Que je serois heureux, si vous me promettiez d'oublier les piéges, que j'ai tendu à votre Innocence. Mais épargnez moi des reproches, que je me fais à moi-même; ne voyez plus dans moi, adjouta-t-il, en se jettant à mes genoux, qu'un Amant, également tendre & respectueux. Que pouvois-je penser d'un si merveilleux changement? J'en fus surprise, que je ne sçavois que répondre, par ce que je doutois, si je devois adjouter

foi à ce que je venois d'entendre. Cridge, qui démêla ſans doute la Cauſe de mon ſilence, me dit les choſes les plus capables de me convaincre de la ſincérité de ſes ſentimens. Je lui témoignai la joye que j'avois de voir, qu'il me jugeat digne de ſon eſtime, & je lui dis, que c'étoit pour la mériter que je n'avois jamais perdu de vûë ce que je devois à mon honneur & à mon devoir. Il me repondit, que c'étoit cette réſiſtance même, que j'avois opposé à ſes déſirs, qui avoit accrû, & l'amour & le reſpect qu'il avoit pour moi. Mais, ma charmante Géneviéve, adjouta-t-il, que je crains bien, que vous ne me jugiez indigne de votre tendreſſe: je prends cependant le Ciel à témoin, que je ne puis être heureux, que ſi vous me l'accordez. Vous ne me la refuſeriez pas, ſi vous pouviez lire au fond de mon Cœur: vous y verriez des ſentimens auſſi purs que les rayons du Soleil qui nous éclaire: &, pour vous en convaincre, ſouffrez que je vous déclare, que mon bonheur dépend d'unir mon ſort au votre. Parlez. Puis-je eſpérer, que vous ne dedaignerez pas la main, que j'oſe vous

présenter? Mais je veux, Monsieur, lui repondis-je, que je n'aye que mon Penchant à consulter, pour accepter le parti que vous me faites la grace de me proposer. Pouvez vous vous flater, que vos Parens, qui connoissent ma misére, veuillent consentir à l'union, dont vous me parlez? Non, belle Génevieve, me repartit-il, je ne chercherai pas à vous tromper; je sçais, que ce ne sera qu'avec une peine extrême que je pourrai obtenir l'aveu de mes Parens: & ce qui me désespére, c'est que je prévois, qu'ils voudront éprouver ma Constance peut-être durant bien des années: &, ne mourrois-je pas de désespoir, si j'étois dans la nécessité d'essuyer d'aussi longs délais? Mais, chére Amante, me dit-il, en se saisissant d'une de mes mains, *que* je ne pus dérober à ses amoureux *transports*, des liens secrèts peuvent nous unir. Pensez vous, qu'ils en soient pour cela moins indissolubles? Et, lorsque mes Parens seront instruits de notre union, vous imaginez vous, qu'ils entreprennent de la rompre?

Ma reponse se fit attendre quelque tems, par ce que jeune & sans expé-

rience,

rience, sçavois-je si un Mariage clandestin pouvoit être dissous? Je crus, que, pour agir avec sûreté dans une Conjoncture si délicate, je n'avois d'autre Conseil à suivre que celui que mon Pere me donneroit. Je dis donc à Cridge, que je ne pourrois lui donner de reponse positive, que lorsque je l'aurois consulté. Mais il n'eut garde de consentir que je lui en parlasse: il me représenta, que le Consentement de mon Pere ne nous étoit pas plus nécessaire que celui du sien; qu'il refuseroit peut-être même de nous l'accorder, à cause de la haine, dont il étoit irrité contre ceux qui le retenoient en Prison. Mais, ma chere Génevieve, me dit-il, soyez assûré, que votre Pere, lorsqu'il sçaura notre union, ne vous en fera aucun reproche: il ne me refusera pas sa tendresse, j'en suis sûr, & la premiere chose, que je veux faire pour la mériter, c'est que je m'engage de vous donner le jour même, que vous unirez votre sort au mien, l'argent nécessaire pour tirer votre Pere d'embarras. Ce sont deux cent Guinées, qu'il me sera aisé de dérober à mes Parens:

ce ſera là le Préſent de Nôces que j'aurois le plaiſir de vous faire.

Ah! c'eſt fut trop pour me ſéduire! Ma tendreſſe pour un Pere, que j'adorois, ne me permit pas d'examiner, ſi je pouvois compter ſur la fidélité des promeſſes que l'on me faiſoit. Je ne donnai pas cependant d'abord mon Conſentement: je repondis à Cridge, que je ne lui demandois que trois jours, pour faire mes réflexions. Le ton obligeant, dont je lui parlai, lui fit connoître, que j'étois ébranlée. Flaté des plus douces eſpérances, il me pria, avant de me quitter, de ne lui pas cacher mes beſoins. Je lui dis l'uſage que j'avois fait de l'argent qu'il m'avoit donné. Il parut charmé de ma franchiſe: &, ſur le refus que je fis de recevoir quelques Guinées qu'il m'offrit, il les laiſſa ſur la table & s'en alla, en me diſant, *que je ſongeaſſe, que ſon bonheur étoit entre mes mains.*

Je ne chercherai point à me diſculper de bien des fautes, que j'ai à me reprocher. La prudence vouloit, (mais eſt-ce là une Vertu, connuë d'une Perſonne de ſeize ans? (que je priſſe Con-

Conſeil de mon Pere; j'y étois d'autant plus intéreſſée, que ce prompt Changement, qui s'étoit fait dans les ſentimens de Cridge, devoit me faire entrer en défiance; mais j'ai dit, que j'étois ſans expérience & ſans uſage du Monde. La Vie retirée, que j'avois mené, ne m'avoit pas permis de connoître la perfidie des Hommes; mais je dois adjouter, que Cridge étoit d'une figure avenante. Il me parloit de Mariage: &, quel mal plus ſéducteur pour une Perſonne de mon âge? Ainſi je ne fus malheureuſement que trop exacte à ſuivre le Conſeil qu'il m'avoit donné.

Non ſeulement je ne parlai point à mon Pere des Propoſitions qu'il m'avoit faites, par ce que je voulois lui menager le plaiſir d'une agréable ſurpriſe, en procurant ſon élargiſſement dans le tems même qu'il s'y attendroit le moins. Mais, par ce que je prévoyois, qu'il ne manqueroit pas de me demander, d'où me venoient les nouvelles Guinées, que je voulois employer à ſon ſoulagement, je les donnai ſecrétement au Geolier, en lui recommandant, de ne rien refuſer à mon Pere de tout ce qui lui ſeroit néceſſaire. J'obtins, qu'il

qu'il ſeroit tiré du Cachot où il étoit, & qu'il ſeroit mis dans une Chambre, où il y avoit un bon Lit. Prévoyois-je à quel prix j'achetois les ſécours, que je lui prêtois?

Lorſque je revins à la Maiſon, ma Servante me dit, que Cridge m'avoit envoyé deux Corbeilles, pleines de différens rafraichiſſememens, avec quelques bouteilles de Liqueurs; qu'elle s'étoit d'abord défenduë de les recevoir; mais qu'elle n'avoit pû obliger celui, qui s'en étoit chargé, à les remporter. Je ne ſçais, ſi Cridge n'avoit pas réüſſi par quelque Préſent à la mettre dans ſes intérêts; mais, lui ayant fait Confidence du deſſein qu'il avoit, de m'engager ſa foi, je fus ſurpriſe du zéle, avec lequel elle me preſſa de hâter la Concluſion de mon Mariage. Eh bien, Mademoiſelle, me dit-elle, ne vous l'avois-je pas bien prédit, que la fortune ſe laſſeroit de vous faire la mouë? Voilà, Dieu merci, bien du Changement dans vos petites affaires; mais, croyez moi, menez les bon train. Un Epouſeur riche eſt pour une jeune Fille, qui n'a, comme vous, que ſa Vertu & ſa Beauté pour tout Bien,

Bien, un trésor, qui ne se trouve pas deux-fois dans la Vie. Mais, ma chere Jeanneton, lui repondis-je, pensez-vous, que cette union secrette, que l'on me propose, ne me laisse rien à craindre? Ah, fort bien, reprit-elle, je vous conseille, vraiement, de faire la difficile, & de vous inquiéter, dans le moment que vous allez être la plus heureuse Personne du Monde. J'avoüe, lui repliquai-je, que ce Mariage projetté est pour moi une fortune, à laquelle ma misére m'ôtoit droit de prétendre; mais, si les Parens de Cridge ne donnent leur Consentement, n'ai-je pas lieu d'appréhender? Eh, mon Dieu, Mademoiselle, me repondit cette Femme, sans vous mettre mille Chiméres en tête, songez seulement, que, quand l'occasion est belle, il faut la saisir par les Cheveux. J'avoüe bien, que, quand les Parens de votre Amant sçauront, qu'il est devenu votre Epoux, ils gronderont bien un peu; mais l'on ne leur laissera-t-on pas le tems de s'appaiser? Et puis, qu'ils se fâchent ou qu'ils ne se fâchent pas, vous démarieront-ils, par ce qu'ils n'auront pas été invités à vos Nôces, com-

me

me si cela se pratiquoit toujours? Eh pardi, les beaux Mariages qui se feroient, s'il faloit toujours attendre, qu'un Pere & une Mere eussent dit Oüi. Quand le disent-ils? Souvent lorsque ceux, qui s'épousent, voudroient dire Non, comme si c'étoit pour ses Parens, & non pour soi, qu'un Enfant se marie.

Je ne rapporterai pas bien d'autres raisons, dont elle se servit, pour fixer mes Irrésolutions, & pour dissiper mes scrupules. Je lui repondis, que, me croyant assûrée de son attachement & de sa sagesse, je ne craignois pas qu'elle me fit faire des démarches, dont j'eusse lieu de me repentir dans la suite; que je n'avois consulté qu'elle seule, & que je suivrois le Conseil qu'elle me donnoit. Ma reponse parut la pénétrer de joye: &, pour me la témoigner, elle m'embrassa mille-fois. Cridge fut bientôt après instruit par elle de mes dispositions: il vint me voir le lendemain. L'air de Contentement, avec lequel il m'aborda, me fit juger, que je n'avois point de secrèt à lui apprendre, & que Jeanneton m'avoit prévenuë. Feignant cependant de ne rien

ſçavoir de l'entretien, que j'avois eu avec elle, il me demanda, ſi j'avois d'heureuſes Nouvelles à lui annoncer? Aurois-je voulu lui cacher ce, dont il étoit déja inſtruit? Je ne me rappelle pas la reponſe que je lui fis; mais elle le livra aux tranſports de la joye la plus vive. Belle Génevieve, me dit-il, je vais donc être le plus heureux de tous les Hommes? Ah, avancez, de grace, le moment de mon bonheur. Ne conſentez vous pas, que dés demain je vous engage ma foi? J'eſpere, qu'il me ſera aiſé de trouver un Miniſtre, qui nous donne la bénédiction nuptiale. J'eus beau lui demander, que le tems, qu'il m'avoit accordé pour faire mes réflexions fut écoulé, il me fit de ſi preſſantes inſtances, & les accompagna de tant de marques de la plus ſincere & la plus vive tendreſſe, qu'il obtint le Conſentement qu'il déſiroit.

L'Heure, où nous devions être mariés, fut réglé; c'étoit lorſque la nuit ſeroit tombée, que Cridge devoit amener le Miniſtre, qui nous épouſeroit. Jeanneton me tint fidelle Compagnie juſques à ce tems-là, & par mille Contes facétieux, qu'elle me fit, elle tâcha

de m'amuser, & d'éloigner de mon esprit les réflexions que j'aurois pû faire, & qui auroient peut-être mis quelque Changement dans mes resolutions. Mais l'enjouëment de son humeur ne put m'arracher à la mélancolie, dans laquelle j'étois plongée, & qui étoit apparemment l'effet d'un pressentiment secrèt, qui m'avertissoit des cruëls malheurs, dont j'étois menacée. Des soupirs m'échappoient malgré moi, je repandois même quelques larmes, dans le moment que Cridge entra dans ma Chambre avec le Ministre, ou plûtôt avec celui qui en devoit faire les fonctions; car, ne connoissant aucun Ecclésiastique, pouvois-je sçavoir qui étoit celui, qui s'offroit à mes yeux? C'étoit peut-être un Imposteur, qui, revêtu d'un Habit respectable, alloit se joüer de ce que la Religion a de plus sacré. Que sçavois-je, si ce n'étoit pas un des Amis de Cridge, ou quelque Scélerat, qu'il eut engagé par quelque libéralité, à faire les fonctions de Ministre. Quoiqu'il en soit de ces soupçons, que plusieurs raisons me font croire bien fondés, ce Ministre, ou véritable ou prétendu, reçut les mu-
tuëls

tuëls sermens que nous nous fimes, Cridge & moi, d'une inviolable fidélité, & nous donna la bénédiction.

Cette Cérémonie fut suivie d'un repas délicat, que mon nouvel Epoux avoit fait préparer; mais, tandis qu'il se livroit à la joye, mon esprit étoit occuppé de mille doutes inquiétans, qui me désespéroient. Je sçus cependant me faire violence, pour ne pas faire éclatter le trouble qui m'agitoit. Dès que nous eumes soupé, celui qui nous avoit épousé se retira; je demeurai par conséquent livrée aux amoureux transports de Cridge. Il s'enyvra des plaisirs, que je ne pouvois lui refuser. Ingénieuse à me tromper, je regardai les Carresses, dont-il m'accabla, comme autant de marques d'une véritable tendresse, par ce qu'il joignoit à ces Carresses les sermens les plus sacrés d'une éternelle Constance. Lorsqu'il s'arracha d'entre mes bras, je lui rappellai le souvenir de la promesse qu'il m'avoit faite. L'élargissement de mon Pere étoit l'objet de tous mes désirs. Mon Epoux (car quel autre nom aurois-je crû devoir donner au Traitre, qui venoit de triompher de mon Innocence?)

cence?) me repondit, que je ne devois pas craindre qu'il oubliât la parole qu'il m'avoit donnée; qu'il alloit retourner chez ses Parens; & qu'il ne tarderoit pas à m'apporter l'argent qu'il m'avoit promis: il adjouta, que, pour que notre Mariage ne vint pas si tôt à la Connoissance de sa Famille, il convenoit, qu'il ne me rendisse plus que des visites nocturnes; mais qu'il les prolongeroit jusqu'au jour. Cet arrangement n'avoit rien qui m'allarmât, par ce que la Raison bien plus que l'Amour avoit été le nœud des liens que je venois de former. Une seconde-fois je priai Cridge, lorsqu'il me quitta, de ne point oublier les intérêts de mon Pere. Ce fut là l'unique raison qui me fit attendre son retour avec impatience.

Il revint vers les sept heures du *soir.* Je fus surprise de certain air de tristesse, qui étoit repandu sur son visage. Je lui en demandai la Cause? Chere Génevieve, me dit-il, en soupirant, je suis inconsolable; je ne doutois pas qu'il ne me fut facile de vous procurer la légére satisfaction que vous désirez, & j'ai eu le mortel Chagrin de ne

pou-

pouvoir réüssir. Mon Pere n'est point sorti de la Maison de toute la journée, & je n'ai pû par conséquent faire le vol que je méditois. Désespéré d'un si cruël contre-tems, je viens de chercher dans la bourse de mes Amis la somme que je vous ai promise; mais ceux, à qui je me suis adressé, n'ont pû me la prêter. O Ciel! m'écriai-je, me voilà donc privé de l'unique bien que je désirois! Quoi! ce cher Pere, que j'adore, sera donc condamné à languir peut-être encor long-tems dans l'obscurité d'une infame Prison! Et là dessus je m'abandonnai aux larmes & aux soupirs. Cridge, pour me consoler, me dit, que son Pere devoit dans huit jours faire un Voyage, & qu'il attendoit le moment de son départ, pour prendre une somme deux-fois plus considérable que celle qui m'étoit nécessaire. Ce sont là, ajoûta-t-il, bien des momens d'impatience qu'il nous en coutera, & à vous & à moi; mais, belle Génevieve, soyez assûrée, que ce délai m'afflige plus que vous méme.

Il falut me contenter de cette reponse. On m'annonce, que l'élargissement de mon Pere est différé de huit

jours: ne le sera-t-il pas d'avantage? C'étoit là une cruëlle incertitude qui me désespéroit. Mais je ne puis plus reculer le récit de mes tristes Avantures. Ce tems, qui eut pour moi la durée d'un Siécle entier, s'écoula enfin. Cridge me dit, que le départ de son Pere étoit fixé pour le lendemain. Il se leve, & me dit, en me quittant, qu'avant la fin du jour je n'aurois plus rien à désirer. Quel motif pour moi, d'attendre son retour avec la plus vive impatience ? C'étoit sa Coûtume, de ne venir chez moi que lorsque la nuit étoit tombée : jusques à ce tems-là je conservai quelque espérance ; mais je commençai bientôt à n'en plus avoir. Il y avoit déjà plus de trois heures que le jour avoit fait place à la nuit, & celui que j'attendois n'avoit pas encor paru. Que de cruëlles allarmes ne me causoit pas cet affreux retardement! J'ordonnai à ma Servante, que, dut elle parcourir toute la Ville, elle ne revint qu'avec mon Epoux; mais, puis-je donner ce nom au plus scélerat & au plus barbare de tous les Hommes? Jeanneton m'obéit, du moins elle en fit les semblans: elle vint au bout

de

de deux heures me rapporter, que toutes ses recherches avoient été inutiles; qu'aucun de ceux, à qui elle s'étoit adressé, n'avoit pû lui donner des Nouvelles de celui qu'elle cherchoit. Elle m'exhorta cependant à me consoler, & à ne pas perdre toute espérance: &, après avoir donné quelques momens à essuyer mes pleurs, elle se retira dans sa Chambre, & me laissa seule, livrée à ma douleur. La nuit toute entiere je la passai à baigner mon lit de mes larmes. Le jour parut que le sommeil n'avoit pas encor fermé mes yeux. Je m'assoupis cependant lorsqu'il eut été tems de me lever; mais, quel fut mon reveil? J'appellai plusieurs-fois ma Servante, & elle ne me repondit pas. La croyant endormie, je jettai à la hâte une robe sur moi pour l'aller éveiller; mais je faisois des pas inutiles: la perfide m'avoit abandonnée pour toujours. Je ne pouvois en douter, par ce que je remarquai, qu'elle n'avoit laissé aucune de ses nippes. Ce fut alors que je jugeai, qu'elle avoit été la Confidente du Scélerat qui m'avoit séduite. Je n'essayerai point d'exprimer, quel fut alors mon désespoir.

poir. Je me hâtai de m'habiller, sans sçavoir ce que j'allois devenir. Je sortis de chez moi, pour me rendre auprès d'une de mes Amies: je la priai avec instance, de faire en sorte que je pusse avoir des Nouvelles de Cridge; mais je ne lui dis pas les raisons que j'avois de lui faire cette priere. Elle me repondit, que ma Curiosité seroit bientôt satisfaite; qu'elle connoissoit un de ses Amis, & que ce seroit à lui qu'elle s'adresseroit, pour lui demander ce que je désirois de sçavoir. Je ne fus, hélas, que trop tôt servie.

Mon Amie vint me rapporter, peu d'heures après m'avoir quitté, que Cridge étoit parti de Londres; qu'il avoit dit à son Ami, qu'il n'y reviendroit que dans trois ou quatre mois; mais que l'on ne sçavoit, qu'elle route il avoit prise. Quelle violence n'eus-je pas à me faire, pour cacher le désespoir, où me jetta une si cruëlle Nouvelle? Je frémissois de rage; mais je sçus me contraindre au point, que mon Amie ne s'en apperçut pas. Je revins chez moi, resoluë d'immoler à ma juste fureur le Traitre qui m'avoit deshon-

honnorée; car je ne doutois plus, que celui, qui avoit fait les Cérémonies de notre Mariage, ne fut un Scélerat, dont il s'étoit servi pour assûrer le succès de ses infames désirs. Mais j'avois à réflêchir sur les mésures que je prendrois, pour ne pas laisser échapper à ma vengeance le Séducteur, qui m'avoit trompée. Je crus, que, pour le poursuivre, sans que mon Innocence eut à courir aucun danger, j'avois besoin du sécours du déguisement; je me déterminai donc à me travestir. Je fis quelqu'argent de mes nippes & de quelques misérables meubles, qui me restoient, & je changeai mes Habits de Fille contre ceux, dont vous me voyez revêtuë. Je ne voulus pas cependant laisser mon malheureux Pere sans quelque sécours; je lui fis tenir une partie de la petite somme que m'avoit valu la vente de mes hardes. Il seroit mort de douleur, s'il avoit sçû, que j'avois été l'innocente Victime de la brutale Passion d'un Séducteur; ainsi je me gardai bien de lui rien apprendre de mon deshonneur: &, par ce que je n'aurois pû m'offrir à ses yeux, sans lui laisser voir sur mon visage la honte,

dont j'étois couverte, & les mouvemens de fureur qui m'agitoient, dont il m'auroit infailliblement demandé la Cause, je suis parti de Londres, sans faire mes adieux à mon Pere.

Mon dessein, comme je l'ai dit, étoit de poursuivre le perfide Cridge, & de le sacrifier à ma vengeance. Je m'étois pour cela armée d'une Epée & de deux Pistolets de poche; mais, quelle espérance avois-je de le découvrir? Je marchai durant huit jours, ne tenant aucune route certaine, & m'informant de tout côté, si à un certain jour, que je nommois, l'on n'avoit pas vû passer un jeune Homme, dont je faisois le portrait? Je laisse à penser, si de pareilles perquisitions pouvoient m'être d'une grande utilité. Tout ce qu'elles me valurent, c'est qu'au bout de huit jours je me trouvai autant épuisée de forces que d'argent. *Quel* parti prendre dans une si cruëlle extrêmité? Je n'avois aucune ressource à Londres: quelle Vie y aurois-je menée? Me serois-je déterminée à tirer un profit infame de mes foibles appas? La seule idée d'un pareil genre de Vie m'auroit fait frémir d'horreur. Il faloit ce-

cependant me décider sur celui que j'embrasserois. Le peu de cas que je faisois de la Vie, joint au désir que j'avois de procurer à mon Pere son élargissement, fit que je me déterminai à faire de tous les Métiers celui, qui est le plus hazardeux, mais qui peut dans un moment enrichir celui qui l'exerce. Mais je ne voulois pas devoir au meurtre & aux assassinats la petite fortune, que je me proposois de faire; j'en étois même si éloignée, que, pour m'en ôter la tentation, je déchargeai mes deux Pistolets: &, si je gardai mon Epée, ce ne fut pas dans l'intention de m'en servir pour repandre du sang.

Mon coup d'essai me réüssit. Le jour commençoit à baisser & je n'avois pris encor aucune nourriture; mais ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que, si je voulois souper, il faloit que je le dusse, ou à mon industrie, ou à la pitié de quelque Ame charitable. Occupée de cette triste réflexion, je ne laissai pas d'avancer à grand pas vers un Village, d'où je n'étois éloignée que d'une lieuë. Je traversois une Forêt, lorsque j'apperçus de loin une Femme seule, qui venoit de mon côté. La faim, qui me pres-

pressoit, me donna du Courage. Je tirai, non sans quelque battement de Cœur, mon Epée de son fourreau, & je la tins cachée sous mon habit. Lorsque je fûs à quelque pas de la Paysanne, que je ne voulois qu'intimider, je lui dis, en lui présentant la pointe de mon Epée: ma bonne Femme, votre Bourse ne vous est pas sans doute aussi chere que la Vie; ainsi, sans vous faire prier, vite; & je n'eus pas besoin d'en dire d'avantage. Je ne sçais, si ma Contenance, ou mon ton, avoit quelque chose de bien menaçant; mais celle, à qui je venois de faire un si brusque Compliment, me repondit en tremblant, & en mettant la main à la poche, qu'elle ne me feroit pas bien riche, & un moment après elle me jetta sa Bourse, en me disant, qu'elle me donnoit tout ce qu'elle avoit. Je voulus bien la croire sur sa parole, & ne m'avisai pas même de compter. Je marchai, durant plus de deux heures, par des Chemins détournés, avec autant de précipitation, que si j'avois eu toutes les Maréchaussées de l'Angleterre après moi. Il y avoit long-tems que la nuit étoit tombée, lorsque, accablée de

de lassitude, je me vis obligée d'entrer dans une Hôtelerie. La premiere chose, que je fis, fut de tirer ma Bourse, (ou plûtôt la Bourse, que je venois de voler) pour règler la dépense, que je pouvois faire. Je me trouvai plus riche que je ne croyois; la somme immense de dix belles Guinées fut le premier profit de mon nouveau Métier. Les murmures de mon estomac me faisoient sentir le besoin que j'avois d'un bon repas, aussi en fis-je un excellent, quoiqu'il ne fut composé que de mets grossiers; mais ma faim prêtoit une merveilleuse délicatesse à tout ce que je mangeois.

On m'avoit donné à souper la Compagnie d'un jeune Homme & de sa Sœur, qui tous deux étoient assez bien mis. Je pris la liberté de leur demander, s'ils avoient une longue route à faire? Ils me repondirent, qu'ils alloient voir une de leurs Parentes, qui demeuroit dans un Bourg, éloigné de sept à huit lieuës de l'endroit où nous étions. Je leur témoignai, que, devant aller du même côté, je serois charmé de les accompagner. J'avouërai cependant, que ce n'étoit pas là mon des-

deſſein; car, dans la ſuppoſition, que l'on m'eut donné un Lit dans leur Chambre, j'étois bien reſoluë d'eſſayer, ſi je ne pourrois pas groſſir ma Bourſe, en diminüant la leur. Mais je me vis forcée de remettre la partie au lendemain, par ce que je fus privée de leur Compagnie durant la nuit. Quelque beſoin que j'euſſe de repos, je ne m'endormis cependant qu'aprés avoir ſérieuſement réflêchi ſur la maniere, dont je m'y prendrois, pour m'enrichir aux dépens de mes nouveaux Compagnons de Voyage. Aprés un mur examen, je crus devoir m'en tenir à un expédient, que j'imaginai, & qui me réüſſit.

Il étoit réglé, que nous partirions dès que le jour commenceroit à éclorre. L'eſpoir d'une nouvelle proye m'empêcha de me trop livrer au ſommeil: je me levai dès que j'entendis quelque bruit dans l'Hôtelerie. J'eus à attendre quelque tems, avant que ceux, dont je devois avoir la Compagnie, fuſſent éveillés. Peut-être n'auroient-ils pas fait languir mon impatience, s'ils avoient ſçû, qu'ils étoient deſtinés à goûter, durant une grande partie du jour, les douceurs d'un tranquille repos;

pos;

pos; mais enfin, je leur pardonne leur Parresse. Ils se levent, descendent à la Cuisine, comptent avec l'Hôtesse, & nous partons. J'imaginai durant le Chemin mille Contes plaisans, pour les amuser, & pour m'insinüer dans leurs bonnes graces. Je ne sçais, si je me flatai; mais je crus m'appercevoir, que la jeune Demoiselle sur tout m'écoutoit avec plaisir: elle me jettoit même certains coups d'œil, qui me firent juger, qu'il ne me seroit peut-être pas impossible de faire la Conquête de son Cœur. Mais j'en avois une autre bien plus intéressante à faire, & ce fut, pour ne la pas manquer, que je refusai de m'arrêter dans un Village où nous passâmes & où ils me pressoient de déjeûner. Je prétextai mon refus sur ce que nous serions mieux régalés dans une petite Ville, d'où nous n'étions éloignés que d'une lieuë. Ils eurent la Complaisance de se rendre à mes remontrances; mais, soupçonnoient-ils le régal que je leur préparois?

Dès que nous fumes arrivés, je leurs dis, que j'avois à voir un de mes Amis, mais que la visite, que je lui ferois, seroit très courte, & que je me

re-

reposois sur eux du soin de faire apprêter, en m'attendant, un excellent déjeûner. La visite que j'avois à faire, c'étoit à un Apoticaire. Celui, à qui je m'adressai, me servit selon mon goût. Je me plaignis à lui d'une cruëlle Insomnie, & lui demandai, pour m'en guérir, quelque Poudre soporifique, que je pusse méler dans quelque breuvage; mais je voulois, que cette Poudre ne laissât aucun dégoût. L'*habile* Pharmacien m'en donna une qu'il me dit être telle que je la souhaitois: je le crus, & j'en vis bientôt après les merveilleux effets. J'avois des raisons secrettes, pour ne pas faire languir l'impatience de mes chers Compagnons de Voyage; ainsi, ma petite emplette n'eut pas été plûtôt faite, que je me hâtai de les aller joindre. Nous nous mimes à table, & je fus très contente de la délicatesse du repas qui avoit été préparé par leur ordre. J'étois intéressée à l'animer par beaucoup de joye, & j'y réüssis. Les rasades allerent leur train: la Sœur même, qui étoit une brune très aimable, sembloit prendre plaisir à l'exemple de son Frere, de me faire exactement raison; mais ils ne

me

me la feront pas long-tems. Je chantai une Chanson, qui demandoit, que j'eusse la bouteille en main. Je ne manquai pas de donner à ma voix un ton mâle; je joignis aussi quelques gestes boufons, qui faisoient que mes deux Convives se pâmoient de rire. Ils étoient trop agréablement occuppés, pour pouvoir s'appercevoir, que, tandis que je chantois, une de mes mains ne demeuroit pas oisive. J'eus l'adresse de jetter subtilement quelques pincées de ma Poudre soporifique dans la bouteille que je tenois; à cette finesse j'en joignis une autre, qui fut, de pouvoir sans affectation me dispenser de boire. Mon heureuse Poudre, qui étoit pour moi une Poudre d'or, eut bientôt produit son effet. Mes deux Compagnons de Voyage ne tarderent pas à bâiller, leurs Paupieres commencerent à s'appésantir. J'affectai de mon côté quelqu'envie de dormir; je dis, que nous serions plus disposés à marcher, après avoir pris quelques heures du repos Ma proposition fut acceptée, & le Frere & la Sœur se jetterent chacun sur un Lit, & je suivis leur exemple. Lorsque j'eus lieu de croire

qu'ils dormoient d'un sommeil profond, je me levai, pour aller leur faire une visite. Comme je ne craignois pas qu'ils se reveillassent, je me donnai le tems de faire à l'aise mes petites affaires. J'eus cependant la Conscience de leur laisser de quoi payer mon écot & le leur. Je me retirai en suite, & dis, en sortant, à l'Hôtesse, qu'en attendant, que mes Compagnons fussent reveillés, j'allois faire quelques tours de Promenades. Cinquante Guinées, bien comptées, furent le fruit de mon adresse.

J'omettrai bien d'autres tours, qui n'eurent pas pour moi un succès moins heureux. Mais, en voici un, que je ne dois pas passer sous silence. M'étant arrêtée un jour près d'une superbe Maison de Campagne, je vis un Seigneur, âgé de plus de soixante ans, qui se promenoit seul dans une longue avenuë, ayant un Livre en main. Le lieu, où il étoit, me parut très solitaire, & fort propre à y faire un coup de main. J'hésitai cependant quelques momens, & me déterminai enfin au parti suivant. Je m'avançai vers ce Seigneur, & l'ayant abordé, je lui dis: je suis fâché,

Mon-

Monsieur, d'avoir à vous faire un Compliment, que vous trouverez sans doute très incivile; mais j'ai besoin de vingt Guinées, il faut, ou... ajoûtai-je, en reculant quelques pas, & en lui présentant le bout d'un Pistolet. Fut-ce peur, fut-ce générosité, c'est-ce que je ne puis décider; mais enfin ce vieux Seigneur me fit la grace de m'octroyer ce que je lui demandois: il fut même plus libéral que je ne l'espérois. Je ne voulus pas être ingrate; j'eus la politesse, ou plûtôt l'effronterie, de lui dire, que je lui laissois mes Armes, pour prix de ma reconnoissance. Je ne crus pas devoir attendre sa reponse; je m'éloignai avec une vitesse extrême. Mais, quel dut être son étonnement, lorsqu'il vit, que le Pistolet, dont je lui avois fait présent, n'étoit point chargé?

Il n'y avoit que deux jours que j'avois fait ce coup hardi, lorsque je vins dans cette Hôtelerie; j'y vis, Messieurs, un de vos Domestiques, qui tira une Tabatiere & une Montre de prix. Je conjecturai, qu'il n'étoit pas sans argent; & je ne m'étois pas trompée. Le vol, que je lui fis, ne me

laissoit rien à désirer. J'étois en état de rendre la liberté à mon Pere ; car j'ose dire que c'étoit là l'objet de tous mes vœux. C'étoit dans cette intention que je volois à Londres, lorsque j'ai été ratrappée ; mais j'ose en prendre le Ciel à témoin, que la mort, dont je suis menacée, ne m'effraye point, parce que je ne l'ai mérité, que pour avoir voulu arracher un Pere, digne de toute ma tendresse, à la misére, qui l'accable.

Ainsi finit le récit des Avantures de la belle Geneviéve. Mon Pere lui dit, qu'elle n'avoit rien à craindre de sa part ; mais qu'il lui conseilloit de renoncer à un Métier, qui perd, tôt ou tard, ceux qui l'exercent. Je fus surpris, de ce que mon Pere ne s'intéressât pas d'avantage en faveur de cette pauvre malheureuse ; & comme je lui en témoignois mon étonnement, il me demanda, ce que je pensois que l'on dut faire pour elle ? Je crois, Monsieur, lui repondis-je, que Mademoiselle est moins coupable qu'infortunée : elle nous a fait le sincere aveu de ses fautes ; mais, quel en a été le Principe ? Sa tendresse pour un Pere, qu'elle ado-

adore. Rendons le à ses vœux, ce sera lui accorder un Bien plus précieux que la Vie. Mais ce n'en est pas assez Un Scélerat a triomphé de l'Innocence de cette jeune Personne. Intéressons nos Amis, pour qu'il soit condamné, ou à reparer son honneur, si Mademoiselle consent à l'épouser, ou à donner une somme, qui mette, & le Pere & la Fille, à couvert des miséres de l'Indigence. Ils nous devront le bonheur de leurs jours; nous aurons fait deux heureux. Est-il un plaisir plus doux & plus satisfaisant pour une Ame tendre & compatissante? Ne doit-on pas.... mais mon Pere ne me laissa pas le tems d'achever. Transporté de joye pour les sentimens que je venois d'exprimer, il se jette à mon col. & m'embrasse mille-fois. Ah, mon Fils, mon cher Fils, me dit-il, vous me ravissez, par ce que je vois, que votre Cœur est tel que je le souhaite. Vous sentez le plaisir qu'il y a d'en faire aux autres; vous sçavez plaindre les malheureux, & sur tout ceux qui ne méritent pas de l'être; mais vous ne croyez pas, que l'on doive se contenter de prêter une pitié stérile à leurs maux, vous voulez

 qu'on

qu'on les soulage dans leur misére. Ah, c'est à ces marques que je connois la bonté de votre Cœur, & c'est cette bonté généreuse qui sera dans vous le germe des plus belles Vertus; car, quiconque manque du côté du Cœur, péche dans le Principe, & porte avec soi l'origine de tous les Vices. Vous n'avez proposé, ajoûta-t-il, que ce, que j'étois moi-même résolu de faire en faveur de cette jeune Demoiselle; mais je suis charmé de ce que vous m'avez prévenu, & je crois que, comme moi, vous regarderez ce jour comme le plus heureux de votre Vie.

Je n'essayerai pas d'exprimer, avec quelle effusion de Cœur la malheureuse Geneviéve nous exprimoit la vivacité de sa reconnoissance. Elle soupiroit, versoit des larmes de joye, elle sembloit transportée hors d'elle même; tantôt elle se jettoit à mes genoux, sans que je pusse l'en empêcher, & tantôt elle se précipitoit à ceux de mon Pere. Fut-il jamais une scéne plus attendrissante? J'en étois touché au point, que je ne pouvois retenir mes pleurs. Les Charmes, il est vrai, de l'aimable Geneviéve causoient en partie ma sensibilité;

lité, mais elle venoit aussi du plaisir délicat que j'avois de pouvoir mettre fin à ses maux.

Mon Pere voulut qu'elle dinât avec nous, & après le repas nous montâmes ensemble en Carrosse. Nous n'arrivâmes que le lendemain à Londres, & dès que nous y fumes, nous envoyâmes un de nos Domestiques au Pere de Cridge, pour l'avertir de nous venir parler. Après lui avoir fait bien des reproches sur la dureté, dont il avoit usé à l'égard du Pere de Geneviéve, nous aquitâmes la somme, dont il lui étoit rédevable; mais nous ne lui dimes rien des poursuites, que nous allions faire contre son Fils, nous voulions auparavant, que le Pere de Geneviéve fut élargi, & il le fut. Nous nous adressâmes en suite à Monsieur de Chavigni, à Mylord Pemborn, & à quelques autres de nos Amis. Ils épouserent avec chaleur les intérêts de celle que nous leur recommandions. Les Perquisitions, que l'on fit pour découvrir l'endroit, où Cridge s'étoit retiré, réüssirent: il se tenoit dans une Campagne, peu éloignée de Londres; des Archers allerent se saisir de lui & le

conduisirent en Prison. On ne fut pas obligé de produire contre lui des témoins; il avoüa, que c'étoit lui qui avoit engagé son Pere à faire enfermer celui de Geneviéve; qu'ayant employé inutilement la voye de la Libéralité pour la séduire, il lui avoit promis de l'épouser secrétement; mais que son dessein étoit de la tromper, & qu'il s'étoit servi d'un de ses Amis, qui, revêtu d'habits de Ministre, avoit fait les Cérémonies de leur Mariage. Il fit enfin un sincere aveu de tout ce qui nous avoit déja été raconté. Les Juges le condamnerent, ou à épouser Geneviéve, si elle vouloit l'accepter pour Epoux, ou à lui donner mille Livres Sterling, si elle le refusoit. Mais ce fut inutilement qu'il sollicita son Consentement, elle aima mieux mener une Vie retirée avec son Pere, que d'unir son sort à celui d'un Traitre, qui, pour assouvir son infame Passion, avoit employé tout ce que la fourbe & l'artifice ont de plus cruël & de plus honteux.

Cette affaire, qui ne put terminer, sans que nous nous donnassions bien des mouvemen, recula de quelques jours

notre départ pour la Hollande. (1). Nous ne nous embarquâmes que lorsque

(1) La Hollande fut anciennement la demeure des Bataves: c'étoient des Cattes, Peuple de la Germanie, qui, ayant été contraints de sortir de leur Païs par une Guerre Civile, vinrent sous la Conduite de Batton s'établir dans l'Isle, que forme le Rhin & le Wahl, à laquelle ils donnerent le nom de *Batavia*. Leurs Rois étoient leurs Chefs, & non pas leurs Maîtres; Ils joüissoient des honneurs de la Royauté, sans en avoir la puissance. Ils étoient si jaloux de leur Liberté, & en maintenoient les Droits avec tant d'ardeur, que cela à fait dire à un Poëte, qu'après que Rome eut soumis la plus grande partie de l'Univers, la Liberté ne trouva un azile qu'au de là du Rhin & du Tanais chez les Bataves & chez les Arsacides.

Libertas ultra Tanaim Rhenumque recessit,

S'ils servirent les Romains, ce fut en qualité de Troupes auxiliaires, & sous le Commandement d'un Chef de leur Nation. Ils donnerent les premiers à la Bataille de Pharsale. Auguste se servit d'eux pour sa Garde ordinaire. Après la décadence de l'Empire leur Païs fut ravagé par les Barbares du Nord. Ils étoient alors gouvernés par des Juges, qui avoient chacun leur Jurisdiction particuliere. L'Empereur Charles le Chauve les réünit toutes en une seule l'an 863, & l'érigea en Comté, en faveur de Thieri d'Aquitaine, dont les Successeurs éten-

que nous eumes assûré le bonheur de l'aimable Geneviéve, & que nous eumes vengé son Pere de l'inhumanité, avec laquelle il avoit été traité par le perfide Cridge.

Après avoir fait nos adieux & nos re-

tendirent leur Domination, les uns par les Armes, les autres par des Alliances.

Les Comtes de Hollande eurent souvent des Démêlés avec les Empereurs, qui prétendoient qu'ils fussent Vassaux de l'Empire; mais ils s'opposerent toujours à cette prétention, & se maintinrent dans la possession où ils étoient de la Souveraineté. Mais, quoique ces Princes fussent souverains, ils n'étoient pas cependant absolus; ils dépendoient en plusieurs choses des Etats du Païs, comme lorsqu'il s'agissoit de faire la Paix ou la Guerre, de lever des Impôts, d'établir de nouvelles Loix, & de marier leurs Filles. Philippe, Duc de Bourgogne, tâcha le premier de diminuër ce trop grand Pouvoir des Etats; mais il le fit avec cette retenuë politique qui lui méritât le surnom de Bon. Charles Quint le fit un peu plus ouvertement; mais Philippe second, trop entêté de sa Grandeur, crut qu'il lui seroit honteux de partager l'Authorité avec des Sujets, c'est pourquoi il ordonna, en partant pour l'Espagne, à la Duchesse de Parme sa Sœur naturelle, de tenir sur pied les Troupes étrangeres, & de demander de l'argent aux Etats pour leur subsistance. Ce fut là la Cause des premiers troubles qui furent suivis de la Revolte des sept Provinces-Unies.

remercimens à nos Amis, nous partimes de Londres, pour nous rendre à la Haye. Nous eumes un vent si favorable, que dans moins de deux jours nous entrâmes heureusement dans la Meuse, & peu d'heures après nous arrivâmes à Rotterdam. Nous eussions bien pû nous rendre le même jour à la Haye; mais je voulus donner quelques heures à voir ce qu'il y avoit de plus curieux dans cette Ville.

Sa situation me parut très favorable pour le Commerce. Elle est sur la Meuse, à six lieuës de la Mer: elle est coupée de plusieurs Canaux, ce qui fait qu'elle communique avec toutes les Villes de la Hollande & celles des Provinces voisines. Mais elle a tout le Commerce de l'Angleterre & de l'Ecosse; aussi y a-t-il une Eglise Anglicane, une Presbytérienne & une Ecossoise. Cette Ville est grande & bien bâtie. Quelques-uns prétendent, qu'elle tire son nom de Rutter, Roi des Francs, & d'autres disent, qu'elle le doit à la Rote, Riviere au Confluënt de laquelle elle est bâtie. Elle augmenta si fort par la retraite d'un grand nombre de Flamands & de Brabançons, dans le tems

de

de la Guerre Civile des Païs-Bas, qu'elle est devenuë la plus riche & la plus marchande Ville de Hollande après Amsterdam. Sa plus grande gloire est, d'avoir été la Patrie du sçavant Erasme, qui a égalé dans les Belles Lettres les plus Grands Hommes de l'Antiquité. On voit la statuë de cet illustre Restaurateur de la Langue Latine dans la grande Place : il est représenté en habit de Docteur, tenant un Livre à la main, & on lit sur le Piédestal, qui est aussi peu ornée que la statuë, une courte Inscription Latine assez simple. J'eus aussi la Curiosité de voir la Maison, où est né ce Grand Homme: on l'a conservé telle qu'elle étoit; elle est petite & n'a aucun Ornement; mais le nom du Grand Erasme suffit, pour qu'un Voyageur sçavant soit plus empressé de la voir que les plus superbes Palais.

Dès que nous fumes arrivés à Rotterdam, mon Pere avoit envoyé son Valet de Chambre à la Haye, pour nous y faire préparer un Logement, par ce que notre dessein étoit d'y séjourner un ou deux mois. En sortant de la Barque, où nous étions entré, nous trouvâmes La Fond, qui étoit l'Hom-

l'Homme de Confiance de mon Pere, qui nous conduisit à la Maison qu'il nous avoit loüé toute meublée. Ma vûë fut enchantée, lorsque j'entrai à la Haye: je ne crois pas aussi, qu'il y ait dans l'Europe une Ville plus riante, ni qui fournisse de plus belles & de plus agréables Promenades; plusieurs Ruës mêmes peuvent être regardées comme des Promenades charmantes: elles sont traversées par des Canaux, bordés la plûpart d'un ou de deux rangs d'arbres. Nous traversâmes le *Plein*, où l'on élevoit un superbe & spacieux Edifice, destiné à être occuppé par les Députez de la Ville d'Amsterdam, dans le tems que se tient l'Assemblée des Etats. Nous nous rendimes de là au *Voorhout*, (1) où étoit le Logement qui nous avoit été préparé.

Le

(1) C'est la Promenade la plus fréquentée, où se fait le Cours des Carrosses, & où l'on voit ordinairement en Eté un grand nombre de Personnes de distinction. Il y a au milieu une grande Allée, bien sablée & entourrée de Barrieres. La Haye est rédevable de cet Ornement à l'Empereur Charles Quint. C'est cette Promenade qui a donné occasion à plusieurs démêlés pour la préséance. Un en particulier, dont

les

Le Lendemain de notre arrivée nous allâmes faire une visite à Monsieur le Marquis de Fenelon notre Ambassadeur, Neveu de Monsieur de Fenelon l'illustre Archevêque de Cambrai. Il y avoit déjà bien des années qu'il étoit à la Haye, où il avoit été envoyé dans un

les suites paroissoient devoir être les plus dangereuses, fut celui, qui survint entre le Comte d'Estrades, Ambassadeur de Loüis XIV. & le Prince d'Orange, depuis Roi de la Grande-Bretagne. Leurs Carrosses se rencontrerent, & nul des deux ne voulant ceder le pas d'honneur, ils demeurerent arrêtés vis-à vis l'un de l'autre. Les Domestiques de l'Ambassadeur accoururent; & ses Amis se joignirent à eux; mais le Comte leur défendit d'en venir à aucune voye de fait. Mr. le Grand-Pensionnaire ayant été averti de ce démêlé, accourut sur les lieux. Je ne sçais, lui dit l'Ambassadeur, ce que veulent les gens du Prince par une telle Contestation, jusqu'à présent j'avois ignoré, que Messieurs les Etats eussent un Souverain. C'est que les Ambassadeurs ne le cédent qu'aux Souverains. Madame la Princesse Doüairiere d'Orange, conformement au Conseil que lui donna Mr. le Grand Pensionnaire, descendit dans l'Allée, qui est entre les Barrieres. Le Prince son Fils crût, que le respect l'obligeoit d'aller à sa rencontre; il descendit donc, & fit retourner son Carrosse; ce qui laissa au Comte d'Estrades le pas, qu'il prétendoit lui être dû.

un tems très difficile, qui lui a donné allusion de découvrir les grands talens qu'il avoit pour la Négociation. Par sa douceur, sa modestie & sa candeur, il avoit sçû captiver l'amitié & l'estime des Principaux des Etats; & il est vrai, que c'est en particulier à sa prudence & à son habileté, que l'on doit l'exacte Neutralité, que la Hollande observa dans le tems que la Guerre étoit le plus allumée entre la France & l'Empereur. L'on peut dire cependant, sans rien diminuër de la gloire qui lui revient, qu'un Sécrétaire, que la Cour lui avoit donné, par ce qu'elle connoissoit son genie & la supériorité de ses talens, ne lui étoit pas d'un petit sécours. Ce Sécrétaire, qui étoit en même-tems Aumônier, se nommoit l'Abbé de la Ville; il avoit été treize ans Jesuite. Une santé foible & délicate fut l'unique raison qui l'obligea de quitter la Société, qui ressentit vivement la perte d'un sujet si excellent. J'ai eu le plaisir de m'entretenir plusieurs-fois avec lui, & j'avoüe que je n'ai jamais trouvé de Conversation plus spirituelle, plus instructive, & en même-tems plus polie & plus enjoüée que la sienne.

Un

Un sel fin & délicat assaisonnoit tout ce qu'il disoit ; c'étoient à chaqu'instant mille saillies heureuses que lui fournissoit la vivacité de son Imagination. Son génie, qui étoit orné des plus belles Connoissances, lui donnoit la facilité de raisonner de toutes choses avec une justesse & une précision, qui entrainoit la persuasion. Mais je crois, que ce qui faisoit que ceux, qui conversoient avec lui, lui trouvoient infiniment d'esprit, c'est qu'il avoit l'art merveilleux d'en faire trouver beaucoup à ceux avec qui il conversoit.

Mais je reviens à Monsieur notre Ambassadeur. La Pieté & la Religion étoient ses Vertus caractéristiques ; il ne cherchoit pas à soutenir l'éclat de son rang par le vain spectacle d'une Pompe & d'un Luxe excessif ; une sage Oeconomie, un Esprit, un Ordre admirable, qui regnoit dans sa Maison, le mettoit en état de contenter le penchant qu'il avoit à être généreux. Personne qui ne lui rendit cette justice, qu'il ne connoissoit rien de plus grand que de faire du bien & de le bien faire; aussi, par l'art merveilleux, qu'il avoit d'accompagner ses bienfaits de toutes

les

les marques de bonté & d'honnêteté les plus prévenantes, il en redoubloit tellement le prix, que ſouvent la manière obligeante, dont il donnoit, valoit encor mieux que le Don même. Mais c'eſt là un Portrait, que je n'ai fait qu'ébaucher; que de choſes ne me reſteroit-il pas à dire, ſi je voulois l'achever. Durant un mois, que nous demeurâmes à la Haye, nous eumes occaſion de découvrir chaque jour dans cet aimable Seigneur quelque qualité nouvelle, digne de toute notre admiration. Il nous fit la grace de nous prier, de ne point prendre d'autre table que la ſienne. Nous le remerciâmes, en lui promettant, que nous aurions ſouvent l'honneur de le voir.

Les principales Connoiſſances, que nous formâmes, furent avec le Comte d'Uhlefeld, Miniſtre Plénipotentiaire de l'Empereur, & Fils de la Grande-Maitreſſe de la Cour de l'Archiducheſſe Gouvernante de Païs-Bas, avec le Comte de Golowkin, (1) Ambaſſadeur de

(1) Il a été plusieurs années Envoyé extraordinaire du feu Pierre Czar le Grand à la Cour de

de Ruſſie, & avec Mr. de Broſſe, (2) Chargé des affaires du Roi de Pologne.

Mais ce n'étoit point avec ces Seigneurs que nous pouvions nous inſtruire du génie des Hollandois. Les Aſſemblées, où nous nous trouvâmes & où nous fumes reçûs avec quelque diſtinction, nous donnerent occaſion de connoître la principale Nobleſſe de la Province. Ceux que nous connumes plus particulierement, furent le *Comte* d'Obdam & le Comte de la Leck. Le premier eſt Petit-Fils du fameux Amiral d'Obdam, qui délivra Coppenhague. Il reçut pour récompenſe de ſes ſervices & de ſon intrépide valeur l'Ordre de l'Elephant; dignité, qui n'étoit accordée à aucun Etranger, à moins qu'il ne fut

de Pruſſe. L'Impératrice Anne l'envoya Ambaſſadeur à celle de France, & partout il s'eſt fait eſtimer par la douceur, la politeſſe & la ſagacité de ſon Caractère.

(2) Le Général de Broſſe eſt François de Naiſſance. Le feu Roi de Pologne, au ſervice du quel il étoit Maréchal de Camp, le fit ſon Miniſtre à la Haye. Le Roi regnant lui a conſervé cet Emploi. Ce Seigneur eſt autant aimable par les agrémens de ſon eſprit, qu'eſtimable par la ſupériorité de ſes talens.

fut Prince. La même marque d'honneur fut transmise à son Fils, mort Lieutenant-Général & Colonel d'un Régiment de Cavalerie.

Le Comte de la Leck, de la Maison d'Orange, est le plus ancien Lieutenant Général de Cavalerie au service des Etats. Il est Colonel d'un Régiment & a le Gouvernement de Menin. Il suffit d'avoir une légére tinture de l'Histoire des dernieres Guerres, pour sçavoir, qu'il est peu de Généraux, qui ayent immortalisé leur Nom par de plus grandes actions que cet illustre Guerrier: & ce qui met le comble à sa gloire, c'est que les Ennemis, contre lesquels il a eu à signaler sa valeur & son courage, s'accordent tous à le loüer comme un des plus fameux Capitaines qu'ait vû naître la Hollande.

C'est chez le Comte d'Obdam & le Comte de la Leck que nous avions l'avantage de rencontrer la plus grande partie des Personnes qui tiennent un rang distingué à la Haye. Je fus bientôt à même de pouvoir juger du génie de la Nation; car, je le repete, ce seroit s'exposer à porter un faux jugement, que de vouloir décider du Carac-

ractère d'une Nation, par les idées que l'on se forme de celui du Peuple.

Quoiqu'il en soit de cette Remarque, qui me paroit juste, je ne crois pas qu'il faille chercher dans les Hollandois ce fond de vivacité, cet enjouëment, cet air brillant, ces dehors prévenans, ces excès de politesse, qui sont le partage des François, mais qui sont accompagnés de tant de légéretés, de présomption, d'étourderie & d'inconstance, que l'on ne tarde pas à se repentir de s'être laissé trop légérement prévenir en leur faveur. Non, le Hollandois, à l'exemple de l'Anglois, ne vous accablera pas d'un déluge d'inutiles Complimens, par ce qu'il ne croit pas que ce soit en cela que consiste l'essence de la politesse. Son accueil vous paroîtra froid, par ce qu'il est accoûtumé à réflêchir, & qu'il ne pense pas qu'il convienne de se livrer d'un premier coup, & de faire des protestations d'amitié & d'estime à une Personne qu'il ne connoit point. Est-il blamable de vouloir examiner, si vous étes digne de l'une & de l'autre? Mais, dès que vous paroissez la mériter, rien de plus vif que son ardeur à épouser vos intérêts; ils com-

commencent dès lors à devenir les siens propres. Ami constant & généreux, ce ne sera pas par d'inutiles paroles, mais par des marques réelles & effectives de la bonté de son Cœur, qu'il vous prouvera son attachement : & ce qui doit vous le rendre plus précieux, c'est qu'il vous sera plus difficile de perdre son Amitié, qu'il ne vous l'a été de la mériter. Il ne craindra pas de s'ouvrir à vous, par ce qu'il est assûré, que vous ne remarquerez dans lui aucun des défauts opposés au Caractère essentiel de l'honnête Homme. La douceur, la modération, la fidélité, la droiture, la probité, une parfaite égalité d'humeur & de sentimens, sont les Vertus qui le distinguent.

Je ne sçais pourquoi l'on accuse les Hollandois de trop s'occuper de leurs intérêts : il est vrai, qu'ils ne donnent pas dans les excès d'un faste excessif; mais leur Oeconomie, qui les tient également éloignés, & d'une sordide avarice & d'une prodigalité ruineuse, est-elle blamable ? Leurs Maisons sont richement meublées, leurs Tables proprement servies, leurs Equipages bien entretenus, leurs Domestiques exacte-

ment & même libéralement payés, leurs Revenus sont l'unique régle de leurs dépenses; aussi, rien dans l'intérieur de leur Maison, qui n'annonce l'ordre & l'arrangement qui y regnent. C'est par là qu'ils sont toûjours à couvert des cris importuns d'une foule de Créanciers affamés. Leur probité, qui fait leur Vertu caractéristique, souffriroit trop s'ils avoient la plus légére injustice à se reprocher. Mais ce qui seul peut suffire pour faire leur éloge, c'est que, s'ils retranchent bien des dépenses superfluës, il semble que ce ne soit que pour être toûjours en état de pouvoir contenter la pitié, qui les intéresse en faveur des malheureux. C'est dans ce seul cas que la prodigalité est de leur goût.

Mais je crois que c'est en avoir assez dit, pour donner une idée juste du génie Hollandois. Je n'eus pas demeuré quinze jours à la Haye, que j'eus lieu d'être charmé des manieres gracieuses & prévenantes, avec lesquelles je commençai à être reçû dans les Assemblées où je me trouvois le plus souvent. J'y faisois de fréquentes parties de Jeu, mais différentes de celles que je faisois

à

à Madrid chez la Princesse de Belmonte. C'étoient pour moi des parties d'Amusement, qui étoient ordinairement suivies de la Promenade ou du Spectacle. Je parcourus avec Monsieur de Wassenaar, qui est d'une des plus anciennes & des plus nobles Familles de la Hollande, toutes les avenuës de la Haye: aucune qui ne forme le Païsage le plus charmant du Monde. Rien en particulier ne me parut plus riant & plus beau que le Chemin qui conduit à Scheveling, petit Village, situé au bord de la Mer à une lieuë de la Haye. On y arrive par une superbe Allée, tirée au cordeau, qui est coupée dans les Dunes, & qui est fermée par un double rang d'arbres entremêlés de Pyramides d'Ifs.

Les avenuës de Ryswick, (1) de Delft, (2) & de Losdunes, ne sont pas moins

(1) Ryswick, Village éloigné d'une demi-lieuë de la Haye. Il y a un Château, qui appartient au Prince d'Orange, mais qu'on laisse entierement dépérir. C'est là où fut signée la Paix en 1697.

(2) Delft a eu pour Fondateur Godefroi le Bossu, Duc de Lorraine, lequel, après avoir usurpé une partie de la Hollande, fut défait dans

moins agréables. J'avois entendu parler d'un prodige, arrivé dans ce dernier Bourg. J'eus la Curiosité de vouloir voir par mes yeux les Monumens, qui en conservent la Memoire. Je vis le Tombeau de la Comtesse Marguerite (1), qui accoucha de trois cent soixante cinq Garçons, qui furent tous baptisés par Gui, Grand-Vicaire de l'Evêque d'Utrecht. Erasme & Vivés rapportent, que, cette Princesse ayant re-

dans un Combat naval par Thieri, Comte de Hollande. Cette Ville a l'avantage d'être l'Arsenal de la Province, & le lieu où le Prince d'Orange tenoit ses Gardes par un éloignement politique. Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, Autheur de la Revolte des Païs-Bas, y fut tué d'un coup de Pistolet l'an 1584. par Balthazar Gerard, Franc-Comtois. L'on a élevé à ce Prince un superbe Mausolée, digne & de la reconnoissance de la République & des services éclatans, qu'elle a reçûs de ce Héros.

Quoique Delft ne soit rien moins que considérable par son Commerce, c'est cependant une des plus riches Villes de la Hollande, à raison d'un grand nombre de Personnes opulentes, qui y font leur séjour, pour joüir dans une paisible Retraite des grands Biens qu'elles doivent, ou à leur Naissance, ou à leur fortune.

(1) Cette Princesse étoit Comtesse de Henneberg, Fille de Florent, Comte de Hollande.

reproché à une pauvre Femme, qui lui demandoit l'aumône, pour ſe délivrer de ſon importunité, que les deux Enfans, qu'elle avoit entre ſes bras, étoient de deux Peres, cette malheureuſe en fut ſi irritée, qu'elle lui ſouhaita avec Imprécation, d'accoucher d'autant des Garçons qu'il y avoit de jours dans l'année. Cette Imprécation, que la colère & le dépit lui avoient arraché, eut ſon effet. On me montra le baſſin, où l'on dit que furent baptiſés ces trois cent ſoixante cinq Enfans, & je vis dans l'Egliſe le Tableau, où eſt repréſenté un évenement ſi ſingulier.

Je ne finirois point, ſi je voulois faire une déſcription exacte de tous les Ornemens qui embelliſſent les environs de la Haye. Il y a à une de ſes Portes un Bois très agréable, coupé par un grand nombre de belles Allées; ce fut là où je vis une ſuperbe Maiſon de Campagne, magnifiquement meublée, qui a été cédée au Prince d'Orange par ſon Traité de partage avec le Roi de Pruſſe.

Moins d'un mois nous avoit ſuffi pour voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux à la Haye; mais nous voulu-

mes, avant que d'en partir pour prendre la route d'Allemagne, parcourir les principales Villes de la Province; c'étoit là un Voyage de quinze jours que nous nous proposions de faire. Nous commençames par Leyde, appellée *Lugdunum Batavorum*. Elle est près du Lac de Haarlem, qui sert à la rafraichir & à nettoyer ses Canaux; c'est la raison pour laquelle ses Habitans n'ont jamais voulu consentir qu'on déséchât ce Lac. Cette Ville est fameuse par son trafic de Draps, qui sont recherchés dans les Païs étrangers, & par son Université, instituée l'an 1575., & où toute la jeune Noblesse de Bohéme & d'Autriche vient faire ses études. L'on voit dans cette Ville une vieille Tour, que l'on croit avoir été bâtie par le Normand Hengist, & un Puits très profond, qui a donné le Nom & les Armes aux Wassenaards, qui étoient Burgraves de Leyde du tems des Comtes de Hollande. Cette Ville fut assiégée par les Espagnols l'an 1574. Ils essayerent d'abord de la prendre de force; mais, cette premiere tentative ne leur ayant pas réüssi, ils entreprirent de l'affamer. Ils vinrent à bout de réduire

duire les Habitans à une extrême misére; mais, les Digues de la Meuse & de l'Issel ayant été percées, le Païs fut inondé, & les Assiégeans furent obligés de se retirer avec une perte considérable.

Les Curiosités les plus remarquables de cette Ville sont, un Jardin de Plantes médicinales très bien entretenu, une Sale d'Anatomie, où l'on voit toutes les Raretez les plus merveilleuses en ce genre, & une Bibliotheque, remplie d'un grand nombre d'excellens Livres & enrichie de plusieurs Manuscrits anciens, & dont la rareté fait le prix. Je ne remarquai pas dans cette Ville ce bruit, ce tumulte, cette agitation, qui se voit ordinairement dans les Villes de Commerce, par ce que les Muses, qui y font leur séjour, aiment la tranquillité & les douceurs d'un paisible repos.

Nous vinmes de Leyde à Haarlem, qui n'en est éloigné que de six petites lieuës. Elle est situëe à une lieuë de la Mer. On dit qu'elle a été bâtie par les Normands dans le neuviéme Siécle. Le Pape Paul, VI du nom, y établit un Siége Episcopal l'an 1559. à la priere de Philippe II. Roi d'Espagne; mais treize ans

ans après il fut chassé par les Protestans. Ce fut dans ce tems-là l'an 1572. qu'elle fut assiégée par Fréderic de Tolede, Fils du Duc d'Albe: elle fut saccagée & prise à discrétion. Si les Espagnols ont à se reprocher d'y avoir exercé de grandes Crüautés, les Assiégés de leur côté ne peuvent desavoüer, que la fermeté, avec laquelle ils se défendirent, n'ait été accompagnée des plus grands excès d'impieté & d'insolence.

Cette Ville est grande & bien bâtie, & elle est recommandable par la beauté de ses Toiles, par ses Manufactures d'Etoffes & de Draps; mais beaucoup par l'invention de l'Imprimerie, qui y fut trouvée, ou plûtôt perfectionnée par Laurent Coster l'An 1440, comme le marque l'Inscription qui se lit encor sur la Porte de sa Maison. Ceux de Mayence prétendent, que Jean Fauste, un de leurs Concitoyens, a été l'Inventeur de cet Art admirable, que quelques Autheurs disent avoir été connu chez les Chinois, il y a plus de deux mille ans.

Haarlem n'est éloignée que de trois lieuës d'Amsterdam, une des plus grandes, des plus belles & des plus opulentes

tes Villes de l'Europe, & qui à bon droit peut être regardé comme le plus riche Magasin de l'Univers. Rien cependant de plus petit que les Commencemens de cette superbe Ville, que l'on prétend n'avoir été connu que vers l'an 1204. Ce n'étoit qu'un simple Château, bâti sur les bords de la Riviere d'Amstel, d'où a été formé le nom d'Amsterdam. Le Seigneur de ce Château attira divers Pécheurs, qui construisirent de petites Cabanes. Leur Travail, leur Industrie, & le Commerce qu'ils entretenoient avec leurs Voisins, les ayant un peu enrichi, ils donnerent plus d'étenduë à leurs Habitations, & changerent leurs Cabanes en Maisons. On y bâtit en suite des Tours & des Ponts, qui lui mériterent le nom de Ville. Elle fut unie au Comté de Hollande; elle reçut en 1342. de Guillaume IV. plusieurs Priviléges, qui lui furent conservés par Albert, Duc de Baviere. Marie de Bourgogne la fit fermer de murailles l'An 1492. Elle s'est, durant bien des années, renduë recommandable par son zèle pour la défense de la Religion, & aprés la retraite du Duc d'Albe elle ne se rendit au

Prin-

Prince d'Orange qu'à condition, le ne seroit point inquiétée dans ercice public de sa Croyance.

Cet Article, qui lui fut accord fut point exécuté. Les Autels f renversés, & les Religieux & le cléstiastiques furent ignominieuse chassés. Ces troubles, suscités a jet de la Religion, firent pendant que tems languir le Commerce ; les Guerres civiles des Païs-Bas le f refleurir. Un grand nombre de r Marchands de Bruxelles & d'Anve tant venu chercher une retraite à sterdam, moins d'un Siécle a suffi l'élever à un si haut point de Granc qu'elle peut être regardée comme des plus puissantes Villes de l'Uni Comme ses Habitans ont toûjours meilleure part aux Conquêtes qu Hollandois ont faites, tant sur Me sur Terre, & comme elle est a considérable parmi les Villes de lande que cette Province l'est à l'é des autres, c'est elle qui donne ord rement le mouvement aux affaires portantes qui se traitent dans l'Af blée des Etats Généraux, & princ lement lorsqu'il s'agit de la Paix o

la Guerre, à cause de l'intérêt particulier qu'elle a dans l'une & dans l'autre.

Comme la Curiosité seule nous avoit attiré à Amsterdam, nous n'y demeurâmes que le tems nécessaire pour voir tout ce qui étoit digne de quelque attention. Nous commençâmes par la Maison de Ville, qui par sa magnificence & sa grandeur passe pour un des plus beaux & des plus superbes Edifices de l'Europe, & l'on peut dire, que ce n'est point en Colifichets, mais en Ornemens durables & d'un excellent goût que consiste sa beauté. Un Livre entier seroit nécessaire pour en faire une exacte déscription. Ce vaste Edifice fait face à une Place, appellée *Dam*; il est tout construit de Pierres de Taille, qui sont très bien mises en œuvres; il forme un Quarré long, & a un Pavillon à chaque Angle. On entre dans cette superbe Maison par sept Portes très petites & qui défigurent extrêmement ce magnifique Bâtiment; mais ce défaut n'est pas un effet de l'Ignorance de l'Architecte. Le Peuple d'Amsterdam est turbulent & séditieux, & toûjours prêt à troubler les Juges & les Magistrats dans leurs Délibérations;

il faloit lui ôter la facilité de pouvoir entrer en foule dans l'endroit où ils s'assemblent ; outre que ce nombre de sept a été privilégié, comme devant représenter la Liberté & l'Abondance, dont Amsterdam joüit sous le Gouvernement des sept Provinces-Unies.

On voit sur le Fronton de la Face principale un Bas-relief de marbre blanc, où est représentée Cybelle, qui tient en main les Armes de la Ville. Cette Déesse a près d'elle quatre Naïades, qui lui offrent des Couronnes de Palmes, de Lauriers, & des Fruits. On voit aussi un Neptune, accompagné de Tritons, de Lions, de Licornes, qui sont représentés avec un art admirable. Ce Fronton est comblé par trois belles Statuës, qui désignent la Force, la Justice & l'Abondance.

La beauté de l'intérieur de cet Edifice repond parfaitement à la magnificence de ses dehors. On trouve d'abord, en entrant, la Chambre de Justice, où sont jugés les Criminels : elle est entierement revêtuë de marbre avec des Bas-reliefs, où sont représentés les attributs de la Justice. Tous ces Ouvrages sont d'un excellent goût ; mais

une ſuperbe ſtatuë de Themis fixe tous les regards. De cette Chambre on monte par un eſcalier à deux rampes dans la grande Sale : elle eſt par tout ornée de Pilaſtres & de Bas-reliefs de marbre blanc, qui ſont des morceaux achevés. Quatre grands Corridors, qui regnent au tour de cette Sale, conduiſent aux Appartemens où ſe tiennent les Bureaux qui concernent les affaires de la Ville. On voit ſur chaque Porte repréſentées en emblême les affaires qui ſe traitent dans chaque Chambre. Un Arſenal, rempli d'une quantité prodigieuſe d'Armes, occupe un étage tout entier.

C'eſt dans la Maiſon de Ville qu'eſt cette fameuſe Banque, qui renferme des tréſors immenſes; on les garde dans des Voutes, conſtruites ſur Pilotis, & quoiqu'elles ſoient au milieu de l'eau, elles ne laiſſent pas cependant d'être très ſéches. Il y a auſſi d'autres Caves très éclairées & proprement entretenuës, deſtinées pour les Criminels.

Le ſecond Edifice public que je vis avec plaiſir fut la Bourſe; c'eſt un Quarré plus long que large, entourré de tout côté d'une grande Galerie, ſou-

tenuë par des Pilliers. C'est là où l'on voit chaque jour, depuis midi jusqu'à deux heures, une foule prodigieuse de Marchands de tous les Païs du Monde.

Mais, pour juger de la Richesse d'Amsterdam & de sa Puissance, il faut voir la Maison des Indes & celle de l'Amirauté. Dans l'une, qui est un Edifice immense, distribué en Sales & en Chambres, on tient renfermé tout ce que les Indes fournissent de plus rare & de plus précieux. La Compagnie des Indes a le Privilége d'être entierement indépendante du Gouvernement de la Ville. On voit dans la Maison de l'Amirauté tous les matériaux nécessaires pour construire un nombre infini de Vaisseaux. Elle a son Arsenal séparé, qui n'est guéres moins fourni que celui des Etats.

Ce sont là les Bâtimens les plus dignes de la Curiosité d'un Voyageur. Les plus belles Promenades d'Amsterdam sont le Plantage, qui est composé de plusieurs Allées d'arbres, dont l'une est taillée en Evantail, & le Pont, qui joint le rempart d'un côté de l'Amstel à l'autre: il n'a guéres moins de 660 pas de longueur & 70 de largeur. Mais

ce

ce qui fait le plus grand agrément de cette Promenade, c'est qu'on y joüit d'une vûë charmante.

Si j'étois venu chercher à Amsterdam d'autre plaisir que celui de satisfaire ma Curiosité, j'avoüe que j'aurois été fort à plaindre; car il n'y a dans cette Ville, que je crois aussi peuplée que Paris, que des Négocians uniquement occuppés de leur Commerce. Le désir d'amasser des richesses dérobe tous leurs momens. Leurs Maisons sont belles & commodes, meublées avec goût, & elles sont entretenuës avec une propreté, qui est peut-être poussée à l'excès. Il y a dans chaque Maison une Chambre, destinée à y recevoir les visites des Personnes d'un certain rang. C'est une espèce de Sanctuaire, où l'on ne doit entrer qu'avec respect; plusieurs même ne vous permettent pas d'y entrer chaussé, on vous oblige de quitter vos souliers à la Porte. On me raconta à cette occasion une petite Histoire, dont le récit fera sans doute plaisir au Lecteur. La voici.

Le Roi de Prusse étant venu à Amsterdam, où il demeura quelques jours incognito, voulut aller parler lui-même à

un Banquier, qui devoit lui compter une ſomme conſidérable: celui-ci ne ſe trouva pas à la Maiſon lorſque le Prince y vint; il fut obligé de s'adreſſer à ſon Epouſe, à qui il ne ſe fit point connoître. Elle dit au Roi que ſon Mari ne tarderoit pas à revenir, & que, s'il vouloit, il pourroit l'attendre dans une Chambre, dont elle lui alloit ouvrir la Porte. Le Prince y conſentit; mais il ne s'attendoit pas au Compliment qu'on devoit lui faire. La Femme qui le conduiſoit le pria poliment de vouloir quitter ſes ſouliers: il eut beau les bien eſſuyer ſur la Natte, qui étoit à l'entrée de la Porte, il falut qu'il fit la Cérémonie qui venoit de lui être préſcrite. Sa Conductrice ne lui fit pas la grace de lui tenir Compagnie, elle ſe retira, en le laiſſant dans le Sanctuaire qu'elle venoit de lui ouvrir. Son Mari arriva peu de momens après. Quel ſujet pour lui d'étonnement de voir le Prince chez lui? Mais il tomba de ſon haut lorſqu'il le vit ſans ſouliers; il ſe jetta à ſes pieds & lui demanda pardon pour ſa Femme. Mais, Sire, lui dit-il, d'où vient, eſt-ce que Votre Majeſté ne s'eſt point fait connoître? Me faire connoître

tre, lui repondit le Roi? Oh, je m'en ferois bien gardé; car j'aurois eu beau m'annoncer, mon titre de Roi de Prusse ne m'auroit pas valu d'être délivré de la petite Cérémonie que l'on a exigé de moi; & effectivement ce Prince ne se trompoit pas. La Femme du Banquier fut appellée. Qu'avez vous fait, lui dit son Epoux, en lui montrant le Roi? Jettez vous aux pieds de Sa Majesté, pour lui demander pardon de votre Impolitesse. Oh ma foi, reprit cette Femme, il n'y a ni Roi ni Reine qui y tienne, je me déchausse bien, moi, à qui appartient cette Chambre. Vous avez raison, Madame, lui repondit le Prince; & se tournant en suite du côté du Banquier, eh bien, Monsieur, lui dit-il, ne sçavois-je pas bien, que ce n'étoit qu'en obéïssant & en cachant mon rang que je pouvois épargner un affront au Roi de Prusse?

Ce trait ne paroîtra singulier qu'à ceux qui ne sçavent pas que la propreté, mais une propreté mal-entenduë, & qui n'est pas assûrement universelle, est la marotte des Hollandoises. Je reprends le fil de mon Histoire. Je me ressouvins, en arrivant à Amsterdam,

que Desplanes, mon ancien Gouverneur, dont j'ai raconté la fin funeste, nous avoit dit, qu'il avoit laissée Therése sa prétenduë Cousine entre les mains d'un riche Juif de cette Ville. Ma pitié m'intéressoit en faveur de cette pauvre malheureuse, qui avoit été le premier objet de ma tendresse. J'avois ordonné à l'Epine mon Valet de Chambre, de faire les perquisitions les plus exactes, pour découvrir l'endroit où elle étoit. Il la cherchea inutilement durant plusieurs jours; mais enfin la veille de mon départ il me vint dire, qu'il avoit vû la belle Therése, qu'il lui avoit parlé, & lui avoit raconté la mort du Traitre par qui elle avoit été abandonnée; qu'elle lui avoit dit, que cette Nouvelle étoit pour elle d'une conséquence extrème; mais que, pour qu'elle en fut entierement assûrée, il faloit que nous pussions l'attester mon Pere & moi, & qu'elle ne tarderoit pas à nous faire une visite. Elle vint effectivement nous voir peu d'heures après. Deux Laquais qui la suivoient, & l'air de propreté & même de magnificence, avec lequel elle étoit mise, me firent juger qu'elle avoit vendu

che-

cherement ſes faveurs au riche Juif; mais je me trompois dans mes Conjectures. Son viſage ſe couvrit d'un rouge modeſte au premier coup d'œil qu'elle jetta ſur moi. Peut-être n'aurois-je pû m'empêcher de me jetter à ſon col, ſi je n'avois été retenu par la préſence de mon Pere. Il falut que je me contentaſſe de lui témoigner le plaiſir que j'avois de la revoir. Elle me repondit obligeamment, qu'elle ne croyoit pas que ma joye put égaler celle dont elle étoit pénétrée; qu'elle étoit mortifiée d'avoir ignoré mon arrivée à Amſterdam, par ce qu'elle ſe feroit aquitté plûtôt du Devoir qu'elle me rendoit. Après m'avoir fait quelques autres Complimens, qu'elle accompagna de toutes les graces imaginables, elle me demanda, ſi la Nouvelle, que mon Valet de Chambre lui avoit appriſe, étoit bien vraye? Rien de plus aſſûré, Mademoiſelle, lui repondis-je, j'ai vû de mes yeux mourir le Scélerat qui vous avoit ſéduite, & c'eſt peu de momens avant ſa mort qu'il nous a avoüé les piéges qu'il avoit tendu à votre Innocence, & la maniere barbare dont il en a uſé à vo tre égard; il ne m'a laiſſé ignorer aucune

de vos Avantures & des siennes. J'ai plaint votre sort ; mais je crois que la fortune s'est lassée de vous être contraire. Il est vrai, Monsieur, me répartit Therése, que je suis plus heureuse que je n'avois lieu de l'espérer ; mais c'est à Dieu seul à qui je dois ce Changement de fortune, il s'est laissé fléchir par mes larmes. Touchée par l'onction de sa grace je suis rentré dans le sentier de la Vertu, & j'ai mieux aimé m'exposer à toutes les miséres de l'Indigence que de chercher à m'y soustraire par la voye du Crime & du Libertinage ; & que de pleurs ne m'a pas arraché le souvenir de mes premiers desordres ! Apprenez nous, de grace, Mademoiselle, lui dit mon Pere, ce que vous devintes, lorsque Desplane vous eut abandonnée. Je me livrai, Monsieur, reprit Therése, au plus affreux désespoir ; je me trouvois dans une Terre étrangere, sans ressource, sans protection, sans appui. Il est vrai que le Juif, à qui Desplane m'avoit venduë, (car quel autre nom puis-je donner au marché infame qu'il avoit conclu avec lui ?) me proposa de me faire un sort heureux, si je voulois me

prêter

prêter à ses désirs; mais je refusai de l'écouter; je le menaçai même de l'immoler à la fureur dont j'étois animée, s'il osoit se représenter à mes yeux. Le ton ferme, avec lequel je lui avois parlé, me délivra de ses Importunités. Je demeurai seule dans ma Chambre durant deux jours, sans prendre aucune nourriture: &, occuppée jour & nuit à repandre des pleurs, je me reprochai mes desordres, j'en demandai pardon à Dieu, je m'humiliai sous sa main miséricordieuse, qui ne me frappoit que par ce qu'elle ne vouloit pas me perdre. Ces sentimens de Pieté & de Religion remirent quelque calme dans mon Ame; je mis ma Confiance dans la Providence, & elle ne m'a point abandonnée. Mais ma Conversion devoit être mise à de dangereuses épreuves; en est-il une plus terrible que celle de la pauvreté & de la misére? J'étois sans argent, & je n'avois que quelques nippes, qui n'étoient pas d'un grand prix. Je fus cependant dans la nécessité d'en vendre une partie, pour ne pas périr de faim. C'étoit là cependant le triste sort qui m'attendoit, à moins que je n'eusse voulu reclamer le sécours de

quelque Ame charitable ; mais mon orgueil auroit trop souffert, si j'avois été obligée de faire un humble aveu de mon Indigence. Pour m'épargner cette Confusion, je m'addressai à quelques Marchandes Lingeres, à qui je demandai de l'occupation ; elles me firent la grace de m'en donner, & durant trois mois je n'ai dû ma subsistance qu'au travail de mes mains. Je ne sortois que les Dimanches & les Fêtes, pour satisfaire aux devoirs de la Religion ; j'offrois mes petites peines au Seigneur, & je le priois avec ferveur d'être lui-même le soutien de ma foible Vertu. Tel étoit l'innocent genre de Vie que je menois, lorsqu'un jeune Homme, que je n'avois jamais vû, s'éprit pour moi d'une Passion qu'il se promettoit sans doute de pouvoir contenter aisément. Un jour, que je sortois de l'Eglise, il m'aborda : &, quoiqu'il ne m'eut pas encor parlè, il me pria de souffrir qu'il me reconduisit chez moi. Je le remerciai de sa politesse, & lui dit, que je ne doutois pas qu'il ne se méprit. Il me repondit, qu'il me connoissoit parfaitement ; qu'il étoit mon Voisin ; qu'il sçavoit que je vivois trés ré-

rétirée ; qu'il n'en ignoroit pas la raison; mais qu'il vouloit me venger des injuſtices de la fortune. Je lui repondis, que je lui étois obligée de ſes offres généreuſes; mais qu'elles m'étoient inutiles, par ce que j'étois trés contente du ſort dont je joüiſſois. Je doublai le pas en ſuite, pour me rendre chez moi.

Je crus que cette premiere Avanture n'auroit point de ſuite; mais je fus fort ſurpriſe de voir le lendemain entrer dans ma Chambre une Femme que je ne connoiſſois pas. Je me ſuis chargée, Mademoiſelle, me dit-elle, en m'abordant, de vous remettre cette Boëte avec une Lettre, à laquelle je vous prie de faire reponſe. Je ne ſçais qui peut m'écrire, lui repondis-je; mais ſi vous voulez que je liſe la Lettre que vous me préſentez, il faut que vous me nommiez auparavant celui de qui elle vient. Eh, mon Dieu, Mademoiſelle, me repartit cette Femme, ne faites pas tant de façon, liſez ſeulement, & vous verrez ſi vous aurez lieu d'être contente : vous connoiſſez peut-être bien, ajoûta-t-elle, le beau jeune Homme qui vous parla hier; ah, l'heureu-

ſe trouvaille pour vous, ſi vous ſçavez en profiter. C'eſt donc lui qui m'écrit, repris-je ? Eh bien, faites moi le plaiſir de lui remettre ſa Lettre, & reportez lui auſſi la Boëte qu'il m'envoye. Mais vous ne ſçavez pas ce qu'elle renferme, me repondit cette intriguante. Et je ne ſuis pas même curieuſe de le ſçavoir, lui repondis-je : Adieu, Madame, ajoûtai-je, en la priant de me délivrer de ſa préſence ; & ſur le refus qu'elle fit de reprendre le Préſent qu'elle m'apportoit, je la menaçai de le jetter par les fenêtres, ſi elle me le laiſſoit.

Je crus que j'en avois aſſez fait pour ôter toute eſpérance à l'Inconnn qui m'écrivoit; mais il ne ſe rebuta point. Il s'adreſſa à la Marchande pour qui je travaillois, & par de grandes libéralités il tâcha de la mettre dans ſes intérêts. La Roſeau (c'eſt le nom de cette Marchande) lui promit de le ſervir avec ardeur, & elle lui tint parole. Je lui reportois ordinairement le Samedi l'Ouvrage que j'avois fait pendant la ſemaine. Sa Coûtume étoit de l'examiner avec une attention ſcrupuleuſe, qui me faiſoit trembler par la crainte que j'avois qu'elle n'en fut pas conten-

te;

te; mais il n'y eut plus d'examen. Vous ne faites rien que de parfait, me dit la Roſeau, en recevant mon Ouvrage; mais, ma belle Theréſe, ajoûta-t-elle, en me faiſant quelques Carreſſes, ne craignez vous pas qu'un travail trop aſſidu ne nuiſe, à votre ſanté? Non, Madame, lui repondis-je, par ce que j'en fais mes délices; & puis, vous ſçavez, ajoûtai-je, que je n'ai point d'autre reſſource. Vous le croyez, me repartit elle; eh bien, je ſuis bien aiſe de vous apprendre, que je ſuis plus ſçavante que vous: & tout de ſuite elle me dit, que Derbeck (c'eſt le nom de celui qui m'avoit écrit) avoit pour moi de très favorables intentions, & que, pour peu que je vouluſſe avoir de Complaiſance pour lui, il ne me laiſſeroit rien à déſirer: & pour m'y engager, elle enfila une Morale, qui ne tendoit qu'à me perſuader, que la ſageſſe la plus rigide ſouffroit que dans certaine occaſion l'on ne fut pas ſourd à la voix de l'intérêt. Elle me cita bien des Exemples, qui n'eurent pas plus de Pouvoir ſur mon eſprit que les ſéduiſantes Maximes qu'elle me débita. Irritée de ce que ſon impure éloquence n'avoit

pas

pas été persuasive, elle me dit, qu'elle n'avoit plus d'occupation à me donner.

Quel arrêt pour moi plus cruël? Me voilà donc sur le point de retomber dans ma premiere misére, ou, si je veux l'éviter, ce ne peut être qu'aux dépens de mon Innocence; car n'étoit-ce pas là l'intention de la Roseau? Ne s'imaginoit-elle pas, qu'en m'ôtant le moyen de subsister du travail de mes mains, je serois dans la honteuse néceſſité de me prêter aux désirs impurs de celui dont elle appuyoit les criminels intérêts? Par mes prieres, mes soupirs & mes larmes je tâchai de la flêchir; je me jettai à ses genoux, en la conjurant avec instance de continuër à m'occuper; mais toute la reponse que j'en obtins c'est qu'elle me dit, qu'elle espéroit que la Pauvreté rendroit ma Vertu moins scrupuleuse. Je la quittai, animée contre elle d'un juste dépit: je ne me livrai pas cependant au désespoir, j'élevai mes mains au Ciel, je reclamai son sécours & je l'obtins. En sortant de chez la Roseau j'allai chez une autre Marchande, à qui j'offris mes petits services, & elle me fit la grace de les accepter; elle me donna de l'ouvrage, & me

me promit de ne pas m'en laisser manquer.

Quinze jours s'écoulerent sans que j'eusse des Nouvelles de Derbeck; tout ce que je remarquai c'est que je le trouvois à l'Eglise toutes les fois que j'y allois, & que ses yeux étoient continuëllement attachés sur moi. Je jugeois bien que sa Passion n'étoit pas éteinte; mais je croyois qu'il n'essayeroit plus de triompher de mon Indifférence: je me trompois cependant. La Roseau me fit prier par sa Fille de Boutique de lui aller parler: j'hésitai d'abord si je devois avoir pour elle cette Complaisance; mais la vûë de mon petit intérêt, autant que les obligations que je lui avois, me déterminerent à me rendre à son invitation. Elle me fit un accueil très gracieux, & après m'avoir reproché obligeamment de ce que j'avois négligé long-tems de la voir, elle m'apprit que les sentimens de Derbeck à mon égard étoient bien changés. Je lui repondis, que son amitié ou sa haine m'étoit assez indifférente, & que j'étois surprise que, ne me connoissant pas, il se fut avisé de former des espérances

qui étoient injurieuſes à mon honneur. Mais quel fut mon étonnement !

Je n'avois pas encor achevé de parler que je vis ce même Derbeck s'offrir à mes yeux. Ma charmante Demoiſelle, me dit-il, en ſe jettant à mes genoux, je ne chercherai point à me diſculper ; je ſuis coupable, j'en fais l'humble aveu ; mais ne m'accablez pas de votre haine ; j'oſe dire, que la vivacité de mon repentir me rende digne de votre pitié : non, vous ne voyez plus dans moi qu'un Amant reſpectueux, plus enchanté encor de votre Sageſſe qu'il ne l'eſt de vos Charmes ; oui, mon amour n'eſt plus réglé que par les ſentimens les plus purs de l'honneur & de la probité. Eh de grace, Monſieur, lui repondis-je, en voulant l'obliger de ſe rélever, oubliez vous que je ſuis une pauvre miſérable, qui ſe croiroit heureuſe ſi elle pouvoit intéreſſer votre pitié en ſa faveur ? Peut-être ne ſçavez vous pas que j'ai été cruëllement abandonnée par un perfide, à qui je ſuis unie par des liens indiſſolubles ? Mais ſa barbarie ne ſera pas pour moi une raiſon de manquer à la fidélité

que je lui ai jurée. O Dieux ! que m'apprenez vous là, reprit Derbeck. Quoi, Mademoiselle, vous n'étes point libre ? La voilà donc évanoüie cette douce espérance, dont je me flatois de pouvoir vous engager ma foi ? Mais, Mademoiselle, ajoûta-t-il, si je suis obligé de renoncer à cet avantage, qui devoit faire le bonheur de mes jours, souffrez du moins que j'aye celui de vous faire un sort moins malheureux. J'ai une Mere, qui ramasse sur moi toute sa tendresse; j'ose dire qu'elle est recommandable par la profession qu'elle fait d'une éclatante pieté: permettez que je lui fasse l'éloge de votre sagesse; je ne lui cacherai pas les piéges que j'ai tendu à votre Innocence, elle ne pourrà vous refuser son amitié & son estime, & je suis assûré qu'elle s'empressera à vous en donner des preuves effectives. Je vous rends grace, Monsieur, lui repondis-je, de votre bonté; mais, tandis que par le travail de mes mains je pourrai n'être à charge à personne, je ne mandierai point des petits sécours que je puis moi-même me procurer. Que vous entrez mal dans ma pensée, me repartit Derbeck; mais

j'eſpere que ma Mere m'obtiendra ce que je déſire, & ſi je perds une Amante, elle me donnera dans vous une Sœur que je chérirai tendrement.

J'avoüe que je ne comprenois guéres le ſens de ces paroles; mais elles étoient obligeantes, & j'en fis mes remercimens à celui qui me les adreſſoit. Il voulut m'engager à profiter d'une Collation qu'il avoit fait préparer, mais je m'en excuſai, ſur le prétexte d'un Ouvrage que j'avois à rendre & que je ne pouvois renvoyer. Je me retirai dans ma petite Chambre, bien éloignée de m'attendre à la viſite que je reçus le lendemain. J'étois tranquillement occuppée de mon travail lorſqu'un Laquais vint me demander, ſi une Dame, dont il ne me dit pas le nom, pourroit avoir le plaiſir de me voir? Je lui repondis, qu'elle me feroit beaucoup d'honneur, & je deſcendis en même tems pour l'aller recevoir. Quel ſujet de ſurpriſe pour moi, une Dame en Carroſſe, accompagnée d'une Femme de Chambre & ſuivie de trois Valets? mais que mon étonnement alloit bien redoubler. Je monte avec cette Dame, qui m'étoit inconnuë. Le premier

mier coup d'œil que je lui jettai me prévint en ſa faveur; c'étoit la douceur, la bonté, la modeſtie, la candeur, qui étoit peinte ſur ſon viſage: & fut-il jamais une Phyſionomie moins trompeuſe que la ſienne. Mais qui eſt-ce qui me procure l'honneur de ſa viſite? Voilà ce que je vais apprendre.

Je viens, ma chere Demoiſelle, me dit cette Dame, vous témoigner combien je ſuis charmée du portrait que mon Fils m'a fait de vous. Monſieur votre Fils, Madame, repris-je? Mais aurois-je l'honneur de le connoître? Il vous parla hier chez la Roſeau, me repartit cette Dame, & je ſuis autant irritée contre cette Femme que je ſuis pleine pour vous d'eſtime & de reſpect. Non, je ne puis trop loüer votre Sageſſe; car Derbeck ne m'a rien caché de tout ce qu'il a fait pour l'ébranler; mais vous étes venu à bout de le métamorphoſer dans un Homme nouveau; je ne le connois plus, & c'eſt par le cas qu'il fait de votre Vertu que je juge de ſon Changement: & que ne ferai-je pas pour vous en marquer ma vive reconnoiſſance! Eh! qu'ai-je fait, Madame, repris-je, qui mérite les loüan-

ges que vous me faites la grace de me donner? Eſt-ce une ſi grande gloire que d'écouter la voix de l'honneur & du devoir? Oui, ma chere Fille, me repondit Madame Derbeck, car je ne veux plus vous appeller d'un autre nom, & j'aurai pour vous toute la tendreſſe d'une Mere. Vous avez fait ce que l'on ne pouvoit attendre d'une jeune Perſonne, qui, comme vous, ſe trouve dans une ſitüation auſſi miſérable & auſſi critique pour la Vertu; mais je ne veux plus que votre Innocence ait à courir aucun danger.

Je vous ai dit, que je voulois vous tenir lieu de Mere, vous ſerez la Sœur de mon Fils, & je vous partagerai à tous deux également ma tendreſſe. Ah! Madame, m'écriai-je, en me jettant à ſes genoux, quelle générosité eſt la votre! Mérite-je que vous vous intéreſſiez en faveur d'une miſérable, qui n'a rien fait qui la rende digne de vos bontés! Ce n'eſt pas ce que je penſe, me repondit elle; mais voyons ſi vous me refuſerez la grace que j'ai à vous demander. J'ai promis à mon Fils, que pas plus tard qu'aujourd'hui je vous emmenerois chez moi, & que vous y demeu-

meureriez jusqu'à ce que votre Mari, dont vous n'avez guéres lieu de vous loüer, soit venu vous rejoindre: dites moi, ne consentez vous pas à me suivre? Mais, Madame, lui repartis-je, vous sçavez quelles ont été les premieres intentions de Monsieur votre Fils, je suis sensible aux bontés dont vous m'honnorez; mais pensez vous que le soin de ma gloire permette... Eh, non, non, me repondit cette Dame, n'appréhendez rien, c'est par ce que je connois la pureté & la sincérité des sentimens de Derbeck que je ne crains pas que la vûë de vos Charmes lui fasse oublier son Devoir; ainsi, voyons, ajoûta ma généreuse Bienfaitrice, en m'embrassant tendrement, n'avez vous rien qui vous arrête? Dites moi, n'avez vous pas quelque petite dette à acquitter? Non, Madame, lui repondis-je. Eh bien, hâtez vous donc, me dit-elle, de faire un paquet de vos nippes; & elle ordonna en même tems à sa Femme de Chambre de me prêter son sécours.

Quel subit Changement de fortune? J'en étois si transportée hors de moimême, que je ne le regardois que comme

me les illusions d'un songe flateur. Madame Derbeck, tandis que je m'occuppois à ramasser mes pauvres hardes, fit monter la Propriétaire de la Maison, avec qui elle eut quelques momens d'un entretien particulier. Quoiqu'elles parlassent à voix basse, j'entendis cependant bien que je faisois le sujet de leur Conversation. La pauvre Enfant, s'écria ma Protectrice, lorsque mon *Hô*tesse lui eut donné tous les éclaircissemens qu'elle lui demanda sur mon Comple! Quelle Vie plus triste que celle qu'elle a mené! Que je suis heureuse de pouvoir finir ses maux! Allons, ma chere Fille, me dit-elle, en me prenant par la main, ne perdons point de tems, descendons promptement; car il me tarde de vous voir chez moi: & s'adressant en suite à mon Hôtesse, *elle* la pria d'achever le paquet que j'avois commencé, & lui dit qu'elle l'envoyeroit prendre par un de ses Domestiques.

Nous montons en Carrosse. La premiere chose que me dit Madame Derbeck, c'est qu'elle vouloit absolument que je ne l'appellasse que ma chere Mere; & avec quelle tendresse n'en a-t-elle

le pas rempli les devoirs à mon égard! Son Fils nous attendoit, incertain du succès qu'auroit eu la visite que l'on venoit de me rendre. A ça, mon Fils, lui dit sa Mere, voici une Sœur que je t'amene; je ne crois pas qu'il soit nécessaire que je t'exhorte à la bien aimer; je compte si fort sur ta sagesse, que je ne doute pas que tes sentimens ne se tiennent toujours renfermés dans les bornes de l'amitié & de l'estime. J'ai déjà eu l'honneur, repondit-il, de déclarer à Mademoiselle mes intentions: j'avoüe qu'elles n'ont pas été aussi pures; mais mon Changement est l'ouvrage de sa Vertu. Toute la reponse que je fis, fut que je baissai les yeux en rougissant; car, pouvois-je me cacher à moi-même, que je ne méritois nullement tant de marques de bonté dont j'étois honnorée? Quelle idée, par exemple, auroit eu de moi ma nouvelle Bienfaitrice, si elle avoit sçû les tâches honteuses que j'avois faites à ma reputation & à mon honneur? M'auroit-elle jugé digne de sa pitié, si je lui avois avoüé, que le perfide Desplane, à qui je donnois le nom de Mari; étoit un scélerat, avec qui j'avois vécu plu-

ſieurs années dans le libertinage & dans le deſordre ? Il eſt vrai que j'en étois pénétrée du plus vif repentir ; mais, mes remords, me rendoient-ils mon Innocence? ainſi j'étois bien éloignée de penſer, que je méritaſſe une partie des loüanges que l'on me donnoit.

Il me ſeroit difficile d'exprimer, juſqu'à quel point mon aimable Bienfaitrice pouſſa ſa tendreſſe pour moi ; ſi je lui avois été unie par les liens du ſang, je ne ſçais ſi elle auroit pû m'aimer d'avantage. Elle ne paroiſſoit contente que lorſque j'étois à ſes côtés, & c'étoient à chaque inſtant de nouvelles Carreſſes dont elle m'accabloit ; elle ſe faiſoit une étude de prévenir mes déſirs. Je lui témoignai, que j'avois quelque goût pour la Muſique ; elle me donna pluſieurs Maîtres, qu'elle recompenſoit libéralement, & vouloit être témoin de toutes les Leçons que je recevois. Elle s'apperçut, que la parure flatoit ma petite vanité ; quoiqu'elle fut elle même vêtuë trés ſimplement, malgré les grands biens que lui a laiſſé ſon Mari, qui étoit un riche Négociant, elle voulut que je fuſſe miſe avec autant de propreté & de goût, que ſi j'avois

vois été une Demoiſelle d'une Condition diſtinguée. Mais voici ce qui ſeul peut ſuffire pour faire juger de quelle amitié elle s'eſt épriſe pour moi. Je ne lui avois pas caché, que je n'avois aucune reſſource du côté de la fortune; que j'étois une miſérable Orpheline, qui ne tenoit à perſonne ſur la Terre. Cet aveu de ma miſére ne l'a pas empêché de me dire plus de cent-fois, qu'elle donneroit volontiers une partie de ſon Bien, pour que je fuſſe libre. Mais ce qui mettoit le comble à ma félicité, c'eſt que, ſi j'étois tendrement aimée de la Mere, j'étois véritablement adorée du Fils. Non, il n'eſt point de termes qui puiſſent exprimer la délicateſſe, la vivacité, la générosité de ſes ſentimens; mais ce qu'il y a de plus admirable dans lui, c'eſt que ce n'eſt que par ſes ſoins, ſes complaiſances, ſes égards, ſes attentions, qu'il laiſſe parler ſa tendreſſe, par ce que je lui ai fait entendre, que ma ſageſſe ne me permettoit pas de ſouffrir qu'il m'entretint de ſon amour. Non, ma chere Theréſe, m'a-t-il dit ſouvent, je ne forme aucun déſir dont votre gloire puiſſe s'offenſer; mais me défendrez vous de plaindre

mon ſort ? Faut-il que tout eſpoir de félicité me ſoit ôté ? Pourquoi ne pouvez vous diſpoſer de votre Cœur & de votre main ? Qui mieux que moi en connoîtroit le prix ? Mais voulez vous, ajoûtoit-il, adoucir mes maux, une ſeule parole de votre bouche ſuffit ; dites moi que mes vœux ne vous ſeroient pas deſagréables, s'il vous étoit permis de les écouter. Qui ſçait, ſi la mort de l'ingrat qui vous a abandonné ne vous rendra pas bientôt votre liberté ; ah ! ſi vous deveniez Maitreſſe de votre choix, puis-je me flater que ce ſeroit ſur moi que vous le laiſſeriez tomber ? Pour repondre conformément à ſes déſirs je n'avois qu'à laiſſer parler mon Cœur ; car je ne puis deſavoüer, que Derbeck n'ait captivé ma tendreſſe, & combien de fois n'ai-je pas été tentée de lui confeſſer, que rien ne m'empêchoit d'unir mon ſort au ſien. Mais je lui avois dit, que j'avois contracté des engagemens que la mort ſeule pouvoit rompre. C'étoit là un menſonge que le ſoin de ma reputation m'avoit arraché, & pour la conſerver j'étois intéreſſée à le ſoutenir, quoique je doute ſi peu de l'amour de Derbeck, que je

ſuis

ſuis aſſûrée que l'ardeur n'en ſeroit pas rallentie par le récit que je lui ferois de mes Avantures.

Voilà, Meſſieurs, nous dit Theréſe, en finiſſant ſon récit, l'heureux Changement qui eſt arrivé dans ma fortune. Depuis plus d'une année, que je ſuis chez ma Bienfaitrice, ſon attachement pour moi paroit s'accroître chaque jour. Mais, Monſieur, ajoûta-t-elle, en s'adreſſant à mon Pere, ne me refuſez pas, de grace, le ſécours de vos lumieres: je m'étois donnée pour une Femme mariée, me voilà devenuë Veuve par la mort du perfide Deſplane; quel parti me conſeillez vous de prendre? Et avez vous à héſiter, Mademoiſelle, repris-je avec vivacité, étant bien aiſe de prévenir la reponſe de mon Pere? Vous nous avez dit, que Derbeck s'eſt montré digne de votre eſtime & de votre tendreſſe, eh bien, prenez le pour Epoux; il faudra qu'auparavant nous ayons atteſté, mon Pere & moi, la mort de Deſplane, c'eſt là un témoignage que nous rendrons bien volontiers. Oui, fort bien, me dit mon Pere; mais, mon cher Marquis, direz vous que ce Deſplane étoit l'Epoux de Mademoiſelle?

le?

le? Eh non, Monſieur, lui repondis-je; mais croyez que c'eſt là une queſtion qu'il me ſera très facile d'éluder. Oh, pour moi, reprit mon Pere, je m'en tiendrai à la déciſion de Monſieur l'Abbé. A ma déciſion, repartit Monſieur de Rinville? La voici, ſi l'on me la demande; c'eſt que je ne crois pas qu'il y eſt un ſeul cas où un menſonge officieux ſoit permis; mais auſſi ne ſerons nous pas obligés d'y avoir recours pour aſſûrer le bonheur de Mademoiſelle; car, ſi c'eſt un menſonge de parler contre ſa penſée, ce n'en eſt pas un de ne pas dire tout ce que l'on ſçait & tout ce que l'on penſe.

Nous nous en tinmes à cette déciſion, & pour obliger l'aimable Theréſe, nous lui promimes que nous irions avant la fin du jour faire une viſite à Madame Derbeck; & pour qu'elle fut prévenuë ſur la Nouvelle que nous avions à lui annoncer, nous lui dimes, qu'il convenoit qu'elle la lui apprit elle même la premiere. Ce furent bien des remercimens que nous fit la belle Theréſe en nous quittant.

Nous nous rendimes l'après-dinée chez ſa Bienfaitrice. Monſieur de Rinvil-
le

le nous accompagna, & nous nous fimes suivre de quatre de nos Domestiques, qui avoient, comme nous, été témoins de la mort de mon Gouverneur. Nous eumes soin de leur faire auparavant la Leçon, & ils s'en souvinrent à merveille. Nous sçumes si bien ajuster nos témoignages, qu'il ne fut point question de sçavoir, si Desplane avoit été ou l'Amant ou l'Epoux de Therése; nous dimes seulement, qu'il étoit mort de plusieurs blessures dans une Hôtelerie d'Espagne, où nous étions logés; que nous avions été témoins de sa mort, & qu'il nous avoit dit, qu'il étoit pénétré de regret pour la barbarie, dont il avoit usé à l'égard de l'aimable Therése, qu'il avoit eu la crüauté d'abandonner à Amsterdam, sans lui laisser aucun sécours. Mais ce fut Monsieur l'Abbé de Rinville qui, entendant mieux que nous l'usage des restrictions mentales, détailla les circonstances de la mort de ce Pécheur converti, sans qu'il lui échapât rien qui put trahir les intérêts de la belle Therése. Elle ne put entendre ce récit sans repandre quelques Larmes; car la bienséance ne vouloit-elle pas qu'elle empruntât les dehors d'u-

d'une feinte douleur ? Mais je suis sûr que c'étoient des pleurs que son Cœur désavoüoit. Mais le jeune Derbeck me parut transporté de joye pour l'heureuse Nouvelle que nous lui apprenions ; il fut si peu Maître de la modérer, qu'il se jetta en notre présence aux pieds de sa Mere, pour la prier de hâter le moment de son bonheur. Il ne fut reculé que de deux jours, & nous ne partîmes d'Amsterdam que lorsqu'il *fut devenu* l'heureux Epoux de la vertueuse & aimable Therése. Telle fut la recompense que lui valut sa sagesse & la pénitence qu'elle avoit faite de ses premiers desordres.

Nous revinmes à la Haye, où nous ne demeurâmes que trois jours, que nous employâmes à faire nos remercimens & nos adieux à plusieurs Personnes de distinction, de qui nous avions reçûs mille marques de politesse & de bonté. Nous nous disposâmes en suite à partir pour l'Allemagne.

Je n'ennuyerai pas mon Lecteur par une déscription exacte d'une foule innombrable de Villes que nous eumes à traverser ; je ne parlerai que des plus considérables, & je ne rapporterai même

me que ce qui m'aura paru le plus digne d'attention.

Nous vinmes de laHaye à Utrecht (1); où nous arrivâmes d'assez bonne heure pour y voir ce qu'il y avoit de plus remarquable ; mais nous n'apperçumes rien qui fut digne d'une attention particuliere. Ce qui donne du lustre à cette

(1) C'est à Charles Magne que les Evêques d'Utrecht sont redevables de la possession de cette Ville. Ce Prince vouloit les engager par là à travailler avec zèle à la Conversion des Idolatres : ils le firent avec zèle durant quelque tems ; mais leur ardeur se rallentit, & ils ne songerent plus qu'à bâtir de fortes Places & de superbes Palais. Heribert, ayant e é assiégé par Thieri IV., sortit avec son Clergé, revêtu de ses Habits Pontificaux. Ce Prince fut si touché de ce Spectacle qu'il vint se jetter aux pieds de l'Evêque & leva le Siége. Charles d'Egmont, Duc de Gueldres, s'étant emparé d'Utrecht, l'Evêque eut recours à Charles Quint, & lui ceda en 1524. la Souveraineté de son Evêché, se reservant le Domaine utile pour lui & pour ses Successeurs. Cette Ville a été bâtie sous l'Empire de Neron. Les Willes l'ayant ruinée, Clotaire, Fils de Dagobert, la fit rebâtir : elle devint libre & impériale ; mais elle fut en suite soûmise à ses Evêques. Loüis XIV. la reduisit sous son obéissance l'an 1672. Son Evêché fut fondé par le Roi Pepin, & ce fut le Pape Paul V. qui l'érigea en Archevêché l'an 1559. Son Université fut instituée en 1636.

te Ville c'eſt ſon Univerſité & le grand nombre de Nobleſſe qui fait ſon ſéjour ordinaire à Utrecht. Il y a un Chapitre, dont les Canonicats ſont d'un revenu conſidérable; ils ſont ordinairement poſſédés par ceux qui en ont offert le plus d'argent. Les Chartreux refugiés de France ont près de cette Ville deux Maiſons, où l'on dit qu'ils vivent avec autant de régularité & d'édification qu'ils vivoient dans *celles* d'où ils ſe ſont échappés.

Notre Curioſité ne fut pas plus ſatisfaite à Nimegue (1) qu'elle l'avoit été à Utrecht. Tout ce que je remarquai c'eſt que les Hollandois ont pris un très grand ſoin de la bien fortifier, par ce qu'elle leur ſert de Boulevard du côté de Cleves. Bois-le-Duc (2) eſt la derniere

(1) Nimegue, Capitale de la Gueldre, eſt bâtie ſur le Wahl, & elle eſt fortifiée par des Ravelins mis hors du Foſſé, qui eſt d'une profondeur extrême. Elle a été long-tems Ville libre & Impériale; elle fut priſe par Monſieur de Turenne après s'être vigoureuſement défenduë. Elle eſt recommandable par les Traitez de Paix qui y furent conclus entre la France, l'Eſpagne & les Provinces-Unies en 1678. & entre la France & l'Empire l'année ſuivante.

(2) Bois-le-Duc eſt ſur la Diſe, qui ſe perd à une

re Ville de Hollande par où nous eumes à passer. Cette Ville est grande, mais mal bâtie: les marais, dont elle est entourée de toute part, font sa principale force. Nous ne séjournâmes dans aucune de ces Villes, par ce que nous voulions nous arrêter quelques jours à Cologne (1). C'est une des plus grandes & des plus anciennes Villes de l'Alle-

une lieuë au-dessous dans la Mer. C'est une grande Ville, fortifiée régulierement & défenduë de plusieurs Forts. Godefroi III. Duc de Brabant en jetta les fondemens l'an 1184. & Henri, qui lui succéda, fit achever ses murailles en 1196. Il lui donna le nom de Bois-le-Duc, par ce qu'elle avoit été bâtie par son Prédécesseur dans le même endroit qui n'avoit été auparavant qu'une vaste Forêt. Les Provinces-Unies possédent cette Ville depuis l'an 1629.

(1) Cette Ville, situëe sur les bords du Rhin, fut bâtie par les Ubiens, sous l'Empire d'Auguste. Ils lui donnerent le nom de *Colonia Agrippina*, en l'honneur d'Agrippa, qui commandoit alors les Troupes Romaines dans la Germanie. Agrippine, Fille de Germanicus & Mere de Neron, y naquit, & pour rendre plus célébre le lieu de sa Naissance elle le fit aggrandir & y envoya une Colonie de Veterans. Meroüée en chassa les Romains l'an 448 & il en fut chassé l'an 450 par Attila, qui la fit bruler. Childeric la reprit l'an 464. & la donna à un de ses Parens, dont le Fils, nommé Sigebert le *boiteux*, prit

lemagne, mais où il y a bien peu de Noblesse, eu égard à sa grandeur. Cette Ville n'est peuplée que de Moines, de Prêtres & d'Etudians, dont la plûpart n'ont d'autres ressources que les Aumônes qu'ils mandient en chantant. On compte à Cologne jusqu'à 365 Chapelles ou Eglises. La Métropole est un des plus vastes & des plus magnifiques Edifices de l'Europe. C'est dans cette Eglise où l'on montre les Corps des trois Rois. Rien de plus édifiant que la dévotion que les Habitans de cette Ville ont pour ces précieuses Reliques; & je ne crois pas qu'il fut sûr à un Etranger de

prit le nom de Roi de Cologne. Clovis la réünit à la Monarchie Françoise l'an 511, & elle fut en suite incorporée au Royaume de Germanie. L'Empereur Othon I. la soûmit à ses Archevêques l'an 963; mais Othon III. la déclara libre & Impériale l'an 993. Mais les Archevêques lui disputerent la Liberté. L'an 1297. il se donna un sanglant Combat: les Magistrats, pour animer le Courage des Habitans, mirent les Clefs de la Ville sur le Champ de Bataille & remporterent la Victoire. Les Archevêques conservent cependant sur Cologne quelque droit de Souveraineté, comme de condamner ou de faire grace aux Criminels: les Magistrats n'ont que celui de les emprisonner & d'instruire leur procès.

de vouloir en disputer l'authenticité. Le plus illustre ornement de Cologne est son Chapître, composé de vingt-quatre Chanoines capitulaires & de trente-six domiciliés, qui sont tous ou Princes ou Comtes, excepté huit Docteurs, qui, sans faire preuve de Noblesse, entrent dans le nombre des capitulaires. Nous ne sortimes pas de cette Ville sans avoir vû la Maison où mourut l'infortunée Reine Marie de Medicis, à qui l'ingrat Cardinal de Richelieu, qu'elle avoit comblé de biens & d'honneurs, refusa jusqu'au plus leger sécours. Nous vimes aussi celle qu'avoit habité le Cardinal Mazarin, dans le tems que toute la France avoit conjuré sa ruine; mais par les ressorts d'une Politique raffinée il sçut triompher de ses Ennemis, sans s'exposer à leur haine.

Nous attendimes que S. A. S. l'Electeur de Cologne, qui étoit à sa superbe Maison de Bruhl, fut de retour à Bonn; (1) pour y aller lui présenter nos

(1) Bonn est située sur le Rhin, & elle étoit autre-fois défenduë par de bonnes fortifications. Les Anciens l'ont nommée *Ara Urbiorum.* Drusus

nos respects. Il n'y avoit que quelques années que ce Prince, Evêque de Paderborn, de Munster, de Hildesheim, d'Osnabruck & de Cologne, venoit d'être élevé à la Charge de Grand-Maître de l'Ordre Teutonique (1), lorsque nous eumes l'honneur de le saluër. La po-

la fit bâtir sous l'Empire d'Auguste, pour arrêter les Courses des Allemands. Elle a essuyé divers Siéges; mais aucun dont elle ait plus souffert que de celui que fit l'Electeur de Brandebourg l'an 1689. Cette Ville fut présqu'entierement demolie, malgré la vigoureuse résistance du Baron d'Asfeldt, qui soûtint un Blocus de deux mois & vingt-sept jours de Tranchée ouverte. Elle fut encor assiégée en 1703 par le Duc de Marlborough, qui la prit par Capitulation: elle fut enfin renduë à ses légitimes Souverains. L'Electeur Joseph Clement à son retour de France répara tout le mal que lui avoit fait la fureur de la Guerre.

(1) Cet Ordre fut institué l'an 1190 par Henri, Roi de Jerusalem, pour combattre les Infidelles. Le Pape Celestin III. l'approuva & le mit sous la règle de Saint Augustin. Henri Walpot en fut le premier Grand-Maitre. Les Chevaliers de cet Ordre vinrent en Allemagne en 1229. y ayant été appellés par Conrad Duc de Masovie, qui leur donna tout le district de Culm, pour les recompenser des services qu'il en reçut: ils se rendirent Maîtres de la Prusse & de la Livonie; mais Albert de Brandebourg, qu'ils avoient élu pour leur Grand-Maître, ayant char-

politesse de ses manieres, la bonté de son cœur, l'édifiante régularité de ses mœurs, la générosité de ses sentimens, le rendoient plus recommandable encor que les éclatantes Dignités dont il

étoit

changé de Religion, s'empara de la Prusse, dont il fit hommage à Sigismond, Roi de Pologne l'an 1525., après quoi il abolit toutes les Commanderies & se maria avec Dorothée, Princesse de Dannemarck. Le Changement & l'Usurpation d'Albert obligerent les Chevaliers de se transferrer à Mariendal dans la Franconie. Cet Ordre posséde encor douze Baillages, qui sont gouvernés par des Commandeurs Provinciaux ou Grands-Commandeurs, qui sont élus par les Conseillers de chaque Baillage & confirmés par le Grand-Maître. Les uns sont Etats immédiats de l'Empire, & ont séance parmi les Prélats: les autres sont médiats, & dépendent du Grand-Maître pour ce qui regarde les Statuts de l'Ordre; mais ils sont sujets des Princes dans les Etats desquels leurs Biens sont situés. Les Commandeurs Provinciaux composent avec les Conseillers de leurs Baillages le Chapître qui élit le Grand-Maître. Pour être reçû Chevalier il faut faire preuve de seize quartiers de Noblesse, tant du côté Paternel que du Maternel; & quoiqu'on y ait beaucoup d'égard à la Religion Catholique, les Protestans & les Calvinistes n'en sont pas exclus, puis qu'ils peuvent posséder quelques Commanderies situées dans la Saxe, dans la Thuringe & dans la Hesse.

étoit revêtu. Le titre ſeul de Gentilshommes François nous valut de ſa part mille marques de la Civilité la plus prévenante & la plus gracieuſe, & durant quinze jours, que nous demeurâmes à Bonn, il n'y en eut aucun où il ne nous fit l'honneur de nous admettre à ſa Table, qui étoit ſervie avec toute la délicateſſe & la ſomptuoſité digne d'un Grand Prince. Comme ſon unique Paſſion étoit pour la Chaſſe, nous eumes occaſion d'en faire de fréquentes parties. La Cour de ce Prince n'eſt pas bien nombreux; mais les Seigneurs qui la compoſent ſont tous des Perſonnes d'un mérite diſtingué, & qui, à l'exemple de leur Souverain, s'empreſſent à faire aux Etrangers l'accueil le plus gracieux. Mr. le Comte de Hohen, & le Baron de Horſtein Grand-Chambellan, nous firent la grace de nous traiter ſplendidement. Nous mangeâmes auſſi chez Mr. de Walbat, Maréchal de la Cour, & chez les Marquis de Capponi & Trotti, Chambellans de l'Electeur. Ce ne furent enfin que continuëls Feſtins durant notre ſéjour à Bonn. Ce fut là où je commençai; à apprendre à boire à l'Allemande; & comment

auroit-je pû m'en défendre, y étant engagé par les manieres du Monde les plus pressantes & les plus polies? Car, il faut en convenir, point de plaisir plus satisfaisant pour un Seigneur Allemand que celui de vous bien regaler; & ce qui vous enchante, c'est l'effusion de Cœur avec laquelle il vous reçoit. Sa joye est toujours la mésure de la votre; il n'est content que lorsqu'il a sujet de croire que vous l'étes vous même; & si vous étes géné, ce n'est que par ce que vous voyez qu'il semble ne s'occupper que de vous seul. Nous fumes aussi accablés de mille marques de politesse par le Baron de Span, Aumônier de S. A. S. & Doyen de Bonn. Ce Seigneur, dont le Pere est mort au service de France, après avoir été Page de l'Electeur de Baviere, fut fait Chambellan & Major aux Gardes. Il quitta les Emplois pour embrasser l'état ecclésiastique, dont il fait l'ornement, autant par son érudition que par sa pieté & la pureté de ses mœurs.

Malgré l'envie que j'aurois eu de m'arrêter plus long-tems dans cette riante Cour, & malgré les pressantes invitations que nous fit Son Altesse pour nous

y retenir, il falut me rendre aux volontés de mon Pere, qui vouloit hâter son arrivée à Vienne.

Nous partimes de Bonn pour venir à Coblentz. La sitüation de cette Ville ne peut être plus charmante & plus propre pour le Commerce: elle est sur le Confluënt de la Moselle & du Rhin dans une belle Vallée, entourée de magnifiques Côteaux. L'Archevêque Arnoul d'Isembourg la fit entourer de murailles l'an 1250., & l'Electeur Charles Gaspar de Leyen fit faire ses fortifications, qui consistent en dix Bastions, revêtus avec des Ravelins au milieu des Courtines, & un Fossé fort large & fort profond. Cette Ville est encor défenduë par la Forteresse d'Ehrenbreitstein, (1) qui est au de là du Rhin, & avec laquelle elle communique

(1) Les Bastions de cette Forteresse sont taillés dans le Roc, de même que le Fossé qui est très profond. La partie, qui est du côté du Rhin, est une escarpe de Rocher inaccessible, celle qui avance du côté de la Campagne est couverte par un Ouvrage à Cornes, au devant desquels sont des Ravelins revêtus. C'est l'Electeur Gaspar de Leyen qui l'a mise dans l'état où elle est à présent.

que par un Pont de Bâteaux. Nous ne nous arrêtâmes pas assez dans cette Ville pour que je puisse en dire d'avantage. Nous nous rendimes de là à Mayence (1). Cette Ville est grande, mais mal percée; ses Ruës sont prèsque toutes fort étroites. Quoiqu'elle soit situëe sur le Rhin, son Commerce n'est pas cependant bien florissant. Tout ce qu'il y a de plus remarquable à Mayence c'est le Trésor de la Métropole, qui est un des plus riches de l'Allemagne. La Chartreuse mérite aussi d'être vûë avec attention; la grandeur de ses Bâ-

(1) Le premier Electeur de Mayence fut le Fils d'un Charron: il conserva une si grande modestie dans une si haute fortune qu'il fit peindre par tout des Roües de Chariot, & ses Successeurs, pour faire honneur à sa memoire, ont pris des Roües pour leurs Armes. Les Romains firent de Mayence une de leurs Places d'Armes. Attila la ruina l'an 450. Meroüée en chassa les Romains l'an 456. & Dagobert la fit rebâtir en 526. Elle a été libre long-tems; mais l'Archevêque Arnoul ayant été massacré par la Populace l'an 1160. & en suite trainé sur du fumier, l'Empereur Fréderic I, irrité de cet attentat, lui ôta ses Priviléges & fit abbattre ses murailles. Depuis ce tems-là elle a été soûmise aux Archevêques. Son Université à été fondée l'an 1482.

Bâtimens est immense, dans le seul Corps de Logis, qui a vûë sur le Rhin, il y a plus d'Appartemens qu'il n'en faut pour loger un Prince & toute sa suite. C'est au pied de ce superbe Monastére qu'est le Palais de la Favorite, qui appartient à l'Electeur, & qui a été bâti par François Lothaire de Schonborn. Je n'eus pas le plaisir de voir cette Maison, par ce que nous voulions faire diligence pour nous rendre à Manheim. Je ne dirai que deux mots de Francfort (1) & de Worms, par où nous passâmes. La premiere de ces Vil-

(1) Cette Ville n'étoit originairement qu'un gué, par où les François se repandoient dans les Païs voisins. La Commodité du passage les obligea d'y bâtir une Ville. Charles Magne y convoqua un Concile l'an 794. dans lequel l'Hérésie de Nestorius fut condamnée de nouveau. L'Empereur Charles IV. la choisit pour être le lieu ordinaire de l'élection de l'Empereur, en faisant la Bulle d'Or, qu'on y garde dans la Maison de Ville. Elle embrassa la Confession d'Augsbourg l'an 1530. L'exercice de la Religion Protestante y devint libre en vertu du Traité de Passau. L'exercice de la Religion Catholique y est aussi permise; mais les Charges de la Magistrature ne sont exercées que par les Lutheriens.

Villes est une des plus considérables & des plus peuplées de l'Allemagne ; & elle est fameuse par les Foires qui s'y tiennent deux-fois l'année. Son plus grand lustre lui vient d'être l'endroit où se fait l'Election & le Couronnement de l'Empereur ; car, quoique Aix-la-Chapelle soit le lieu destiné pour le Couronnement depuis Maximilien, tous les Empereurs ont été couronnés à Francfort.

La situation de Worms (1) ne peut être plus agréable & plus avantageuse. Cette Ville est bâtie au milieu d'une vaste Plaine, fertile en tout ce qui est nécessaire pour fournir aux besoins de la Vie ; elle n'en est pas pour cela plus peuplée. Depuis que les François la réduisirent en cendre, ses principaux Ha-

(1) Worms a joüi dans les premiers Siécles de la dignité de Métropole; mais le Pape Zacharie l'en priva l'an 745. pour punir Gervilius, qui en étoit Archevêque, d'avoir tué de sa propre main un Saxon, qu'il avoit invité de le venir voir. Attila ruina cette Ville. Clovis la fit rebâtir, & la Reine Brunnehaud prit soin de l'embellir & de l'aggrandir. Le Magistrat & la plûpart des Habitans sont Luthériens; mais les Catholiques ont l'Eglise Cathedrale.

Habitans se sont retirés à Francfort & en Hollande. Tout son ornement est d'avoir un Chapître, composé de Personnes de distinction.

Si nous avions été enchantés de *la si*tüation de cette derniere Ville, nous le fumes encor plus de celle de Manheim, qui est sans contredit une des plus jolies Villes de l'Allemagne, & peut-être de l'Europe. Elle est *bâtie* au milieu d'une fertile Plaine, entre le Rhin & le Neckar; ses Ruës sont larges & bien percès, & sont toutes tirées au Cordeau. Il y a un peu plus de quatre-vingt ans que Manheim n'étoit qu'un Village. L'Electeur Frederic, élû Roi de Bohéme, la fit fortifier, & y bâtit un Château. En 1693 la nouvelle Ville, qui avoit été bâtie, fut entierement détruite par les François, & par la Paix de Nimegue il fut conclu qu'elle seroit rasée, ce qui fut exécuté. Jean Guillaume de Neubourg recommença à la faire fortifier, & l'Electeur à présent regnant à fait continuër avec tant d'ardeur les Ouvrages qui avoient été suspendus, qu'il a fait en peu d'années de Manheim une Place très forte, & où il entretient une nombreuse Garnison.

La

La bonté, l'affabilité, la politesse, font le Caractere de ce Prince. Nous eumes l'honneur de lui être présentés par Monsieur Blondel notre Ambassadeur. L'Audience qu'il nous donna dura environ une demi-heure, qui se passa à parler de la Paix signée entre l'Empereur & la France. Les Etats de ce Prince avoient beaucoup souffert de la Guerre; mais, S. A. E. ayant fait ses remontrances à la Cour de France, le Roi promit un dédommagement. Nous arrivâmes à Manheim à peu près dans le même-tems que l'Electeur fit son Testament, par lequel il disposoit de sa Succession, sous l'approbation de l'Empereur & la garantie de quelques Princes de l'Empire, sans compter celle que Son Alt. Elect. sollicitoit au dehors. Son dessein étoit de prévenir les troubles que cette Succession pourroit exciter dans l'Empire sans cette sage précaution; mais l'on ne sçavoit rien du contenu de ce Testament.

La Cour Palatine n'est plus à présent ce qu'elle étoit autrefois: c'étoit le séjour des ris, des jeux & des plaisirs lorsque la Princesse Fille de l'Electeur, mariée au Prince Joseph Charles de Sultzbach,

bach, vivoit; mais depuis la mort de cette Princesse Son Alt. Elect. au milieu même de sa Cour mene une Vie très retirée. Son Cœur semble fermé à la joye; il ne mange plus qu'à son petit Couvert, excepté les jours de Fête & lorsqu'il y a quelques Princes étrangers à sa Cour. Trois jeunes Princesses ses Petites-Filles & le Prince Palatin de Sultzbach (1), né le 10 Decembre 1724. font toute la Consolation de son Alt. Elect.

Les Seigneurs qui composent sa Cour sont recommandables par les qualités les plus estimables, & par la politesse des manieres les plus prévenantes & les plus gracieuses. Les principaux sont le Baron de Sickingen, Grand-Chambellan & Ministre d'Etat, qui avoit fait admirer à Vienne la supériorité de ses talens pour la Négociation, le Comte de la Tour

(1) l'Electeur l'a fait venir de Bruxelles à Manheim malgré toute la résistance de la Duchesse d'Aremberg sa Bisayeule maternelle, qui a eu soin de sa jeunesse. L'Ayeule de ce jeune Prince est la Princesse Doüairiere d'Auvergne, Sœur du Duc d'Aremberg, une des plus belles Femmes de son tems.

Tour & Taxis, Capitaine des Gardes du Corps & Lieutenant Général, les Barons de Hildesheim & de Beveren, Ministres d'Etat, le Comte Edmont de Hatzfeldt, Lieutenant Général & Ministre de la Guerre. Nul de ces Seigneurs qui ne mérite un éloge particulier; mais ceux qui s'empresserent à nous faire le plus de politesse fut le Comte de Nassau Weilbourg, que mon Pere avoit connu à Paris lorsqu'il avoit été Envoyé extraordinaire à la Cour de France, durant la minorité de Loüis XV. La générosité, la civilité de ses manieres repondoit à l'éclat de son illustre Naissance; & c'est une remarque que j'ai eu souvent occasion de faire, les Grands, qui ne doivent pas leur élevation aux faveurs de la fortune, mais qui ne la tiennent que du Ciel, qui les a fait naître dans un rang élevé, sont affables, civils, généreux, à proportion de leur Grandeur, qui, étant pour eux un Bien héréditaire, les remplit rarement d'orgueil.

Nous ne reçumes pas moins de civilités & de politesses du Comte de la Marck, Lieutenant Général & Capitaine des Cent-Suisses. Il avoit passé bien des

des années au ſervice de France, où ſon Frere ainé eſt Colonel d'un Régiment étranger & Commandeur de l'Ordre du Saint Eſprit. Durant le peu de tems que nous paſſâmes à Manheim il n'y eut aucun jour où il ne nous procura quelque nouveau divertiſſement : il nous fit la grace de vouloir nous accompagner juſqu'à Heidelberg, où nous vimes cette célébre Tonne, qui eſt d'une hauteur & d'un contour immenſe. Le Comte de la Marck, qui eſt de l'humeur la plus enjoüée, & qui n'eſt pas inſenſible au plaiſir de table, nous fit ſervir ſur la plate-forme qui eſt au deſſus de la Tonne un ſuperbe repas. Il fit la grace à mon Pere de l'épargner; mais il ne m'accorda pas la même faveur. J'aurois dû ſans doute oppoſer plus de réſiſtance à ſes preſſantes invitations; mais je voulus me piquer de bravoure dans un exercice qui m'étoit inconnu; auſſi dois-je avoüer, que je ne pus ſoutenir tous les aſſauts que me livra le Comte, ſans perdre un peu de ma Raiſon. J'en fus quitte pour me faire mettre au lit, où je n'eus pas demeuré trois ou quatre heures que j'euſſe été en état de rentrer en

en lice avec mon Adversaire; mais j'appris à mon reveil qu'il étoit retourné à la Cour; ainsi je fus dispensé d'en venir à un nouveau Combat.

Nous partimes le lendemain de Heidelberg (1) pour prendre la route de Wurtzbourg (2). Cette Ville, qui est parta-

(1) Heidelberg est sur les bords du Neckar au bas d'une montagne, sur laquelle est le Château. Elle appartenoit autrefois à l'Evêque de Worms. Loüis de Witelspach la reçut en fief de cette Eglise l'an 1225. Les Electeurs Palatins y firent leur résidence ordinaire. Robert le Roux fonda son Université l'an 1346. Le Comte de Tilly, Général des Troupes de Baviere, prit cette Ville le 6 Septembre 1622. & enleva la Bibliotheque de l'Electeur, qui étoit la plus curieuse & la plus nombreuse de l'Allemagne. Une partie des Livres avec les Medailles & les Raretez fut transportée à Vienne & l'autre partie à Rome dans la Bibliotheque du Vatican. En 1634. Heidelberg fut assiégée par Jean de Werth, qui, n'ayant pû prendre le Château, se retira. Peu de jours après elle fut prise par les Maréchaux de la Force & de Brezé. Elle a été encor prise deux autrefois par les François, sçavoir l'an 1688 & en 1693.

(2) L'Evêché de Wurtzbourg fut fondé l'an 741. par Saint Boniface Evêque de Mayence. L'an 752. Pepin Roi de France lui fit donnation du Duché de Franconie; ce fut en suite de la donation de ce Duché que les Evêques de Wurtz-

tagée par le Mein, est d'une moyenne grandeur : elle doit ses principaux embellissemens à Jean Philippe François Comte de Schonborn ; il la munit de plusieurs fortifications très-régulieres & fit bâtir un superbe Palais, où durant cinq ans furent employés les plus habiles Architectes & Sculpteurs de l'Italie. On voit dans cette Ville un superbe Hôpital, où sont entretenus quatre cent pauvres : il a moins l'air d'une Maison de Charité que d'un Palais, habité par un Prince puissant. Le Château de cette Ville mérite aussi d'être vû :

bourg prirent pour devise : *Herbipolensis sola judicat ense & Stolâ.* L'Université de cette Ville fut fondée l'an 1043. & retablie sur la fin du dernier Siécle par l'Evêque Jules Echter de Mespelbrun. Wurtzbourg fut prise par les Paysans de Souabe & de Franconie, qui s'étoient revoltés contre leurs Seigneurs en 1526. George de Walbourg Colonel de la Ligue de Souabe attaqua ces furieux, les défit en différentes occasions, dans lesquelles ils perdirent plus de 50000 Hommes. L'an 1569. cette Ville fut mise au pillage par Guillaume de Grumbach, qui avoit fait assassiner l'Evêque. Ce malheureux s'étant retiré chez Jean Frederic Duc de Saxe fut arrêté & conduit à Vienne, où il fut condamné à être rompu vif; ses Complices eurent la Tête tranchée.

vû : il est sur une hauteur qui commande toute la Ville. Le Prince Frederic Charles Comte de Schonborn est Evêque de Wurtzbourg. Nous eumes l'honneur de saluër cet illustre Prélat, qui vit avec beaucoup de magnificence; aussi est-ce un des plus puissans Souverains Ecclésiastiques. Son Etat contient soixante & dix Baillages, situës dans le plus beau & le plus fertile Païs de l'Allemagne : il a en tems de Guerre dix mille Hommes de Troupes. Une de ses prérogatives c'est que, pendant qu'il officie, son Grand-Chambellan tient l'Epée de Duc de Franconie nuë & élevée jusqu'à la consécration, & en suite il la remet dans le fourreau & la porte la pointe baissée devant le Prince. Nous eumes l'honneur de manger à sa table, qui est ordinairement de dix-huit Converts, & toujours servie avec une sumptuosité qui va jusqu'à la profusion. Tel est le goût des Princes de l'Empire, bien différens en cela de ceux d'Italie, qui regrettent les modiques dépenses que leur coute leur table, qui toujours se ressent de la sordide Oeconomie qui fait leur Caractère. Ils se font gloire de leur frugalité; mais je

laiſſe à juger ſi elle eſt un effet de leur tempérament ou de leur avarice. Mais laiſſons cette reflexion, qui pourroit être ſuivie de pluſieurs autres peu honorables aux Italiens.

Après nous être repoſés deux jours à Wurtzbourg nous remontâmes en Carroſſe pour venir à Nuremberg, une des plus puiſſantes & des plus riches Villes de l'Allemagne. Son Gouvernement a quelque reſſemblance avec celui de la Republique de Veniſe. Les Patriciens, qui ſont les Magiſtrats, ont une eſpèce de Doge à leur Tête. Ces Patriciens tirent leur origine des plus anciennes Familles du Païs; mais ils n'en ſont pas pour cela réputés Gentils-hommes, par ce que les Charges qu'ils exercent, quelqu'honnorables qu'elles ſoient, dérogent à la Nobleſſe. Je vis à Nuremberg dans l'Egliſe de l'Hôpital la Couronne de Charles Magne, ſon Sceptre, le Globe, & tous les Ornemens de la Dignité Impériale, à l'exception de l'Epée, qui eſt gardée à Aix-la-Chapelle.

Nous vinmes de Nuremberg à Ratisbonne (1), où ſe tient la Diéte des Etats

(1) Ratisbonne eſt Ville libre & impériale; elle

Etats de l'Empire, & c'eſt là, je crois, ſon plus grand luſtre; car, quoique cette Ville ſoit grande & bien bâtie, je n'y vis cependant rien qui me parut digne d'une attention particuliere. Nous ne nous y arrêtâmes pas, par ce que nous voulions faire un ſéjour de quelques ſemaines à Munich. Cette Ville, Capitale de la Baviere, eſt ſitüée ſur la Riviere d'Iſer, qui ſe jette dans le Danube: elle eſt petite, mais riante & ornée de pluſieurs ſuperbes Edifices. Les plus conſidérables après le Palais ſont l'Egliſe des Jeſuites & celle de Notre Dame (1), où l'on voit le magnifique

elle eſt ſitüée ſur le Danube. Tibere la fit bâtir, & voulut qu'elle fut appellée *Auguſta Tiberia*: & comme elle étoit ſur les Frontieres de l'Empire, & par conſéquent expoſée aux inſultes des Barbares, on y envoya la quatriéme Legion d'Italie, d'où elle fut ſurnommée *Colonia Quartanorum.* Theodore Prince de Baviere la ſaccagea l'an 508. L'Empereur Arnoul la fit rebâtir, & elle fut en ſuite la Réſidence des Ducs de Baviere; qui l'érigerent en Burgraviat. Ce fut l'Empereur Frederic I. qui la mit au rang des Villes libres l'an 1182. Bernard Duc de Saxe Weimar la prit l'an 1632. & Ferdinand Roi de Hongrie la reprit l'année ſuivante.

(1) Le 24 Avril de l'an 1729. Son Alt. Elect.

fique Tombeau de l'infortuné Empereur Loüis de Baviere, qui mourut empoisonné. Ce Mausolée est embelli d'un grand nombre de belles figures de marbre & de bronze. Le Palais de l'Electeur est un des plus vastes Bâtimens de l'Europe, & je crois qu'il n'y a que celui des Thuilleries qui lui soit supérieur en grandeur. Il est vrai qu'il n'est pas regulierement bâti, par ce qu'il est l'ouvrage de plusieurs Princes, qui ont employé des sommes immenses à sa Construction; mais je ne sçais s'il y a dans l'Univers quelque Maison Royale plus magnifiquement & plus richement meublée. L'on ne peut en particulier voir sans

lect. institua dans cette Eglise l'Ordre de St. George, qui a été authorisé par le Pape Benoit XIII. Les Chevaliers sont obligés de faire les preuves rigides de 16 quartiers, & l'Electeur, qui en est Grand-Maître, s'est privé du droit de pouvoir donner des dispenses à cet égard. La fin de cet Ordre est de défendre la Foi Catholique & de protéger les Veuves & les Orphelins. Il est composé à présent du Grand-Maître, de deux Grands-Prieurs, qui sont le Prince Electoral & le Duc Ferdinand, de six Grands-Croix, neuf Commandeurs & de plusieurs Chevaliers. Leur nombre ne doit pas excéder celui de quarante.

sans admiration l'Appartement appellé communement *l'Appartement de l'Empereur*. On y voit représenté dans de riches tableaux les traits les plus intéressants de l'Histoire sacrée & profane. La Cheminée de la grande Sale, qui est longue de 118 pieds & large de 52. est ornée d'une belle Statuë de Porphire, qui représente la Vertu, tenant une Lance d'une main, & de l'autre une branche de palmier. Le Plafond de cette Sale est en compartimens dorés, & enrichi de peintures d'un travail & d'un goût admirable. On dit que Gustave Adolphe Roi de Suede, s'étant rendu Maître de Munich en 1632., se plaignit de ne pouvoir faire transférer cette superbe Sale à Stockholm. Je ne parlerai point des autres Appartemens; aucun où ne brille la richesse & la magnificence.

Comme Son Alt. Elect. n'étoit point à Munich lorsque nous y arrivâmes, & qu'Elle ne devoit pas si-tôt y revenir, nous nous déterminâmes à lui aller offrir nos respects à Nymphenbourg, où étoit la Cour. Je n'entreprendrai point de faire la déscription de cette superbe Maison, dont Marie Adelaide de

Savoie, Mere de Maximilien Emanuel, fit jetter les premiers fondemens ; ce seroit grossir ces Memoires de ce qui peut se lire dans plusieurs Livres : tout ce que je puis dire, c'est que, si je *n'a*vois pas vû le Château de Versailles, j'aurois crû que celui de Nymphenbourg étoit le plus beau de l'Univers. Les Jardins sur tout sont embellis de tous les ornemens que l'Art & la Nature ont pû leur prêter.

Nous sçavions combien le nom François étoit cher à l'illustre Prince que nous allions saluër ; mais nous attendions nous à une partie des politesses que nous en reçumes, & jamais le *souvenir* s'en effacera-t-il de ma memoire ? Non seulement il nous fit l'honneur de nous admettre à sa table ; mais il voulut que nous fussions de toutes ses parties de plaisir. Personne qui ne convienne qu'il n'y a point en Allemagne de Cour plus galante, plus nombreuse & plus brillante que celle de ce Prince : & quoiqu'on y observe à peu près le même Cérémonial qu'à celle de Vienne, il est vrai cependant que les plaisirs y sont plus multipliés, sur tout lorsque la Cour est à Nymphenbourg. Ou-

tre la Comédie, les Bals, le Jeu, l'Opera, on faisoit de fréquentes parties de Chasse & de Pêche; & pour que les Dames pussent se promener avec plus d'agrément, il y avoit un grand nombre de Caléches, qui étoient conduites par les Cavaliers; & celles qui aimoient mieux se promener sur l'Eau trouvoient sur le Canal des Gondoles prêtes à les recevoir. Ce qui contribüe le plus à rendre cette Maison agréable au Prince, c'est le voisinage d'un Parc, dont l'enceinte est de huit lieuës, & qui est coupé par de longues & belles routes. C'est là où Son Alt. Eleçt. force assez souvent le Cerf; & lorsqu'Elle veut se fatiguer moins Elle chasse dans un petit Parc, qui joint aux Jardins & qui abonde en toute sorte de petit Gibier. J'étois trop sensible à l'honneur que le Prince me faisoit de souffrir que je l'accompagnasse, pour ne pas être toujours prêt à suivre ses pas. Nous étions ordinairement accompagnés de plusieurs Dames vétuës en Amazones, qui auroient pû donner des Leçons à Diane elle-même, & quelques-unes d'elles surpassoient autant cette Déesse en beauté qu'en adresse.

Mais le Jeu, la Promenade, la Chasse, les Spectacles, n'étoient que des divertissements ordinaires. L'Electeur lui-même, le Prince le plus galant & le plus aimable du Monde, pour *diversifier* ces plaisirs, imaginoit de tems en tems quelques Fêtes nouvelles, dont il ordonnoit seul les préparatifs, qui toujours se ressentoient de sa magnificence. J'étois trop enchanté d'une Cour si charmante, pour ne pas entrevoir avec peine le moment de notre prochain départ; mais il étoit tems que nous nous rendissions à Vienne, qui devoit être le terme de nos Courses. Nous laissâmes parler notre Cœur dans les remercimens que nous fimes à Son Altesse Electorale (1) pour toutes les mar-

(1) Charles Albert Cajetan Electeur de Baviere est né le 6. Août 1697. Il est Fils de Maximilien Emanuel & de Therése Cunegande Sobieski, Fille du célébre Jean Sobieski le Libérateur de Vienne. Charles fut élevé à Munich avec quatre de ses Freres. Après la bataille de Hochstet, qui valut à l'Empereur Joseph la Conquête de la Baviere, le Prince Charles & ses Freres furent envoyés à Gratz, où ils demeurerent jusqu'à la paix de Rastadt, qui remit Emanuel Maximilien en possession de ses états. Il envoya les Princes ses Fils à Rome. Le

marques de politesse & de bonté dont Elle nous avoit honoré. Ce Prince parut nous voir partir à regret, & nous fit la grace de nous dire, qu'il espéroit qu'à notre retour de Vienne nous ferions un plus long séjour à sa Cour. Après lui avoir réïtéré nos actions de graces, & avoir fait nos adieux à quelques Seigneurs, de qui nous avions reçû bien des Civilités, nous revinmes à Munich, d'où nous partimes le lendemain pour Passau (2).

Cet-

Le Duc Philippe, qui avoit été élû Evêque de Munster & de Paderborn, y mourut. Le Prince Charles en revenant d'Italie passa à Vienne & fit la Campagne de Belgrade, & peu d'années après il épousa Marie Amélie Anne d'Autriche, seconde Fille du feu Empereur Joseph. En 1725. il assista avec ses trois Freres au mariage de Louis XV. & en 1726. il succéda à l'Electeur son Pere. Les trois Freres du Prince Charles sont l'Electeur de Cologne, l'Evêque de Ratisbonne & le Duc Ferdinand. Ce Prince est Lieutenant Général, & a un Regiment de Cuirassiers au service de l'Empereur: il est aussi Chevalier de la Toison d'Or & Grand-Prieur de l'Ordre de Saint George. Il a épousé Marie Anne Caroline de Neubourg, dont il a deux Fils & une Fille.

(2) L'Evêché de cette Ville fut fondé par Theodon III. Duc de Baviere, après qu'Attila eut

Cette Ville est assez grande, elle est située entre des montagnes sur le Danube, qui y reçoit les Rivieres d'Inn & d'Iltz. Le célébre Traité qui fut conclu entre l'Empereur Charles & le Prince Maurice Electeur de Saxe, par lequel l'exercice public de la Religion Protestante fut établi en Allemagne, a fait un nom à cette Ville. Nous vinmes de là à Lintz (3), petite Ville Ca-

eut ruiné la Ville de Lorck, dont le Siége Archiépiscopal fut transféré à Saltzbourg. Passau étoit connuë des Anciens sous le nom de *Castra Batava* d'une Cohorte de Bataves qui y demeura en Garnison sous l'Empereur Antonin. Les Wisigots s'en rendirent Maîtres l'an 380. & la saccagerent, & elle fut présqu'entierement brulée l'an 1662.

(3) Lintz, appellée anciennement *Lentia*, étoit la Cité des Sevaces. L'Empereur Leopold s'y retira avec beaucoup de précipitation durant le Siége de Vienne, & comme il ne s'y crut pas en sûreté il remonta jusqu'à Passau: il ne revint à Vienne que lorsque cette Ville eut été délivrée par l'intrépide courage du grand Sobieski Roi de Pologne, qui le 12. Septembre de l'an 1683. remporta une Victoire complette sur les Turcs. Rien de plus ingénieux que la Lettre que ce Héros écrivit à la Reine son Epouse avant que de retourner dans ses états. „ Vous ne direz point à mon retour ce „ que disent les Femmes Tartares à leurs Maris „ lors-

Capitale de la haute-Autriche, & qui à cause du voisinage de Vienne est le séjour d'un grand nombre de Personnes de distinction. C'est dans cette Ville où est la Regence de la Province. Le Chef de ce Conseil demeure dans le Palais impérial, bâti sur une hauteur qui commande la Ville. Nous ne pûmes voir ce Palais, par ce que nous voulions nous hâter de nous rendre à Vienne. Comme nous voulions y faire un séjour de plusieurs mois, nous nous logeâmes dans une Maison commode & assez proprement meublée. Je ne ferai point une déscription exacte de cette Capitale de l'Empire : elle est sur le Danube, qui, s'y partageant en cinq branches, y forme plusieurs Isles couvertes d'Arbres, qui occuppent présqu'une lieuë de large, & qui contribuënt beaucoup à la beauté de sa situation. L'enceinte de Vienne n'est pas comparable à celle de Londres ou de Paris; mais il y a plus d'Hôtels que dans

„ lorsqu'elles les voyent revenir de l'Armée „ sans butin “: *Tu n'est pas un Homme, puisque tu reviens les mains vuides*; „ car le Grand-Vizir „ m'a fait Légataire universel “;

dans ces deux Villes, & ces Hôtels ne sont point habités par des Personnes qui doivent leur élevation à la fortune.

La plus grande partie des Princes & des plus grands Seigneurs de l'Allemagne font leur séjour à Vienne; aussi n'y a-t-il point de Cour plus superbe & plus magnifique que la Cour de l'Empereur. Mais il faut pour cela ne faire attention qu'à la dignité des Personnes qui la composent; car cette Cour n'emprunte pas son éclat d'un faste & d'un luxe excessif. Rien de plus simple que la Livrée de Sa Majesté Impériale. Ses Gardes, qui sont en très petit nombre, ne sont pas aussi richement vêtus; & pour ce qui regarde son Palais, il n'a rien à l'extérieur qui annonce la Puissance & la Grandeur du Monarque qui l'habite. Il est vaste, mais sans régularité, sans symétrie & sans ornemens. Les Appartemens sont peu exhaussés, mal distribués, assez sombres, & joignez à cela que ces défauts ne sont pas assurément reparés par la richesse & la magnificence des ameublemens, qui sont au contraire très simples & très anciens. Il n'est point cependant de Monarque qui ait un plus riche trésor en

tapisseries que l'Empereur ; mais sans doute que l'Etiquette ne permet pas qu'on en fasse usage. Il en est de même du Palais de la Favorite, qui est dans un Fauxbourg de Vienne & où l'Empereur va passer la belle saison de l'année. Il ne faut donc, pour se former une idée brillante de la Cour de Vienne, qu'en juger par le grand nombre de Princes & de Seigneurs titrés dont elle est composée ; il faut aussi la voir dans les jours de Cérémonie, c'est alors que la magnificence est poussée comme à l'excès ; mais ces Fêtes expirées, le même Seigneur, qui avoit paru la veille avec un habit surchargé de dorure & de diamans, se montre à la Cour vêtu proprement à la vérité, mais avec une simplicité qui cache sa Grandeur. C'est sans doute là un usage prescrit par le Cérémonial, qui est la régle universelle de tout ce qui s'observe à la Cour, & cette régle, quelque gênante qu'elle soit, est toujours consultée avec respect & religieusement gardée. L'Empereur lui-même semble craindre de la violer ; il se plaint luimême le premier de la gêne & de la contrainte que l'Etiquette repand dans

sa

fa Cour; mais il fe croit obligé de s'y affujettir fans qu'il ofe la reformer. Je ne fçais fi un Roi de France, qui monteroit fur le Thrône Impérial, fe piqueroit d'une pareille conftance, ou s'il n'établiroit pas bientôt un Cérémonial qui fut auffi peu incommode pour lui que pour fes Courtifans.

L'Etiquette cependant ne va pas à rendre les Audiences que l'on veut avoir de l'Empereur difficiles à obtenir, il fuffit de s'adreffer au Grand-Chambellan, qui vous affigne l'heure à laquelle vous pourrez parler à Sa Majefté. Nous voulumes, avant que de lui offrir nos refpects, faire une vifite à Monfieur du Theil notre Envoyé à la Cour de Vienne. Les Négociations importantes dont il étoit chargé lui donnoient occafion d'avoir de fréquentes Conférences avec l'Empereur & fes Miniftres. Il fe fit un plaifir de parler de nous à Sa Majefté, qui témoigna qu'Elle étoit charmée que la paix ramenât des François à fa Cour. Nous fumes avertis du jour & de l'heure où nous pourrions avoir l'honneur de lui baifer la main. Le Chambellan de Service fut notre Introducteur; il n'eut pas be-

besoin de nous instruire du nombre des Génuflexions que nous avions à faire, par ce que c'étoit là une leçon qui nous avoit déjà été faite. L'Empereur étoit adossé contre une table, ayant un Dais au-dessus de lui & un Fauteuil à côté. Lorsque nous entrâmes dans la Sale où il nous donna Audience, il nous fit l'honneur de nous parler durant plus d'un quart d'heure avec un air de bonté dont nous fumes enchantés. Le même jour nous fumes admis à l'Audience de l'Impératrice. La modestie, l'affabilité, la douceur, la bonté, qui font le Caractere de cette vertueuse Princesse, sont peintes sur son Visage. Elle nous fit la grace de nous demander ce que nous pensions des différentes Cours d'Allemagne que nous avions visitées? Mon Pere en fit l'éloge en peu de mots; mais il s'étendit d'avantage sur celle de Munich. Je souhaite, Monsieur, repondit l'Impératrice à mon Pere, que vous remportez en France une idée aussi avantageuse de la Cour de Vienne: comptez du moins que vous y serez vû de bon œil. Ce fut avec des graces inexprimables que cette illustre Princesse prononça ces obligeantes paroles.

Nous nous retirâmes, après avoir eu l'honneur de lui baiser la main.

Peu de jours après notre arrivée à Vienne nous fumes témoins des magnifiques Obséques que Sa Majesté Impériale fit faire à l'honneur du Grand Prince Eugene de Savoye. Le Duc de Lorraine & le Prince Charles, le Nonce du Pape, l'Ambassadeur de Venise, les Ministres de l'Empereur, les Chevaliers de la Toison d'Or, en un mot tout ce qu'il y avoit de Personnes de rang & de distinction y assisterent. Le Catafalque, élevé à cette occasion dans l'Eglise Métropolitaine, étoit composé de douze Colonnes torses, entortillées de branches de palmes & de lauriers; les Chapiteaux & les Tores étoient dorés, & les piédestaux ornés de figures mortuaires, sur lesquelles des Aigles étendoient leurs ailes. Aux quatre côtés de l'entablement il y avoit les Armes du Prince, environnées de palmes & de lauriers. Les Statuës des sept Arts, appropriés à l'Architecture militaire, figuroient sur la Corniche, & celles de la Vertu, de l'Honneur, de la Religion, de la Prudence, de la Modération, de la Gloire, de la Félicité & de l'Eter-

nité regnoient autour de tout le Monment. Le Catafalque, qui étoit haut 70. pieds, étoit surmonté de la Sta-: équestre du Prince, habillé à la Ro-iine, tenant à la main une Epée, en-tillée d'une branche de laurier & cou-inée par l'Immortalité. Au milieu de Monument étoit le tombeau de feu n Altesse. Un Ciel vouté, en forme Baldaquin & porté par six figures Hommes armés de toutes piéces, levoit au-dessus du tombeau, & dans Ciel on voyoit une Croix empruntée s Armes de Savoye, la Constellation du ron, des Drapeaux de palmes, des Lau-rs, des Trophées en forme de onstellations, décrites par des Etoi-: repandant des rayons de lumiere r le tombeau. Sur quatre Colonnes riques de 36. pieds de hauteur s'éle-ient autant de Lyons couronnés, nant chacun une Cartouche environ-e de palmes & de lauriers, au mi-iu de laquelle étoit la Croix des Ar-es de Savoye. Les dix principales itailles du feu Prince, très bien des-iées, un grand nombre de belles Inriptions & de Devises étoient dispo-es de façon que toute l'Eglise repré-

sentoit plûtôt le Trophée d'un Héros triomphant que le Mausolée d'un Grand Homme, dont la memoire ne mourra jamais.

Ce Prince est mort âgé de septante-deux ans & six mois. Il étoit Fils d'Eugene Maurice de Savoye, Comte de Soissons, Petit-Fils de Thomas François de Savoye, Prince de Carignan, & arriere Petit-Fils de Charles Emanuel I. Duc de Savoye. Il étoit Chevalier de la Toison d'Or, Généralissime des Armées de l'Empereur, Président du Conseil Aulique de Guerre & Vicaire général en Italie. Mais ce qui fait la gloire de ce Héros, c'est qu'il devoit son élevation uniquement à l'éclat de ses grandes actions. Mécontent de la France il arriva à Vienne peu de tems avant que cette Ville fut assiégée par les Turcs: il fit la Campagne en qualité de Volontaire: les preuves qu'il donna d'un Courage intrépide lui valûrent la même année un Régiment de Dragons. Il continüa de servir en Hongrie sous le Duc Charles de Lorraine & sous l'Electeur Maximilien Emanuel de Savoye. L'an 1697. il obtint le Commandement de l'Armée impériale &

gag-

gagna fur les Turcs la fameufe Bataille de Zenta. Depuis ce tems-là il a commandé en Italie, en Allemagne, en Flandre, & par tout fes Ennemis l'ont regardé comme un Capitaine qui posfédoit au plus haut dégré toutes les qualités qui forment un Héros guerrier.

Nous eumes l'honneur de faluër la Princeffe Victoire de Soiffons, Héritiere des grands Biens du Prince Eugene. Elle fit préfent à l'Empereur de la Menagerie de ce Prince, & fa belle Bibliothéque fera réünie à celle de la Cour Impériale.

Mais je viens aux affaires importantes qui occupoient les Confeils de Sa Majefté. La première étoit l'abolition de la Claufule du quatrième article du Traité de Ryfwick, qui étoit follicitée avec inftance par les Princes Proteftans, par les Miniftres de Suede, de Dannemarck, d'Angleterre & de Hollande. C'eft article quatrième portoit: „ que tous les lieux & droits, occupés „ par le Roi de France, tant pendant „ la Guerre & par voye de fait que „ fous les noms d'unions & de réu-

„ nions, situés hors de l'Alsace, ou „ contenus dans la liste des réunions, se„ roient restitués à l'Empereur & à „ l'Empire, & que les arrêts & dé„ crets, rendus par les Chambres de „ Metz & de Besançon & par le Con„ seil de Brissac, seroient cassés, & „ toutes choses remises au même état „ qu'elles étoient avant ces occupations, „ unions & réunions". Les Ambassadeurs de l'Empereur & ceux de France ajoûterent à cet article la Clause suivante: „ à Condition toutefois que „ dans tous ces lieux la Religion Catho„ lique Romaine demeurera dans le „ même état qu'elle est a présent". Les Ministres des Etats Evangeliques de l'Empire protesterent contre cette addition, alléguant qu'elle étoit contraire au Traité de Westphalie, qui devoit servir de base à celui de Ryswick. Les lieux restitués que la Clause a pour objet sont l'Electorat de Treves, l'Evêché de Spire, le Palatinat d'en deça le Rhin, le Duché de Deux-Ponts, le Brisgau, la Forêt noire; de sorte que, si la Clause est revoquée, la Religion Protestante devra être rétablie

dans tous ces lieux au même état où elle étoit avant la Guerre qui a précédée la Paix de Ryswick.

La seconde affaire qui occupoit la Cour étoit celle de la Succession de Berg & de Juliers. Le Ministre de l'Electeur Palatin sollicitoit l'Empereur de prononcer, par ce que Son Altesse Electorale étoit persuadée que Sa Majesté Impériale auroit égard à la justice des droits de la Maison de Sultzbach. Les Ministres du Roi de Prusse & du Roi de Pologne tenoient le même langage au sujet de leurs Maîtres, & la Cour Impériale trouvoit d'autant plus de difficulté à donner sa décision qu'elle étoit informée, qu'en conséquence du Traité, conclu par rapport à cette Succession entre Sa Majesté très Chrétienne & Son Altesse Electorale, la France avoit des Troupes à portée & toutes prêtes à entrer dans ces Duchez, pour les conserver à la Maison de Sultzbach, ce qui ne pouvoit manquer d'allumer une Guerre dans l'Empire, si la décision de la Cour Impériale n'eut pas été conforme aux vûës de la France & de l'Electeur Palatin.

Je ne parle point de mille difficultés

nouvelles, que la Cour d'Espagne faisoit chaque jour au sujet de la ratification du Traité conclu entre la France & l'Empereur : c'étoient à chaqu'instant de nouveaux Couriers qu'il faloit dépêcher à Versailles & de là à Madrid ; car, quoique la France eut ses intérêts particuliers à menager, elle étoit cependant regardée comme Médiatrice entre l'Empereur & le Roi d'Espagne.

Mais je ne m'apperçois pas que mes Digressions politiques me conduisent un peu trop loin ; mais j'avertis mon Lecteur que je n'en ai plus à faire. J'ai à raconter l'Avanture la plus intéressante de ma vie, par ce qu'elle devoit assûrer le bonheur de mes jours. O Dieux! pourquoi avez vous permis qu'il ait été si peu durable? Ne me faisiez vous passer à l'état le plus heureux que pour me condamner à verser de continüelles larmes? De quels crüels malheurs, de quels barbares revers n'ai-je pas été accablé dans le tems même que ma félicité paroissoit le mieux établié! Mais je ne dois pas précipiter le récit de mes infortunes.

Je n'eus pas resté six jours à Vienne que

que je ne regrettai plus le séjour enchanté de Nymphenbourg. Mon Pere avoit connu en France quelques Seigneurs Allemans, que nous trouvâmes à Vienne & qui s'empresserent à nous faire bien des politesses. Nous fumes introduit dans toutes les Assemblées les plus brillantes, & nous fumes reçûs partout avec distinction, & avec des marques de cordialité & de bonté qui nous enchanterent; car c'est ici une justice que je dois rendre à la Noblesse Allemande, point de manieres plus engageantes, plus polies & plus civiles que les siennes, & ce qui en fait le charme, c'est-ce qu'il y entre un air de sincérité, de franchise & d'affabilité qui ravit votre Confiance; c'est toujours leur Cœur qui parle dans les choses obligeantes qu'ils vous disent & dans les offres généreuses qu'ils font: & pour qu'ils se livrent à vous sans reserve, il suffit qu'ils croyent que vous agissez franchement avec eux; car la gêne, la contrainte, la dissimulation, tout air mystérieux, ne peut s'accorder avec ce Caractere de sincérité & de franchise qui fait leur partage. L'Idée que j'ai des Seigneurs Allemands c'est que je

crois, que ce n'est que dans leur Commerce que l'on peut goûter les douceurs d'une société aimable; que c'est chez eux que l'on doit chercher de vrais & de sincéres Amis. J'ai eu le bonheur d'en faire, sur lesquels j'étois sûr de pouvoir compter comme sur moi-même.

Peu de jours se passoient où nous ne fussions invités à manger, mon Pere & moi, chez quelque Grand de la Cour. Le Comte de Cobentzel, le Marquis de Pesora, le Comte de Hamilton, & le Comte Sereni, étoient ceux que nous avions l'honneur de voir plus particulierement. Ce fut chez le Marquis de Pesora que je fis la Connoissance du jeune Comte de Hartich. Son humeur, son caractere, me plurent si fort, que je me liai à lui de l'amitié la plus étroite; mais j'étois destiné à lui être uni par d'autres nœuds encor que ceux de l'amitié. Le Comte avoit trois Sœurs, qui, aux qualités les plus charmantes du Cœur & de l'Esprit, joignoient toutes les graces de l'extérieur le plus avenant. La plus jeune sur tout, appellée la Comtesse Amélie, laissoit voir sur son visage les traits d'une beauté

té si vive & si touchante, qu'il n'étoit pas possible que l'indifférence du Cœur le plus insensible tint à la vûë de tant de Charmes. Le mien n'étoit rien moins qu'inaccessible aux traits de l'amour. Comment aurois-je pû voir l'adorable Comtesse sans lui rendre les Armes? Mon amour naissant m'engagea à cultiver toujours plus l'amitié du Comte son Frere, par ce que je me promettois qu'il ne refuseroit pas d'appuyer mes intérêts auprès de son aimable Sœur. Mais je ne crus pas devoir me hâter de lui faire la Confidence de mes sentimens; je voulus auparavant sçavoir si la jeune Comtesse ne dédaigneroit pas les vœux que je lui adresserois. J'avois le plaisir de la voir souvent; par ce que peu de jours se passoient que je ne fisse quelque partie de Jeu chez la Comtesse sa Mere; mais je n'avois pû encor trouver l'occasion de faire l'aveu de mon amour à celle qui en étoit l'objet. Je n'avois jusqu'alors laissé parler que mes regards; & quel langage plus tendre que celui qu'ils tenoient, si la belle Amélie avoit voulu l'entendre? Mais sa timide modestie sembloit lui faire craindre de lire dans mes yeux l'im-

l'impreſſion que la vûë de ſes Charmes avoit fait ſur mon Cœur. Quel ſuccès cependant pouvois-je eſpérer de mon tendre amour, ſi celle qui l'avoit fait naître n'en étoit pas inſtruite? Mais ce n'étoit que dans un tête à tête que je pouvois lui faire la déclaration de mes feux, & ce tête à tête ne me paroiſſoit pas bien facile à obtenir; il falut fatiguer mon Imagination à ſonger aux moyens que j'employerois pour me le procurer.

J'avois remarqué que la jeune Amélie préféroit la Promenade au Jeu, & que, lorſque les parties étoient liées, elle ſe retiroit aſſez ſouvent ſeule dans le Jardin; mais c'étoit là une occaſion dont je ne pouvois profiter pour l'entretenir, par ce que la politeſſe ne me permettoit pas de refuſer de joüer. Pour en être diſpenſé il auroit falu que j'euſſe attendu qu'il n'y eut plus eu de partie à faire, & ce fut là la ruſe que mon amour m'inſpira. Je ne me rendis chez la Comteſſe de Hartich que dans le tems que j'eus lieu de croire que toutes les parties de Jeu ſeroient liées; les choſes réüſſirent ainſi que je l'avois eſpéré. Quelques Dames eurent la politeſſe de me fai-

faire d'obligeans reproches sur une pareſſe; mais, m'auroient-elles blamé, ſi elles en avoient ſoupçonné la Cauſe? Je les regardai joüer durant quelque tems & profitai en ſuite du moment où je ne me crus pas obſervé, pour voler où mon amour m'appelloit. Je trouvai la jeune Comteſſe qui ſe promenoit, ayant un Livre à la main. Je l'abordai d'un air reſpectueux, en lui demandant pardon de la liberté que je prenois de l'interrompre. Eh non, Monſieur, me répondit-elle d'un ton obligeant, vous ne m'interrompez nullement; car la Lecture que je fais n'eſt pas aſſûrément capable de m'occuper beaucoup. Mais je ſuis ſurpriſe, Monſieur, ajoûta-t-elle, de vous voir venir chercher ici la ſolitude: ne craignez vous pas que les Dames, avec qui vous auriez pû vous entretenir, ne vous en faſſent des reproches? Non, Mademoiſelle, lui repartis-je, par ce que, outre que je ne crois pas que ma Compagnie ſoit pour elles fort amuſante, je ſuis aſſûré qu'elles me feroient la grace de m'excuſer, ſi elles ſçauroient le motif qui conduit ici mes pas.

Il y a là, je l'avoüe, reprit la Com-

tesse, un mystère que je ne comprends pas. Eh, dites plûtôt, Mademoiselle, lui repondis-je, que vous ne voulez pas le comprendre; car mille-fois n'auriez vous pas pû en lire l'explication dans mes yeux? Mais ont-ils pû vous exprimer toute la vivacité du tendre & respectueux amour dont mon Cœur est enflammé? C'est là peut-être un aveu dont vous me punirez, en m'accablant de votre haine? J'aurois dû condamner ma bouche au silence; mais la force de vos Charmes autant que la violence de mon ardeur, ne me rend-elle pas excusable? Et vous croyez, Monsieur, me repondit en soûriant la belle Amélie, que je songe à vous faire un procès des déclarations que je viens d'entendre? Oh non, aucunement, je vous dirai plus, que j'aurois été fort étonnée si vous m'aviez tenu un langage différent; car, ne vous croiriez-vous pas coupable d'une impolitesse, si, vous trouvant seul avec moi, vous n'aviez commencé à me parler tendresse? C'est là une faute qu'un Cavalier galant, comme vous l'êtes, ne commet point. Ah, de grace, Mademoiselle, lui repondis-je, ne vous plaisez pas à me dé-

sespé-

sespérer ; dites moi plûtôt que mon amour vous est odieux, que l'aveu que je vous en ai fait me rend digne de votre haine ; mais ne me donnez pas lieu de croire que vous doutez de la vivacité & de la sincérité de mes sentimens : non, je ne vous demande pas que vous soyez sensible à mes voeux ; j'ai interrogé mon Cœur, & je sens que mon amour peut se soûtenir sans l'espoir d'aucun retour. Mais divine Amélie, ajoûtai-je, en me jettant à ses genoux, promettez moi seulement qu'il me sera permis de vous dire, sans craindre de m'exposer à votre Courroux, que je vous adore, & que seule vous regnerez toujours dans mon Cœur.

Ce fut d'un ton si persuasif & si touchant que je prononçai ces paroles que la tendre Comtesse ne put me repondre que par un soûpir : son visage s'étoit couvert d'un rouge modeste qui lui prêtoit mille graces nouvelles ; elle tenoit les yeux baissés & sembloit craindre de rencontrer mes regards. Je m'étois saisi d'une de ses mains, que je tenois tendrement serrée dans les miennes, & je sentois qu'elle ne faisoit que de foibles efforts pour la dérober à mes amoureux

tran-

transſports. J'étois ſi tranſporté hors de moi-même, qu'elle fut obligée de me dire pluſieurs-fois de me relever, avant que je l'euſſe entendu. Une raiſon importante l'engageoit de me preſſer de quitter la poſture où j'étois, le Comte ſon Frere avançoit vers nous. Quel ſujet pour moi d'étonnement lorſque je le vis s'offrir à mes yeux? Mais je ne me déconcertai pas; j'eus même l'aſſûrance de prendre le premier la parole. Mon cher Comte, lui dis-je, en me relevant, ne refuſez pas votre ſécours à un Amant malheureux dont on dédaigne les vœux, & en eſt-il cependant de plus purs & de plus tendres que les miens! Oh, je connois ma Sœur, reprit le Comte, & je gagerois bien qu'elle n'eſt pas autant injuſte que vous le dites, & je crois que, ſi elle eſt fachée, ce n'eſt pas de ce qu'elle vient d'entendre, mais de ce que ma préſence l'a privée du plaiſir d'en entendre d'avantage. Vous le penſez, mon Frere, reprit la Comteſſe; je vous ſçais bon gré de l'idée que vous avez de moi, elle m'eſt aſſûrément très glorieuſe; mais je vous laiſſe avec Monſieur, ajoûta-t-elle, en ſe retirant, il vous appren-

prendra si mes sentimens s'accordent avec ceux que vous me prêtez. Le Comte ne fit pas de grands efforts pour la retenir, & je fus de mon côté charmé du parti qu'elle prit de se retirer, par ce que je n'aurois osé en sa présence prier le Comte de la grace que j'avois à lui demander.

Je commençai à lui faire mes excuses de ce que je lui avois fait un mystére de mon amour; je lui avoüai, que je m'étois proposé de ne lui en parler que lorsque j'aurois pû réüssir à rendre son aimable Sœur sensible à mes vœux; que je l'aurois alors prié de s'intéresser en ma faveur auprès de la Comtesse sa Mere. Mais, mon cher Marquis, me repondit le Comte, avant que d'aller plus loin faites moi la grace de m'écouter un moment. Vous sçavez, que nos Parens ne nous laissent pas toujours suivre nos inclinations dans le choix d'un établissement: peut-être pensez vous, que ma Sœur ait des Biens qui repondent à sa Naissance, & c'est cependant ce qui n'est pas. Je veux bien croire, que ce n'est pas là l'objet de vos vûës; mais celles du Comte votre Pere s'accorderont-elles avec les vo-

tres ? Je sçais de bonne part, que vous étes un riche Héritier ; pensez vous que.... Ah que je voudrois bien, repris-je, sans laisser au Comte le tems d'achever, que mon bonheur ne dépendit que du consentement de mon Pere ; non, ses vûës ne furent jamais réglées par l'intérêt ; les dons de la Nature & non ceux de la Fortune sont l'objet de son estime : & comment pourroit-il ne pas approuver le choix glorieux que j'ai fait ? Il conviendra, que je ne pouvois adresser mes vœux à un objet plus digne de captiver ma tendresse, & je suis assûrée que ce sera avec l'ardeur la plus empressée qu'il sollicitera lui-même l'honneur de votre alliance.

Je souhaite, Monsieur, me repondit le Comte, que vous ne soyez pas trompé dans vos espérances ; mais ne pensez vous pas, qu'avant que je fasse aucune demarche auprès de ma Mere, il est à propos que vous sçachiez si Monsieur le Comte sera disposé à se prêter à vos désirs ? Vous m'instruirez de ses sentimens, & s'ils vous sont favorables, comptez que vous ne trouverez aucun obstacle à vos vœux ; & je m'engage dès ce soir même à sçavoir comment

vous

vous étes dans l'esprit de ma Sœur: & pour vous prouver combien je suis sensible à l'honneur que vous lui faites, c'est que je vous promets de vous menager demain une heure d'entretien particulier avec elle. Venez diner à la Maison, ce sera un repas de Famille que l'on vous donnera. J'étois trop pénétré de reconnoissance pour l'exprimer par de simples remercimens; je me jettai au col du Comte & l'embrassai mille-fois; je lui recommandai mes intérêts avec une ardeur qui lui laissoit voir toute la violence de mon amour. Il me promit de les appuyer avec zèle, & il me tint parole.

Mais quelqu'assûré que je fusse de la tendresse de mon Pere, je doutois cependant si la vûë d'un parti plus avantageux ne lui feroit pas opposer quelque résistance à mes désirs. Sollicité par mon amour je me hâtai de sonder ses sentimens. Quoique j'eusse donné toute ma Confiance à Monsieur de Rinville, je ne voulus pas cependant entâmer en sa présence le discours que je voulois faire à mon Pere, & que j'avois eu soin de préparer. J'attendis la fin du repas, & Monsieur l'Abbé s'étant

retiré dans sa Chambre, je suivis le Comte dans la sienne. L'amour m'avoit donné un air reveur dont il me demanda la cause? Cette question me donna occasion d'entrer promptement en matiere, & pour commencer d'une maniere touchante, je me jettai sur une de ses mains, que je baisai mille-fois en soûpirant. Eh, qu'est-ce donc, mon cher Marquis, me dit-il, ému d'un pareil début? Auriez vous quelque grace à me demander? Ne sçavez vous pas que vous pouvez tout attendre de ma bonté? Je le sçais, Monsieur, lui repondis-je, & ne serois-je pas le plus ingrat de tous les Fils, si je ne reconnoissois que vous étes le meilleur & le plus tendre de tous les Peres? Et c'est par ce que je ne puis en douter que j'ose m'adresser à vous avec Confiance. Je suis assûré, mon cher Pere, ajoûtai-je, que mon bonheur est l'objet de tous vos désirs; il est entre vos mains: oui, d'une seule parole de votre bouche vous pouvez me rendre le plus heureux de tous les Hommes: & tout de suite je lui fis un sincere aveu de la violence de ma passion. Ce fut mon Cœur que je laissai parler dans le portrait que je fis de l'ai-

l'aimable Comteſſe. Je loüai ſa douceur, ſa modeſtie, ſa ſageſſe, bien plus que les charmes divins dont la Nature ſembloit avoir pris plaiſir de l'orner. Mais ces brillans Préſens de la Nature n'étoient accompagnés d'aucun Don de la Fortune ; c'étoit là le point que je craignois de déclarer : je n'en fis pas cependant un myſtére à mon Pere ; mais j'ajoûtai, que dans un choix, d'où dépendoit le bonheur de ma Vie, je n'avois pas crû devoir y faire entrer de ſordides vûës d'intérêt : je ne manquai pas de repeter pluſieurs-fois, que mon amour étoit fondé ſur la plus parfaite eſtime, en proteſtant, que, ſi la jeune Comteſſe de Hartich m'avoit charmé, c'étoit moins par l'éclat d'une beauté raviſſante que par les qualités les plus eſtimables du Cœur & de l'Eſprit.

Mon Pere écouta ſans m'interrompre la petite harangue que j'avois préparée, & que je débitai avec toute la vivacité que l'amour me prêtoit ; & lorſque j'eus achevé de parler il me repondit, que mon bonheur lui étoit trop cher pour vouloir me contrarier dans mes inclinations, lorſqu'elles n'auroient rien qui fut oppoſé à l'honneur, à la

Religion, à la probité, & à ce que je devois à ma Naissance & à mon rang. Il me dit, qu'il avoit entendu parler de la Maison de Hartich comme d'une Maison distinguée par son Ancienneté & par sa Noblesse, mais qui étoit peu accommodée des Biens de la Fortune; mais que ce ne seroit pas là une raison qui put l'empêcher de m'accorder le consentement que je sollicitois.

De si flateuses espérances me déroberent hors de moi-même; je me jettai aux genoux de mon Pere, en le conjurant de hâter le moment de mon bonheur. Il me promit que, dès que je me croirois assûré du Cœur de la jeune Comtesse, il feroit auprès de sa Mere les demarches convenables en pareille occasion; mais il m'exhorta à me donner le tems d'étudier l'humeur & le caractere de mon Amante, en me représentant, qu'une alliance n'étoit bien assortie qu'autant qu'elle est fondée sur une parfaite conformité d'Inclinations & de Penchans. Mais les yeux les plus critiques auroient-ils rien pû découvrir dans l'adorable Amélie qui ne fut un sujet d'admiration & d'estime? Ainsi j'étois

tois bien convaincu que mon Amour s'accroîtroit chaque jour.

Mon Cœur étoit trop livré à la joye pour que je pusse espérer de goûter les douceurs du repos. La nuit toute entiere je l'employai à m'occuper du bonheur qui m'étoit assûré; je me levai sans que le sommeil eut fermé mes yeux. Quelle nuit cependant plus agréablement passée! Quelles idées plus flateuses que celles dont je m'entretins! Je n'attendis pas l'heure du repas pour me rendre chez l'aimable Comtesse. J'avois à parler au Comte son Frere, à qui je voulois faire part avant le Diner des reponses favorables que mon Pere m'avoit faites. Il n'étoit pas encor habillé lorsque j'entrai dans sa Chambre. Je ne lui laissai pas le tems de me demander la cause d'une visite si matinale; je lui appris, que mon Pere n'avoit opposé aucune résistance à mes désirs; qu'il avoit même paru charmé de mon choix. Eh bien, mon cher Marquis, me repondit le Comte, soyez assûré que vous n'aurez pas plus d'obstacles à surmonter du côté de ma Sœur. Elle n'a pû me cacher les sentimens de son Cœur, & je puis vous répondre qu'ils ne vous sont

pas contraires; mais c'est d'elle-même que je veux que vous appreniez si elle sçait rendre justice à votre mérite. Je vous ai promis, que je vous menagerai l'occasion de pouvoir l'entretenir en particulier, avant le Diner même je vous tiendrai parole; vous lui parlerez dans sa Chambre, & je me ferai un plaisir de vous y conduire. Je sentois trop le prix d'une telle faveur pour ne pas exprimer ma reconnoissance par les plus vifs remercimens; & avec quelle impatience n'attendis-je pas l'heureux moment où je pourrois exprimer à l'aimable Comtesse une partie des tendres sentimens dont mon Cœur étoit pénétré! Il arriva enfin. L'officieux Comte me fit la grace de me présenter à sa chere Sœur. Vous voyez, lui dit-il, en entrant, que, si je fais quelque mal, je sçais le réparer; j'ai troublé hier un entretien où ma présence ne pouvoit être qu'importune; Monsieur le Marquis ne peut me le pardonner; c'est à vous, Mademoiselle, à me reconcilier avec lui. Je n'ai pas cependant lieu de croire, reprit la Comtesse, que Monsieur ait sujet d'être fort en colére. Je ne sçais, lui repondit le Comte, mais si vous voulez

lez m'obliger chargez vousde ma reconciliation ; & en même-tems il nous quitta sans attendre la reponse de la Comtesse.

Me pardonnerez vous, Mademoiselle, lui dis-je, si, pour avoir le plaisir de vous parler, j'ai tâché de mettre le Comte dans mes intérêts, & si je n'ai pas craint de le faire le Confident de mes sentimens ? C'est là, j'en conviens, reprit la Comtesse, une politique très bien imaginée, mais que je me garderai cependant bien de mettre en usage ; car, s'il m'arrivoit de choisir le Comte pour être le dépositaire de mes sécrets, je ne sçais si je pourrois beaucoup compter sur sa discrétion ; je crains même, ajoûta-t-elle, en rougissant & en baissant les yeux... & elle n'acheva pas, ou plûtôt je ne lui en laissai pas le tems. Ah, charmante Comtesse, lui répondis-je, que manqueroit-il à mon bonheur si le Comte ne m'a pas trompé ? Il connoit la vivacité de ma tendre ardeur ; je ne lui en ai pas fait un mystére ; il s'est intéressé en ma faveur ; oserois-je croire qu'il me soit permis d'espérer ? Parlez, Madame, l'arrêt que vous prononcerez va me rendre ou le plus heureux ou le plus infortuné de tous les Hommes. Je ne me rap-

pelle point, Monſieur, me répondit la belle Amélie, ce que j'ai pû dire à mon Frere ; mais je ſçais que vous pouvez compter ſur ſa ſincérité. Quel aveu, o Dieux! Pus-je l'entendre ſans me livrer aux tranſports d'une joye qui me déroboit hors de moi-même! Je me précipitai avec vivacité aux genoux de l'adorable Comteſſe; ce fut l'amour le plus paſſionné & le plus tendre qui s'exprima par mes diſcours. La jeune Comteſſe ne put me déguiſer ſa ſenſibilité; je la preſſai de ſouffrir que je ſollicitaſſe le conſentement de ſa Famille, ſans lui dire que je fuſſe déjà aſſûré de celui de mon Pere. Elle ſe rendit à mes prieres, & me fit la grace de me dire, que ſon inclination s'accorderoit avec ſon obéiſſance.

Mon amour étoit trop ardent pour ne pas bruſquer les demarches que j'avois à faire pour me rendre heureux. Après avoir paſſé une partie de la journée chez la Comteſſe je me hâtai de retourner au logis: je volai à l'Appartement de mon Pere & lui rappellai le ſouvenir de ſes promeſſes; je lui dis, que je venois d'arracher l'aveu qui faiſoit l'objet de tous mes déſirs; que la jeune Comteſſe n'avoit

voit pû me cacher qu'elle étoit sensible à mon amour, & qu'elle m'avoit permis de travailler à assûrer le succès de mes vœux. J'étois trop tendrement aimé de mon Pere pour qu'il ne se prêtât pas avec ardeur à mes vûës; il fit en effet peu de jours après une visite à la Comtesse de Hartich, qui avoit déjà été prévenuë par le Comte son Fils sur les propositions que mon Pere devoit lui faire. Notre Famille étoit connuë à Vienne. Plusieurs Seigneurs de la Cour avoient vû mon Pere en France, & sçavoient qu'à une ancienne Noblesse il joignoit de grands Biens, j'étois par conséquent un parti avantageux pour la jeune Comtesse, dont la fortune étoit très médiocre; aussi Madame sa Mere ne fit aucune difficulté d'accorder son Consentement. On ne se pressa pas cependant de dresser notre Contract de Mariage. Mon Pere, qui craignoit qu'un engagement trop précipité ne devint pour moi dans la suite un sujet de repentir, voulut me laisser le tems de faire mes réflexions. Mon amour impatient murmura inutilement d'un si cruël délai; & quel en pouvoit être l'effet? Il ne servit qu'à accroître

la tendre vivacité de mon ardeur, par ce que je découvrois chaque jour dans l'adorable Comtesse quelque qualité nouvelle, digne de captiver toute ma tendresse.

Le moment heureux arriva enfin où nous fumes unis par des liens que la mort seule pouvoit rompre. J'avois souvent entendu dire que l'Hymen étoit l'écueil des délicatesses de l'amour, & qu'il y avoit une différence extrême entre l'amour d'un Amant & celui d'un Epoux; que l'un étoit un amour de tendresse, de penchant & d'inclination, & que l'autre n'étoit qu'un amour de devoir, de bienséance ou d'humeur. Mais les liens de l'Hymen, loin de diminuër mon amour, ne servirent qu'à l'augmenter; & comment aurois-je pû ne pas adorer une Epouse dont j'étois moi-même adoré? Le soin empressé de me plaire & de prévenir mes désirs faisoit sa plus chere étude, & jamais étude qui parut lui moins coûter, tant l'inclination la lui rendoit naturelle.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes les Fêtes superbes que mon Pere imagina pour témoigner la joye que lui cau-

causoit notre heureux Hymen ; ce fut durant six semaines un tissu non-interrompu de mille divertissemens nouveaux. Quel sort plus fortuné que le mien ? Me restoit-il quelque souhait à former ? Heureux Epoux je goûtois dans les vives & touchantes Caresses que je recevois à chaqu'instant de ma nouvelle Epouse un bonheur, dont les Dieux mêmes eussent pû être jaloux ; & ce qui mettoit le comble à ma félicité, c'est que je ne sçavois pas si ma chere Amélie étoit plus tendrement aimée de moi que de mon Pere. Par sa complaisance, sa douceur, par l'enjoüement d'une humeur toujours égale, par la politesse & les charmes de ses manieres, elle avoit si bien sçû captiver ses bonnes graces qu'elle lui étoit devenuë aussi chere que moi.

Tel étoit l'excès du bonheur dont je joüissois : trois mois s'étoient déjà écoulés depuis notre union ; le moment marqué par mon Pere pour notre retour en France approchoit. Pourquoi, hélas, ne fut-il pas avancé de plusieurs jours ! Que de cruëls malheurs qui m'auroient été épargnés ! Serois-je condamné à verser de continuëlles larmes ? Dans

ce moment même que j'écris ces Memoires je les ſens couler en abondance ; ma main ſemble refuſer de tracer ſur le papier la barbare Avanture que j'ai à raconter. Que le Lecteur ne s'attende pas que je mette aucun ordre dans le triſte récit que j'ai à lui faire ; ma narration ſe reſſentira du trouble dont je ſuis encor agité.

J'ai dit que nous nous diſpoſions à quitter Vienne. Quelque vive que fut la tendreſſe de la jeune Marquiſe mon Epouſe pour une Mere dont elle étoit adorée, ſon amour pour moi, qui croiſſoit chaque jour, lui faiſoit enviſager ſans frayeur le moment deſtiné à faire ſes adieux à ſa Famille. Un de ſes Parens, appellé le Comte de Vandeck, nous fit de ſi preſſantes inſtances que nous ne pumes lui refuſer d'aller paſſer quelques jours dans une de ſes Terres, dont la ſituation étoit charmante, & où il vouloit nous donner le plaiſir de la Chaſſe. Il avoit invité pluſieurs Gentilshommes de ſes Amis & quelques Dames pour nous faire Compagnie. Je ne ſçais quel preſſentiment ſécret m'avertiſſoit du malheur dont j'étois ménacée ; mais, sans que j'euſſe pû m'en ren-

rendre la raiſon à moi-même, j'aurois voulu que mon Epouſe n'eut pas été du Voyage: ce n'eſt pas que j'euſſe à craindre pour elle quelque fatigue, puis que la Terre, où nous devions aller, n'étoit éloignée que de cinq à ſix lieuës de Vienne; joignez à cela, que l'abſence de quelques jours devoit avoir pour moi la durée de pluſieurs ſiécles, & cependant je ſouhaitois intérieurement qu'elle ne nous accompagnât pas. Mais aurois-je oſé lui faire connoître mon envie? Ainſi, ſans lui en rien témoigner, je montai avec elle en Carroſſe. Le Comte ſon Frere & les deux Comteſſes ſes Sœurs furent de la partie, auſſi bien que mon Pere, qui ſe promettoit de nous ramener bientôt à Vienne.

Nous paſſâmes trois jours dans tous les plaiſirs que l'on peut goûter dans une Campagne riante & où il y a une Compagnie nombreuſe & brillante. Le Comte de Vandeck, qui, comme la plûpart des Seigneurs Allemands, faiſoit ſes délices de la Chaſſe, nous en propoſa une grande partie, dont nous devions donner le divertiſſement aux Dames. Elles ſe firent une Fête de nous accompagner. La Forêt où nous de-

devions chasser n'étoit éloignée que d'une demi-lieuë du Château du Comte, Nous nous y rendimes, après avoir passé plusieurs heures à table. Les Dames, vétuës en Amazones, nous accompagnerent à Cheval. Puis-je me rappeller sans la plus tendre émotion les graces que cet habillement prétoit à la belle Amélie! Jamais ouvrage plus parfait sortit-il des mains de la Nature! Je m'enyvrois du doux plaisir de la voir; mon amour me tenoit attaché à ses côtés; mais une honte puërile me fit faire violence à ma tendresse. Le Comte me demanda en plaisantant, si c'étoit ou pour chasser ou pour faire auprès de mon Epouse le personnage d'Amant que j'étois venu dans la Forêt? Cette petite raillerie fit rougir la Marquise; elle me pria de ne pas me priver du plaisir dc la Chasse. Malgré la peine que j'avois de m'arracher d'auprès d'elle je lui obéis cependant; mais je lui recommandai de ne point se fatiguer, & je la laissai avec les deux Comtesses ses Sœurs & quelques autres Dames. Pensois-je, hélas, que c'étoient d'éternels adieux que je lui faisois? Il n'y avoit pas plus d'une heure que je l'avois

quit-

quittée que des cris perçans, dont la Forêt retentissoit, vinrent à mes oreilles. J'accours au bruit que j'entendois; mais, o Dieux, quel spectacle plus désespérant que celui qui s'offre à mes regards! Pus-je en être témoin sans en mourir de douleur! Le Corps de ma chere & adorable Epouse n'est qu'une playe horrible, le sang découle de tous ses membres, son visage est couvert de la paleur de la mort. Un Sanglier d'une grosseur énorme, qui avoit été blessé par un de nos Chasseurs, avoit épouvanté le Cheval qu'elle montoit; il avoit pris le mord aux dents, & avoit commencé à fuir avec tant de vitesse que l'infortunée Marquise avoit été renversée; & pour surcroit de malheur, un de ses pieds s'étant trouvé engagé dans l'étrier, elle ne put se débarrasser, qu'aprés avoir été trainée durant plus d'un quart d'heure à travers les ronces & les épines.

Furieux, désespéré à la vûë d'un si triste objet, je me jettai sur cette chere moitié de moi-même; par mes vives Caresses je tâchai de la rappeller à la vie. Tendre Epouse! m'écriai-je, en tenant ma bouche collée sur la sienne;

ſeriez vous ſourde à ma voix ? Vos yeux ſeroient-ils pour toujours fermés à la lumiere ? Me pardonnerez vous le cruël accident qui vient de vous arriver ? N'ai-je pas à me le reprocher ? Mon inquiéte tendreſſe n'auroit-elle pas dû me faire craindre mille périls imprévus, dont vous pouviez être ménacée? Cher Marquis, me repondit d'une voix foible cette Epouſe mourante, recevez mes adieux, c'en eſt fait, un cahos immenſe va me ſéparer de vous. Vous ſéparer de moi, m'écriai-je ! Non, non, la mort même ne ſçauroit nous ſéparer; ou vous vivrez, ou le moment qui vous verra fermer les yeux à la lumiere me verra auſſi rendre le dernier ſoûpir. Mais mes plaintes & mes regrets n'étoient d'aucun ſécours à ma chere Amélie ; il faloit la reporter promptement au Château. Mes gens firent à la hâte des brancards de quelques branches d'arbres, tandis que d'autres Domeſtiques étoient allé chercher des matelas, ſur leſquels on plaça ma malheureuſe Epouſe. Je la ſuivis à pied, en tenant ſes mains tendrement ſerrées dans les miennes. La violence de ſes douleurs

lui

lui arrachoient des cris qui me déchiroient le Cœur.

Dés que nous fumes arrivés au Château, ses Femmes la deshabillerent & la mirent au lit. Le Chirurgien qui avoit été mandé arriva présque dans le même moment. Je priai mon Epouse de souffrir qu'il visitât ses playes. Hélas, cher Marquis, me repondit-elle, je ne sens que trop que je touche de près à mon dernier moment; ma vûë, qui commence à se troubler, ne distingue déjà plus les objets. Je ne pouvois cependant me persuader que le péril qui ménaçoit ses jours fut aussi grand qu'elle le croyoit; mais le Chirurgien ne me cacha pas qu'il ne pouvoit repondre qu'elle eut plus d'un jour à vivre; qu'elle avoit à la tête plusieurs blessures qui toutes lui paroissoient dangereuses.

Je n'attends pas que le Lecteur puisse se représenter à quel excés de fureur & de désespoir me livra ce barbare arrêt. Mon Cœur étoit trop serré pour pouvoir soulager ma tristesse par des larmes. Tout hors de moi-même j'allai me jetter à genoux auprès de mon Epouse; je tenois une de ses mains tendrement serrée entre les deux miennes;

mes regards étoient tristement attachés sur elle, sans que j'eusse la force de prononcer une seule parole; chaque soûpir qu'elle poussoit étoit une goûte de sang qu'elle me tiroit du Cœur. Cher Marquis, me dit-elle, en me serrant la main, voici une séparation bien cruëlle, mais elle est inévitable: soûmettons nous l'un & l'autre aux ordres de la Providence; faites à Dieu un sacrifice de votre douleur comme je lui en fais un de ma Vie. Eh quoi, tendre Epouse, lui repondis-je, pensez vous que la violence de mon amour me permettra de vous survivre? Ah, laissez moi, reprit-elle d'une voix foible & entrecoupée de sanglots, emporter dans le tombeau cette derniere marque de votre tendresse, que je meure avec cette assûrânce, que vous prendrez soin de vos jours, qu'aprés ma mort je vive encor dans votre Cœur, que j'occupe encor vos pensées, que je sois quelquefois le sujet de vos tristes entretiens. Mais je sens que mes forces m'abandonnent; souffrez que je donne ces derniers momens au salut de mon Ame: & se tournant en suite vers une de ses Sœurs elle la pria de lui faire venir un Con-

Confesseur, & témoigna qu'elle souhaitoit qu'on la laissât seule.

Je connoissois la tendre pieté de ma vertueuse Epouse, ainsi, quelque violence qu'il m'en coûta de m'arracher d'auprès d'elle, je ne voulus pas cependant que ma présence l'empêchat de satisfaire aux derniers devoirs de la Religion; mais je n'en étois pas pour cela moins furieux. Un misérable fut la victime du désespoir qui me transportoit. Le malheur voulut que celui de mes Domestiques que j'avois laissé auprès de la Marquise lorsque j'étois à la Chasse, & qui avoit ordre de ne pas s'éloigner d'elle, s'offrit par hazard à mes yeux: sa vûë augmenta ma fureur, & ne le regardant que comme l'Autheur de la mort de ma tendre Epouse, je fondis sur lui l'Epée à la main & la lui plongeai à travers du Corps.

J'étois hors de moi-même pour avoir honte d'une action si barbare. Mon Pere aussi désolé que moi, le Comte de Vandeck & le jeune Comte de Hartich me desarmerent, m'entrainerent dans une Chambre & n'oublierent rien pour me rappeller à la raison. Mais j'étois sourd à leur voix; j'élevois au Ciel des

yeux où étoit peint le déſeſpoir & la fureur ; je frémiſſois de rage ; je vomiſſois les imprécations & les blaſphêmes les plus horribles. Je demeurai environ deux heures dans cet état, & je n'en ſortis que pour me livrer à de nouveaux excès. Toute la Maiſon retentiſſoit de cris & de gémiſſemens. Ah, elle eſt morte, m'écriai-je ! Et m'arrachant en même-tems avec violence des bras de ceux qui me retenoient, je courus à la Chambre de l'infortunée Marquiſe. Mais, o Dieux, que devins-je ! C'en étoit fait ; mon adorable Epouſe rendoit le dernier ſoûpir. Mes cris, ou plûtôt mes hurlemens, lui firent ouvrir les yeux à la lumiere. Adieu, cher Epoux, me dit-elle, en jettant ſur moi un regard tendre & languiſſant, je meurs, je ne vis plus, & mon amour vit encor tout entier dans mon Cœur. Ce furent là ſes dernieres paroles. Comment pus-je les entendre ſans perdre la Vie ? Je voulus me jetter ſur ſon Corps, mais je fus arrêté ; & après avoir fait bien d'inutiles efforts pour m'échapper, je tombai ſans connoiſſance & ſans ſentimens entre les bras de mon Pere.

Il y avoit à craindre que, dès que j'aurois repris l'uſage des Sens, je n'armaſſe mes mains furieuſes contre moi-même ; il faloit me garder à vûë, & malgré cette précaution, dont on fut obligé de ſe ſervir durant plus de quinze jours, quelle peine n'eut-on pas pour m'empêcher d'attenter à mes jours ! Ce ne fut qu'au bout d'un mois que, touché du triſte état où mon déſeſpoir jettoit mon Pere, je renonçai au deſſein de mourir ; mais il faloit m'éloigner promptement des funeſtes lieux qui, en me rappellant le ſouvenir du plus cruël de tous les malheurs, auroient pû reveiller mon déſeſpoir ; ainſi, dès que je fus en état de ſupporter les fatigues du Voyage, mon Pere donna ſes ordres pour hâter notre départ.

La bienſéance & la gratitude ne me permettoit pas de quitter Vienne ſans faire mes adieux à mes Amis & à la Famille de mon Epouſe. Pus-je les faire ſans que mes playes ſe rouvriſſent & ſans verſer des torrens de larmes ? Mon Pere me ramena dans un état à le faire balancer, ſi nous partirions le lendemain comme il l'avoit projetté ; mais ſes touchantes exhortations, & quel-

ques heures de repos que je pris, ayant remis un peu de calme dans mon eſprit, nous partimes de grand matin dans notre Chaiſe avec des Chevaux de poſte.

Quoique nous ayons pris pour retourner en France une route différente de celle que nous avions tenuë pour venir à Vienne, je ne dirai cependant rien des Villes principales par où nous paſſâmes, par ce qu'outre que nous ne ſéjournâmes dans aucune, j'étois ſi livré à la douleur, que les objets les plus curieux ſe ſeroient offerts à mes yeux ſans pouvoir me diſtraire de la noire melancolie dans laquelle j'étois plongé. C'étoient de continuëlles violences que j'avois à me faire, pour ne pas attriſter mon Pere par des ſoûpirs & par des larmes qui ſouvent m'échappoient malgré moi. La Pieté & la Religion n'avoient pas encor repris leurs premiers droits dans mon Cœur: loin de paroître ſoûmis aux ordres de la Providence je pouſſois l'impieté juſqu'à oſer accuſer le Ciel d'injuſtice.

Quel ſujet de douleur pour le Comte, dont la vertu animoit toutes les actions? Mais, mon cher Marquis, me di-

disoit-il, en m'embrassant tendrement, ne craignez vous pas d'attirer sur vous le Courroux de Dieu par un désespoir obstiné? Ne devriez vous pas au contraire chercher à le mettre dans vos intérêts par votre soûmission à ses volontés? Cette chere Epouse, qu'il vous avoit donnée, vous avoit-il promis de ne vous l'ôter jamais? Le tribut qu'elle a payé à la mort n'est-ce pas le même tribut que nous lui devons payer vous & moi? Ah! rappellez vous les exemples qu'elle vous a donnés d'une généreuse résignation aux ordres de la Providence! Si sa memoire vous est chere, songez que c'est au nom de la tendresse qui vous unissoit qu'elle vous a prié de faire à Dieu un sacrifice de votre douleur, comme elle lui en faisoit un de sa Vie.

Des discours si touchants, repetés souvent, ramenerent peu à peu la tranquilité dans mon Ame. Touché par l'onction de sa grace, je me rappellai les excès auxquels mon désespoir m'avoit livré, & je me les reprochai amérement. Dans les transports de ma fureur j'avois trempé mes mains dans le sang d'un innocent, & j'avois été jusqu'alors si

fort occuppé de ma douleur que le souvenir de cet acte inhumain sembloit s'être effacé de ma memoire. Lorsque je fus revenu à moi-même, l'image du malheureux Comtois, à qui j'avois plongé mon Epée dans le sein, se présenta à mon esprit; je m'attendris sur le sort de ce misérable, que je croyois avoir immolé à mon injuste Colére; je demandai à mon Pere s'il étoit mort de sa blessure, en témoignant la douleur dont j'étois pénétre? Consolez vous, mon cher Fils, me repondit mon Pere, Comtois est plein de Vie. Ah! que j'aye le plaisir de le voir, m'écriai-je, je ne rougirai point de lui demander pardon, je tâcherai même par mes libéralités de lui faire oublier les injustes mouvemens de fureur qui m'ont fait repandre son sang. Non, vous ne le verrez point, me repartit mon Pere, j'ai crû qu'il étoit nécessaire de le soustraire à vos yeux, je l'ai laissé à Vienne, & je l'ai recompensé assez libéralement pour qu'il n'ait rien à craindre des miséres de l'Indigence durant toute sa Vie. Mais, mon cher Fils, comprenez vous à présent de quelle extravagance, de quelle crüauté peut être capable

ble un Homme qui ne se posséde point? Peut-il mériter le nom d'Homme, puisqu'il ne craint pas de se dépouiller de tout sentiment d'humanité? Et comment pourroit-il en conserver quelques-uns? Ils nous viennent de la Raison; & la Colére ne nous en ôte-t-elle pas l'usage? Pour avoir horreur de cette Passion il faudroit en examiner de sang froid les funestes effets dans ceux qui en sont possédés. Mais ne parlons plus d'une faute dont vous rougissez, & qui servira à vous armer de défiance contre vous même; car telle est la foiblesse de l'Homme, les fautes sont quelquefois nécessaires pour son instruction.

Quoique ma douleur ne fut pas entierement calmée, elle me laissoit cependant dans une assiette d'esprit qui me permettoit d'écouter les leçons de sagesse que me donnoit le plus tendre & le plus vertueux de tous les Peres. Il se consoloit de mes fautes par l'espérance du fruit que j'en pouvois tirer; il n'y avoit qu'à m'en faire sentir les suites funestes & la honte qui y étoit attachée, & c'est-ce qu'il faisoit avec une douceur & une bonté qui donnoit du poids aux raisons dont il se servoit

pour me rappeller à mon devoir. Le Comte avoit aussi la sage attention de ne m'avertir de mes défauts que lorsque, rentré en moi-même, je pouvois profiter de ses instructions, qui toutes étoient fondées sur des principes de Probité & de Religion si évidens qu'il entrainoint la persuasion. Je n'oserois me flater que ses Leçons m'ayent rendu tel qu'il souhaitoit ; mais je les ai crû assez importantes pour leur donner place dans ces Memoires.

Le désir, que mon Pere avoit de revenir promptement dans ses Terres, nous fit faire tant de diligence, que nous arrivâmes en Bourgogne le quinzième jour d'après notre départ de Vienne. Le besoin que nous avions de nous délasser de nos fatigues ne put nous dispenser de recevoir les visites de toute la Noblesse voisine. Mon Pere étoit aimé; j'oserois même ajoûter, qu'il étoit en considération auprès de ceux-là même qui tenoient le rang le plus distingué dans la Province & à qui notre Famille étoit alliée ; ainsi aucun Gentilhomme des environs qui ne s'empressât de venir lui témoigner la joye qu'il avoit de son heureux retour; ce furent

par

par conséquent bien des visites que nous eumes à rendre. Le Comte, qui sembloit ne s'occupper que de moi seul, n'étoit pas faché que j'eusse par là occasion de me distraire & de dissiper un reste de douleur qui me rendoit quelquefois insuportable à moi-même; peut-être aussi espéroit-il que quelque nouvel objet me feroit perdre le souvenir de la tendre Epouse que la cruëlle mort m'avoit enlevée. Il me témoigna que, si je voulois lui prouver ma tendresse, c'étoit de songer à faire un choix qui put assûrer mon bonheur; mais mon Cœur ne pouvoit se rouvrir si-tot à la joye, il faloit laisser à mes playes le tems de se renfermer. Je dis à mon Pere que, pour lui complaire, je sacrifierois volontiers toute la répugnance que j'avois pour de nouveaux engagemens; que je le laissois le Maître de disposer de mon choix; mais que, si j'avois à consulter mon inclination, je passerois quelques années au service. Le Comte ne desapprouva pas mon dessein, il me promit même que, lorsqu'il auroit terminé quelques affaires qui le retenoient en Province, nous retournerions ensemble à Paris, & qu'il em-

employeroit le crédit de ſes Amis pour m'obtenir de l'Emploi. Mais, quoi de plus incertain que les eſpérances des Hommes? Ils forment des projets, arrangent les méſures néceſſaires pour les exécuter, diſpoſent de l'avenir, & ils oublient que le moment préſent eſt le ſeul tems qui ſoit en leur pouvoir. Quelle fatale preuve n'en allois-je pas avoir!

Il y avoit environ ſix mois que nous étions revenus de nos Voyages; quelques affaires importantes, qui demandoient indiſpenſablement la préſence de mon Pere, avoient été heureuſement terminées; il avoit déjà ordonné les préparatifs de notre départ pour Paris, où nous ne nous propoſions de demeurer que quelques ſemaines, lorſqu'une maladie, dont les commencemens ſembloient ne rien annoncer de dangereux, retarda l'exécution de notre deſſein. Nous étions allé voir le Comte de Tavanes, qui étoit venu paſſer quelques mois dans une de ſes Terres peu diſtante de la notre; nous revinmes au Château ſans que mon Pere, dont le tempérament étoit fort & robuſte, parut fatigué de pluſieurs parties de Chaſſe que nous avions faites; mais il ſe plaignit le lendemain d'un

d'un violent mal de côté, qui l'avoit tourmenté toute la nuit. Monsieur de Rinville lui conseilla de se faire saigner & de prendre quelques remédes: il le fit, mais cela n'empêcha pas que la fiévre ne le saisit.

Il est vrai que durant les quinze premiers jours elle n'eut rien qui put nous allarmer; les Médecins mêmes pensoient que le Comte mon Pere en seroit dans peu entierement délivré. Leurs décisions me rassûroient; mais ils changerent bientôt après de sentimens. La fiévre s'accrut au point & fut accompagnée de si dangereux symptomes qu'ils en parurent eux-mêmes effrayés. Ils chercherent en vain à déguiser leur crainte à mon Pere, il ne se cacha pas le péril qui ménaçoit ses jours; mais sa grande Ame, mais le témoignage d'une Conscience exempte de Crimes lui fit entrevoir sans effroi les approches de sa derniere heure. Il ne voulut pas attendre qu'elle fut venuë pour remplir les devoirs que la Religion & la Pieté lui préscrivoient; il se confessa à l'Abbé de Rinville, & reçut les derniers Sacremens de l'Eglise avec autant de présence & de sérénité d'esprit que s'il eut eu bien

bien des années de Vie à se promettre.

Mais que l'assiette de mon Ame étoit bien différente ! Ces exemples d'une soûmission héroique aux ordres de la Providence, que me donnoient un Pere expirant, n'agissoient que bien foiblement sur mon esprit ; je me plaignois des coups redoublés dont le sort barbare se plaisoit à m'accabler. Mais je tâchois de commander à mes soupirs & à mes larmes, pour ne pas attrister un Pere plus sensible à ma douleur qu'à la violence du mal dont il étoit tourmenté, mais qu'il supportoit avec la patience la plus édifiante: sa tranquilité me fit même croire que l'ardeur de la fiévre s'étoit un peu rallentie ; l'espérance commença à renaître en mon Cœur. Non, le juste Ciel, dis-je à mon Pere, ne vous enlevera pas à mes vœux, il se contentera d'avoir allarmé ma tendresse ; que, s'il veut me punir, faut-il pour le desarmer lui faire un sacrifice de ma Vie, avec quelle joye ne la donnerois-je pas pour racheter des jours qui me sont plus chers que les miens !

Mais, mon cher Fils, me dit le

Comte

Comte, ne ſçavez vous pas que les ſacrifices les plus agréables au Seigneur ſont ceux qu'il ordonne lui-même? Peut-être me conſervera-t-il à votre tendreſſe; mais il veut que vous attendiez avec une humble réſignation l'exécution des arrêts de ſa Providence. Penſez vous, ajoûta-t-il, que les ſentimens de la Nature ſoient étouffés au fond de mon Cœur, que j'entrevoye avec indifférence le fatal moment qui m'arrachera peut-être bientôt à tout ce que j'ai de plus cher? Mort cruëlle! Quelle ſéparation plus barbare que celle à laquelle tu me condamnes! Il ſe tut enſuite un moment, en élevant les yeux au Ciel: &, comme ſi ces mouvemens de la Nature euſſent été des foibleſſes qu'il eut à ſe reprocher, il en demanda pardon au Seigneur. Mais non, o mon Dieu, s'écria-t-il, non, je ne murmure point contre vos divines volontés, je la remets, Seigneur, entre vos mains cette Vie dont je dois vous faire un ſacrifice.

Ce fut d'une voix ſi foible qu'il prononça ces paroles que je ne doutai pas, que le funeſte moment approchoit où

j'aurois à repandre des larmes sur la mort du meilleur de tous les Peres. Ranimant en suite le peu de forces qui lui restoient, il me tint quelques momens serré entre ses bras sans proférer une seule parole. Monsieur de Rinville & ceux de nos Parens qui étoient au tour du lit de mon Pere me représenterent, que ma vûë lui causoit un attendrissement qui pourroit avancer la fin de ses jours. Il n'y avoit qu'un motif aussi puissant qui put m'engager à faire violence à ma tendresse; mais, si je consentis à m'arracher d'entre ses bras, ce ne fut que pour m'aller jetter à ses genoux. On ne m'y laissa pas long-tems; des momens convulsifs, dont mon Pere fut tout à coup agité, annonçoient que sa derniere heure approchoit. On vouloit m'épargner une vûë si désespérante: quelque résistance que j'opposasse je fus porté dans une Chambre, où quelques Gentilshommes prirent soin de me garder. J'essayai en vain, ou de m'échapper de leurs mains, ou de les fléchir par mes prieres. Quelle barbarie est la votre, leur disois-je, de me priver de l'unique Consolation qui me

reste!

reste! Hélas, en joüirois-je long-tems! Quoi donc, ce tendre Pere, que j'adore, je ne le reverrai plus! Est-ce pour ma Vie que vous craigniez! Mais cette Vie ne sera-t-elle pas pour moi un insupportable fardeau si je dois survivre au cher Autheur de mes jours! Mais ceux qui me retenoient étoient sourds à mes plaintes & à mes cris.

Les sanglots, les gémissemens que j'entendis peu de momens après me firent juger que la barbare Mort venoit de fraper son coup. Hélas, je ne me trompois pas; Monsieur de Rinville vint m'en apporter la cruelle Nouvelle. Monsieur le Marquis, me dit-il d'un ton ferme, vous avez de la Religion, vous étes honnête Homme, & peut-on l'être sans en avoir? C'est dans cette occasion que vous en devez faire usage; Monsieur le Comte vient de passer de cette Vie mortelle au séjour d'une éternelle félicité; il reçoit à présent dans le Ciel la recompense de ses Vertus; pourriez vous vous attrister du bonheur dont il joüit? Ne l'attristeriez vous pas lui-même si vous éclatiez en plainte & en murmure? Ah! Monsieur, m'écriai-

je, loin de me consoler, avoüez que le Ciel ne pouvoit me traiter plus cruëllement ! Que veut-il que je fasse de la Vie puisqu'il m'enleve tout ce que j'avois de plus cher ! Ah ! peut-il me faire un Crime si je fais de la mort l'objet de tous mes vœux ! Ah ! c'est de ma douleur, c'est de mon désespoir seul dont je veux écouter la voix ! Eh de grace, mon cher Marquis, reprit Monsieur de Rinville, en serrant tendrement mes mains dans les siennes, rappellez vous ce que vous devez à la memoire de l'illustre Comte ; vous l'aimiez, & n'étoit-il pas digne de tout votre amour ? Voulez vous même après sa mort lui prouver votre tendresse, profitez des leçons de sagesse que vous en avez reçû. N'est-ce pas de lui que vous avez appris à adorer les ordres de la Providence, & à baiser avec respect la main miséricordieuse d'un Dieu qui ne nous frape que pour nous conduire plus sûrément à lui ? Est-ce à Dieu à se prêter à vos désirs, ou à vous à vous soûmettre à ses volontés ? Pousseriez vous l'impieté jusqu'à oser l'accuser d'injustice, par ce qu'il n'a pas opéré un miracle en votre faveur

veur, pour vous conserver un Perè qui, comme vous & moi, étoit soûmis aux loix de la Mort ? Hélas, peut-être le moment n'est-il pas bien éloigné où elle tranchera le fil de nos jours. Voudriez vous vous présenter devant le tribunal de votre Dieu avec une Conscience qui auroit à se reprocher mille imprécations injurieuses à la Providence que vous auroit arraché le désespoir ?

Une exhortation si touchante rèveilla mes sentimens de Religion; j'élevai les mains & les yeux au Ciel, & je le priai, s'il se plaisoit à m'affliger, de me donner la force nécessaire pour soûtenir les épreuves où il mettoit ma foible Vertu. Si Monsieur de Rinville ne réüssit pas à calmer ma douleur, il vint du moins à bout de me faire renoncer aux projets de fureur que je méditois contre moi-même. Et comme il connoissoit mon extrême tendresse pour l'illustre Comte, il ne voulut pas que je fusse témoin de ses Obséques, qui se firent avec toute la pompe qui étoit dûë à son rang.

Monsieur le Comte de Tavanes, à qui j'étois allié, m'obligea d'aller passer

un mois dans une de ses Terres, il voulut en suite m'emmener à Dijon, où il tient le premier rang; mais je m'en défendis. Je ne voulus pas cependant revenir dans le funeste lieu qui m'auroit rappellé à chaqu'instant la perte accablante que j'avois faite. Je fis choix d'une autre Campagne, où je vins passer une année avec le cher Abbé de Rinville. C'est durant ce tems-là que j'ai écrit ces Memoires, que je ne donne au public que dans la vûë du fruit qu'en peuvent tirer les jeunes gens destinés par leur Naissance à remplir un rang distingué dans le Monde.

Fin du Tome Troisiéme & Dernier.



CATALOGUE
DE
LIVRES

Nouveaux & autres, qui se trouvent

Chez PIERRE VAN CLEEF,

Libraire à la Haye.

A.

AMusemens de la Hollande, avec des Remarques Nouv. & Particul. 1739. 2 vol. 8.
- - - - Litteraires, Historiques, Galans &c. 1739. 3 vol. 8.
- - - - du Beau Sexe, 1740. 4 vol. 12.
- - - - de la Campagne, de la Cour & de la Ville, 1741. 12 vol. 12.
Anecdotes Jesuitiques, 1740. 3 vol. 12.
Alcoran des Cordeliers, 1734. 2 vol. fig. 12.
Apologie pour Herodote, 1735. 3 vol. 8.
Art de parler Allemand, 1728. 8.
- - de bien parler François, par des Touches, 1737. 2 vol. 12.
Avantures de Gil Blas, 1739. 4 vol. fig. 12.

B.

BEaumarchais Lettres sur la Hollande Ancienne & Moderne, 1738. 2 vol. 8.
Bossuet Discours sur l'Histoire Universelle, 1738. 4 vol. 12.
Belidor Science des Ingenieurs, 1736. avec fig. 4.

Byon Traité des Instrumens de Mathematique, avec fig. 4.
Bibliotheque des Dames, par Steele, 1727. 3 vol. 12.

C.

CORpus Juris Canonici, cum Notis Giberti, Lugd. 1737. 3 vol. Fol.
Cornelius Nepos, cum Notis German. Sinceri, 1738. 8.
Colonia de Arte Rhetorica, 1739. 12.
Chef d'Oeuvre d'un Inconnu, 2 vol. fig. 8.
Causes Célébres & intéressantes, par Pitaval. 1740. 15 vol. 8.

D.

DIctionnaire des Passagers, Fr. Allem. Lat. 1739. gr. 8.
- - - - de Danet, Lat. & Fr. Lyon 1736. 2 vol. 4.
- - - - de Halma, Fr. & Holl. 1733. 2 vol. 4.
Défense de la Religion, tant naturelle que revelée, 1740. 2 vol. 8.
Derham Théologie Physique, 1740. 8.

E.

ECole du Monde, par le Noble, 1739. 6 vol. fig. 12.
Etat Politique de l'Europe, 1740. 4 vol. 8.
Essai de Theodicée sur la Bonté de Dieu, par Leibnitz, 1734. 2 vol. 12.
Essai de Critique sur les Ouvrages de Rollin, le Diction. de la Martiniere, &c. 1740. 12.
Elemens de la Philosophie de Neuton, trad. par Voltaire, 1738. fig. 8.
Espion Turc dans les Cours des Princes Chrétiens, Paris 1739. Nouv. Edit. augmentée dans le Corps de l'Ouvrage & ornée de Tailles douces, 6 vol. 12.

G.

GRammaire Françoise & Allemande, par Pepliers, 1739. 8.

Gurtleri Dictionarium Lat. Germ. 8.

Grammaire Angloise & Allemande, par Konig 1740. 8.

- - - Françoise & Allemande, par le Roux, 1740. 8.

Guerre Séraphique, ou Risque de la Barbe des Capucins, 1740. 12.

H.

HOffmanni Medicinæ Rationalis Systematicæ, 1739. 8 vol. 4.

Histoire Ancienne des Egyptiens, par Rollin 1739. 13 vol. 12.

- - - Romaine, par Rollin, 1740. 4 tomes fig. 12.

- - - de la Guerre des Juifs, de Flav. Joseph. 1738. avec fig 5 vol. 8.

- - - des Revolutions de Hongrie, 1739. 6 vol. 12.

- - - de Don Inigo de Guipuscoa, Chev. de la Vierge, 1738. 2 vol. 8.

- - - du Pr. Eugene, 1740. 5 vol. fig. 8.

- - - de l'Origine & des Progrès de l'Imprimerie, 1740. 4.

- - - du Peuple de Dieu, par Berruyer, Paris 1740. 10 vol. fig. 12. Nouv. Edit.

- - - du Chev. Tiran le Blanc. 2 vol. 8.

- - - de Don Quichotte, 1735. 6 vol. fig. 12.

- - - de Don Ranuccio, Hist. vérit. 1739. 2 vol. fig. 12.

- - - du Marq. d'Ozanne 1740. 2 vol. 12.

I.

ILlustres Françoises, Hist. vérit. 1737. 4 vol. fig. 12.

Journées Amusantes, 8 vol. fig. 12.
Instruction pour les Jardins Fruitiers & Potagers, par Quintinye, Paris 1739. 2 vol. fig. 4. Nouvelle Edit. augmentée dans le Corps de l'Ouvrage.
- - - - pour les Mariniers, par de Hales, 1740. fig. 8.

K.

KOehleri Jus Naturale & Sociale, 1738. 2 vol. 8.

L.

LEttres Juives, par le Marq. d'Argens, 1738. 6 vol. fig. 8.
- - - & Mem. du B. de Pollnitz, 1737. 5 vol. 8.
Lamberti Memoires du XVIII. Siécle, 14 vol. 4.
Lamy Rhetorique, où l'Art de parler, 1737. 12.

M.

MEmoires de Mr. de la Colonie, 1738. 3 vol. 8.
- - - du Chev. de Ravanne, Page du Duc Regent. 2 vol. 1740. 8.
- - - à l'Histoire du Marq. de Louvois, 1740. 8.
- - - de Mr. du Guay Trouin, 1740. 4.
- - - de Mr. de Feuquieres, 1741. 4 vol. avec des Plans de Batailles 12.
- - - de Brantome, Lond. 1739. 10 vol. 12 Nouv. & belle Edit.
- - - à l'Hist. des Insectes, par Reaumur, 1740. 4 vol. fig. 12.
- - - du Marq. d'Argens 1737. fig. 8.

N.

NOuveau Telemaque, ou Voyages & Avantures du Comte de . . . & de son Fils, 1741. 3 vol. 8.
Nouvelle Marianne, 1739. 10 parties 8.

Nou-

Nouvelle Bibliotheque, ou Hist. Litteraire de la Republique des Lettres, 1740. 25 parties 12.
Novarii Tractatùs de Privilegiis miserabil. Personarum & Restitut. incertor. & male ablatorum, 1740 4.

O.

OEuvres de Voltaire, 1738. 4 vol. fig. gr. 8. belle Edition.
- - - de St. Evremont, 1739. 7 vol. fig. 12.
- - - de Racine, 1736. 2 vol. fig. 12.
- - - d'Horace, 1735. 8 vol. 12.
- - - de Rousseau, 1734. 5 vol. 12.
- - - de Scarron, Amst. 1731. 10 vol. 12.

P.

PUffendorf Droit de la Nature & des Gens, 2 vol. 4.
- - - Devoirs de l'Homme & du Citoyen, 2 vol. 8.
Philosophe Anglois, ou Hist. de Cleveland, 1738. 6 vol. fig. 12.
Paysanne Parvenuë, 1739. 12 parties 12.
Philosophie du Bon Sens, par le Marq. d'Argens, 1740. 2 vol. 8. Nouv. Edit.

R.

ROusset Intérêts Présens & les Pretentions des Puissances de l'Europe, 1736. 3 vol. 4.
- - - Recueil Historique des Actes & Négociations de Paix, 1740. 13 vol. 8.
- - - Procés entre l'Espagne & la Grande-Bretagne, 1740. 8.
Reflexions Politiques sur les Finances & le Commerce, 1740 2 vol. 8.
Relation de l'Assemblée au Bas du Parnasse, 1739. 12.

S.

SPectacle de la Nature, 1739. 4 vol. avec fig. 12.
Science des Personnes de Cour, de Robe, d'Epée &c. 4 vol. fig. 12.
Saxe (la) Galante, 1735. 8.
Solitaire en Belle Humeur, 1738. 3 vol. fig. 12.

T.

THomasii Cautelæ circa Præcognita Jurisprudentiæ, 4.
Traité du vrai Mérite de l'Homme, 1739. 2 vol. 8.
- - - de l'Athéisme & de la Superstition, par Buddæus, 1740. 8.
- - - du Droit de Retour, par de la Rouviere, Paris 2 vol. 12.

V.

VInnii Quæstiones Juris, 1733. 4.
Verdires Physica, 1735. 4.
Voyage Historique de Suisse, d'Italie & d'Allemagne, 1736. 2 vol. fig. 12.
- - - de Descartes au tour du Monde, par le P. Daniel, 1739. 2 vol. fig. 12.

Nota. On trouve encore chez le susdit Libraire toutes sortes de Livres Allemans & autres non-spécifiés ici, tant de ce Païs-ci que des Païs étrangers.





